This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harvard College Library

BEQUEST OF

GEORGINA LOWELL PUTNAM

OF BOSTON

Received, July 1, 1914.

40597.3

SCÈNES

DE LA

VIE DE PROVINCE

PAR H. DE BALZAC.

DEUXIÈME SÉRIE

LA VIEILLE FILLE.
L'ILLUSTRE GAUDISSART. — MESSAGE.
LA GRANDE BRETÈCHE.
LA GRENADIÈRE.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19, RUE DE LILLE, FAUBOURG ST-GERMAIN.

1850

se
dernière cir-
hant qu'un Dieu
sage pour créer

«Je ne prétends pas',
connoissance prouve d'une
merce des Indiens avec les Égypti
sais que, sans un tel secours, l'aute
cette vérité fondamentale dans l'espri

SCÈNES

DE LA

VIE DE PROVINCE.

SCÈNES

DE LA

VIE DE PROVINCE.

SCÈNES

DE LA

VIE DE PROVINCE,

PAR M. DE BALZAC.

Nouvelle édition, revue et corrigée.

DEUXIÈME SÉRIE.

— La Vieille Fille. —
— La Grenadière. —
— Message. —
— La Grande Bretèche. —
— L'Illustre Gaudichard. —

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1839.

40592.32.15

July 1. 1914.
Bequest of
Georgina Lowell Putnam

BOUND JUN 1 1915

SCÈNES

DE

LA VIE DE PROVINCE.

LA VIEILLE FILLE.

Beaucoup de personnes ont dû rencontrer dans certaines provinces de France plus ou moins de chevaliers de Valois : il en existait un en Normandie, il s'en trouvait un autre à Bourges, un troisième florissait en 1816 dans la ville d'Alençon, peut-être le Midi possédait-il le sien ; mais le dénombrement de cette tribu valésienne est ici sans importance. Tous ces chevaliers, parmi lesquels il en est sans doute qui sont Valois comme Louis XIV était Bourbon, se connaissaient si peu entre eux, qu'il ne fallait point leur parler des uns aux autres ; tous laissaient d'ailleurs les Bourbons en parfaite tranquillité sur le trône de France, car il est un peu trop avéré que Henri IV devint roi, faute d'un héritier mâle dans la première branche d'Orléans, dite de Valois. S'il existe des Valois, ils proviennent de Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX, et de Marie Touchet, de qui la postérité mâle s'est également éteinte, jusqu'à preuve contraire. Aussi ne fut-ce jamais sérieusement que l'on prétendit

donner cette illustre origine au mari de la fameuse Lamothe-Valois, impliquée dans l'affaire du collier.

Chacun de ces chevaliers, si les renseignemens sont exacts, était, comme celui d'Alençon, un vieux gentilhomme, long, sec et sans fortune. Celui de Bourges avait émigré, celui de Touraine s'était caché, celui d'Alençon avait guerroyé dans la Vendée et quelque peu chouanné. La majeure partie de la jeunesse de ce dernier s'était passée à Paris, où la révolution l'avait surpris à trente ans au milieu de ses conquêtes. Le chevalier de Valois d'Alençon, comme ses homonymes, était accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois; il avait d'ailleurs d'excellentes manières, et paraissait homme de haute compagnie. Quant à ses mœurs publiques, il avait l'habitude de ne dîner jamais chez lui; il jouait tous les soirs, et s'était fait prendre pour un homme très-spirituel. Il avait le défaut de savoir une foule d'anecdotes sur le règne de Louis XV et sur les commencemens de la révolution, qu'il avait le bonheur de conter assez bien pour ceux qui les entendaient la première fois. En revanche, il avait la vertu de ne pas répéter ses bons mots personnels et de ne jamais parler de ses amours; mais ses grâces et ses sourires commettaient de délicieuses indiscrétions. Ce bon homme usait du privilége qu'ont les vieux gentilshommes voltairiens de ne point aller à la messe, et chacun avait une excessive indulgence pour son irréligion, en faveur de son dévouement à la cause royale. Son principal

vice était de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or ornée du portrait d'une princesse Goritza, charmante Hongroise de qui la beauté fut célèbre sous la fin du règne de Louis XV, à laquelle le jeune chevalier avait été long-temps attaché, dont il ne parlait jamais sans émotion, et pour laquelle il s'était battu.

Ce chevalier, alors âgé d'environ cinquante-huit ans, n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie, car parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse; oui, sachez-le, toute la vie, ou toute l'élégance qui est l'expression de la vie, réside dans la taille. Mais comme il s'agit des vertus du chevalier, il faut dire qu'il était doué d'un nez prodigieux, lequel partageait vigoureusement sa figure pâle en deux sections qui semblaient ne pas se connaître, et dont une seule rougissait pendant le travail de la digestion; fait digne de remarque par un temps où la physiologie s'occupe tant du cœur humain. Cette incandescence se plaçait à gauche. Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle et le teint blafard du chevalier n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins, il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de *foie chaud*, sans doute pour faire excuser son excessif appétit; la circonstance de sa rougeur appuyait ses prétentions; mais dans un pays où les repas se développent sur des lignes de trente ou

quarante plats et durent quatre heures, l'estomac du chevalier semblait être un bienfait que la Providence avait accordé à cette bonne ville. Quelques médecins pensent que cette chaleur placée à gauche dénote un cœur prodigue ; la vie galante du chevalier confirmait ces assertions scientifiques dont nous n'acceptons pas la responsabilité.

Malgré ces symptômes, monsieur de Valois avait une organisation nerveuse, conséquemment vivace. Si son foie ardait, pour employer une vieille expression, son cœur ne brûlait pas moins. Si son visage offrait quelques rides, si ses cheveux étaient gris d'argent, un observateur instruit y aurait vu les stigmates de la passion et les sillons du plaisir ; il avait aux tempes *la patte d'oie* caractéristique, et au front *les marches du palais ;* rides élégantes, bien prisées à la cour de Cythère. En lui tout révélait les mœurs de l'homme à femmes (*lady's man*) : le coquet chevalier était si minutieux dans ses ablutions que ses rides faisaient plaisir à voir ; elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse ; la partie du crâne que ses cheveux se refusaient à couvrir était nette et blanche ; ses sourcils comme ses cheveux jouaient la jeunesse par la régularité que leur imprimait le peigne ; sa peau déjà si blanche semblait encore extrablanchie par quelque secret ; il ne portait point d'odeur, et cependant il exhalait comme un parfum de jeunesse qui vous rafraîchissait ; ses mains de gentilhomme étaient surtout soignées comme celles d'une petite maîtresse, ses ongles bril-

laient comme de l'ivoire rose; enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin.

Il faut se résoudre à gâter ce portrait par l'aveu d'une petitesse. Le chevalier mettait du coton dans ses oreilles et y gardait encore deux petites boucles représentant des têtes de nègre en diamans, admirablement faites d'ailleurs; il y tenait assez pour justifier ce singulier appendice en disant que depuis qu'il le portait ses migraines l'avaient quitté. Nous ne donnons pas le chevalier pour un homme accompli; mais ne faut-il point pardonner aux vieux célibataires, dont le cœur envoie tant de sang à la figure, d'adorables ridicules fondés peut-être sur de sublimes secrets? D'ailleurs, le chevalier de Valois rachetait ses têtes de nègre par tant d'autres grâces, que la société devait se trouver suffisamment indemnisée. Il prenait vraiment beaucoup de peine pour cacher ses années et pour plaire à ses connaissances. Il faut signaler en première ligne le soin extrême qu'il apportait à son linge, la seule distinction que puissent avoir aujourd'hui dans le costume les gens comme il faut; celui du chevalier était toujours d'une finesse et d'une blancheur aristocratique. Quant à son habit, quoiqu'il fût d'une propreté remarquable, il était toujours usé, mais sans taches ni plis. La conservation de ses vêtemens tenait du prodige pour ceux qui remarquaient la fashionable indifférence du chevalier sur ce point; il n'allait pas jusqu'à les râper avec du verre, recherche inventée par le prince de Galles; mais mon-

sieur de Valois mettait à suivre les rudimens de la haute élégance anglaise une fatuité personnelle qui ne pouvait être appréciée par les gens d'Alençon. Le monde ne doit-il pas des égards à ceux qui font autant de frais pour lui? N'y a-t-il pas en ceci l'accomplissement du plus difficile précepte de l'Évangile, qui ordonne de rendre le bien pour le mal?

Cette fraîcheur de toilette, ce soin seyait bien aux yeux bleus, aux dents d'ivoire et à la blonde personne du chevalier. Seulement, cet Adonis en retraite n'avait rien de mâle dans son air et semblait employer le fard de la toilette pour cacher les ruines occasionnées par le service militaire de la galanterie. Une seule particularité produisait comme une antithèse dans la blonde délicatesse du chevalier, c'était sa voix. A moins de se ranger à l'opinion de quelques observateurs du cœur humain, et de penser que le chevalier avait la voix de son nez, son organe pouvait surprendre; il possédait en effet un timbre riche et flatteur; il se rencontrait dans les sons je ne sais quoi d'ample et de redondant qui, sans avoir le volume des colossales basses-tailles, plaisait par un médium étoffé; c'était quelque chose comme les sons du cor anglais, résistans et doux, forts et veloutés.

Le chevalier avait franchement répudié le costume ridicule que conservèrent quelques hommes monarchiques, et s'était franchement modernisé : il se montrait toujours vêtu d'un habit marron à boutons dorés, d'une culotte à demi juste en pou de

soie et à boucles d'or, d'un gilet blanc sans broderie, d'une cravate serrée sans col de chemise, dernier vestige de l'ancienne toilette fançaise auquel il avait d'autant moins su renoncer qu'il pouvait ainsi montrer son cou d'abbé commendataire. Ses pieds se recommandaient par des boucles d'or carrées, desquelles la génération actuelle n'a point souvenir, et qui s'appliquaient sur un cuir noir verni. Le chevalier laissait voir deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement de chacun de ses goussets, autre vestige des modes du dix-huitième siècle que les Incroyables n'avaient pas dédaigné sous le Directoire. Ce costume de transition qui unissait deux siècles l'un à l'autre, le chevalier le portait avec cette grâce *marquésienne* dont le secret s'est perdu sur la scène française, le jour où disparut Fleury, le dernier élève de Molé.

Sa vie privée était en apparence ouverte à tous les regards, mais en réalité mystérieuse. Il occupait un logement modeste, pour ne pas dire plus, situé rue du Cours, au deuxième étage d'une maison appartenant à madame Lardot, la blanchisseuse de fin la plus occupée de la ville; circonstance qui expliquait la recherche excessive de son linge. Le malheur voulut qu'un jour Alençon pût croire que le chevalier ne se fût pas toujours comporté en gentilhomme, et qu'il eût secrètement épousé dans ses vieux jours une certaine Césarine, mère d'un enfant qui avait eu l'impertinence de venir sans être appelé.

— Il avait, dit alors un certain monsieur du Bousquier, donné sa main à celle qui lui avait prêté son fer.

Cette horrible calomnie chagrina d'autant plus les vieux jours du délicat gentilhomme, que la scène actuelle le montrera perdant une espérance longtemps caressée, et à laquelle il avait fait bien des sacrifices.

Madame Lardot louait à monsieur le chevalier de Valois deux chambres au second étage de sa maison pour la modique somme de cent francs par an. Le digne gentilhomme dînait naturellement en ville tous les jours, et ne rentrait jamais que pour se coucher. Sa seule dépense était donc son déjeûner, qui se composait invariablement d'une tasse de chocolat, accompagnée de beurre et de fruits selon la saison. Il n'allumait de feu que par les hivers les plus rudes, et seulement pendant le temps de son lever. Entre onze heures et quatre heures, il se promenait, allait lire les journaux et faisait des visites. Dès son établissement à Alençon, il avait noblement avoué sa misère, en disant que sa fortune consistait en six cents livres de rentes viagères, seul débris qui lui restât de son ancienne opulence et que lui faisait passer par quartier son ancien homme d'affaires chez lequel était le titre de constitution. En effet, un banquier de la ville lui comptait, tous les trois mois, cent cinquante livres envoyées par un monsieur Lajard, de Paris. Chacun sut ces détails à cause du profond secret que de-

manda le chevalier à la première personne qui reçut sa confidence.

Monsieur de Valois récolta les fruits de son infortune : il eut son couvert mis dans les maisons les plus distinguées d'Alençon et fut invité à toutes les soirées. Ses talents de joueur, de conteur, d'homme aimable et de bonne compagnie, furent si bien appréciés qu'il semblait que tout était manqué si le connaisseur de la ville faisait défaut. Les maîtres de maison, les dames avaient besoin de sa petite grimace approbative. Quand une jeune femme s'entendait dire à un bal par le vieux chevalier : — « Vous êtes adorablement bien mise ! » elle était plus heureuse de cet éloge que du désespoir de sa rivale. Monsieur de Valois était le seul qui pût bien prononcer certaines phrases de l'ancien temps. Les mots *mon cœur*, *mon bijou*, *mon petit chou*, *ma reine*, tous les diminutifs amoureux de l'an 1770 prenaient une grâce irrésistible dans sa bouche ; enfin, il avait le privilége des superlatifs. Ses compliments, dont il était d'ailleurs avare, lui acquéraient les bonnes grâces des vieilles femmes ; ils flattaient même les hommes administratifs dont il n'avait pas besoin.

Sa conduite au jeu était d'une distinction qui l'eût fait remarquer partout ; il ne se plaignait jamais, il louait ses adversaires quand ils perdaient ; il ne grognait point ses partners, et ne démontrait point la manière de mieux jouer les coups. Lorsque, pendant la *donne*, il s'établissait de ces nauséabondes dissertations, le chevalier tirait sa tabatière par un

geste digne de Molé ; il regardait la princesse Goritza, levait dignement le couvercle ; il massait sa prise, la vannait, la lévigeait, la taillait en talus ; puis, quand les cartes étaient données, il avait garni les antres de son nez et replacé la princesse dans son gilet, toujours à gauche ! Un gentilhomme du *bon* siècle (par opposition au *grand* siècle) pouvait seul avoir inventé cette transaction entre un silence méprisant et l'épigramme qui n'eût pas été comprise. Il acceptait les mazettes et savait en tirer parti. Sa ravissante égalité d'humeur faisait dire de lui par beaucoup de personnes :

— *J'admire le chevalier de Valois !..,*

Sa conversation, ses manières, tout en lui semblait être blond comme sa personne. Il s'étudiait à ne choquer ni homme, ni femme ; il était indulgent pour les vices de conformation et pour les défauts d'esprit ; il écoutait patiemment, à l'aide de la princesse Goritza, les gens qui lui racontaient les petites misères de la vie de province, l'œuf mal cuit du déjeûner, le café dont la crème avait tourné, les détails burlesques sur la santé, les réveils en sursaut, les rêves, les visites ; il possédait un regard langoureux et une attitude classique pour feindre la compassion qui le rendaient un délicieux auditeur ; il plaçait un *ah !* un *bah !* un *et comment avez-vous fait ?* avec un à-propos charmant, et il mourut sans que personne l'ait jamais soupçonné de se remémorer les chapitres les plus chauds de son roman avec la princesse Goritza, tant que duraient ces avalan-

ches de niaiseries. A-t-on jamais songé aux services qu'un sentiment éteint peut rendre à la société, combien l'amour est sociable et utile? Ceci peut expliquer pourquoi, malgré ses gains constants, le chevalier restait l'enfant gâté de la ville, car il ne quittait jamais un salon sans emporter environ six livres de gain; et ses pertes, que d'ailleurs il faisait sonner haut, étaient fort rares. Tous ceux qui l'ont connu avouent qu'ils n'ont jamais rencontré nulle part, même dans le Musée égyptien de Turin, une momie aussi gentille; en aucun pays du monde, le parasitisme ne revêtit des formes aussi gracieuses; jamais l'égoïsme le plus concentré ne se montra ni plus officieux, ni moins offensant; il valait une amitié dévouée. Si quelqu'un venait le prier de lui rendre un petit service qui le dérangeait, ce quelqu'un ne s'en allait pas de chez le bon chevalier sans être épris de lui, sans être surtout convaincu qu'il ne pouvait rien à l'affaire ou qu'il la gâterait en s'en mêlant.

Pour expliquer la problématique existence du chevalier, l'historien à qui la Vérité, cette cruelle débauchée, met le poing sur la gorge, doit dire que dernièrement, après les tristes glorieuses journées de juillet, Alençon a su que la somme gagnée au jeu par monsieur de Valois allait par trimestre à cent cinquante écus environ, et que le malin chevalier avait eu le courage de s'envoyer à lui-même sa rente viagère pour ne pas paraître sans ressources dans un pays où l'on aimait le positif.

Beaucoup de ses amis (il était mort! notez ce point!) ont contesté *mordicus* cette circonstance; ils l'ont traitée de fable, en tenant le chevalier de Valois pour un respectable et digne gentilhomme que les libéraux calomniaient. Heureusement pour les fins joueurs, il se rencontre dans la galerie des gens qui les soutiennent, et qui, honteux d'avoir à justifier un tort, le nient intrépidement; ne les taxez pas d'entêtement, ces hommes ont le sentiment de leur dignité, les gouvernements leur donnent l'exemple de cette vertu qui consiste à enterrer nuitamment ses morts, sans chanter le *Te Deum* de ses défaites. Mais quand le chevalier se serait permis ce trait de finesse, qui d'ailleurs lui aurait valu l'estime du chevalier de Grammont, un sourire du baron de Fœneste, une poignée de main du marquis de Moncade, en aurait-il moins été le convive aimable, l'homme spirituel, le joueur inaltérable, le ravissant conteur qui faisait les délices d'Alençon? En quoi d'ailleurs cette action, qui rentre dans les lois du libre arbitre, est-elle contraire aux mœurs élégantes d'un gentilhomme? Quand tant de gens servent des rentes viagères à autrui, quoi de plus naturel que d'en faire une à son meilleur ami? Mais Laïus est mort...

Au bout d'une quinzaine d'années de ce traïn de vie, le chevalier avait amassé huit mille et quelques cents francs qu'il venait de placer sur le grand livre au moment où les rentes étaient à 56 *fr.* 25 *cent.* A la rentrée des Bourbons, un de ses vieux amis,

monsieur le marquis de Pombreton, ancien lieutenant dans les mousquetaires noirs, lui avait, disait-il, rendu huit cents pistoles qu'il lui avait prêtées pour émigrer. Cet événement fit sensation, il fut opposé plus tard aux plaisanteries inventées par *le Constitutionnel* sur la manière dont les émigrés payaient leurs dettes. Quand quelqu'un parlait de ce noble trait du marquis de Pombreton devant le chevalier, ce pauvre homme rougissait jusqu'à droite. Chacun se réjouit alors pour monsieur de Valois qui allait consultant les gens d'argent sur la manière dont il devait placer ce débris de fortune. Monsieur de Blacas et monsieur d'Avaray, desquels il était connu, dit-il, lui firent obtenir une pension de cent écus sur la cassette du roi, et lui envoyèrent la croix de Saint-Louis. Jamais on ne sut par quels moyens le vieux chevalier obtint ces deux consécrations solennelles de son titre et de sa qualité; mais il est certain que le brevet de la croix de Saint-Louis l'autorisait à prendre le grade de colonel en retraite, à raison de ses services dans les armées catholiques de l'Ouest. Outre sa fiction de rente viagère, de laquelle personne ne s'inquiéta plus, le chevalier eut donc authentiquement mille francs de revenu. Malgré cette amélioration, il n'avait rien changé à sa manière d'être, si ce n'est le ruban rouge qui fit merveille sur son habit marron.

Beaucoup de gens ont envié la douce existence de ce vieux garçon, pleine de parties de boston, de trictrac, de reversi, de whist et de piquet bien

jouées, de dîners bien digérés, de prises de tabac humées avec grâce, de tranquilles promenades. Presque tout Alençon croyait cette vie exempte d'ambition et d'intérêts graves; mais aucun homme n'a une vie aussi simple que ses envieux la lui font. Vous découvrirez dans les villages les plus oubliés des mollusques humains, des rotifères en apparence morts, qui ont la passion des lépidoptères ou de la conchyliologie, et qui se donnent des maux infinis pour je ne sais quels papillons ou pour la *concha veneris*. Non-seulement le chevalier avait ses coquillages, mais encore il nourrissait un ambitieux désir poursuivi avec une profondeur digne de Sixte-Quint : il voulait se marier avec une vieille fille riche, sans doute dans l'intention de s'en faire un marche-pied pour aborder les sphères élevées de la cour. Là était le secret de sa royale tenue et de son séjour à Alençon.

Un mercredi, de grand matin, vers le milieu du printemps de l'année 16, c'était sa façon de parler, au moment où le chevalier passait sa robe de chambre en vieux damas vert à fleurs, il entendit, malgré son coton dans l'oreille, le pas léger d'une jeune fille qui montait l'escalier. Bientôt trois coups furent discrètement frappés à sa porte; et, sans attendre la réponse, une belle personne se coula chez le vieux garçon.

— Ah! c'est toi, Suzanne, dit le chevalier de Valois sans discontinuer son opération commencée, qui consistait à repasser la lame de son rasoir sur

un cuir. Que viens-tu faire ici, cher petit bijou d'espiéglerie?

— Je viens vous dire une chose qui vous fera peut-être autant de plaisir que de peine.

— S'agit-il de Césarine?

— Je m'embarrasse bien de votre Césarine! dit-elle d'un air à la fois mutin, grave et insouciant.

Cette charmante Suzanne, de qui la comique aventure devait exercer une si grande influence sur la destinée des principaux personnages de cette histoire, était une ouvrière de madame Lardot.

Un mot sur la topographie de la maison.

Les ateliers occupaient tout le rez-de-chaussée. La petite cour servait à étendre sur des cordes en crin les mouchoirs brodés, les collerettes, les canezous, les manchettes, les chemises à jabot, les cravates, les dentelles, les robes brodées, tout le linge fin des meilleures maisons de la ville. Le chevalier prétendait savoir par le nombre des canezous de la femme du receveur-général le menu de ses intrigues; car il se trouvait des chemises à jabot et des cravates en corrélation avec les canezous et les collerettes. Quoique pouvant tout deviner par cette espèce de tenue en partie double des rendez-vous de la ville, le chevalier ne commit jamais une indiscrétion, il ne fit jamais une épigramme susceptible de lui faire fermer une maison (et il avait de l'esprit!). Mais comptez que monsieur de Valois était un homme d'une tenue supérieure, de qui les talents, comme ceux de beaucoup d'autres, se sont perdus

dans un cercle étroit. Seulement, car il était homme enfin, le chevalier se permettait certaines œillades incisives qui faisaient trembler les femmes; et néanmoins toutes l'aimèrent après avoir reconnu combien était profonde sa discrétion, combien il avait de sympathie pour les faiblesses. La première ouvrière, le factotum de madame Lardot, une vieille fille de quarante-cinq ans, laide à faire peur, demeurait porte à porte avec le chevalier; et au-dessus d'eux, il n'y avait plus que des mansardes. Chaque appartement se composait comme celui du chevalier de deux chambres, éclairées l'une sur la rue, l'autre sur la cour. Au premier étage, au-dessous du chevalier, demeurait un vieux paralytique, le grand-père de madame Lardot, un ancien corsaire nommé Grévin, qui avait servi sous monsieur d'Estaing dans les Indes, et qui était sourd. Quant à madame Lardot, qui occupait l'autre logement du premier étage, elle avait un si grand faible pour les gens de condition, qu'elle pouvait passer pour aveugle à l'endroit du chevalier. Pour elle, monsieur de Valois était un roi qui faisait tout bien. Une de ses ouvrières aurait-elle commis un bonheur attribué au chevalier, elle eût dit: — *Il est si aimable!* Ainsi, quoique cette maison fût de verre, comme toutes les maisons de province, elle était, relativement à monsieur de Valois, discrète comme une caverne de voleurs.

Le chevalier était le confident né des petites intrigues de l'atelier; il ne passait jamais devant la

porte, qui la plupart du temps restait ouverte, sans donner quelque chose à ses petites chattes : du chocolat, des bonbons, des rubans, une dentelle, une croix d'or, toutes sortes de mièvreries dont raffolent les grisettes. Aussi le bon chevalier était-il adoré de ces petites filles. Les femmes ont un instinct qui leur fait deviner les hommes qui les aiment par cela seulement qu'elles portent une jupe, qui sont heureux d'être près d'elles, et qui ne pensent jamais à demander sottement l'intérêt de leur galanterie. Les femmes ont sous ce rapport le flair du chien qui dans une compagnie va droit à l'homme pour qui les bêtes sont sacrées. Le pauvre chevalier de Valois avait conservé de sa première vie le besoin de protection galante qui distinguait autrefois le grand seigneur. Toujours fidèle au système de la petite maison, il aimait à enrichir les femmes, les seuls êtres qui sachent bien recevoir, parce qu'ils peuvent toujours prendre. N'est-il pas extraordinaire que, par un temps où les écoliers cherchent, au sortir du collége, à dénicher un symbole ou à trier des mythes, personne n'ait encore expliqué les filles du dix-huitième siècle? N'était-ce pas le tournoi du quinzième siècle? En 1500, les chevaliers se battaient pour les dames; en 1750, ils montraient leurs maîtresses à Longchamps; aujourd'hui, ils font courir leurs chevaux; à toutes les époques, le gentilhomme a tâché de se créer une façon de vivre qui ne fût qu'à lui. Les souliers à la poulaine du quatorzième siècle étaient les talons rouges du dix-

huitième, et le luxe des maîtresses était en 1760 une ostentation semblable à celle des sentiments de la Chevalerie-Errante. Mais le chevalier ne pouvait plus se ruiner pour une maîtresse ! Au lieu de bonbons enveloppés de billets de caisse, il offrait galamment un sac de pures croquignoles ; et, disons-le à la gloire d'Alençon, ces croquignoles étaient acceptées plus joyeusement que la Duthé ne reçut jadis une toilette en vermeil, ou quelque équipage du comte d'Artois. Toutes ces grisettes avaient compris la majesté déchue du chevalier de Valois, et lui gardaient un profond secret sur leurs familiarités intérieures. Les questionnait-on en ville dans quelques maisons sur le chevalier de Valois, elles parlaient gravement du gentilhomme, elles le vieillissaient ; il devenait un respectable monsieur, de qui la vie était une fleur de sainteté ; mais au logis, elles lui auraient monté sur les épaules comme des perroquets. Il aimait à savoir les secrets que découvrent les blanchisseuses au sein des ménages, elles venaient donc le matin lui raconter les cancans d'Alençon ; il les appelait ses gazettes en cotillon, ses feuilletons vivants ; jamais monsieur de Sartines n'eut d'espions aussi intelligents, ni moins chers, et qui eussent conservé autant d'honneur en déployant autant de friponnerie dans l'esprit. Notez que, pendant son déjeûner, le chevalier s'amusait comme un bienheureux.

Suzanne était l'une de ses favorites ; elle était spirituelle et ambitieuse, il y avait en elle l'étoffe d'une

Sophie Arnould. Puis elle était belle comme la plus belle courtisane que jamais Titien ait conviée à poser sur un velours noir pour aider son pinceau à faire une Vénus; mais la tête était un peu commune; puis c'était la beauté normande, fraîche, éclatante, rebondie, la chair de Rubens qu'il faudrait marier avec les muscles de l'Hercule Farnèse, et non la Vénus de Médicis, cette gracieuse femme de l'Apollon.

— Eh bien! mon enfant, conte-moi ta petite ou ta grosse aventure.

Ce qui, de Paris à Pékin, aurait fait remarquer le chevalier, était la douce paternité de ses manières avec ces grisettes, qui lui rappelaient les filles d'autrefois, ces illustres reines d'opéra, dont la célébrité fut européenne pendant un bon tiers du dix-huitième siècle. Il est certain que le gentilhomme qui a vécu jadis avec cette nation féminine oubliée comme toutes les grandes choses, comme les Jésuites et les Flibustiers, comme les Abbés et les Traitans, a conquis une irrésistible bonhomie, une facilité gracieuse, un laisser-aller dénué d'égoïsme, tout l'incognito de Jupiter chez Alcmène, du roi qui se fait dupe, qui jette à tous les diables la supériorité de ses foudres, et veut manger son Olympe en folies, en petits soupers, en profusions féminines, loin de Junon surtout. Malgré sa robe de vieux damas vert, malgré la nudité de la chambre où il recevait, et où il y avait à terre une méchante tapisserie en guise de tapis, de vieux fauteuils crasseux, où les murs

tendus d'un papier d'auberge offraient ici les profils de Louis XVI et des membres de sa famille tracés dans un saule pleureur, là le sublime testament imprimé en façon d'urne, enfin toutes les sentimentalités inventées par le royalisme sous la Terreur; malgré ses ruines, le chevalier se faisant la barbe devant une vieille toilette ornée de méchantes dentelles, respirait le dix-huitième siècle; toutes les grâces libertines de sa jeunesse reparaissaient; il semblait riche de trois cent mille livres de dettes et avoir son vis-à-vis à la porte. Il était aussi grand que Berthier communiquant, pendant la déroute de Moscou, des ordres aux bataillons d'une armée qui n'existait plus.

— Monsieur le chevalier, dit drôlement Suzanne, il me semble que je n'ai rien à vous raconter, vous n'avez qu'à voir.

Et Suzanne se posa de profil, de manière à faire à ses paroles un commentaire d'avocat. Le chevalier qui, croyez-le bien, était un fin compère, abaissa, tout en tenant le rasoir oblique à son cou, son œil droit sur la grisette, et feignit de comprendre.

— Bien, bien, mon petit chou, nous allons causer tout-à-l'heure. Mais tu prends l'avance, il me semble.

— Mais, monsieur le chevalier, dois-je attendre que ma mère me batte, que madame Lardot me chasse? si je ne m'en vais pas promptement à Paris, jamais je ne pourrai me marier ici, où les hommes sont si ridicules.

— Mon enfant, que veux-tu? la société change, les femmes ne sont pas moins victimes que la noblesse de l'épouvantable désordre qui se prépare; après les bouleversemens politiques viennent les bouleversemens dans les mœurs. Hélas! la femme n'existera bientôt plus (il ôta son coton pour s'arranger les oreilles); elle perdra beaucoup en se lançant dans le sentiment; elle se tordra les nerfs, et n'aura plus ce bon petit plaisir de notre temps, désiré sans honte, accepté sans façon, et où l'on n'employait les vapeurs que (il nettoya ses petites têtes de nègres) comme un moyen d'arriver à ses fins; elles en feront une maladie qui se terminera par des infusions de feuilles d'oranger (il se mit à rire). Enfin, le mariage deviendra quelque chose (il prit ses pinces pour s'épiler) de fort ennuyeux, et il était si gai de mon temps! Les règnes de Louis XIV et de Louis XV, retiens ceci, mon enfant, ont été les adieux des plus belles mœurs du monde.

— Mais, monsieur le chevalier, dit la grisette, il s'agit des mœurs et de l'honneur de votre petite Suzanne, et j'espère que vous ne l'abandonnerez pas.

— Comment donc! s'écria le chevalier en achevant sa coiffure, j'aimerais mieux perdre mon nom!

— Ah! fit Suzanne.

— Écoutez-moi, petite masque, dit le chevalier en s'étalant sur une grande bergère qui se nommait jadis *une duchesse*, et que madame Lardot avait fini par trouver pour lui.

Il attira la magnifique Suzanne, dont il prit les jambes entre ses genoux et qui se laissa faire, elle si hautaine dans la rue, elle qui vingt fois avait refusé la fortune que lui offraient quelques hommes d'Alençon autant par honneur que par dédain de leur mesquinerie. Suzanne tendit alors son prétendu péché si audacieusement au chevalier, qu'en vieux chouan qui avait fouillé plus d'un buisson, qu'en vieux pêcheur qui avait sondé bien d'autres mystères dans des existences bien autrement astucieuses, il eût toisé l'affaire d'un seul coup d'œil. Il savait bien qu'aucune fille ne se joue d'un déshonneur réel; mais il dédaigna de renverser l'échafaudage de ce joli mensonge en y touchant.

— Nous nous calomnions, lui dit le chevalier en souriant avec une inimitable finesse, nous sommes sages comme la belle fille dont nous portons le nom; nous pouvons nous marier sans crainte, mais nous ne voulons pas végéter ici, nous avons soif de Paris, où les jolies créatures deviennent riches quand elles sont spirituelles, et nous ne sommes pas sotte. Nous voulons donc aller savoir si la capitale des plaisirs nous a réservé de jeunes chevaliers de Valois, un carrosse, des diamans, une loge à l'Opéra. Les Russes, les Anglais, les Autrichiens ont apporté des millions, sur lesquels maman nous a assigné une dot en nous faisant belle; enfin, nous avons du patriotisme, nous voulons aider la France à reprendre son argent dans la poche de ces messieurs. Hé, hé, cher petit mouton du diable, tout ceci n'est pas

mal ; le monde où tu vis criera peut-être un peu ; mais le succès justifiera tout. Ce qui est très-mal ; mon enfant, c'est d'être sans argent, et voilà notre maladie à tous deux. Comme nous avons beaucoup d'esprit, nous avons imaginé de tirer parti de notre cher joli petit honneur, en attrapant un vieux garçon ; mais ce vieux garçon, mon bijou, connaît l'alpha et l'oméga des ruses féminines, ce qui veut dire que tu mettrais plus facilement un grain de sel sur la queue d'un moineau que de me faire croire que je suis pour quelque chose dans cet enfantillage. Va à Paris, ma petite, vas-y aux dépens de la vanité d'un célibataire, je ne t'en empêcherai pas, je t'y aiderai, car le vieux garçon, Suzanne, est le coffre-fort naturel d'une jeune fille. Mais ne me fourre pas là-dedans. Écoute, ma reine, toi qui comprends si bien la vie, tu me ferais beaucoup de tort et beaucoup de peine : du tort ? tu pourrais empêcher mon mariage dans un pays où l'on tient aux mœurs ; beaucoup de peine ? en effet, tu serais dans l'embarras, ce que je nie, finaude ! Tu sais, mon cher chou, que je n'ai plus rien, je suis gueux comme un rat d'église ! Ah ! si j'épousais mademoiselle Cormon, si je redevenais riche, certes, je te préférerais à Césarine ; tu m'as toujours semblé fine à dorer du plomb, et tu es faite pour être l'amour d'un grand seigneur. Je te crois tant d'esprit, que le tour que tu joues là ne me surprend pas du tout, je l'attendais. Pour une fille, mon petit cœur, mais c'est jeter le fourreau de son épée ; et, pour agir ainsi, mon

chou, il faut des idées supérieures. Aussi, as-tu mon estime!

Et il lui donna sur la joue la confirmation à la manière des évêques.

— Mais, monsieur le chevalier, je vous assure que vous vous trompez, et que...

Elle rougit sans oser continuer, car le chevalier avait, par un seul regard, deviné, pénétré tout son plan.

—Oui, je t'entends, tu veux que je te croie; eh bien, je te crois; mais suis mon conseil, va chez monsieur du Bousquier; ne portes-tu pas le linge chez monsieur du Bousquier depuis cinq à six mois? Eh bien! je ne te demande pas ce qui se passe entre vous; mais je le connais, il a de l'amour-propre, il est vieux garçon, il est très-riche, il a deux mille cinq cents livres de rente et n'en dépense pas huit cents. Si tu es aussi spirituelle que je le suppose, tu verras Paris à ses frais. Va, ma petite biche, va l'entortiller; surtout sois déliée comme une soie; à chaque parole fais un double tour et un nœud, il est homme à redouter le scandale, et s'il t'a donné lieu de le mettre sur la sellette.... enfin, tu comprends, menace-le de t'adresser aux dames du bureau de charité. D'ailleurs, il est ambitieux : eh bien! un homme peut arriver à tout par sa femme; n'es-tu donc pas assez belle, assez spirituelle pour faire la fortune de ton mari? Hé, malepeste! tu peux rompre en visière à une femme de la cour.

Suzanne, illuminée par les derniers mots du che-

valier, grillait d'envie de courir chez monsieur du Bousquier. Pour ne pas sortir trop brusquement, elle questionna le chevalier sur Paris, en l'aidant à s'habiller. Le chevalier devina l'effet de ses instructions, et favorisa la sortie de Suzanne en la priant de dire à Césarine de lui monter le chocolat que lui faisait madame Lardot tous les matins. Suzanne s'esquiva pour se rendre chez sa victime, dont voici la biographie.

Monsieur du Bousquier était un homme issu d'une vieille famille d'Alençon, et qui tenait le milieu entre le bourgeois et le hobereau. Son père avait exercé les fonctions judiciaires de lieutenant-criminel. Se trouvant sans ressources après la mort de son père, du Bousquier, comme tous les gens ruinés de la province, avait été chercher fortune à Paris. Au commencement de la révolution, il s'était mis dans les affaires. En dépit des républicains qui sont tous à cheval sur la probité révolutionnaire, les affaires de ce temps-là n'étaient pas claires : un espion politique, un agioteur, un munitionnaire, un homme qui faisait confisquer, d'accord avec le syndic de la commune, des biens d'émigrés pour les acheter et les revendre, un ministre et un général étaient également dans les affaires. De 1793 à 1799, du Bousquier fut entrepreneur des vivres des armées françaises. Il eut alors un magnifique hôtel, il fut un des matadors de la finance, il fit des affaires de compte-à-demi avec Ouvrard, tint maison ouverte, et mena la vie scandaleuse du temps, une

vie de Cincinnatus à sacs de blé récolté sans peine, à rations volées, à petites maisons pleines de maîtresses, et où se donnaient de belles fêtes aux directeurs de la République.

Monsieur du Bousquier fut l'un des familiers de Barras ; il fut au mieux avec Fouché, très-bien avec Bernadotte, et crut devenir ministre en se jetant à corps perdu dans le parti qui joua secrètement contre Bonaparte jusqu'à Marengo. Il s'en fallut de la charge de Kellermann et de la mort de Desaix que du Bousquier ne fût un grand homme d'État, car il était un des chefs du gouvernement inédit que le bonheur de Napoléon fit rentrer dans la boutique de 1793. La victoire opiniâtrement surprise à Marengo fut la défaite de ce parti, qui avait des proclamations tout imprimées pour revenir au système de la Montagne, au cas où le premier consul aurait succombé. Dans la conviction où il était de l'impossibilité d'un triomphe, du Bousquier joua la majeure partie de sa fortune à la baisse, et conserva deux courriers sur le champ de bataille : le premier partit au moment où Mélas était victorieux ; mais, dans la nuit, à quatre heures de distance, le second vint proclamer la défaite des Autrichiens. Du Bousquier maudit Kellermann et Desaix, il n'osa pas maudire le premier consul qui lui devait des millions. Cette alternative de millions à gagner et de ruine réelle priva le fournisseur de toutes ses facultés ; il devint imbécile pendant plusieurs jours. Il avait abusé de la vie par tant d'ex-

cès que ce coup de foudre le trouva sans force. La liquidation de ses créances sur l'État lui permettait de garder quelques espérances; mais, malgré ses présens corrupteurs, il rencontra la haine de Napoléon contre les fournisseurs qui avaient joué sur sa défaite. Monsieur de Fermon, si plaisamment nommé *fermons la caisse*, laissa du Bousquier sans un sou. L'immoralité de sa vie privée, ses liaisons avec Barras et Bernadotte déplurent au premier consul encore plus que son jeu de bourse; il le raya de la liste des receveurs-généraux, où, par un reste de crédit, il s'était fait porter pour Alençon.

De son opulence il lui resta douze cents francs de rente viagère inscrite au grand-livre, un pur placement de caprice qui le sauva de la misère. Ignorant le résultat de la liquidation, ses créanciers ne lui laissèrent que mille francs de rente consolidés; mais ils furent tous payés par la vente des propriétés, par les recouvremens et l'hôtel que possédait du Bousquier. Ainsi le spéculateur, après avoir frisé la faillite, garda son nom tout entier. Un homme, ruiné par le premier consul, et précédé par la réputation colossale que lui avaient faite ses relations avec les chefs des gouvernemens passés, son train de vie, son règne passager, intéressa la ville d'Alençon, où dominait secrètement le royalisme. Du Bousquier, furieux contre Bonaparte, racontant les misères du premier consul, les débordemens de Joséphine et les anecdotes secrètes de dix ans de révolution, fut très-bien accueilli. Vers ce temps, du Bousquier se

produisit donc comme un garçon de trente-six ans, de moyenne taille, gras comme un fournisseur, faisant parade de ses mollets de procureur égrillard, à physionomie fortement marquée, ayant le nez aplati, mais à naseaux garnis de poils; des yeux noirs à sourcils fournis, et d'où sortait un regard fin comme celui de monsieur de Talleyrand, mais un peu éteint; il gardait les nageoires républicaines, et portait fort longs ses cheveux bruns. Ses mains, enrichies de petits bouquets de poils à chaque phalange, offraient la preuve d'une riche musculature par de grosses veines bleues, saillantes. Enfin, il avait le poitrail de l'Hercule-Farnèse, et des épaules à soutenir la rente; on ne voit aujourd'hui de ces sortes d'épaules qu'à Tortoni. Ce luxe de vie masculine était admirablement peint par un mot en usage pendant le dernier siècle, et qui se comprend à peine aujourd'hui : dans le style galant de l'autre époque, du Bousquier eût passé pour un vrai *payeur d'arrérages*. Mais, comme chez le chevalier de Valois, il se rencontrait chez du Bousquier des symptômes qui contrastaient avec l'aspect général de la personne. Ainsi l'ancien fournisseur n'avait pas la voix de ses muscles; non que sa voix fût ce petit filet maigre qui sort quelquefois de la bouche de ces phoques à deux pieds; c'était au contraire une voix forte, mais étouffée, dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant au bruit que fait une scie dans un bois tendre et mouillé; enfin, la voix du spéculateur éreinté.

Du Bousquier avait conservé le costume à la mode au temps de sa gloire : les bottes à revers, les bas de soie blancs, la culotte courte en drap côtelé de couleur cannelle, le gilet à la Robespierre et l'habit bleu. Malgré les titres que la haine du premier consul lui donnait auprès des sommités royalistes de la province, monsieur du Bousquier ne fut point reçu dans les sept ou huit familles qui composaient le faubourg Saint-Germain d'Alençon, et où allait le chevalier de Valois. Il avait tenté tout d'abord d'épouser mademoiselle Armande de Gordes, fille noble sans fortune, mais dont il comptait tirer un grand parti pour ses projets ultérieurs, car du Bousquier rêvait une brillante revanche. Il essuya un refus. Il se consola par les dédommagemens que lui offrirent une dizaine de familles riches qui avaient autrefois fabriqué le point d'Alençon, qui possédaient des herbages ou des bœufs, qui faisaient en gros le commerce des toiles, et où le hasard pouvait lui livrer un bon parti ; car il avait concentré ses espérances dans la perspective d'un heureux mariage, que ses diverses capacités semblaient d'ailleurs lui promettre. Du Bousquier ne manquait pas d'une certaine habileté financière que beaucoup de personnes mettaient à profit. Semblable au joueur ruiné qui dirige les néophytes, il indiquait les spéculations, et en déduisait bien les moyens, les chances et la conduite. Il passait pour être un bon administrateur, il fut souvent question de le nommer maire d'Alençon ; mais le souvenir de ses tripo-

tages dans les gouvernemens républicains lui nuisit ; il ne fut jamais reçu à la préfecture. Tous les gouvernemens qui se succédèrent, même celui des Cent-Jours, se refusèrent à le nommer maire d'Alençon, place qu'il ambitionnait, et qui, s'il l'avait occupée, aurait fait conclure son mariage avec une vieille fille sur laquelle il avait tout d'abord porté ses vues. Son aversion du gouvernement impérial l'avait d'abord jeté dans le parti royaliste, où il resta malgré les injures qu'il y avait reçues ; mais quand, à la première rentrée des Bourbons, l'exclusion fut maintenue à la préfecture contre lui, ce nouveau refus lui fit vouer aux Bourbons une haine aussi profonde que secrète, car il resta patiemment fidèle à ses opinions. Il devint le chef du parti libéral d'Alençon, le directeur invisible des élections, et fit un mal prodigieux à la Restauration par l'habileté de ses manœuvres sourdes et par la perfidie de ses menées. Du Bousquier, comme tous ceux qui ne peuvent plus vivre que par la tête, portait dans ses sentimens haineux une apparente tranquillité d'un ruisseau profond, intarissable. Sa vengeance, couvée pendant quinze années, ne fut rassasiée par aucune victoire, pas même par le triomphe des journées de juillet 1830. Il voulait la mort de ses ennemis.

Ce n'était pas sans intention que le chevalier de Valois envoyait Suzanne chez du Bousquier. Le libéral et le royaliste s'étaient mutuellement devinés, malgré la savante dissimulation avec laquelle ils ca-

chaient leur commune espérance à toute la ville. Ces deux vieux garçons étaient rivaux. Chacun d'eux avait formé le plan d'épouser cette demoiselle Cormon, de qui monsieur de Valois venait de parler à Suzanne. Tous deux, blottis dans leur idée, caparaçonnés d'indifférence, attendaient le moment où quelque hasard leur livrerait cette vieille fille. Ainsi, quand même ces deux célibataires n'auraient pas été séparés par toute la distance que mettaient entre eux les systèmes dont ils offraient une vivante expression, leur rivalité en eût encore fait deux ennemis. Les époques déteignent sur les hommes qui les traversent, et ces deux personnages prouvaient la vérité de cet axiôme par l'opposition des teintes historiques empreintes dans leurs physionomies, leurs discours, leurs idées, leurs costumes. L'un, abrupte, énergique, à manières larges et saccadées, à parole brève et rude, noir de ton, de chevelure, de regard, terrible en apparence, impuissant en réalité comme une insurrection, représentait bien la République. L'autre, doux et poli, élégant, soigné, atteignant à son but par les lents mais infaillibles moyens de la diplomatie, fidèle au goût, était une image de l'ancienne courtisanerie. Ces deux ennemis se rencontraient presque tous les soirs sur le même terrain. La guerre était courtoise et bénigne chez le chevalier, mais du Bousquier y mettait moins de formes, tout en gardant les convenances voulues par la société ; car il ne voulait pas se faire chasser de la place. Eux seuls se comprenaient bien. Malgré la

finesse d'observation que les gens de province portent sur les petits intérêts au centre desquels ils vivent, personne ne se doutait de la rivalité de ces deux hommes. Monsieur le chevalier de Valois occupait une assiette supérieure, car il n'avait jamais demandé la main de mademoiselle Cormon; tandis que du Bousquier, qui s'était mis sur les rangs après son échec dans la maison de Gordes, avait été refusé. Mais il fallait que le chevalier lui crût encore de grandes chances pour lui porter un coup de Jarnac aussi profondément enfoncé avec une lame trempée et préparée comme l'était Suzanne. Le chevalier avait jeté la sonde dans les eaux de du Bousquier; et, comme on va le voir, il ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures.

Suzanne trotta de la rue du Cours par la rue de la Porte-de-Séez et la rue du Bercail, jusqu'à la rue du Cygne, où depuis cinq ans du Bousquier avait acheté une petite maison de province, bâtie en chaussins gris, qui sont comme les moellons du granit ou du schiste breton. L'ancien fournisseur s'y était établi plus confortablement que qui que ce soit en ville, car il avait conservé quelques meubles du temps de sa splendeur; mais les mœurs de la province avaient insensiblement effacé les rayons du Sardanapale tombé. Les vestiges de son ancien luxe faisaient dans sa maison l'effet d'un lustre dans une grange, car il n'y avait plus cette harmonie, lien de toute œuvre humaine ou divine. Sur une belle commode se trouvait un pot à l'eau à couvercle comme il ne s'en

voit qu'aux approches de la Bretagne. S'il y avait un beau tapis dans sa chambre, la cheminée était en pierre mal peinte ; l'escalier n'était même pas mis en couleur, et les portes à peine rechampies offraient des tons criards. C'était comme le temps que représentait du Bousquier, un amas confus de saletés et de magnifiques choses. Du Bousquier pouvait être considéré comme un homme à l'aise, car il menait la vie parasite du chevalier ; et celui-là sera toujours riche qui ne dépense pas son revenu. Il avait pour tout domestique une espèce de Jocrisse, garçon du pays, assez niais, façonné lentement aux exigences de du Bousquier, qui lui avait appris, comme à un orang-outang, à frotter les appartemens, essuyer les meubles, cirer ses bottes, brosser ses habits, venir le chercher le soir, avec la lanterne quand il faisait obscur, avec des sabots quand il pleuvait. Ce garçon était peu curieux; comme certains êtres, il n'avait d'étoffe que pour un vice, et il était gourmand. Souvent, pour les dîners d'apparat, du Bousquier lui faisait quitter sa veste de cotonnade bleue carrée, à poches ballottantes sur les reins et toujours grosses d'un mouchoir, d'un eustache, d'un fruit ou d'un casse-museau, lui faisait endosser un habillement d'ordonnance, et l'emmenait pour servir. René s'empiffrait alors avec les domestiques; c'était une des récompenses que lui donnait du Bousquier, et qui lui valait la plus absolue discrétion de son domestique breton.

— Vous voilà par ici, mademoiselle, dit René à Suzanne en la voyant entrer ; c'est pas votre jour,

nous n'avons point de linge à donner à madame Lardot.

— Grosse bête ! dit Suzanne en riant.

La jolie fille monta, laissant René achever une écuellée de galette de sarrazin cuite dans du lait. Du Bousquier se trouvait encore au lit, occupé à paresser, à remâcher les plans que lui suggérait son ambition, car il ne pouvait plus être qu'ambitieux, comme tous les hommes qui ont trop pressé l'orange du plaisir. L'ambition et le jeu sont inépuisables. Aussi, chez un homme bien organisé, les passions qui procèdent du cerveau survivront-elles toujours aux passions émanées du cœur.

— Me voilà, dit Suzanne en s'asseyant sur le lit de du Bousquier, dont elle fit crier les rideaux sur les tringles par un mouvement de brusquerie despotique.

— *Ques aco*, ma charmante ? dit le vieux garçon en se mettant sur son séant.

— Monsieur, dit gravement Suzanne, vous devez être étonné de me voir venir ainsi, mais je me trouve dans des circonstances qui m'obligent à ne pas m'inquiéter du Qu'en dira-t-on.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit du Bousquier en se croisant les bras.

— Mais ne me comprenez-vous pas ? dit Suzanne. Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon pour ce que vous regardez comme des misères. Mais si vous me connaissiez

bien, monsieur, si vous saviez tout ce dont je suis capable pour l'homme qui s'attacherait à moi autant que je m'attacherais à vous, vous n'auriez jamais à vous repentir de m'avoir épousée. Ce n'est pas ici, par exemple, que je pourrais vous être utile à grand'chose; mais si nous allions à Paris, vous verriez où je conduirais un homme d'esprit et de moyens comme vous, dans un moment où l'on refait le gouvernement de fond en comble, et où les étrangers sont les maîtres. Enfin, entre nous soit dit, ce dont il est question, est-ce un malheur? n'est-ce pas un bonheur que vous paieriez cher un jour? A qui vous intéresserez-vous? pour qui travaillerez-vous?

— Pour moi, donc! s'écria brutalement du Bousquier.

— Vieux monstre! vous ne serez jamais père! dit Suzanne en donnant à sa phrase l'accent d'une malédiction prophétique.

— Allons, pas de bêtises, Suzanne, reprit du Bousquier, je crois que je rêve encore.

— Mais quelle réalité vous faut-il donc? s'écria Suzanne en se levant.

Du Bousquier frotta son bonnet de coton sur sa tête par un mouvement de rotation d'une énergie brouillonne qui indiquait une prodigieuse fermentation dans ses idées.

— Mais il le croit, se dit Suzanne à elle-même, et il en est flatté; mon Dieu, comme il est facile de les attraper!

— Suzanne, que diable veux-tu que je fasse? il est si extraordinaire... Moi qui croyais... Le fait est que... mais non, non, cela ne se peut pas...

— Comment, vous ne pouvez pas m'épouser?

— Ah! pour ça, non! J'ai des engagemens.

— Est-ce avec mademoiselle de Cordes ou avec mademoiselle Cormon, qui vous ont déjà refusé toutes les deux?... Écoutez, monsieur du Bousquier, mon honneur n'a pas besoin de gendarmes pour vous traîner à la mairie. Je ne manquerai point de mari, et ne veux point d'un homme qui ne sait pas apprécier ce que je vaux. Un jour vous pourrez vous repentir de la manière dont vous vous conduisez, parce que rien au monde, ni or, ni argent, ne me fera vous rendre votre bien, si vous refusez de le prendre aujourd'hui.

— Mais, Suzanne, es-tu sûre?...

— Ah! monsieur! fit la grisette en se drapant dans sa vertu, pour qui me prenez-vous? Je ne vous rappelle point les paroles que vous m'avez données, et qui ont perdu une pauvre fille dont le seul défaut est d'avoir autant d'ambition que d'amour.

Du Bousquier était livré à mille sentimens contraires, à la joie, à la défiance, au calcul; mais il avait résolu depuis long-temps d'épouser mademoiselle Cormon; mais la charte, dont il venait de ruminer les articles, offrait à son ambition une si belle voie politique par la députation, et ce mariage le poserait si haut dans la ville où il acquerrait une

si grande influence, que l'orage soulevé par la malicieuse Suzanne le mettait dans un violent embarras. Sans cette secrète espérance, il aurait épousé Suzanne et se serait placé franchement à la tête du parti libéral d'Alençon; car, après ce mariage, il devait renoncer à la première société, retomber dans la classe bourgeoise des négocians, des riches fabricans, des herbagers, qui l'eussent accueilli, porté en triomphe comme leur candidat. Du Bousquier prévoyait le côté gauche. Cette délibération solennelle, il ne la cachait pas, il se passait la main sur la tête et se tortillait les cheveux, car le bonnet était tombé. Comme toutes les personnes qui dépassent leur but, et trouvent mieux que ce qu'elles espéraient, Suzanne restait ébahie. Pour cacher son étonnement, elle prit la pose mélancolique d'une fille abusée devant son séducteur; mais elle riait intérieurement comme une grisette en partie fine.

— Ma chère enfant, je ne donne pas dans de semblables *godans*, MOI!

Telle fut la phrase brève par laquelle se termina la délibération de l'ancien fournisseur. Du Bousquier se faisait gloire d'appartenir à cette école de philosophes cyniques qui ne veulent pas être *attrapés* par les femmes, et qui les mettent toutes dans une même classe *suspecte*. Ces esprits forts, qui sont généralement des hommes faibles, ont un catéchisme à l'usage des femmes. Pour eux, toutes, depuis la reine de France jusqu'à la modiste, sont essentiellement libertines, coquines, assassines,

voire même un peu friponnes, foncièrement menteuses, et incapables de penser à autre chose qu'à des bagatelles. Pour eux, les femmes sont des bayadères malfaisantes qu'il faut faire danser, chanter et rire ; ils ne voient en elles rien de saint, ni de grand ; pour eux ce n'est pas la poésie des sens, mais la sensualité grossière ; ils ressemblent à des gourmands qui prendraient la cuisine pour la salle à manger ; selon eux, il faut tyranniser les femmes pour qu'elles ne vous réduisent pas à la condition d'esclave. Sous ce rapport, du Bousquier était encore la contre-partie du chevalier de Valois. En disant sa phrase, il jeta son bonnet au pied de son lit, comme eût fait le pape Grégoire du cierge qu'il renversait en fulminant une excommunication.

— Souvenez-vous, monsieur du Bousquier, répondit majestueusement Suzanne, qu'en venant vous trouver, j'ai rempli mon devoir ; souvenez-vous que j'ai dû vous offrir ma main et vous demander la vôtre ; mais souvenez-vous aussi que j'ai mis dans ma conduite la dignité de la femme qui se respecte, que je ne me suis pas abaissée à pleurer comme une niaise, que je n'ai pas insisté, que je ne vous ai point tourmenté. Maintenant vous connaissez ma situation. Vous savez que je ne puis rester à Alençon : ma mère me battra, madame Lardot est à cheval sur les principes comme si elle en repassait ; elle me chassera. Pauvre ouvrière que je suis, irai-je à l'hôpital ? irai-je mendier mon pain ? Non ! je me jetterais plutôt dans la Brillante ou dans la Sarthe.

Mais n'est-il pas plus simple que j'aille à Paris? Ma mère pourra trouver un prétexte pour m'y envoyer : ce sera un oncle qui me demande, une tante en train de mourir, une dame qui me veut du bien. Il ne s'agit que d'avoir l'argent nécessaire au voyage et à tout ce que vous savez...

Cette nouvelle avait pour du Bousquier mille fois plus d'importance que pour le chevalier de Valois ; mais lui seul et le chevalier étaient dans ce secret qui ne sera dévoilé que par le dénouement de cette histoire. Pour le moment, il suffit de dire que le mensonge de Suzanne introduisait une si grande confusion dans les idées du vieux garçon, qu'il était incapable de faire une réflexion sérieuse. Sans ce trouble et sans sa joie intérieure, car l'amour-propre est un escroc qui ne manque jamais sa dupe, il aurait pensé qu'une honnête fille comme Suzanne, dont le cœur n'était pas encore gâté, serait morte cent fois avant d'entamer une discussion de ce genre, et de lui demander de l'argent. Il aurait reconnu dans le regard de la grisette la cruelle lâcheté du joueur qui assassinerait pour se faire une mise.

— Tu irais donc à Paris? dit-il.

En entendant cette phrase, Suzanne eut un éclair de gaieté qui dora ses yeux gris, mais l'heureux du Bousquier ne vit rien...

— Mais oui, monsieur !

Du Bousquier commença d'étranges doléances : il venait de faire le dernier paiement de sa maison, il avait à satisfaire le peintre, le maçon, le menui-

sier. Suzanne le laissait aller, elle attendait le chiffre. Du Bousquier offrit cent écus. Suzanne fit ce qu'on nomme en style de coulisse une fausse sortie, elle se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! où vas-tu ? dit du Bousquier inquiet. Voilà la belle vie de garçon, se dit-il. Je veux que le diable m'emporte si je me souviens de lui avoir chiffonné autre chose que sa collerette !... et, paf ! elle s'autorise d'une plaisanterie pour tirer sur vous une lettre de change à brûle-pourpoint.

— Mais, monsieur, dit Suzanne en pleurant, je vais chez madame Granson, la trésorière de la Société Maternelle, qui, à ma connaissance, a retiré quasiment de l'eau une pauvre fille dans le même cas...

— Madame Granson ?

— Oui, dit Suzanne, la parente de mademoiselle Cormon, la présidente de la Société Maternelle. Sous votre respect, les dames de la ville ont créé là une institution qui empêchera bien des pauvres créatures de détruire leurs enfans, qu'on en a fait mourir une à Mortagne, voilà de cela trois ans, la belle Faustine d'Argentan.

— Tiens, Suzanne, dit du Bousquier en lui tendant une clef, ouvre toi-même le secrétaire, prends le sac entamé ; il contient six cents francs, c'est tout ce que je possède.

Le vieux fournisseur montra, par son air abattu, combien il mettait peu de grâce à s'exécuter.

— Vieux ladre ! se dit Suzanne en le comparant

au délicieux chevalier de Valois, qui n'avait rien donné, mais qui l'avait comprise, qui l'avait conseillée, et qui portait les grisettes dans son cœur.

— Si tu m'attrapes, Suzanne, s'écria-t-il en lui voyant la main au tiroir, tu...

— Mais, monsieur, dit-elle en l'interrompant avec insolence, vous ne me les donneriez donc pas, si je vous les demandais ?

Une fois mis sur le terrain de la galanterie, le fournisseur eut un souvenir de son beau temps, et fit entendre un grognement d'adhésion. Suzanne prit le sac et sortit, en se laissant baiser au front par le vieux garçon, qui eut l'air de dire : — C'est un droit qui me coûte cher. Cela vaut mieux que d'être engarrié par un avocat en cour d'assises, comme le séducteur d'une fille accusée d'infanticide.

Suzanne cacha le sac dans une espèce de gibecière en osier fin qu'elle avait au bras, et maudit l'avarice de du Bousquier, car elle voulait mille francs. Une fois endiablée par un désir, et quand elle a mis le pied dans une voie de fourberies, une fille va loin. Lorsque la belle repasseuse fut dans la rue du Bercail, elle songea que la Société Maternelle présidée par mademoiselle Cormon lui compléterait peut-être la somme à laquelle elle avait chiffré ses dépenses, et qui, pour une grisette d'Alençon, était considérable. Puis elle haïssait du Bousquier. Le vieux garçon avait paru redouter la confidence de son prétendu crime à madame Granson; or, Su-

zanne, au risque de ne pas avoir un liard de la Société Maternelle, voulut, en quittant Alençon, empêtrer le fournisseur dans les lianes inextricables d'un cancan de province. Il y a toujours chez la grisette un peu de l'esprit malfaisant du singe. Suzanne entra donc chez madame Granson, en se composant un visage désolé.

Madame Granson, veuve d'un lieutenant-colonel d'artillerie mort à Iéna, possédait pour toute fortune une maigre pension de huit cents francs, cent écus de rentes à elle, plus un fils dont l'éducation et l'entretien lui avaient dévoré ses économies. Elle occupait, rue du Bercail, un de ces tristes rez-de-chaussée qu'en passant dans la principale rue des petites villes le voyageur embrasse d'un seul coup d'œil. C'était une porte bâtarde, élevée sur trois marches pyramidales; un couloir d'entrée qui menait à une cour intérieure, et au bout duquel se trouvait un escalier couvert d'une galerie de bois. D'un côté du couloir, une salle à manger et la cuisine; de l'autre, un salon à toutes fins et la chambre à coucher de la veuve.

Athanase Granson, jeune homme de vingt-trois ans, logé dans une mansarde au-dessus du premier étage de cette maison, apportait au ménage de sa pauvre mère les six cents francs d'une petite place que l'influence de sa parente, mademoiselle Cormon, lui avait fait obtenir à la mairie de la ville, où il était employé aux actes de l'état civil.

D'après ces indications, chacun peut voir ma-

dame Granson dans son froid salon à rideaux jaunes, à meuble en velours d'Utrecht jaune, redressant après une visite les petits paillassons qu'elle mettait devant les chaises pour qu'on ne salît pas le carreau rouge frotté; puis, venant reprendre son fauteuil garni de coussins et son ouvrage à sa travailleuse placée sous le portrait du lieutenant-colonel d'artillerie entre les deux croisées, endroit d'où son œil enfilait la rue du Bercail et y voyait tout venir. C'était une bonne femme, mise avec une simplicité bourgeoise, en harmonie avec sa figure pâle et comme laminée par le chagrin. La rigoureuse modestie de la pauvreté se faisait sentir dans tous les accessoires de ce ménage où respiraient d'ailleurs les mœurs probes et sévères de la province. En ce moment, le fils et la mère étaient ensemble dans la salle à manger où ils déjeûnaient d'une tasse de café, accompagnée de beurre et de radis. Pour faire comprendre le plaisir que la visite de Suzanne allait causer à madame Granson, il faut expliquer les secrets intérêts de la mère et du fils.

Athanase Granson était un jeune homme maigre et pâle, de moyenne taille, à figure creuse où ses yeux noirs, pétillans de pensée, faisaient comme deux taches de charbon. Les lignes un peu tourmentées de sa face, les sinuosités de la bouche, son menton brusquement relevé, la coupe régulière d'un front de marbre, une expression de mélancolie causée par le sentiment de sa misère, en contradiction avec la puissance qu'il se savait, indiquaient un

homme de talent emprisonné. Aussi, partout ailleurs que dans la ville d'Alençon, l'aspect de sa personne lui aurait-il valu l'assistance des hommes supérieurs, ou des femmes qui reconnaissent le génie dans son incognito. Si ce n'était pas le génie, c'était la forme qu'il prend ; si ce n'était pas la force d'un grand cœur, c'était l'éclat qu'elle imprime au regard. Quoiqu'il pût exprimer la sensibilité la plus élevée, l'enveloppe de la timidité détruisait en lui jusqu'aux grâces de la jeunesse, de même que les glaces de la misère empêchaient son audace de se produire. La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où se mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour. D'ailleurs Athanase avait cette fierté sauvage qu'exalte la pauvreté chez les hommes d'élite, qui les grandit pendant leur lutte avec les hommes et les choses, mais qui, dès l'abord de la vie, fait obstacle à leur avénement. Le génie procède de deux manières : ou il prend son bien, comme Napoléon et Molière, aussitôt qu'il le voit, ou il attend qu'on le vienne chercher quand il s'est patiemment révélé.

Le jeune Granson appartenait à la classe des hommes de talent qui s'ignorent et se découragent facilement ; son âme était contemplative, il vivait plus par la pensée que par l'action. Peut-être eût-il paru incomplet à ceux qui ne conçoivent pas le génie sans les pétillemens passionnés du Français ; mais il était puissant dans le monde des esprits, et il devait ar-

river, par une suite d'émotions dérobées au vulgaire, à ces subites déterminations qui les closent et font dire par les niais : *Il est fou !* Le mépris dont le monde accable la pauvreté tuait Athanase ; la chaleur énervante d'une solitude sans courant d'air détendait l'arc qui se bandait toujours, et l'âme se fatiguait par cet horrible jeu sans résultat. Athanase était homme à pouvoir se placer parmi les plus belles illustrations de la France ; mais cet aigle, enfermé dans une cage et s'y trouvant sans pâture, allait mourir de faim après avoir contemplé d'un œil ardent les campagnes de l'air et les Alpes où plane le génie. Quoique ses travaux à la bibliothèque de la ville échappassent à l'attention, il enfouissait dans son âme ses pensées de gloire, car elles pouvaient lui nuire ; mais il tenait encore plus profondément enseveli le secret de son cœur, une passion qui lui creusait les joues et lui jaunissait le front. Il aimait sa parente éloignée, cette demoiselle Cormon que guettaient le chevalier de Valois et du Bousquier, ses rivaux inconnus.

Cet amour fut engendré par le calcul. Mademoiselle Cormon passait pour une des plus riches personnes de la ville, le pauvre enfant avait donc été conduit à l'aimer par le désir du bonheur matériel, par le souhait mille fois formé de dorer les vieux jours de sa mère, par l'envie du bien-être nécessaire aux hommes qui vivent par la pensée. Mais ce point de départ, fort innocent, déshonorait à ses yeux sa passion. Il craignait de plus le ridicule que

le monde déverserait sur l'amour d'un jeune homme de vingt-trois ans pour une fille de quarante. Néanmoins sa passion était vraie ; car ce qui dans ce genre peut sembler faux partout ailleurs, se réalise en province. En effet, les mœurs y étant sans hasard, ni mouvement, ni mystère, rendent les mariages nécessaires. Aucune famille n'accepte un jeune homme de mœurs dissolues. Quelque naturelle que puisse paraître, dans une capitale, la liaison d'un jeune homme comme Athanase avec une belle fille comme Suzanne, en province elle effraie et dissout par avance le mariage d'un jeune homme pauvre, là où la fortune d'un riche parti fait passer par-dessus quelque fâcheux antécédent. Entre la dépravation de certaines liaisons et un amour sincère, un homme de cœur sans fortune ne peut hésiter ; il préfère les malheurs de la vertu aux malheurs du vice. Mais en province les femmes dont un jeune homme peut s'éprendre sont rares : une belle jeune fille riche, il ne l'obtiendrait pas dans un pays où tout est calcul ; une belle fille pauvre, il lui est interdit de l'aimer ; ce serait, comme disent les provinciaux, marier la faim et la soif ; enfin une solitude monacale est dangereuse au jeune âge. Ces réflexions expliquent pourquoi la vie de province est si fortement basée sur le mariage. Aussi les génies chauds et vivaces, forcés de s'appuyer sur l'indépendance de la misère, doivent-ils tous quitter ces froides régions où la pensée est persécutée par une brutale indifférence, où pas une femme ne peut ni ne

veut se faire sœur de charité auprès d'un homme de science ou d'art.

Qui se rendra compte de la passion d'Athanase pour mademoiselle Cormon ? Ce ne sera ni les gens riches, ces sultans de la société qui y trouvent des harems, ni les bourgeois qui suivent la grande route battue par les préjugés, ni les femmes qui, ne voulant rien concevoir aux passions des artistes, leur imposent le talion de leurs vertus, en s'imaginant que les sexes sont pareils. Ici, peut-être, faut-il en appeler aux jeunes gens souffrans de leurs premiers désirs, réprimés au moment où toutes leurs forces se tendent; aux artistes malades de leur génie étouffé par les étreintes de la misère; aux talens qui, d'abord persécutés et sans appuis, sans amis souvent, ont fini par triompher de la double angoisse de l'âme et du corps, également endoloris. Ceux-là connaissent bien les lancinantes attaques du cancer qui dévorait Athanase; ils ont agité ces longues et cruelles délibérations, faites en présence de fins si grandioses pour lesquelles il ne se trouve point de moyens; ils ont subi ces avortemens inconnus où le frai du génie encombre une grève aride. Ceux-là savent que la grandeur des désirs est en raison de l'étendue de l'imagination; plus haut ils s'élancent, plus bas ils tombent; et combien ne se brise-t-il pas des liens dans ces chutes ? Leur vue perçante a, comme Athanase, découvert le brillant avenir qui les attendait, et dont ils ne se croyaient séparés que par une gaze, cette gaze qui n'arrêtait pas leurs

yeux, la société la changeait en un mur d'airain. Poussés par une vocation, par le sentiment de l'art, ils ont aussi cherché maintes fois à se faire un moyen des sentimens que la société matérialise incessamment. Quoi! la province calcule et arrange le mariage dans le but de se créer le bien-être, et il serait défendu à un pauvre artiste, à l'homme de science, de lui donner une double destination, de le faire servir à sauver sa pensée en assurant son existence?

Agité par ces idées, Athanase Granson considéra d'abord son mariage avec mademoiselle Cormon comme une manière d'arrêter sa vie; elle serait définie; il pourrait s'élancer vers la gloire, rendre sa mère heureuse, et il se savait capable de fidèlement aimer mademoiselle Cormon. Puis, sa propre volonté créa, sans qu'il s'en aperçût, une passion réelle: il se mit à étudier la vieille fille; et, par suite du prestige qu'exerce l'habitude, il finit par ne voir que ses beautés et par oublier ses défauts. Chez un jeune homme de vingt-trois ans, les sens sont pour tant de chose dans l'amour! leur feu construit toujours un prisme entre ses yeux et les femmes qu'il aperçoit. Sous ce rapport, l'étreinte par laquelle Chérubin saisit à la scène Marceline est un trait de génie chez Beaumarchais. Mais si l'on vient à songer que, dans la profonde solitude où la misère laissait Athanase, mademoiselle Cormon était la seule figure qui se produisait à ses regards, qu'elle attirait incessamment son œil, que le jour tombait

en plein sur elle, ne trouvera-t-on pas cette passion naturelle ?

Ce sentiment si profondément caché dut grandir de jour en jour. Les désirs, les souffrances, l'espoir, les méditations grossissaient dans le calme et le silence le lac où chaque heure mettait sa goutte d'eau, et qui s'étendait dans l'âme d'Athanase. Plus le cercle intérieur que décrivait l'imagination aidée par les sens s'agrandissait, plus mademoiselle Cormon devenait imposante, plus croissait la timidité d'Athanase.

Sa mère avait tout deviné. Sa mère, en femme de province, calculait naïvement en elle-même les avantages de l'affaire : elle se disait que mademoiselle Cormon se trouverait bien heureuse d'avoir pour mari un jeune homme de vingt-trois ans, plein de talent, qui ferait honneur à sa famille et au pays ; mais les obstacles que son peu de fortune et que l'âge de mademoiselle Cormon mettaient à ce mariage lui paraissaient insurmontables : elle n'imaginait que la patience pour les vaincre. Comme du Bousquier, comme le chevalier de Valois, elle avait sa politique, elle se tenait à l'affût des circonstances, elle attendait l'heure propice avec cette finesse que donnent l'intérêt et la maternité. Madame Granson ne se défiait point du chevalier de Valois ; mais elle avait supposé que du Bousquier, quoique refusé, conservait des prétentions. Habile et secrète ennemie du vieux fournisseur, madame Granson lui faisait un mal inouï pour servir son fils, à qui d'ail-

leurs elle n'avait encore rien dit de ses menées sourdes. Maintenant, qui ne comprendra l'importance qu'allait acquérir la confidence du mensonge de Suzanne, une fois faite à madame Granson? Quelle arme entre les mains de la dame de charité, trésorière de la Société Maternelle! Comme elle allait colporter doucereusement la nouvelle en quêtant pour la chaste Suzanne!

En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, fait jouer sa cuiller dans son bol vide en contemplant d'un œil occupé cette pauvre salle à manger à carreaux rouges, à chaises de paille, à buffet de bois peint, à rideaux roses et blancs qui ressemblaient à un damier, tendue d'un vieux papier de cabaret, et qui communiquait avec la cuisine par une porte vitrée. Comme il était adossé à la cheminée en face de sa mère, et que la cheminée se trouvait presque devant la porte, ce visage pâle, mais bien éclairé par le jour de la rue, encadré de beaux cheveux noirs, ces yeux animés par le désespoir et enflammés par les pensées du matin, s'offrirent tout-à-coup aux regards de Suzanne.

La grisette, qui certes a l'instinct de la misère et des souffrances du cœur, ressentit cette étincelle électrique, jaillie on ne sait d'où, qui ne s'explique point, que nient certains esprits forts, mais dont le coup sympathique a été éprouvé par beaucoup de femmes et d'hommes. C'est tout à la fois une lumière qui éclaire les ténèbres de l'avenir, un pressentiment des jouissances pures de l'amour partagé, la certi-

tude de se comprendre l'un et l'autre ; c'est surtout comme une touche habile et forte faite par une main de maître sur le clavier des sens ; le regard est fasciné par une irrésistible attraction, le cœur est ému, les mélodies du bonheur retentissent dans l'âme et aux oreilles, une voix crie : — *c'est lui.* Puis, souvent la réflexion jette ses douches d'eau froide sur cette bouillante émotion, et tout est dit. En un moment, aussi rapide qu'un coup de foudre, Suzanne reçut une bordée de pensées au cœur ; un éclair de l'amour vrai brûla les mauvaises herbes écloses au souffle du libertinage et de la dissipation. Elle comprit combien elle perdait de sainteté, de grandeur, en se flétrissant elle-même à faux. Ce qui n'était la veille qu'une plaisanterie à ses yeux devint un arrêt grave porté sur elle. Elle recula devant son succès. Mais l'impossibilité du résultat, la pauvreté d'Athanase, un vague espoir de l'enrichir, et de revenir de Paris les mains pleines en lui disant : — Je t'aimais ! la fatalité, si l'on veut, sécha cette pluie bienfaisante.

L'ambitieuse grisette demanda d'un air timide un moment d'entretien à madame Granson, qui l'emmena dans sa chambre à coucher. Lorsque Suzanne sortit, elle regarda pour la seconde fois Athanase, elle le retrouva dans la même pose, et réprima ses larmes. Quant à madame Granson, elle rayonnait de joie ; elle avait enfin une arme terrible contre du Bousquier, elle pourrait lui porter une blessure mortelle. Aussi avait-elle promis à la pauvre fille

séduite l'appui de toutes les dames de charité, de toutes les commanditaires de la Société Maternelle ; elle entrevoyait une douzaine de visites à faire qui allaient occuper sa journée, et pendant lesquelles il se formerait sur la tête du vieux garçon un orage épouvantable. Le chevalier de Valois, tout en prévoyant la tournure que prendrait l'affaire, ne se promettait pas autant de scandale qu'il devait y en avoir.

— Mon cher enfant, dit madame Granson à son fils, tu sais que nous allons dîner chez mademoiselle Cormon, prends un peu plus de soin de ta mise. Tu as tort de négliger la toilette, tu es fait comme un voleur. Mets ta belle chemise à jabot, ton habit vert de drap d'Elbeuf. J'ai mes raisons, ajouta-t-elle d'un air fin. D'ailleurs, mademoiselle Cormon part pour aller au Prébaudet, et il y aura chez elle beaucoup de monde. Quand un jeune homme est à marier, il doit se servir de tous ses moyens pour plaire. Si les filles voulaient dire la vérité, mon Dieu, mon enfant, tu serais bien étonné de savoir ce qui les amourache. Souvent, il suffit qu'un homme ait passé à cheval à la tête d'une compagnie d'artilleurs, ou qu'il se soit montré dans un bal avec des habits un peu justes. Souvent un certain air de tête, une pose mélancolique, font supposer toute une vie; nous nous forgeons un roman d'après le héros; ce n'est souvent qu'une bête, mais le mariage est fait. Examine monsieur le chevalier de Valois, étudie-le, prends de ses manières; vois

comme il se présente avec aisance; il n'a pas l'air emprunté comme toi. Parle un peu, ne dirait-on pas que tu ne sais rien, toi qui sais l'hébreu par cœur?

Athanase écouta sa mère d'un air étonné, mais soumis ; puis il se leva, prit sa casquette, et se rendit à la mairie en se disant : — Ma mère aurait-elle deviné mon secret? Il passa par la rue du Val-Noble, où demeurait mademoiselle Cormon, petit plaisir qu'il se donnait tous les matins, et il se disait alors mille choses fantasques : — Elle ne se doute certainement pas qu'il passe en ce moment devant sa maison un jeune homme qui l'aimerait bien, qui lui serait fidèle, qui ne lui donnerait jamais de chagrin, qui lui laisserait la disposition de sa fortune, sans s'en mêler. Mon Dieu ! quelle fatalité ! dans la même ville, à deux pas l'une de l'autre, deux personnes se trouvent dans les conditions où nous sommes, et rien ne peut les rapprocher. Si ce soir je lui parlais !

Pendant ce temps, Suzanne revenait chez sa mère en pensant au pauvre Athanase. Comme beaucoup de femmes ont pu le souhaiter pour des hommes adorés au-delà des forces humaines, elle se sentait capable de lui faire avec son beau corps un marche-pied pour qu'il atteignît promptement à sa couronne.

Maintenant il est nécessaire d'expliquer ce qu'était cette vieille fille vers laquelle tant d'intérêts convergeaient, et chez qui les acteurs de cette scène

devaient se rencontrer tous le soir même, à l'exception de Suzanne. Cette grande et belle personne, assez hardie pour brûler ses vaisseaux, comme Alexandre; au début de la vie, et pour commencer la lutte par une faute mensongère, disparut du théâtre après y avoir introduit un violent élément d'intérêt. Ses vœux furent d'ailleurs comblés. Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvaient une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert doublé de rose que lui donna monsieur de Valois, et qu'elle préférait à tout. Si le chevalier fût venu à Paris au moment où elle y brillait, elle eût certes tout quitté pour lui. Semblable à la chaste Suzanne de la Bible, que les vieillards avaient à peine entrevue, elle s'établissait heureuse et pleine d'espoir à Paris, pendant que tout Alençon déplorait ses malheurs, pour lesquels toutes les dames des deux Sociétés de Charité et de Maternité manifestèrent une vive sympathie. Suzanne peut offrir une image de ces belles Normandes qu'un savant médecin a comprises pour un tiers dans la consommation que fait en ce genre le monstrueux Paris. Mais Suzanne resta dans les régions les plus élevées et les plus décentes de la galanterie. Par une époque où, comme le disait monsieur de Valois, *la femme* n'existait plus, elle fut seulement *madame du Valnoble;* autrefois elle eût été la rivale des Rodope, des Impéria et des Ninon. Un des écrivains les plus distingués de la restauration l'a prise sous sa pro-

tection ; peut-être l'épousera-t-il ! il est journaliste, et partant au-dessus de l'opinion, puisqu'il en fabrique une nouvelle tous les six ans.

En France, dans presque toutes les préfectures de second ordre, il existe un salon où se réunissent des personnes considérables et considérées, qui néanmoins ne sont pas encore la crème de la société. Le maître et la maîtresse de la maison comptent bien parmi les sommités de la ville et sont reçus partout où il leur plaît d'aller, et il ne se donne pas en ville une fête, un dîner diplomatique, qu'ils n'y soient invités ; mais les gens à châteaux, les pairs qui possèdent de belles terres, la grande compagnie du département ne vient pas chez eux, et reste à leur égard dans les termes d'une visite faite de part et d'autre, d'un dîner ou d'une soirée acceptés et rendus. Ce salon mixte, où se rencontrent la petite noblesse à poste fixe, le clergé, la magistrature, exerce une grande influence. La raison et l'esprit du pays résident dans cette société solide et sans faste où chacun connaît les revenus du voisin, où l'on professe une parfaite indifférence du luxe et de la toilette, jugés comme des enfantillages en comparaison d'un *mouchoir à bœufs* de dix ou douze arpens dont l'acquisition a été couvée pendant des années, et qui a donné lieu à d'immenses combinaisons diplomatiques. Inébranlable dans ses préjugés bons ou mauvais, ce cénacle suit une même voie sans regarder ni en avant ni en arrière ; il n'admet rien de Paris sans un long examen, se refuse aux cachemi-

res aussi bien qu'aux inscriptions sur le grand-livre, se moque des nouveautés, ne lit rien et veut tout ignorer, science, littérature, inventions industrielles ; il obtient le changement d'un préfet qui ne convient pas, et si l'administrateur résiste, il l'isole à la manière des abeilles qui couvrent de cire un colimaçon venu dans leur ruche ; ses bavardages deviennent souvent de solennels arrêts. Aussi, quoiqu'il ne s'y fasse que des parties de jeu, les jeunes femmes y apparaissent-elles de loin en loin ; elles y viennent chercher une approbation de leur conduite, une consécration de leur importance. Cette suprématie accordée à une maison froisse souvent l'amour-propre de quelques naturels du pays qui se consolent en supputant la dépense qu'elle impose, et dont ils profitent. Mais, quand il ne se rencontre pas de fortune assez considérable pour tenir une maison ouverte, les gros bonnets choisissent pour lieu de réunion, comme faisaient les gens d'Alençon, la maison d'une personne inoffensive dont la vie arrêtée, dont le caractère ou la position laissent la société maîtresse chez elle, en ne portant ombrage ni aux vanités, ni aux intérêts de chacun.

Ainsi, la haute société d'Alençon se réunissait depuis long-temps chez la vieille fille de qui la fortune était à son insu couchée en joue par madame Granson, son arrière-petite-cousine, et par les deux vieux garçons dont les secrètes espérances ont été dévoilées. Cette demoiselle vivait avec son oncle ma-

ternel, un ancien grand-vicaire de l'évêché de Séez, autrefois son tuteur, et dont elle devait hériter. La famille, que représentait alors Rose-Marie-Victoire Cormon, comptait autrefois parmi les plus considérables de la province ; quoique roturière, elle frayait avec la noblesse, à laquelle elle s'était souvent alliée ; elle avait fourni jadis des intendans aux ducs d'Alençon, force magistrats à la Robe et plusieurs évêques au Clergé. Monsieur de Sponde, le grand-père maternel de mademoiselle Cormon, fut élu par la Noblesse aux États-Généraux, et monsieur Cormon, son père, par le Tiers-État : aucun n'accepta. Depuis environ cent ans, les filles de cette famille s'étaient mariées à des nobles de la province, en sorte qu'elle avait si bien *tallé* dans le duché, qu'elle y embrassait tous les arbres généalogiques. Nulle bourgeoisie ne ressemblait davantage à la noblesse.

Bâtie sous Henri IV par Pierre Cormon, intendant du dernier duc d'Alençon, la maison où demeurait mademoiselle Cormon avait toujours appartenu à sa famille, et parmi tous ses biens visibles, celui-là stimulait particulièrement la convoitise de ses deux vieux amans. Cependant, loin de donner des revenus, ce logis était une cause de dépense ; mais il est si rare de trouver dans une ville de province une demeure placée au centre, sans méchant voisinage, belle au dehors, commode à l'intérieur, que tout Alençon partageait cette envie. Ce vieil hôtel était situé précisément au milieu de la rue du

Val-Noble, appelée par corruption le Val-Noble, sans doute à cause du pli que fait dans le terrain la Brillante, petit cours d'eau qui traverse Alençon. Cette maison est remarquable par la forte architecture que produisit Marie de Médicis; quoique bâtie en granit, pierre qui se travaille difficilement, ses angles, les encadremens des fenêtres et ceux des portes sont décorés par des bossages taillés en pointes de diamant. Elle se compose d'un étage au-dessus d'un rez-de-chaussée; son toit, extrêmement élevé, présente des croisées saillantes à tympans sculptés, assez élégamment encastrées dans le chéneau doublé de plomb, extérieurement orné par des balustres. Entre chacune de ces croisées, s'avance une gargouille figurant une gueule fantastique d'animal qui vomit les eaux sur de grandes pierres percées de cinq trous. Les deux pignons sont terminés par des bouquets en plomb, symbole de bourgeoisie; car aux nobles seuls appartenait autrefois le droit d'avoir des girouettes. Du côté de la cour, à droite, sont les remises et les écuries; à gauche, la cuisine, le bûcher et la buanderie.

Un des battans de la porte cochère restait ouvert et garni d'une petite porte basse, à claire-voie et à sonnette, qui permettait aux passans de voir, au milieu d'une vaste cour, une corbeille de fleurs dont les terres amoncelées étaient retenues par une petite haie de troëne. Quelques rosiers des quatre saisons, des giroflées, des scabieuses, des lis et des genêts d'Espagne composaient le massif, autour du-

quel on plaçait pendant la belle saison des caisses de lauriers, de grenadiers et de myrtes. Frappé de la propreté minutieuse qui distinguait cette cour et ses dépendances, un étranger aurait pu deviner la vieille fille; car l'œil qui présidait là devait être un œil inoccupé, fureteur, conservateur moins par caractère que par besoin d'action. Une vieille demoiselle, chargée d'employer sa journée vide, pouvait seule faire arracher l'herbe entre les pavés, nettoyer les crêtes des murs, exiger un balayage continuel, ne jamais laisser les rideaux de cuir de la remise sans être fermés; elle seule était capable d'introduire par désœuvrement une sorte de propreté hollandaise dans une petite province située entre le Perche, la Bretagne et la Normandie, pays où l'on professe avec orgueil une crasse indifférence pour le *comfort*.

Jamais ni le chevalier de Valois, ni du Bousquier ne montaient les marches du double escalier qui enveloppait la tribune du perron de cet hôtel sans se dire, l'un qu'il convenait à un pair de France, et l'autre que le maire de la ville devait demeurer là. Une porte-fenêtre surmontait ce perron et entrait dans une antichambre éclairée par une seconde porte semblable qui sortait sur un autre perron du côté du jardin. Cette espèce de galerie carrelée en carreau rouge, lambrissée à hauteur d'appui, était l'hôpital des portraits de famille malades : quelques-uns avaient un œil endommagé, d'autres souffraient d'une épaule avariée; celui-ci tenait son chapeau

d'une main qui n'existait plus, celui-là était amputé d'une jambe. Là se déposaient les manteaux, les sabots, les doubles souliers, les parapluies, les coiffes, les pelisses ; c'était l'arsenal où chaque habitué laissait son bagage à l'arrivée et le reprenait au départ. Aussi, le long de chaque mur y avait-il une banquette pour asseoir les domestiques qui arrivaient armés de falots, et un gros poêle afin de combattre la bise qui venait à la fois de la cour et du jardin.

La maison était donc divisée en deux parties égales. D'un côté, sur la cour se trouvait la cage de l'escalier, une grande salle à manger donnant sur le jardin, puis une office par laquelle on communiquait avec la cuisine ; de l'autre, un salon à quatre fenêtres, à la suite duquel étaient deux petites pièces, l'une ayant vue sur le jardin et formant boudoir, l'autre éclairée sur la cour et servant de cabinet. Le premier étage contenait l'appartement complet d'un ménage, et un logement où demeurait le vieil abbé de Sponde. Les mansardes devaient sans doute offrir beaucoup de logemens depuis long-temps habités par des rats et des souris dont mademoiselle Cormon disait les hauts-faits nocturnes au chevalier de Valois, en s'étonnant de l'inutilité des moyens employés contre eux.

Le jardin, d'environ un demi-arpent, est margé par la Brillante, ainsi nommée à cause des parcelles de mica qui paillettent son lit ; mais partout ailleurs que dans le Val-Noble, où ses eaux maigres sont

chargées de teintures et des débris qu'y jettent les industries de la ville. La rive opposée au jardin de mademoiselle Cormon est encombrée, comme dans toutes les villes de province où passe un cours d'eau, de maisons où s'exercent des professions altérées; mais par bonheur, elle n'avait alors en face d'elle que des gens tranquilles, des bourgeois, un boulanger, des ébénistes. Ce jardin, plein de fleurs communes, est terminé naturellement par une terrasse formant un quai, au bas de laquelle se trouvent quelques marches pour descendre à la Brillante. Sur la balustrade de la terrasse imaginez de grands vases en faïence bleue et blanche d'où s'élèvent des giroflées; à droite et à gauche, le long des murs voisins, voyez deux couverts de tilleuls carrément taillés; vous aurez une idée du paysage plein de bonhomie pudique, de chasteté tranquille, de vues modestes et bourgeoises qu'offraient la rive opposée et ses naïves maisons, les eaux rares de la Brillante, le jardin, ses deux couverts collés contre les murs voisins, et le vénérable édifice des Cormon. Quelle paix! quel calme! rien de pompeux, mais rien de transitoire, tout semble éternel.

Le rez-de-chaussée appartenait donc à la réception. Là tout respirait la vieille, l'inaltérable province. Le grand salon carré à quatre portes et à quatre croisées, était modestement lambrissé de boiseries peintes en gris. Une seule glace, oblongue, se trouvait sur la cheminée, et le haut du trumeau représentait le Jour conduit par les Heures peint en

camaïeu. Ce genre de peinture infestait tous les dessus de porte où l'artiste avait inventé ces éternelles Saisons qui, dans une bonne partie des maisons du centre de la France, vous font prendre en haine de détestables Amours occupés à moissonner, à patiner, à semer ou à se jeter des fleurs. Chaque fenêtre était ornée de rideaux en damas vert relevés par des cordons à gros glands qui dessinaient d'énormes baldaquins. Le meuble en tapisserie, dont les bois peints et vernis se distinguaient par les formes contournées si fort à la mode dans le dernier siècle, offrait dans ses médaillons les fables de La Fontaine; quelques bords de chaises ou de fauteuils avaient été reprisés. Le plafond était séparé en deux par une grosse solive au milieu de laquelle pendait un lustre de vieux cristal de roche, enveloppé d'une chemise verte. Sur la cheminée se trouvaient deux vases en bleu de Sèvres, de vieilles girandoles attachées au trumeau et une pendule dont le sujet, pris dans la dernière scène du *Déserteur*, prouvait la vogue prodigieuse de l'œuvre de Sédaine. Cette pendule en cuivre doré se composait de onze personnages, ayant chacun quatre pouces de hauteur : au fond le déserteur sortait de sa prison entre ses soldats; sur le devant la jeune femme évanouie lui montrait sa grâce. Le feu, les pelles et les pincettes étaient dans un style analogue à celui de la pendule. Les panneaux de la boiserie avaient pour ornement les plus récens portraits de la famille, un ou deux Rigaud et trois pastels de Latour. Quatre tables de jeu, un trictrac, une table

de piquet, encombraient cette immense pièce, la seule, d'ailleurs, qui fût planchéiée. Le cabinet de travail, entièrement lambrissé de vieux laque rouge, noir et or, devait avoir quelques années plus tard un prix fou dont ne se doutait point mademoiselle Cormon; mais lui en eût-on offert mille écus par panneau, jamais elle ne l'aurait donné, car elle avait pour système de ne se défaire de rien. La province croit toujours aux trésors cachés par les ancêtres. L'inutile boudoir était tendu de ce vieux perse après lequel courent aujourd'hui tous les amateurs du genre dit rocaille.

La salle à manger, dallée en pierres noires et blanches, sans plafond, mais à solives peintes, était garnie de ces formidables buffets à dessus de marbre qu'exigent les batailles livrées en province aux estomacs. Les murs, peints à fresque, représentaient un treillage de fleurs. Les siéges étaient en canne vernie et les portes en bois de noyer naturel. Tout y complétait admirablement l'air patriarcal qui se respirait à l'intérieur comme à l'extérieur de cette maison. Le génie de la province y avait tout conservé; rien n'y était ni neuf ni ancien, ni jeune ni décrépit. Une froide exactitude s'y faisait partout sentir.

Les touristes de la Bretagne et de la Normandie, du Maine et de l'Anjou, doivent avoir tous vu, dans les capitales de ces provinces, une maison qui ressemblait plus ou moins à l'hôtel des Cormon; car il est, dans son genre, un archétype des maisons bourgeoises d'une grande partie de la France, et

mérite d'autant mieux sa place dans cet ouvrage qu'il explique des mœurs et représente des idées. Qui ne sent déjà combien la vie était calme et routinière dans ce vieil édifice? Il y existait une bibliothèque, mais elle se trouvait logée un peu au-dessus du niveau de la Brillante, bien reliée, cerclée, et les ouvrages y étaient conservés avec le soin que l'on donne, dans ces provinces privées de vignobles, aux œuvres pleines de naturel, exquises, recommandables par leurs parfums antiques, et produits par les presses de la Bourgogne, de la Touraine, de la Gascogne et du Midi. Le prix des transports est trop considérable pour que l'on fasse venir de mauvais vins.

Le fond de la société de mademoiselle Cormon se composait d'environ cent cinquante personnes; quelques-unes allaient à la campagne, ceux-ci étaient malades, ceux-là voyageaient dans le département pour leurs affaires; mais il existait certains fidèles qui, sauf les soirées priées, venaient tous les jours, ainsi que les gens forcés par devoir ou par habitude de demeurer à la ville. Tous ces personnages étaient dans l'âge mûr; peu d'entre eux avaient voyagé, presque tous étaient restés dans la province, et certains avaient trempé dans la chouannerie. On commençait à pouvoir parler sans crainte de cette guerre depuis que les récompenses arrivaient aux héroïques défenseurs de la bonne cause. Monsieur de Valois, l'un des moteurs de la dernière prise d'armes où périt monsieur de Montauran, livré par sa

maîtresse, où s'illustra le fameux Marche-à-Terre qui faisait alors tranquillement le commerce des bestiaux du côté de Mayenne, donnait depuis six mois la clef de quelques bons tours joués à un vieux républicain nommé Hulot, le commandant d'une demi-brigade cantonnée dans Alençon de 1798 à 1800, et qui avait laissé des souvenirs dans le pays. Les femmes faisaient peu de toilette, excepté le mercredi, jour où mademoiselle Cormon donnait à dîner, et où les invités du dernier mercredi s'acquittaient de leur visite de digestion. Les mercredis faisaient raout; l'assemblée était nombreuse; conviés et visiteurs se mettaient *in fiocchi;* quelques femmes apportaient leurs ouvrages, des tricots, des tapisseries à la main; quelques jeunes personnes travaillaient sans honte à des dessins pour du point d'Alençon, avec le produit desquels elles payaient leur entretien. Certains maris amenaient leurs femmes par politique, car il s'y trouvait peu de jeunes gens, aucune parole ne s'y disait à l'oreille sans exciter l'attention; il n'y avait donc point de danger ni pour une jeune personne, ni pour une jeune femme d'entendre un propos d'amour.

Chaque soir, à six heures, la longue antichambre se garnissait de son mobilier; chaque habitué apportait qui sa canne, qui son manteau, qui sa lanterne. Toutes ces personnes se connaissaient si bien, les habitudes étaient si familièrement patriarcales, que si, par hasard, le vieil abbé de Sponde était sous le couvert, et mademoiselle Cormon dans

sa chambre, ni Pérotte la femme de chambre, ni Jacquelin le domestique, ni la cuisinière, ne les avertissaient; le premier venu en attendait un second; puis, quand les habitués étaient en nombre pour un piquet, un whist, un boston, ils commençaient sans attendre l'abbé de Sponde ou Mademoiselle. S'il faisait nuit, au coup de sonnette Pérotte ou Jacquelin accourait et donnait de la lumière. En voyant le salon éclairé, l'abbé se hâtait lentement de venir. Tous les soirs, le trictrac, la table de piquet, les trois tables de boston et celle de whist, étaient complètes, ce qui donnait une moyenne de vingt-cinq à trente personnes, en comptant celles qui causaient; mais il en venait souvent plus de quarante; alors Jacquelin éclairait le cabinet et le boudoir. Entre huit et neuf heures, les domestiques commençaient à arriver dans l'antichambre pour chercher leurs maîtres; et, à moins de révolutions, il n'y avait plus personne au salon à dix heures. A cette heure, les habitués s'en allaient en groupes dans la rue, dissertant sur les coups, ou continuant quelques observations sur les mouchoirs à bœufs que l'on guettait, sur les partages de successions, sur les dissensions qu'ils produisaient entre héritiers, sur les prétentions de la société aristocratique. C'était, comme à Paris, la sortie d'un spectacle.

Certaines gens, parlant beaucoup de poésie et n'y entendant rien, déblatèrent contre les mœurs de la province; mais mettez-vous le front dans la main

gauche, appuyez un pied sur votre chenet, posez votre coude sur votre genou; puis, si vous vous êtes initié à l'ensemble doux et uni que présentent ce paysage, cette maison et son intérieur, la compagnie et ses intérêts agrandis par la petitesse de l'esprit, comme l'or battu entre des feuilles de parchemin, demandez-vous ce qu'est la vie humaine? Cherchez à prononcer entre celui qui a gravé des canards sur les obélisques égyptiens et celui qui a bostonné pendant vingt ans avec du Bousquier, monsieur de Valois, mademoiselle Cormon, le président du tribunal, le procureur du roi, l'abbé de Sponde, madame Granson, *e tutti quanti!* Si le retour exact et journalier des mêmes pas dans un même sentier n'est pas le bonheur, il le joue si bien, que les gens amenés par les orages d'une vie agitée à réfléchir sur les bienfaits du calme, diront que là était le bonheur.

Pour chiffrer l'importance du salon de mademoiselle Cormon, il suffira de dire que, statisticien né de la société, monsieur du Bousquier avait calculé que les personnes qui le hantaient possédaient cent trente-une voix au collége électoral, et réunissaient un million de rentes en fonds de terre dans la province. La ville d'Alençon n'était cependant pas entièrement représentée par ce salon; la haute compagnie aristocratique avait le sien; puis le salon du receveur-général était comme une auberge administrative due par le gouvernement, où toute la société dansait, intriguait, papillonnait, aimait et

soupait. Ces deux autres salons communiquaient avec la maison Cormon, *et vice versâ;* mais le salon Cormon jugeait sévèrement ce qui se passait dans ces deux autres camps; on y critiquait le luxe des dîners, on y ruminait les glaces des bals, on discutait la conduite des femmes, les toilettes, les inventions nouvelles qui s'y produisaient.

Mademoiselle Cormon, espèce de raison sociale sous laquelle se comprenait une imposante coterie, devait donc être le point de mire de deux ambitieux aussi profonds que le chevalier de Valois et du Bousquier. Pour l'un et pour l'autre, là était la députation, et par suite la pairie pour le noble, une recette générale pour le fournisseur. Un salon dominateur se crée aussi difficilement en province qu'à Paris, et là il était tout créé. Épouser mademoiselle Cormon, c'était régner sur Alençon. Athanase était le seul des trois prétendans à la main de la vieille fille qui ne calculât plus rien; il aimait alors la personne. Pour employer le jargon du jour, n'y avait-il pas un singulier drame dans la situation de ces quatre personnages? Ne se rencontrait-il pas quelque chose de bizarre dans ces trois rivalités silencieusement pressées autour d'une vieille fille qui ne les devinait pas, malgré un effroyable et légitime désir de se marier? Mais quoique toutes ces circonstances rendent le célibat de cette fille une chose extraordinaire, il n'est pas difficile d'expliquer comment et pourquoi, malgré sa fortune et ses trois amoureux, elle était encore à marier.

D'abord, selon la jurisprudence de sa maison, mademoiselle Cormon avait toujours eu le désir d'épouser un gentilhomme; mais de 1789 à 1799, les circonstances furent très-défavorables à ses intentions. Si elle voulait être femme de condition, elle avait une horrible peur du tribunal révolutionnaire; ces deux sentimens, égaux en force, la firent rester en panne par une loi, vraie en esthétique aussi bien qu'en statique. Cet état d'incertitude plaît d'ailleurs aux filles tant qu'elles se croient jeunes et en droit de choisir un mari. La France sait que le système politique suivi par Napoléon eut pour résultat de faire beaucoup de veuves; sous son règne, les héritières furent dans un nombre très-disproportionné avec celui des garçons à marier. Quand le Consulat ramena l'ordre intérieur, les difficultés extérieures rendirent le mariage de mademoiselle Cormon tout aussi difficile à conclure que par le passé. Si, d'une part, la nature de Rose-Marie-Victoire se refusait à épouser un vieillard, de l'autre la crainte du ridicule et les circonstances lui interdisaient d'épouser un très-jeune homme; or, les familles mariaient de fort bonne heure leurs enfans, afin de les soustraire aux envahissemens de la conscription; enfin, par entêtement de propriétaire, elle n'aurait pas non plus épousé un soldat : elle ne prenait pas un homme pour le rendre à l'empereur, elle voulait le garder pour elle seule. De 1804 à 1815, il lui fut donc impossible de lutter avec les jeunes filles qui se disputaient les partis convenables, raréfiés par le canon.

Outre sa prédilection pour la noblesse, mademoiselle Cormon eut la manie très-excusable de vouloir être aimée pour elle. Vous ne sauriez croire jusqu'où l'avait menée ce désir. Elle avait employé son esprit à tendre mille piéges à ses adorateurs, afin d'éprouver leurs sentimens. Ses chausse-trappes furent si bien tendues, que les infortunés s'y prirent tous, et succombèrent dans les épreuves baroques qu'elle leur imposait à leur insu. Mademoiselle Cormon ne les étudiait pas, elle les espionnait. Un mot dit à la légère, une plaisanterie que souvent elle comprenait mal, suffisait pour lui faire rejeter ces postulans comme indignes : celui-ci n'avait ni cœur ni délicatesse, celui-là mentait et n'était pas chrétien; l'un voulait raser ses futaies et battre monnaie sur le poêle du mariage, l'autre n'était pas de caractère à la rendre heureuse; elle devinait quelque vice de sang ici; là, c'étaient des antécédens immoraux; comme l'Église, elle exigeait un beau prêtre pour son autel; puis elle voulait être épousée pour sa fausse laideur et ses prétendus défauts, comme les autres femmes veulent l'être pour les qualités qu'elles n'ont pas et pour d'hypothétiques beautés. L'ambition de mademoiselle Cormon prenait sa source dans les sentimens les plus délicats de la femme; elle comptait régaler son amant en lui démasquant mille vertus après le mariage, comme d'autres femmes découvrent les mille imperfections qu'elles ont soigneusement voilées; mais elle fut mal comprise : la noble fille ne rencontra que des âmes vulgaires où

régnait le calcul des intérêts positifs, et qui n'entendaient rien aux beaux calculs du sentiment. Plus elle s'avança vers cette fatale époque si ingénieusement nommée *la seconde jeunesse*, plus sa défiance augmenta. Elle affecta de se présenter sous le jour le plus défavorable, et joua si bien son rôle, que les derniers raccolés hésitèrent à lier leur sort à celui d'une personne dont le vertueux colin-maillard exigeait une étude à laquelle se livrent peu les hommes qui veulent une vertu toute faite. La crainte constante de n'être épousée que pour sa fortune la rendit inquiète, soupçonneuse outre mesure : elle courait sus aux gens riches, et les gens riches pouvaient contracter de grands mariages; elle craignait les gens pauvres, auxquels elle refusait le désintéressement dont elle faisait tant de cas en une semblable affaire; en sorte que ses exclusions et les circonstances éclaircirent étrangement les hommes ainsi triés, comme pois gris sur un volet.

A chaque mariage manqué, la pauvre demoiselle, amenée à mépriser les hommes, dut finir par les voir sous un faux jour. Son caractère contracta nécessairement une intime misanthropie qui jeta certaine teinte d'amertume dans sa conversation et quelque sévérité dans son regard. Son célibat détermina dans ses mœurs une rigidité croissante; elle essayait de se perfectionner en désespoir de cause. Noble vengeance! elle tailla pour Dieu le diamant brut rejeté par l'homme. Bientôt l'opinion publique lui fut contraire, car le public accepte l'arrêt qu'une

personne libre porte sur elle-même en ne se mariant pas, en manquant des partis ou les refusant. Chacun juge que ce refus est fondé sur des raisons secrètes, toujours mal interprétées. Celui-ci disait qu'elle était mal conformée; celui-là lui prêtait des défauts cachés; mais la pauvre fille était pure comme un ange, saine comme son œil, et pleine de bonne volonté, car la nature l'avait destinée à tous les plaisirs, à tous les bonheurs, à toutes les fatigues de la maternité.

Mademoiselle Cormon ne trouvait cependant point dans sa personne l'auxiliaire obligé de ses désirs. Elle n'avait d'autre beauté que celle si improprement nommée *la beauté du diable*, et qui consiste dans une grosse fraîcheur de jeunesse que, théologalement parlant, le diable ne saurait avoir, à moins qu'il ne faille expliquer cette expression par la constante envie qu'il a de se rafraîchir. Les pieds de l'héritière étaient larges et plats. Sa jambe, qu'elle laissait souvent voir par la manière dont, sans y entendre malice, elle relevait sa robe quand il avait plu et qu'elle sortait de chez elle ou de Saint-Léonard, ne pouvait être prise pour la jambe d'une femme; c'était une jambe nerveuse, à petit mollet saillant et dru, comme celui d'un matelot. Sa bonne grosse taille, son embonpoint de nourrice, ses bras forts et potelés, ses mains rouges, tout en elle s'harmoniait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Ses yeux, d'une couleur indécise, arrivaient à fleur de tête et donnaient à son

visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à son état de vieille fille : si elle n'avait pas été innocente, elle eût semblé l'être. Son nez aquilin contrastait avec la petitesse de son front, car il est rare que cette forme de nez ne soit pas la conséquence d'un beau front; si elle avait de grosses lèvres rouges qui faisaient supposer de la bonté, ce front annonçait trop peu d'idées pour que son cœur fût dirigé par l'intelligence; elle devait être bienfaisante sans grâce, et l'on reproche sévèrement à la vertu ses défauts, tandis qu'on est plein d'indulgence pour les qualités du vice. Ses cheveux châtains, d'une longueur extraordinaire, prêtaient à sa figure cette beauté qui résulte de la force et de l'abondance, les deux caractères principaux de sa personne. Au temps de ses prétentions, elle affectait de mettre sa figure de trois quarts pour montrer une très-jolie oreille qui se détachait bien au milieu du blanc azuré de son col et de ses tempes, rehaussé par son énorme chevelure. Vue ainsi, en habit de bal, elle offrait une masse imposante. Ses formes protubérantes, sa taille, sa vigoureuse santé, arrachaient aux officiers de l'empire cette exclamation : « Quel beau brin de fille ! » Mais avec les années, l'embonpoint élaboré par une vie tranquille et sage s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. En ce moment, aucun corset ne pouvait faire retrouver de hanches à la pauvre fille, qui semblait

fondue d'une seule pièce. La jeune harmonie de son corsage n'existait plus ; son ampleur excessive faisait craindre qu'en se baissant elle ne fût emportée par ces masses flottantes; mais la nature l'avait douée d'un contre-poids naturel qui rendait inutile la mensongère précaution d'une *tournure;* chez elle tout était fermement vrai. En se triplant, son menton avait diminué la longueur du col et gêné le port de sa tête. Elle n'avait pas de rides, mais des plis; et les plaisans prétendaient que, pour ne pas se couper, elle se mettait de la poudre aux articulations, ainsi qu'on en jette aux enfans.

Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs, comme Athanase, la nature d'attraits qui devait le séduire; car les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment à s'étendre sur ces belles nappes vives ; c'était la perdrix dodue alléchant le couteau du gourmet. Beaucoup d'élégans parisiens endettés se seraient très-bien résignés à faire exactement le bonheur de mademoiselle Cormon. Mais elle avait quarante ans! En ce moment, après avoir pendant long-temps combattu pour mettre dans sa vie les intérêts qui font toute la femme, et néanmoins forcée d'être fille, elle se fortifiait dans sa vertu par les pratiques religieuses les plus sévères. Elle avait eu recours à la religion, cette grande consolatrice des virginités. Son confesseur la dirigeait assez niaisement depuis trois ans dans la voie des macérations; il lui recommandait l'usage de la discipline, qui, s'il faut en croire la

médecine moderne, produit un effet contraire à celui qu'en attendait ce pauvre prêtre, de qui les connaissances hygiéniques n'étaient pas très-étendues. Ces pratiques absurdes commençaient à répandre une teinte monastique sur le visage de mademoiselle Cormon. Elle était au désespoir en voyant son teint blanc contracter des tons jaunes qui annonçaient la maturité. Le léger duvet dont sa lèvre supérieure était ornée vers les coins s'avisait de grandir et dessinait comme une fumée; ses tempes se miroitaient; la décroissance commençait. Il était authentique dans Alençon que le sang la tourmentait; elle faisait subir ses confidences au chevalier de Valois, à qui elle nombrait ses bains de pieds, avec lequel elle combinait des réfrigérans. Le fin compère tirait alors sa tabatière, et, par forme de conclusion, contemplait la princesse Goritza.

— Le vrai calmant, disait-il, ma chère demoiselle, serait un bel et bon mari.

— Mais à qui se fier? répondait-elle.

Le chevalier chassait alors les grains de tabac qui se fourraient dans les plis du pou de soie ou sur son gilet. Pour tout le monde, son geste eût été naturel et, disons-le, passablement fat; mais il donnait toujours des inquiétudes à la pauvre fille. La violence de sa passion sans objet était si grande qu'elle n'osait plus regarder un homme en face, tant elle craignait de laisser apercevoir dans son regard le sentiment un peu bestial qui la poignait. Par un caprice qui n'était peut-être que la continuation de ses anciens

procédés, quoiqu'elle se sentît attirée vers les hommes qui pouvaient encore lui convenir, elle avait tant de peur d'être taxée de folie en ayant l'air de leur faire la cour, qu'elle les traitait peu gracieusement. La plupart des personnes de sa société, se trouvant incapables d'apprécier ses motifs, toujours si nobles, expliquaient sa manière d'être avec ses co-célibataires comme la vengeance d'un refus essuyé ou prévu.

Quand commença l'année 1816, elle atteignit à cet âge fatal qu'elle n'avouait pas, à quarante ans. Son désir acquit alors une intensité qui avoisina la monomanie, car elle comprit que toute chance de progéniture finirait par se perdre; et ce que, dans sa céleste ignorance, elle désirait par-dessus tout, c'était des enfans. Il n'y avait pas une seule personne dans tout Alençon qui attribuât à cette vertueuse fille un seul désir des licences amoureuses; elle aimait en bloc, sans rien imaginer; c'était une Agnès catholique, incapable d'inventer une seule des ruses de l'Agnès de Molière. Depuis quelques mois, elle comptait sur un hasard. Le licenciement des troupes impériales et la reconstitution de l'armée royale, opéraient un certain mouvement dans la destinée de beaucoup d'hommes qui retournaient, les uns en demi-solde, les autres avec ou sans pension, chacun dans leur pays natal, tous ayant le désir de corriger leur mauvais sort et de faire une fin qui, pour mademoiselle Cormon, pouvait être un délicieux commencement. Il était difficile que,

parmi ceux qui reviendraient aux environs, il ne se trouvât pas quelque brave militaire honorable, valide surtout, d'âge convenable, de qui le caractère servirait de passeport aux opinions bonapartistes; peut-être même s'en rencontrerait-il qui, pour regagner une position perdue, se feraient royalistes. Ce calcul soutint encore pendant les premiers mois de l'année mademoiselle Cormon dans la sévérité de son attitude. Mais les militaires qui vinrent habiter la ville se trouvèrent tous ou trop vieux ou trop jeunes, trop bonapartistes ou trop mauvais sujets, dans des situations incompatibles avec les mœurs, le rang et la fortune de mademoiselle Cormon, qui chaque jour se désespéra davantage. Les officiers supérieurs avaient tous profité de leurs avantages sous Napoléon pour se marier, et ceux-là devenaient royalistes dans l'intérêt de leurs familles. Mademoiselle Cormon avait beau prier Dieu de lui faire la grâce de lui envoyer un mari afin qu'elle pût être chrétiennement heureuse, il était sans doute écrit qu'elle mourrait vierge et martyre, car il ne se présentait aucun homme qui eût tournure de mari. Les conversations qui se tenaient chez elle tous les soirs faisaient assez bien la police de l'état civil pour qu'il n'arrivât pas dans Alençon un seul étranger sans qu'elle ne fût instruite de ses mœurs, de sa fortune et de sa qualité. Mais Alençon n'est pas une ville qui affriande l'étranger, elle n'est sur le chemin d'aucune capitale, elle n'a pas de hasards; les marins qui vont de Brest à Paris ne s'y arrêtent même

pas. La pauvre fille finit par comprendre qu'elle était réduite aux indigènes; aussi son œil prenait-il parfois une expression féroce, à laquelle le malicieux chevalier répondait par un fin regard en tirant sa tabatière et contemplant la princesse Goriltza. Monsieur de Valois savait que, dans la jurisprudence féminine, une première fidélité est solidaire de l'avenir; mais mademoiselle Cormon, avouons-le, avait peu d'esprit, elle ne comprenait rien au manége de la tabatière. Elle redoublait de vigilance pour combattre le *malin esprit*. Sa rigide dévotion et les principes les plus sévères contenaient ses cruelles souffrances dans les mystères de la vie privée. Tous les soirs, en se retrouvant seule, elle songeait à sa jeunesse perdue, à sa fraîcheur fanée, aux vœux de la nature trompée; et, tout en immolant au pied de la croix ses passions, poésies condamnées à rester en portefeuille, elle se promettait bien, si par hasard un homme de bonne volonté se présentait, de ne le soumettre à aucune épreuve et de l'accepter tel qu'il serait. En sondant ses bonnes dispositions, par certaines soirées plus âpres que les autres, elle allait jusqu'à épouser en pensée un sous-lieutenant, un fumeur, qu'elle se proposait de rendre, à force de soins, de complaisance et de douceur, le meilleur sujet de la terre; elle allait jusqu'à le prendre criblé de dettes. Mais il fallait le silence de la nuit pour ces mariages fantastiques où elle se plaisait à jouer le sublime rôle des anges gardiens; le lendemain, si Pérotte trouvait le lit de sa maîtresse sens

dessus dessous, mademoiselle avait repris sa dignité ; le lendemain, après déjeûner, elle voulait un homme de quarante ans, un bon propriétaire, bien conservé, vert comme un de ses prés.

Son oncle, l'abbé de Sponde, était incapable de l'aider en quoi que ce soit dans ses manœuvres matrimoniales. Ce bonhomme, âgé d'environ soixante-dix ans, attribuait les désastres de la révolution française à quelque dessein de la Providence, empressée de frapper une Église dissolue. L'abbé de Sponde s'était donc jeté dans le sentier depuis long-temps abandonné que pratiquaient jadis les solitaires pour aller au ciel ; il menait une vie ascétique, sans emphases, sans triomphe extérieur ; il dérobait au monde ses œuvres de charité, ses continuelles prières et ses mortifications ; il pensait que les prêtres devaient tous agir ainsi pendant la tourmente, et il prêchait d'exemple. Tout en offrant au monde un visage calme et riant, il avait fini par se détacher entièrement des intérêts mondains ; il songeait exclusivement aux malheureux, aux besoins de l'Église et à son propre salut. Il avait laissé l'administration de ses biens à sa nièce, qui lui en remettait les revenus et à laquelle il payait une modique pension afin de pouvoir dépenser le surplus en aumônes secrètes et en dons à l'église. Toutes les affections de l'abbé s'étaient concentrées sur sa nièce, qui le regardait comme un père ; mais c'était un père distrait, ne concevant point les agitations de la chair, et remerciant Dieu de ce qu'il maintenait la pauvre

fille dans le célibat; car il avait, depuis sa jeunesse, adopté le système de saint Jean Chrysostôme, qui a écrit que : « *L'état de virginité était autant au-dessus de l'état de mariage, que l'Ange était au-dessus de l'Homme.* » Habituée à le respecter, mademoiselle Cormon n'osait pas l'initier aux désirs que lui inspirait un changement d'état, et le bonhomme, accoutumé de son côté au train de la maison, eût peu goûté l'introduction d'un maître au logis. Préoccupé par les misères qu'il soulageait, perdu dans les abîmes de la prière, l'abbé de Sponde avait souvent des distractions que les gens de sa société prenaient pour des absences; peu causeur, il avait un silence affable et bienveillant. C'était un homme de haute taille, sec, à manières graves, solennelles, dont le visage exprimait des sentimens doux, un grand calme intérieur, et qui, par sa présence, imprimait à cette maison une autorité sainte. Il aimait beaucoup le voltairien chevalier de Valois. Ces deux majestueux débris de la noblesse et du clergé, quoique de mœurs différentes, se reconnaissaient à leurs traits généraux; d'ailleurs le chevalier était aussi onctueux avec l'abbé de Sponde qu'il était paternel avec ses grisettes.

Quelques personnes pourraient croire que mademoiselle Cormon cherchait tous les moyens d'arriver à son but; que, parmi les légitimes artifices permis aux femmes, elle s'adressait à la toilette, qu'elle se décolletait, qu'elle déployait les coquetteries négatives d'un magnifique port d'armes. Mais

point! Elle était héroïque et immobile dans ses guimpes comme un soldat dans sa guérite. Ses robes, ses chapeaux, ses chiffons, tout se confectionnait chez des marchandes de modes d'Alençon, deux sœurs bossues qui ne manquaient pas de goût. Malgré les instances de ces deux artistes, mademoiselle Cormon se refusait aux tromperies de l'élégance; elle voulait être cossue en tout, chair et plumes. Peut-être les lourdes façons de ses robes allaient-elles bien à sa physionomie. Se moque qui voudra de la pauvre fille! vous la trouverez sublime, âmes généreuses qui ne vous inquiétez jamais de la forme que prend le sentiment, et l'admirez là où il est!

Ici, quelques femmes perdues essaieront peut-être de chicaner la vraisemblance de ce récit; elles diront qu'il n'existe pas en France de fille assez niaise pour ignorer l'art de pêcher un homme; que mademoiselle Cormon est une de ces exceptions monstrueuses que le bon sens interdit de présenter comme type; que la plus vertueuse et la plus niaise fille qui veut attraper un goujon trouve encore un appât pour armer sa ligne. Mais ces critiques tombent si l'on vient à penser que la sublime religion catholique, apostolique et romaine est encore debout en Bretagne et dans l'ancien duché d'Alençon. La foi, la piété n'admettent pas ces subtilités. Mademoiselle Cormon marchait dans la voie du salut, en préférant les malheurs de sa virginité infiniment trop prolongée au malheur d'un mensonge, au péché d'une ruse. Chez une fille armée de la discipline, la vertu ne

pouvait transiger ; l'amour ou le calcul devaient venir la trouver très-résolument. Puis, ayons le courage de faire une observation cruelle par un temps où la religion n'est plus considérée que comme un moyen par ceux-ci, comme une poésie par ceux-là : la dévotion cause une ophthalmie morale. Par une grâce providentielle, elle ôte aux âmes en route pour l'éternité la vue de beaucoup de petites choses terrestres. En un mot, les dévotes sont stupides sur beaucoup de points. Cette stupidité prouve, d'ailleurs, avec quelle force elles reportent leur esprit vers les sphères célestes, quoique le voltairien monsieur de Valois prétendît qu'il était extrêmement difficile de décider si ce sont les personnes stupides qui deviennent dévotes, ou si la dévotion a pour effet de rendre stupides les filles d'esprit. Songez-y bien, la vertu catholique la plus pure avec ses acceptations résignées de tout calice, avec sa pieuse soumission aux ordres de Dieu, avec sa croyance à l'empreinte du doigt divin sur toutes les glaises de la vie, est la mystérieuse lumière qui se glissera dans les derniers replis de cette histoire pour leur donner tout leur relief, et qui, certes, les agrandira aux yeux de ceux qui ont encore la Foi. Puis, s'il y a bêtise, pourquoi ne s'occuperait-on pas des malheurs de la bêtise, comme on s'occupe des malheurs du génie? l'une est un élément social infiniment plus abondant que l'autre.

Donc, mademoiselle Cormon péchait aux yeux du monde par la divine ignorance des vierges. Elle

n'était point observatrice, et sa conduite avec ses prétendus le prouvait assez. Mais, en ce moment même, une jeune fille de seize ans, qui n'aurait pas ouvert un seul roman, aurait lu cent chapitres d'amour dans les regards d'Athanase, tandis que mademoiselle Cormon n'y voyait rien; elle ne reconnaissait pas, dans les tremblemens de sa parole, la force d'un sentiment qui n'osait se produire. Honteuse elle-même, elle ne devinait pas la honte d'autrui. Capable d'inventer les raffinemens de grandeur sentimentale qui l'avaient primitivement perdue, elle ne les reconnaissait pas chez Athanase. Ce phénomène moral ne paraîtra pas extraordinaire aux gens qui savent que les qualités du cœur sont aussi indépendantes de celles de l'esprit que les facultés du génie le sont des noblesses de l'âme. Les hommes complets sont si rares, que Socrate, l'une des plus belles perles de l'humanité, convenait, avec un phrénologue de son temps, qu'il était né pour faire un fort mauvais drôle. Un grand général peut sauver son pays, à Zurich, et s'entendre avec des fournisseurs; un banquier de probité douteuse peut se trouver homme d'État; un grand musicien peut concevoir des chants sublimes et faire un faux; une femme de sentiment peut être une grande sotte; une dévote peut avoir une âme sublime, et ne pas même reconnaître les sons que rend une belle âme à ses côtés. Les caprices produits par les infirmités physiques se rencontrent également dans l'ordre moral.

Cette bonne créature, qui se désolait de ne faire

ses confitures que pour elle et pour son vieil oncle, était devenue presque ridicule. Ceux qui se sentaient pris de sympathie pour elle à cause de ses qualités et même de ses défauts se moquaient de ses mariages manqués. Dans plus d'une conversation, on se demandait ce que deviendraient de si beaux biens, et les économies de mademoiselle Cormon, et la succession de son oncle. Depuis longtemps, elle était soupçonnée d'être au fond, malgré les apparences, une *fille originale*. En province, il n'est pas permis d'être original ; c'est avoir des idées incomprises par les autres, et l'on y veut l'égalité de l'esprit aussi bien que l'égalité des mœurs. Le mariage de mademoiselle Cormon était devenu, dès 1804, quelque chose de si problématique, que *se marier comme mademoiselle Cormon* fut, dans Alençon, une phrase proverbiale qui équivalait à la plus railleuse des négations. Il faut que l'esprit moqueur soit un des plus impérieux besoins de la France pour que cette excellente personne excitât quelques railleries dans Alençon. Non-seulement elle recevait toute la ville, elle était charitable, pieuse et incapable de dire une méchanceté ; mais encore elle concordait à l'esprit général et aux mœurs des habitans, qui l'aimaient comme le plus pur symbole de leur vie, car elle s'était encroûtée dans les habitudes de la province, elle n'en était jamais sortie, elle en avait les préjugés, elle en épousait les intérêts, elle l'adorait. Malgré ses dix-huit mille livres de rente en fonds de terre, fortune considérable

en province, elle restait à l'unisson des maisons moins riches. Quand elle se rendait à sa terre du Prébaudet, elle y allait dans une vieille carriole d'osier, suspendue sur deux soupentes en cuir blanc, attelée d'une grosse jument poussive, et que fermaient à peine deux rideaux de cuir rougi par le temps. Cette carriole, connue de toute la ville, était soignée par Jacquelin autant que le plus beau coupé de Paris; mademoiselle y tenait, elle s'en servait depuis douze ans; elle le faisait observer avec la joie triomphante de l'avarice heureuse. La plupart des habitans savaient gré à mademoiselle Cormon de ne pas les humilier par le luxe qu'elle aurait pu afficher; il est même à croire que si elle avait fait venir de Paris une calèche, on en aurait plus glosé que de ses mariages manqués. La plus brillante voiture, d'ailleurs, l'aurait conduite au Prébaudet tout comme la vieille carriole; et la province, qui voit toujours la fin, s'inquiète assez peu de la beauté des moyens, pourvu qu'ils soient efficiens.

Pour achever la peinture de mœurs intimes de cette maison, il est nécessaire de grouper, autour de mademoiselle Cormon et de l'abbé de Sponde, Jacquelin, Josette et Mariette la cuisinière, qui s'employaient au bonheur de l'oncle et de la nièce. Jacquelin était un homme de quarante ans, gros et court, rougeot, brun, une figure de matelot breton; il était au service de la maison depuis vingt-deux ans; il servait à table, il pansait la jument, il jardinait, il cirait les souliers de l'abbé, faisait les

commissions, sciait le bois, conduisait la carriole, allait chercher l'avoine, la paille et le foin au Prébaudet; il restait à l'antichambre le soir, endormi comme un loir. Il aimait, dit-on, Josette, fille de trente-six ans, que mademoiselle Cormon aurait renvoyée si elle se fût mariée; aussi, ces deux pauvres gens amassaient-ils leurs gages et s'aimaient-ils en silence, attendant et désirant le mariage de mademoiselle comme les Juifs attendent le Messie. Josette était une fille née entre Alençon et Mortagne; elle était petite et grasse; sa figure, qui ressemblait à un abricot crotté, ne manquait ni de physionomie, ni d'esprit; elle passait pour gouverner sa maîtresse. Josette et Jacquelin, sûrs d'un dénouement, cachaient une satisfaction qui faisait présumer que ces deux amans s'escomptaient l'avenir. Mariette, la cuisinière, était également, depuis quinze ans, dans la maison; elle savait accommoder tous les plats en honneur dans le pays.

Peut-être faudrait-il compter pour beaucoup la grosse vieille jument normande bai-brun qui traînait mademoiselle Cormon à sa campagne du Prébaudet, car les cinq habitans de cette maison portaient à cette bête une affection maniaque. Elle s'appelait Pénélope, et servait depuis dix-huit ans; elle était si bien soignée, servie avec tant de régularité, que Jacquelin et mademoiselle espéraient en tirer parti pendant plus de dix ans encore. Cette bête était un perpétuel sujet de conversation et d'occupation : il semblait que la pauvre mademoiselle Cormon, n'ayant point

d'enfant à qui sa maternité rentrée pût se prendre, la déversât sur ce bienheureux animal. Pénélope l'avait empêchée d'avoir des serins, des chats, des chiens, famille fictive que se donnent presque tous les êtres solitaires au milieu de la société.

Ces quatre fidèles serviteurs, car l'intelligence de Pénélope s'était élevée jusqu'à celle de ces bons domestiques, tandis qu'ils s'étaient abaissés jusqu'à la régularité muette et soumise de la bête, allaient et venaient chaque jour dans les mêmes occupations avec l'infaillibilité de la mécanique. Mais, comme ils le disaient dans leur langage, ils avaient mangé leur pain blanc en premier. Mademoiselle Cormon, comme toutes les personnes nerveusement agitées par une pensée fixe, devenait difficile, tracassière, moins par caractère que par le besoin d'employer son activité. Ne pouvant s'occuper d'un mari, d'enfans et des soins qu'ils exigent, elle s'attaquait à des minuties. Elle parlait pendant des heures entières sur des riens, sur une douzaine de serviettes numérotées Z qu'elle rencontrait après le Q.

— A quoi pense donc Josette? s'écriait-elle, Josette ne prend donc garde à rien?

Mademoiselle demandait pendant huit jours si Pénélope avait eu son avoine à deux heures, parce qu'une seule fois Jacquelin s'était attardé. Sa petite imagination travaillait sur des bagatelles; une couche de poussière oubliée par le plumeau, des tranches de pain mal grillées par Mariette, le retard apporté par Jacquelin à venir fermer les fenêtres sur

lesquelles donnait le soleil, dont les rayons mangeaient les couleurs des meubles ; toutes ces grandes petites choses engendraient de graves querelles où mademoiselle s'emportait : tout changeait donc, elle ne reconnaissait plus ses serviteurs d'autrefois ; ils se gâtaient, elle était trop bonne. Un jour, Josette lui donna la *Journée du Chrétien* au lieu de la *Quinzaine de Pâques*. Toute la ville apprit le soir ce malheur. Mademoiselle avait été forcée de revenir de Saint-Léonard chez elle, et son départ subit de l'église où elle avait dérangé toutes les chaises avait fait supposer des énormités, desquelles elle tint à se justifier.

— Josette, avait-elle dit avec douceur, que pareille chose n'arrive plus!

Mademoiselle Cormon était, sans s'en douter, très-heureuse de ces petites querelles, qui servaient d'émonctoire à ses acrimonies ; car l'esprit a ses exigences : il a, comme le corps, sa gymnastique. Ses inégalités d'humeur furent acceptées par Josette et Jacquelin, comme les intempéries de l'atmosphère le sont par le laboureur. Ces trois bonnes gens disaient : Il fait beau temps, ou : Il pleut, sans accuser le ciel. Parfois, en se levant le matin dans la cuisine, ils se demandaient dans quelle humeur se lèverait mademoiselle, comme un fermier consulte les brumes de l'aurore. Enfin, nécessairement, mademoiselle Cormon avait fini par se contempler elle-même dans les infiniment petits de sa vie. Elle et Dieu, son confesseur et ses lessives, ses confitures à faire et les

offices à entendre, son oncle à soigner, avaient absorbé sa faible intelligence : les atômes de la vie se grossissaient par l'effet d'une optique particulière aux gens égoïstes par nature ou par hasard. Sa santé si parfaite donnait une valeur effrayante au moindre embarras dans les tubes digestifs. Elle vivait, d'ailleurs, sous la férule de la médecine de nos aïeux; elle prenait par an quatre médecines de précaution à faire crever Pénélope, et qui la ragaillardissaient. Si Josette, en l'habillant, trouvait un léger bouton épanoui sur les omoplates encore satinées de mademoiselle, c'était un sujet d'énormes perquisitions dans les différens bols alimentaires de la semaine. Quel triomphe si Josette rappelait à sa maîtresse un certain lièvre trop ardent, qui avait dû faire lever ce damné bouton! Avec quelle joie toutes deux disaient : — Il n'y a pas de doute, c'est le lièvre.

— Mariette l'avait trop épicé, reprenait mademoiselle; je lui dis toujours *de faire doux*, pour mon oncle et pour moi; mais Mariette n'a pas plus de mémoire que...

— Que le lièvre, disait Josette.

— C'est vrai, répondait mademoiselle, elle n'a pas plus de mémoire que le lièvre; tu as bien trouvé cela.

Quatre fois par an, au commencement de chaque saison, mademoiselle Cormon allait passer un certain nombre de jours à sa terre du Prébaudet. On était alors à la mi-mai, époque à laquelle mademoiselle Cormon voulait voir si ses pommiers avaient

bien *neigé*, mot du pays qui exprime l'effet produit sous ces arbres par la chute de leurs fleurs. Quand l'amas circulaire des pétales tombés ressemble à une couche de neige, le propriétaire peut espérer une abondante récolte de cidre. En même temps qu'elle jaugeait ainsi ses tonneaux, mademoiselle Cormon veillait aux réparations que l'hiver avait nécessitées ; elle ordonnait les façons de son jardin et de son verger, d'où elle tirait de nombreuses provisions. Chaque saison avait sa nature d'affaires.

Mademoiselle donnait avant son départ un dîner d'adieu à ses fidèles, quoiqu'elle dût les retrouver trois semaines après. C'était toujours une nouvelle qui retentissait dans Alençon que le départ de mademoiselle Cormon. Ses habitués en retard d'une visite venaient alors la voir ; son appartement de réception était plein ; chacun lui souhaitait un bon voyage comme si elle eût dû faire route pour Calcutta. Puis, le lendemain matin, les marchands étaient sur le pas de leurs portes ; petits et grands regardaient passer la carriole, et il semblait qu'on s'apprît une nouvelle en se répétant les uns aux autres : — Mademoiselle Cormon va au Prébaudet !

Par ici, l'un disait : — *Elle a du pain de cuit*, celle-là.

— Hé, mon gars, répondait le voisin, c'est une brave personne ; si le bien tombait toujours en de pareilles mains, le pays ne verrait pas un mendiant....

Par là, un autre : — Tiens, tiens, je ne m'é-

tonne pas si nos vignobles de haute futaie sont en fleurs, voilà mademoiselle Cormon qui part pour le Prébaudet. D'où vient qu'elle se marie si peu?

— Je l'épouserais bien tout de même, répondait un plaisant; le mariage est à moitié fait, il y a une partie de consentante; mais l'autre ne veut pas. Bah! c'est pour monsieur du Bousquier que le four chauffe!

— Monsieur du Bousquier?.... elle l'a refusé.

— Le soir, dans toutes les réunions, on se disait gravement: — Mademoiselle Cormon est partie.

Ou: — Vous avez donc laissé partir mademoiselle Cormon?

Le mercredi choisi par Suzanne pour son esclandre était, par un effet du hasard, ce mercredi d'adieu, jour où mademoiselle Cormon faisait tourner la tête à Josette pour les paquets à emporter. Donc, pendant la matinée, il s'était dit et passé des choses en ville qui prêtaient le plus vif intérêt à cette assemblée d'adieu. Madame Granson avait été sonner la cloche dans dix maisons, pendant que la vieille fille délibérait sur les en-cas de son voyage, et que le malin chevalier de Valois faisait un piquet chez mademoiselle Armande de Gordes, sœur du vieux marquis de Gordes, dont elle tenait la maison, et qui était la reine du salon aristocratique.

S'il n'était indifférent pour personne de voir quelle figure ferait le séducteur pendant la soirée, il était important pour le chevalier et pour madame Granson de savoir comment mademoiselle Cormon

prendrait la nouvelle en sa double qualité de fille nubile et de présidente de la Société de Maternité. Quant à l'innocent du Bousquier, il se promenait sur le Cours en commençant à croire que Suzanne l'avait joué; soupçon qui le confirmait dans ses principes à l'endroit des femmes.

Dans ces jours de gala, la table était déjà mise vers trois heures et demie; car en ce temps, le monde fashionable d'Alençon dînait, par extraordinaire, à quatre heures. On y dînait encore, sous l'empire, à deux heures après midi, comme jadis; mais l'on soupait.

Un des plaisirs que mademoiselle Cormon savourait le plus, sans y entendre malice, mais qui certes reposait sur l'égoïsme, consistait dans l'indicible satisfaction qu'elle éprouvait à se voir habillée comme l'est une maîtresse de maison qui va recevoir ses hôtes. Quand elle s'était ainsi mise sous les armes, il se glissait dans les ténèbres de son cœur un rayon d'espoir; une voix lui disait que la nature ne l'avait pas si abondamment pourvue en vain, et qu'il allait se présenter un homme entreprenant. Son désir se rafraîchissait comme elle avait rafraîchi son corps; elle se contemplait dans sa double étoffe avec une sorte d'ivresse; puis cette satisfaction se continuait alors qu'elle descendait pour donner son redoutable coup d'œil au salon, au cabinet et au boudoir. Elle s'y promenait avec le contentement naïf du riche qui pense à tout moment qu'il est riche, et ne manquera jamais de rien. Elle regardait ses meubles

éternels, ses antiquités, ses laques; elle se disait que de si belles choses voulaient un maître.

Après avoir admiré la salle à manger, remplie par la table oblongue où s'étendait une nappe de neige ornée d'une vingtaine de couverts placés à des distances égales; après avoir vérifié l'escadron de bouteilles qu'elle avait indiquées, et qui montraient d'honorables étiquettes; après avoir méticuleusement vérifié les noms écrits sur de petits papiers par la main tremblante de l'abbé, seul soin qu'il prît dans le ménage, et qui donnait lieu à de graves discussions sur la place de chaque convive; alors mademoiselle allait, dans ses atours, rejoindre son oncle qui, vers ce moment le plus joli de la journée, se promenait le long de la terrasse, sur la Brillante, en écoutant le ramage des oiseaux nichés dans le couvert, sans avoir à craindre le chasseur ou les enfans. A ces heures d'attente, elle n'abordait jamais l'abbé de Sponde sans lui faire quelques questions saugrenues, afin d'entraîner le bon vieillard dans une discussion qui pût l'amuser. Voici pourquoi, car cette particularité doit achever de peindre le caractère de cette excellente fille.

Mademoiselle Cormon regardait comme un de ses devoirs de parler; non qu'elle fût bavarde, elle avait malheureusement trop peu d'idées et savait trop peu de phrases pour discourir; mais elle croyait accomplir ainsi l'un des devoirs sociaux prescrits par la religion qui nous ordonne d'être agréable à notre prochain. Cette obligation lui coûtait tant

qu'elle avait consulté son directeur, l'abbé Couturier, sur ce point de civilité puérile et honnête. Malgré l'humble observation de sa pénitente qui lui avoua la rudesse du travail intérieur auquel se livrait son esprit pour trouver quelque chose à dire, ce vieux prêtre, si ferme sur la discipline, lui avait lu tout un passage de saint François de Sales sur les devoirs de la femme du monde, sur la décente gaieté des pieuses chrétiennes, qui devaient réserver leur sévérité pour elles-mêmes et se montrer aimables chez elles et faire que le prochain ne s'y ennuyât point.

Ainsi pénétrée de ses devoirs, et voulant à tout prix obéir à son directeur qui lui avait dit de causer avec amitié, quand la pauvre fille voyait la conversation s'allanguir, elle suait dans son corset, tant elle souffrait en essayant d'émettre des idées pour ranimer les discussions éteintes. Elle lâchait alors des propositions étranges, comme celle-ci : *personne ne peut se trouver dans deux endroits à la fois, à moins d'être petit oiseau*, par laquelle, un jour, elle réveilla, non sans succès, une discussion sur l'ubiquité des apôtres à laquelle elle n'avait rien compris.

Ces sortes de *rentrées* lui méritaient dans sa société le surnom de *la bonne mademoiselle Cormon*. Dans la bouche des beaux esprits de la société, ce mot voulait dire qu'elle était ignorante comme une carpe, et un peu *bestiote;* mais beaucoup de personnes de sa force prenaient l'épithète dans son vrai

sens et répondaient : — Oh, oui! mademoiselle Cormon est excellente.

Parfois, elle faisait des questions si absurdes, toujours pour être agréable à ses hôtes et remplir ses devoirs envers le monde, que le monde éclatait de rire. Elle demandait, par exemple, ce que le gouvernement faisait des impositions qu'il recevait depuis si long-temps ; pourquoi la Bible n'avait pas été imprimée du temps de Jésus-Christ, puisqu'elle était de Moïse. Elle était de la force de ce *country gentleman* qui, entendant toujours parler de la Postérité à la Chambre des Communes, se leva pour dire : « Messieurs, j'entends toujours parler ici de la postérité, je voudrais bien savoir ce que cette puissance a fait pour l'Angleterre! »

Dans ces circonstances, l'héroïque chevalier de Valois amenait au secours de la vieille fille toutes les forces de sa spirituelle diplomatie en voyant le sourire qu'échangeaient d'impitoyables demi-savans. Le vieux gentilhomme, qui aimait à enrichir les femmes, prêtait de l'esprit à mademoiselle Cormon en la soutenant paradoxalement, et couvrait si bien la retraite, que parfois la vieille fille semblait ne pas avoir dit une sottise.

Elle avoua sérieusement un jour qu'elle ne savait pas quelle différence il y avait entre les bœufs et les taureaux. Le ravissant chevalier arrêta les éclats de rire en répondant que les bœufs ne pouvaient jamais être que les oncles des génisses. Une autre fois, entendant beaucoup parler des élèves et des

difficultés que ce commerce présentait, conversation qui revenait souvent dans un pays où se trouve le superbe haras du Pin, elle comprit que les chevaux provenaient des *montes*, et demanda *pourquoi l'on ne faisait pas deux montes par an?* Le chevalier attira les rires sur lui.

— C'est très-possible, dit-il.

Les assistans l'écoutèrent.

— La faute, reprit-il, vient des naturalistes qui n'ont pas encore su contraindre les jumens à porter moins de onze mois.

La pauvre fille ne savait pas plus ce qu'était la monte qu'elle ne connaissait la différence du bœuf au taureau. Le chevalier de Valois servait une ingrate, car jamais mademoiselle Cormon ne comprit un seul de ses chevaleresques services. En voyant la conversation ranimée, elle ne se trouvait pas si bête qu'elle pensait l'être. Enfin, un jour, elle s'établit dans son ignorance, comme le duc de Brancas, le héros du distrait, se posa dans le fossé où il avait versé, et y prit si bien ses aises, que quand on vint l'en retirer il demanda ce qu'on lui voulait. Depuis cette époque assez récente, mademoiselle Cormon perdit de sa crainte, elle eut un aplomb qui donnait à ses rentrées quelque chose de la solennité avec laquelle les Anglais accomplissent leurs niaiseries patriotiques et qui est comme la fatuité de la bêtise.

En arrivant auprès de son oncle d'un pas magistral, elle ruminait donc une question à lui faire

pour le tirer de ce silence qui la peinait toujours, car elle le croyait ennuyé.

— Mon oncle, lui dit-elle en se pendant à son bras et se collant joyeusement à son côté (c'était encore une de ses fictions ; elle pensait : — Si j'avais un mari, je serais ainsi !) ; mon oncle, si tout arrive ici-bas par la volonté de Dieu, il y a donc une raison de toute chose ?

— Certes, fit gravement l'abbé de Sponde, qui, chérissant sa nièce, se laissait toujours arracher à ses méditations avec une patience angélique.

— Alors si je reste fille, une supposition, Dieu le veut ?

— Oui, mon enfant, dit l'abbé.

— Mais, cependant, comme rien ne m'empêche de me marier demain, sa volonté peut être détruite par la mienne ?

— Cela serait vrai, si nous connaissions la véritable volonté de Dieu, répondit l'ancien prieur de Sorbonne. Remarque donc, ma fille, que tu mets un *si !*

La pauvre fille, qui avait espéré entraîner son oncle dans une discussion matrimoniale par un argument *ad omnipotentem*, resta stupéfaite ; mais les personnes dont l'esprit est obtus suivent la terrible logique des enfans qui consiste à aller de réponse en demande, logique souvent embarrassante.

— Mais, mon oncle, Dieu n'a pas fait les femmes pour qu'elles restent filles ; car, ou elles doivent être

toutes filles, ou toutes femmes; il y a de l'injustice dans la distribution des rôles.

— Ma fille, dit le bon abbé, tu donnes tort à l'Église, qui prescrit le célibat comme la meilleure voie pour aller à Dieu.

— Mais si l'Église a raison, et que tout le monde fût bon catholique, le genre humain finirait donc, mon oncle?

— Tu as trop d'esprit, Rose; il n'en faut pas tant pour être heureuse.

Un mot pareil excitait un sourire de satisfaction sur les lèvres de la pauvre fille, et la confirmait dans la bonne opinion qu'elle commençait à prendre d'elle-même. Et voilà comment le monde, comment nos amis, nos ennemis, sont les complices de nos défauts!

En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'arrivée successive des convives. Dans ces jours d'apparat, cette scène locale amenait de petites familiarités entre les gens de la maison et les personnes invitées.

Mariette disait au président du tribunal, gourmand de haut bord, en le voyant passer: — Ah! monsieur du Ronceret, j'ai fait les choux-fleurs au gratin à votre intention, car mademoiselle sait combien vous les aimez, et m'a dit: — Ne les manque pas, Mariette, nous avons monsieur le président.

— Cette bonne demoiselle Cormon! répondait le justicier du pays. Mariette, les avez-vous mouillés avec du jus au lieu de bouillon? c'est plus onctueux!

Le président ne dédaignait point d'entrer dans la

chambre du conseil où Mariette rendait ses arrêts; il y jetait le coup d'œil du gastronome et l'avis du maître.

— Bonjour, madame, disait Josette à madame Granson qui courtisait la femme de chambre; mademoiselle a bien pensé à vous, vous aurez un plat de poisson.

Quant au chevalier de Valois, il disait à Mariette avec le ton léger d'un grand seigneur qui se familiarise : — Eh bien! cher cordon bleu à qui je donnerais la croix de la Légion-d'Honneur, y a-t-il quelque beau morceau pour lequel il faille se réserver?

— Oui, oui, monsieur de Valois, un lièvre envoyé du Prébaudet; il pesait quatorze livres.

— Bonne fille, disait le chevalier en confirmant Josette, il pèse quatorze livres!

Du Bousquier n'était pas invité. Mademoiselle Cormon, fidèle au système que vous savez, traitait mal ce quinquagénaire, pour qui elle éprouvait d'inexplicables sentimens attachés aux plus profonds replis de son cœur. Quoiqu'elle l'eût refusé, parfois elle s'en repentait; elle avait tout ensemble comme un pressentiment qu'elle l'épouserait, et une terreur qui l'empêchait de souhaiter ce mariage. Son âme, stimulée par ces idées, se préoccupait de du Bousquier. Sans se l'avouer, elle était influencée par les formes herculéennes du républicain. Quoiqu'ils ne s'expliquassent pas les contradictions de mademoiselle Cormon, madame Granson et le che-

valier de Valois avaient surpris de naïfs regards coulés en dessous, dont la signification était assez claire pour que tous deux essayassent de ruiner les espérances déjà déjouées de l'ancien fournisseur, et qu'il avait certes conservées.

Deux convives, que leurs fonctions excusaient par avance, se faisaient attendre : l'un était monsieur du Coudrai, le conservateur des hypothèques ; l'autre, monsieur Choisnel, ancien intendant de la maison de Gordes, le notaire de la haute aristocratie par laquelle il était reçu avec une distinction que lui méritaient ses vertus, et qui d'ailleurs avait une fortune considérable.

Quand ces deux retardataires arrivèrent, Jacquelin leur dit en les voyant aller au salon : — *Ils* sont tous au jardin.

Sans doute les estomacs étaient impatiens, car, à l'aspect du conservateur des hypothèques, un des hommes les plus aimables de la ville, et qui n'avait que le défaut d'avoir épousé, pour sa fortune, une vieille femme insupportable, et de commettre d'énormes calembourgs dont il riait le premier, il s'éleva le léger brouhaha par lequel s'accueillent les derniers venus en semblable occurrence. En attendant l'annonce officielle du service, la compagnie se promenait sur la terrasse, le long de la Brillante, en regardant les herbes fluviatiles, la mosaïque du lit, et les détails si jolis des maisons accroupies sur l'autre rive, les vieilles galeries de bois, les fenêtres aux appuis en ruines, les étais

obliques de quelque chambre en avant sur la rivière, les jardinets où séchaient des guenilles, l'atelier du menuisier, enfin ces misères de petite ville auxquelles le voisinage des eaux, un saule pleureur penché, des fleurs, un rosier, communiquent je ne sais quelle grâce attendrissante.

Parmi ces personnages, le chevalier étudiait toutes les figures, car il avait appris que son brûlot était très-heureusement attaché aux meilleures coteries de la ville. Mais personne ne parlait encore à haute voix de la grande nouvelle, de Suzanne et de du Bousquier. Les gens de province possèdent au plus haut degré l'art de distiller les cancans : le moment pour s'entretenir de cette étrange aventure n'était pas arrivé, il fallait que chacun se fût accordé. Donc on se disait à l'oreille : — Vous savez?

— Oui.

— Du Bousquier?

— Et la belle Suzanne.

— Mademoiselle Cormon n'en sait rien?

— Non.

— Ah!

C'était le *piano* du cancan dont le *rinforzando* allait éclater quand on en serait à déguster la première entrée.

Tout-à-coup monsieur de Valois avisa madame Granson qui avait arboré son chapeau vert à bouquets d'oreilles d'ours, et dont la figure pétillait. Était-ce envie de commencer le concert? Quoiqu'une semblable nouvelle fût comme une mine d'or à ex-

ploiter dans la vie monotone de ces personnages, l'observateur et défiant chevalier crut reconnaître chez cette bonne femme l'expression d'un sentiment plus étendu ; c'était la joie causée par le triomphe d'un intérêt personnel. Aussitôt il se retourna pour examiner Athanase, et le surprit dans le silence significatif d'une concentration profonde. Bientôt un regard jeté par le jeune homme sur le corsage de mademoiselle Cormon, lequel se produisait ce jour-là comme deux timbales de régiment, porta dans l'âme du chevalier une lueur subite ; cet éclair lui permit d'entrevoir tout le passé.

— Ah ! diantre, se dit-il, à quel coup de caveçon je suis exposé !

Monsieur de Valois se rapprocha de mademoiselle Cormon pour pouvoir lui donner le bras en la conduisant à la salle à manger. La vieille fille avait pour le chevalier une considération respectueuse ; car, certes, son nom et la place qu'il occupait parmi les constellations aristocratiques du département en faisaient le plus brillant ornement de son salon. Dans son for intérieur, depuis douze ans, mademoiselle Cormon désirait devenir madame de Valois ; ce nom était comme une branche à laquelle s'attachaient les idées qui *essaimaient* de sa cervelle touchant la noblesse, le rang et les qualités extérieures d'un parti ; mais si le chevalier de Valois était l'homme choisi par le cœur, par l'esprit, par l'ambition, cette vieille ruine, quoique peignée comme le *saint* Jean d'une procession, effrayait mademoiselle

Cormon : si elle voyait un gentilhomme en lui, la fille ne voyait pas de mari. L'indifférence affectée du chevalier en fait de mariage, et surtout la prétendue pureté de ses mœurs dans une maison pleine de grisettes, faisait un tort énorme à monsieur de Valois contrairement à ses prévisions. Ce gentilhomme, qui avait vu si juste dans l'affaire de la rente viagère, se trompait en ceci. Sans qu'elle s'en doutât, les pensées de mademoiselle Cormon sur le trop sage chevalier pouvaient se traduire par ce mot : — Quel dommage qu'il ne soit pas un peu libertin!

Les observateurs du cœur humain ont remarqué le penchant des dévotes pour les mauvais sujets, en s'étonnant de ce goût qu'ils croient opposé à la vertu chrétienne. D'abord, quelle plus belle destinée donneriez-vous à la femme vertueuse que celle de purifier à la manière du charbon les eaux troubles du vice? Mais comment n'a-t-on pas vu que ces nobles créatures, réduites par la rigidité de leurs principes à ne jamais enfreindre la fidélité conjugale, doivent naturellement désirer un mari de haute expérience pratique? or, les mauvais sujets sont des grands hommes en amour. Ainsi, la pauvre fille gémissait de trouver son vase d'élection cassé en deux morceaux ; Dieu seul pouvait souder le chevalier de Valois et du Bousquier.

Pour bien faire comprendre l'importance du peu de mots que le chevalier et mademoiselle Cormon allaient se dire, il est nécessaire d'exposer deux graves affaires qui s'agitaient dans la ville, et sur les-

quelles les opinions étaient divisées. Du Bousquier, d'ailleurs, s'y trouvait mystérieusement mêlé.

L'une concernait le curé d'Alençon, qui jadis avait prêté le serment constitutionnel, et qui vainquait en ce moment les répugnances catholiques en déployant les plus hautes vertus ; ce fut un Cheverus au petit pied, mais si bien apprécié, qu'à sa mort la ville entière le pleura. Mademoiselle Cormon et l'abbé de Sponde appartenaient à cette Petite-Église, sublime dans son orthodoxie, et qui fut à la cour de Rome ce que les ultràs allaient être à Louis XVIII. L'abbé surtout ne reconnaissait pas l'Église qui avait transigé forcément avec les constitutionnels. Ce curé n'était point reçu dans la maison Cormon, dont les sympathies étaient acquises au desservant de Saint-Léonard, la paroisse aristocratique d'Alençon. Du Bousquier, ce libéral enragé, caché sous la peau du royaliste, savait combien les points de ralliement sont nécessaires aux mécontens qui sont le fond de boutique de toutes les oppositions, et il avait déjà groupé les sympathies de la classe moyenne autour de ce curé.

Voici la seconde affaire sous l'inspiration secrète de ce diplomate grossier : l'idée de bâtir un théâtre était éclose dans la ville d'Alençon ; les Séides de du Bousquier ne connaissaient pas leur Mahomet, mais ils n'en étaient que plus ardens en croyant défendre leur propre conception. Athanase était un des plus chauds partisans de la construction d'une salle de spectacle, et, depuis quelques jours, il plaidait dans

les bureaux de la mairie pour une cause que tous les jeunes gens avaient épousée.

Le gentilhomme offrit à la vieille fille son bras pour se promener; elle l'accepta, non sans le remercier, par un regard heureux, de cette attention, et auquel le chevalier répondit en montrant Athanase d'un air fin.

— Mademoiselle, vous qui portez un si grand sens dans l'appréciation des convenances sociales, et à qui ce jeune homme tient par quelques liens...

— Très-éloignés, dit-elle en l'interrompant.

— Ne devriez-vous pas, dit le chevalier en continuant, user de l'ascendant que vous avez sur sa mère et sur lui pour l'empêcher de se perdre? Il n'est pas déjà très-religieux; il tient pour l'assermenté; mais ceci n'est rien. Voici quelque chose de beaucoup plus grave! Ne se jette-t-il pas en étourdi dans une voie d'opposition sans savoir quelle influence sa conduite actuelle exercera sur son avenir. Il intrigue pour le théâtre; il est, dans cette affaire, la dupe de ce républicain déguisé, de du Bousquier...

— Mon Dieu! monsieur de Valois, répondit-elle, sa mère me dit qu'il a de l'esprit, et il ne sait pas dire *deux;* il est toujours planté devant vous comme un *terne.*

— *Qui ne* pense à rien! s'écria le conservateur des hypothèques. Je l'ai saisi au vol, celui-là! Je présente mes *devoares* au chevalier de Valois, ajouta-t-il en saluant le gentilhomme avec l'emphase attri-

buée par Henri Monnier à Joseph Prud'homme, type de la classe à laquelle appartenait le conservateur des hypothèques.

Monsieur de Valois rendit le salut sec et protecteur du noble qui maintient sa distance ; puis il remorqua mademoiselle Cormon à quelques pots de fleurs plus loin, pour faire comprendre à l'interrupteur qu'il ne voulait pas être espionné.

— Comment voulez-vous, dit le chevalier à voix basse, en se penchant à l'oreille de mademoiselle Cormon, que les jeunes gens élevés dans ces détestables lycées impériaux aient des idées? Ce sont les bonnes mœurs et les nobles habitudes qui produisent les grandes idées et les belles amours. Il n'est pas difficile, en le voyant, de deviner que ce pauvre garçon deviendra tout-à-fait imbécille, et mourra tristement. Voyez comme il est pâle, hâve!

— Sa mère prétend qu'il travaille beaucoup trop, répondit innocemment la vieille fille; il passe les nuits, mais à quoi? à lire des livres, à écrire. Quel état cela peut-il donner à un jeune homme d'écrire pendant la nuit?

— Mais cela l'épuise, reprit le chevalier en essayant de ramener la pensée de la vieille fille sur le terrain où il espérait lui voir prendre Athanase en horreur; les mœurs de ces lycées impériaux étaient horribles.

— Oh! oui, dit l'ingénue mademoiselle Cormon. Ne ne les menait-on pas promener avec les tambours en tête? Pas plus de religion que dessus ma main.

Et on les mettait en uniforme comme les troupes. Quelles idées !

— Voilà quels en sont les produits, dit le chevalier en montrant Athanase. De mon temps, un jeune homme aurait-il jamais eu honte de regarder une jolie femme ? et il baisse les yeux quand il vous voit. Ce jeune homme m'effraie parce qu'il m'intéresse. Dites-lui de ne pas intriguer avec les bonapartistes comme il fait pour cette salle de spectacle ; quand ces petits jeunes gens ne la demanderont pas insurrectionnellement, car ce mot est pour moi le synonyme de constitutionnellement, l'autorité la construira. Puis, dites à sa mère de veiller sur lui.

— Oh ! elle l'empêchera de voir ces gens en demi-solde et la mauvaise société, j'en suis sûre. Je vais lui parler, dit mademoiselle Cormon, car il pourrait perdre sa place à la mairie. Et de quoi lui et sa mère vivraient-ils ?... Cela fait frémir.

Comme monsieur de Talleyrand le disait de sa femme, le chevalier se dit en lui-même, en regardant mademoiselle Cormon : — Qu'on m'en trouve une plus bête ! Foi de gentilhomme ! la vertu qui ôte l'intelligence est-elle une vertu ? Mais quelle adorable femme pour un homme de mon âge ! Quels principes ! quelle ignorance !

Comprenez bien que ce monologue, adressé à la princesse Goritza, se fit en préparant une prise de tabac.

Madame Granson avait deviné que le chevalier parlait d'Athanase ; et pour connaître le résultat de

cette conversation, elle suivait mademoiselle Cormon qui marchait vers le jeune homme en mettant six pieds de dignité en avant d'elle. Mais en ce moment Jacquelin vint annoncer que mademoiselle était servie. La vieille fille fit par un regard un appel au chevalier. Mais le galant conservateur des hypothèques, qui commençait à voir dans les manières du gentilhomme la barrière que vers ce temps les nobles de province exhaussaient entre eux et la bourgeoisie, fut ravi de primer le chevalier; il était près de mademoiselle Cormon, il arrondit son bras en le lui présentant, et elle fut forcée de l'accepter.

Le chevalier se précipita, par politique, sur mamadame Granson.

— Mademoiselle Cormon, lui dit-il en marchant avec lenteur après tous les convives, ma chère dame, porte le plus vif intérêt à votre cher Athanase, mais cet intérêt s'évanouit par la faute de votre fils : il est irréligieux et libéral, il s'agite pour ce théâtre, il fréquente les bonapartistes, il s'intéresse au curé constitutionnel. Cette conduite peut lui faire perdre sa place à la Mairie. Vous savez avec quel soin le gouvernement du roi s'épure? Où votre cher Athanase trouvera-t-il de l'emploi? Qu'il ne se fasse pas mal voir de l'administration.

— Monsieur le chevalier, dit la pauvre mère effrayée, combien ne vous dois-je pas de reconnaissance! vous avez raison, mon fils est la dupe d'une mauvaise clique, et je vais l'éclairer.

Le chevalier avait, par un seul regard, pénétré

depuis long-temps la nature d'Athanase : il avait reconnu chez lui l'élément peu malléable des convictions républicaines auxquelles à cet âge un jeune homme sacrifie tout, épris par ce mot de *liberté*, si mal défini, si peu compris, mais qui, pour les gens dédaignés, est un drapeau de révolte; et, pour eux, la révolte est la vengeance. Athanase devait persister dans sa foi, car ses opinions étaient tissues avec ses douleurs d'artiste, avec ses amères contemplations de l'état social. Il ignorait qu'à l'époque où l'homme a jugé les hommes, les rapports et les intérêts sociaux, les opinions pour lesquelles il a d'abord sacrifié son avenir doivent se modifier chez lui, comme chez tous les hommes vraiment supérieurs. Rester fidèle au côté gauche d'Alençon, c'était gagner l'aversion de mademoiselle Cormon. Là, le chevalier voyait juste.

Ainsi, cette société si paisible en apparence était intestinement aussi agitée que peuvent l'être les cercles diplomatiques où la ruse, l'habileté, les passions, les intérêts, se groupent autour des plus graves questions d'empire à empire.

Les convives bordaient enfin cette table chargée du premier service, et chacun mangeait comme on mange en province, sans honte d'avoir un bon appétit, et non comme à Paris, où il semble que les mâchoires se meuvent par des lois somptuaires qui doivent démentir les lois de l'anatomie. A Paris, on mange du bout des dents, on escamote son plaisir; tandis qu'en province les choses se passent naturelle-

ment, et l'existence s'y concentre peut-être un peu trop sur ce grand et universel moyen d'existence auquel Dieu a condamné ses créatures.

Ce fut à la fin du premier service que mademoiselle Cormon fit la plus célèbre de ses *rentrées*, car on en parla pendant plus de deux ans, et la chose se conte encore dans les réunions de la petite bourgeoisie d'Alençon quand il est question de son mariage. La conversation, devenue très-verbeuse et animée au moment où l'on attaqua la pénultième entrée, s'était naturellement prise à l'affaire du théâtre et à celle du curé assermenté. Dans la première ferveur où le royalisme se trouvait en 1816, ceux que, plus tard, on appela les Jésuites du pays, voulaient expulser l'abbé François de sa cure. Du Bousquier, soupçonné par M. de Valois d'être le soutien de ce prêtre, le promoteur de ces intrigues, et sur le dos duquel le gentilhomme les aurait d'ailleurs mises avec son adresse habituelle, était sur la sellette sans avocat pour le défendre, car Athanase n'osait émettre ses idées devant ces potentats d'Alençon qu'il trouvait d'ailleurs stupides : il n'y a plus qu'en province où les jeunes gens de vingt-trois ans gardent une contenance respectueuse devant les gens d'un certain âge, et n'osent ni les fronder, ni les trop fortement contredire. La conversation, atténuée par l'effet de délicieux canards aux olives, tomba soudain à plat.

Mademoiselle Cormon, jalouse de lutter contre ses propres canards, voulut défendre du Bous-

quier, que l'on représentait comme un pernicieux artisan d'intrigues, capable *de faire battre des montagnes*.

— Moi, dit-elle, je croyais que monsieur du Bousquier ne s'occupait que d'enfantillages.

Dans les circonstances présentes, ce mot eut un prodigieux succès. Mademoiselle Cormon obtint un beau triomphe ; elle fit choir la princesse Goritza le nez contre la table, car le chevalier ne s'attendait point à un à-propos chez sa Dulcinée ; il fut si émerveillé, qu'il ne trouva pas tout d'abord de mot assez élogieux : il applaudit sans bruit, comme on applaudit aux Italiens, en simulant du bout des doigts un applaudissement.

— Elle est adorablement spirituelle, dit-il à madame Granson. J'ai toujours prétendu qu'un jour elle démasquerait son artillerie.

— Mais, dans l'intimité, elle est charmante, répondit la veuve.

— Dans l'intimité, madame, toutes les femmes ont de l'esprit, reprit le chevalier.

Ce rire homérique une fois apaisé, mademoiselle Cormon demanda la raison de son succès. Alors commença le *forte* du cancan. Du Bousquier fut traduit sous les traits d'un monsieur Gigogne, célibataire, d'un monstre qui, depuis quinze ans, entretenait à lui seul l'hospice des Enfans-Trouvés. L'immoralité de ses mœurs se dévoilait enfin ! elle était digne de ses saturnales parisiennes, etc., etc. Conduite par le chevalier de Valois, le plus habile chef d'or-

chestre en ce genre, l'ouverture de ce cancan fut magnifique.

— Je ne sais pas, dit-il d'un air plein de bonhomie, ce qui pourrait empêcher un monsieur du Bousquier d'épouser une mademoiselle Suzanne. *Je ne sais qui;* car, quoique logé chez madame Lardot, je ne connais ces petites filles que de vue. Si cette Suzanne est une grande belle fille, impertinente, œil gris, taille fine, petit pied, à laquelle j'ai fait à peine attention, mais dont la démarche m'a paru fort insolente, elle lui est de beaucoup supérieure comme manières. D'ailleurs, Suzanne a la noblesse de la beauté; sous ce rapport, ce mariage serait pour elle une mésalliance. Vous savez que l'empereur Joseph eut la curiosité de voir à Lucienne la du Barry, il lui offrit son bras pour la promener; la pauvre fille, surprise de tant d'honneur, hésitait à le prendre: — La beauté sera toujours reine, lui dit l'empereur. Remarquez que c'était un Allemand d'Autriche, ajouta le chevalier. Mais, croyez-moi, l'Allemagne, qui passe ici pour très-rustique, est un pays de noble chevalerie et de belles manières, surtout vers la Pologne et la Hongrie, où il se trouve des....

Ici le chevalier s'arrêta, craignant de tomber dans une allusion à son bonheur personnel; il reprit seulement sa tabatière, et confia le reste de l'anecdote à la princesse qui lui souriait depuis trente-six ans.

— Ce mot était fort délicat pour Louis XV, dit monsieur du Ronceret.

— Mais il s'agit, je crois, de l'empereur Joseph, reprit mademoiselle Cormon d'un petit air entendu.

— Mademoiselle, dit le chevalier en voyant le président, le notaire et le conservateur échanger des regards malicieux, madame du Barry était la Suzanne de Louis XV, circonstance assez connue de mauvais sujets comme nous autres, mais que ne doivent pas savoir les jeunes personnes. Votre ignorance prouve que vous êtes un diamant sans tache : les corruptions historiques ne vous atteignent point.

L'abbé de Sponde regarda gracieusement le chevalier de Valois, et inclina la tête en signe d'approbation laudative.

— Mademoiselle ne connaît pas l'histoire? dit le conservateur des hypothèques.

— Si vous me mêlez Louis XV et Suzanne, comment voulez-vous que je sache cette histoire-là? répondit angéliquement mademoiselle Cormon, joyeuse de voir le plat de canards vide et la conversation si bien ranimée, qu'en entendant ce dernier mot tous ses convives riaient la bouche pleine.

— Pauvre petite! dit l'abbé de Sponde. Quand un malheur est venu, la charité, qui est un amour divin, aussi aveugle que l'amour païen, ne doit plus voir la cause. Ma nièce, vous êtes présidente de la Société de Maternité, il faut secourir cette petite fille, qui trouvera difficilement à se marier.

— Pauvre enfant! dit mademoiselle Cormon.

— Croyez-vous que du Bousquier l'épouse? demanda le président du tribunal.

— S'il était honnête homme, il le devrait, dit madame Granson; mais vraiment mon chien a des mœurs plus honnêtes....

— Azor est cependant un grand fournisseur, dit d'un air fin le conservateur des hypothèques en essayant de passer du calembour au bon mot.

Au dessert, il était encore question de du Bousquier, qui avait donné lieu à mille gentillesses que le vin rendait fulminantes de rires. Chacun, entraîné par le conservateur des hypothèques, répondait à un calembour par un autre. Ainsi du Bousquier était un *père sévère*, — un *père manant*, — un *père sifflé*, — un *père vert*, — un *père rond*, — un *père foré*, — un *père dû*, — un *père sicaire* — Il n'était ni *père*, ni *maire*, ni un *révérend père*; il jouait à *pair ou non*; ce n'était pas un *père conscrit*.

— Ce n'est toujours pas un *père nourricier*, dit l'abbé de Sponde avec une gravité qui arrêta le rire.

— Ni un *père noble*, reprit le chevalier de Valois.

L'église et la noblesse étaient descendues dans l'arène du calembour avec toute leur dignité.

— Chut! fit le conservateur des hypothèques, j'entends crier les bottes de du Bousquier, qui, certes, sont plus que jamais *à revers*.

Il arrive presque toujours qu'un homme ignore les bruits qui courent sur son compte : une ville en-

tière s'occupe de lui, le calomnie ou le tympanise; s'il n'a pas d'amis, il ne saura rien. Or, l'innocent du Bousquier, du Bousquier qui souhaitait être coupable et désirait que Suzanne n'eût pas menti, du Bousquier fut superbe d'ignorance : personne ne lui avait parlé des révélations de Suzanne, et tout le monde trouvait d'ailleurs inconvenant de le questionner sur une de ces affaires où l'intéressé possède quelquefois des secrets qui l'obligent à garder le silence. Du Bousquier parut donc très-agaçant et légèrement fat quand la société revint de la salle à manger pour prendre le café dans le salon où quelques personnes étaient déjà venues pour la soirée.

Mademoiselle Cormon, conseillée par sa honte, n'osa regarder le terrible séducteur; elle s'était emparée d'Athanase, qu'elle moralisait en lui débitant les plus étranges lieux communs de politique royaliste et de morale religieuse. Ne possédant pas, comme le chevalier de Valois, une tabatière ornée de princesses pour essuyer ces douches de niaiseries, le pauvre poëte écoutait d'un air stupide celle qu'il adorait, en regardant son monstrueux corsage qui gardait ce repos absolu, l'attribut des grandes masses. Ses désirs produisaient en lui comme une ivresse qui changeait la petite voix claire de la vieille fille en un doux murmure, et ses plates idées en motifs pleins d'esprit : l'amour est un faux monnayeur qui change continuellement les gros sous en louis d'or, et qui souvent fait de ses louis des gros sous.

— Eh bien, Athanase, me le promettez-vous?

Cette phrase finale frappa l'oreille de l'heureux jeune homme à la manière de ces bruits qui réveillent en sursaut.

— Quoi, mademoiselle? répondit-il.

Mademoiselle Cormon se leva brusquement en regardant du Bousquier, qui ressemblait en ce moment à ce gros dieu de la fable que la république mettait sur ses écus; elle s'avança vers madame Granson et lui dit à l'oreille : — Ma pauvre amie, votre fils est idiot ! Le lycée l'a perdu, dit-elle en se souvenant de l'insistance avec laquelle le chevalier de Valois avait parlé de la mauvaise éducation des lycées.

Quel coup de foudre !

A son insu le pauvre Athanase avait eu l'occasion de jeter ses brandons sur les sarments amassés dans le cœur de la vieille fille; s'il l'eût écoutée, il aurait pu faire comprendre sa passion, car, dans l'agitation où se trouvait mademoiselle Cormon, un seul mot suffisait; mais cette stupide avidité qui caractérise l'amour jeune et vrai l'avait perdu, comme quelquefois un enfant plein de vie se tue par ignorance.

— Qu'as-tu donc dit à mademoiselle Cormon ? demanda madame Granson à son fils.

— Rien.

— Rien ! J'expliquerai cela; se dit-elle en remettant à demain les affaires sérieuses, car elle attacha peu d'importance à ce mot en croyant du Bousquier perdu dans l'esprit de la vieille fille.

Bientôt les quatre tables se garnirent de leurs seize

joueurs; quatre personnes s'intéressèrent à un piquet, le jeu le plus cher et auquel il se perdait beaucoup d'argent; monsieur Choisnel, le procureur du roi et deux dames allèrent faire un trictrac dans le cabinet des laques rouges; les girandoles furent allumées; puis la fleur de la société de mademoiselle Cormon vint s'épanouir devant la cheminée, sur les bergères, autour des tables, après que chaque nouveau couple arrivé eut dit à mademoiselle Cormon: — Vous allez donc demain au Prébaudet?

— Mais il le faut bien, répondait-elle.

Généralement la maîtresse de la maison parut préoccupée. Madame Granson la première s'aperçut de l'état peu naturel où se trouvait la vieille fille: mademoiselle Cormon pensait.

— A quoi songez-vous, cousine? lui dit-elle enfin en la trouvant assise dans le boudoir.

— Je pense, répondit-elle, à cette pauvre fille. Ne suis-je pas présidente de la Société Maternelle? je vais vous aller chercher dix écus.

— Dix écus! s'écria madame Granson; mais vous n'avez jamais donné autant!

— Mais, ma bonne, il est si naturel d'avoir des enfans!

Cette phrase immorale partie du cœur stupéfia la trésorière de la Société Maternelle. Du Bousquier avait évidemment grandi dans l'esprit de mademoiselle Cormon.

— Vraiment, dit madame Granson, du Bous-

quier n'est pas seulement un monstre, il est encore un infâme. Lorsqu'on a causé préjudice à quelqu'un, ne doit-on pas l'indemniser? Ne serait-ce pas à lui, plutôt qu'à nous, de secourir cette petite, qui, après tout, me semble un fort mauvais sujet, car il y avait dans Alençon mieux que ce cynique monsieur du Bousquier. Il faut être bien libertine pour s'adresser à lui.

— Cynique! votre fils vous apprend, ma chère, des mots latins qui sont incompréhensibles. Certes, je ne veux pas excuser monsieur du Bousquier; mais expliquez-moi comment une femme est libertine en préférant un homme à un autre.

— Chère cousine, vous épouseriez mon fils Athanase, il n'y aurait là rien que de très-naturel; il est jeune et beau, plein d'avenir, il sera la gloire d'Alençon; seulement tout le monde penserait que vous avez pris un aussi jeune homme pour être très-heureuse; les mauvaises langues diraient que vous faites vos provisions de bonheur pour n'en jamais manquer; il y aurait des femmes jalouses qui vous accuseraient de dépravation; mais qu'est-ce que cela ferait? vous seriez bien aimée et véritablement. Si Athanase vous paraît idiot, ma chère, c'est qu'il a trop d'idées; les extrêmes se touchent. Il vit certes comme une jeune fille de quinze ans, il n'a pas roulé dans les impuretés de Paris, *lui!*... Eh bien, changez les termes, comme disait mon pauvre mari, il en est de même de monsieur du Bousquier par rapport à Suzanne. Vous seriez calomniée, vous; mais

dans l'affaire de du Bousquier tout est vrai. Comprenez-vous ?

— Pas plus que si vous me parliez grec, dit mademoiselle Cormon qui ouvrait de grands yeux, et tendait toutes les forces de son intelligence.

— Hé bien ! cousine, puisqu'il faut mettre les points sur les i, Suzanne ne peut pas aimer monsieur du Bousquier ; et si le cœur n'est pour rien dans cette affaire...

— Mais, cousine, avec quoi aime-t-on donc, si l'on n'aime pas avec le cœur ?

Ici madame Granson se dit en elle-même ce qu'avait pensé le chevalier de Valois : — Cette pauvre cousine est par trop innocente, cela passe la permission.

— Chère enfant, reprit-elle à haute voix, il me semble que les enfans ne se conçoivent pas uniquement par l'esprit.

— Mais si, ma chère ; car la Sainte-Vierge...

— Mais, ma bonne, monsieur du Bousquier n'est pas le Saint-Esprit !

— C'est vrai, répondit la vieille fille, c'est un homme ! un homme que sa tournure rend assez dangereux pour que ses amis l'engagent à se marier.

— Vous pouvez, cousine, amener ce résultat...

— Hé ! comment ? dit la vieille fille avec l'enthousiasme de la charité chrétienne.

— Ne le recevez plus jusqu'à ce qu'il ait pris une femme ; vous devez aux bonnes mœurs et à la reli-

gion de manifester en cette circonstance une exemplaire réprobation.

— A mon retour du Prébaudet, nous reparlerons de ceci, ma chère madame Granson. Je consulterai mon oncle et l'abbé Couturier, dit mademoiselle Cormon en rentrant dans le salon, qui se trouvait en ce moment à son plus haut degré d'animation. Les lumières, les groupes de femmes bien mises, le ton solennel, l'air magistral de cette assemblée, ne rendaient pas mademoiselle Cormon moins fière que sa société de cette tenue aristocratique. Pour beaucoup de gens, ce n'était pas mieux à Paris dans les meilleures compagnies.

Dans ce moment, du Bousquier, qui jouait au wisth avec monsieur de Valois et deux vieilles dames, madame du Coudrai et madame du Ronceret, était l'objet d'une curiosité sourde. Il venait quelques jeunes femmes qui, sous prétexte de regarder jouer, le contemplaient si singulièrement, quoiqu'à la dérobée, que le vieux garçon finit par croire à quelque oubli dans sa toilette.

— Mon faux toupet serait-il de travers? se dit-il en éprouvant une de ces inquiétudes capitales auxquelles sont soumis les vieux garçons.

Il profita d'un mauvais coup qui terminait un septième *robber*, pour quitter la table.

— Je ne peux pas toucher une carte sans perdre, dit-il; je suis décidément trop malheureux.

— Vous êtes heureux ailleurs, dit le chevalier.

Ce mot fit naturellement le tour du salon, où cha-

cun se récria sur le ton exquis du chevalier, qui était le prince de Talleyrand du pays.

— Il n'y a que monsieur de Valois pour trouver ces sortes de choses ! dit la nièce du curé de Saint-Léonard.

Du Bousquier s'alla regarder dans la petite glace oblongue, au-dessus du Déserteur, et ne se trouva rien d'extraordinaire.

Après d'innombrables répétitions du même texte, varié sur tous les modes, vers dix heures, le départ s'opéra le long de l'embarcadère de la longue antichambre, non sans quelques conduites faites par mademoiselle Cormon à ses favorites, qu'elle embrassait sur le perron. Les groupes s'en allaient, les uns vers la route de Bretagne et le château, les autres vers le quartier qui regarde la Sarthe. Alors commençaient les discours qui, depuis vingt ans, retentissaient à cette heure dans cette rue. C'était inévitablement : — Mademoiselle Cormon était bien ce soir. — Mademoiselle Cormon ?... je l'ai trouvée singulière. — Comme ce pauvre abbé baisse ! Avez-vous vu comme il dort ? Il ne sait plus où sont ses cartes, il a des distractions. — Nous aurons le chagrin de le perdre. — Il fait beau ce soir, nous aurons une belle journée demain ! — Un beau temps pour que les pommiers passent fleur ! — Vous nous avez battus ; mais quand vous êtes avec monsieur de Valois, vous n'en faites jamais d'autres. — Combien a-t-il donc gagné ? — Mais, ce soir, il a gagné trois ou quatre francs. Il ne perd jamais. — Oui,

ma foi, savez-vous qu'il y a trois cent soixante-cinq jours de l'année, et qu'à ce prix-là son jeu vaut une ferme? — Ah! quels coups nous avons essuyés ce soir! — Vous êtes bien heureux, monsieur et madame, vous voilà chez vous; mais nous, nous avons la moitié de la ville à faire. — Je ne vous plains pas, vous pourriez avoir une voiture et vous dispenser de venir à pied. — Ah! monsieur, nous avons une fille à marier qui nous ôte une roue, et l'entretien de notre fils à Paris nous emporte l'autre. — Vous en faites toujours un magistrat? — Que voulez-vous que l'on fasse des jeunes gens?... Et puis, il n'y a pas de honte à servir le roi.

Parfois une discussion sur les cidres ou sur les lins, toujours posée dans les mêmes termes, et qui revenait aux mêmes époques, se continuait en chemin. Si quelque observateur du cœur humain eût demeuré dans cette rue, il aurait toujours su dans quel mois il était, en entendant cette conversation. Mais en ce moment elle fut exclusivement drolatique, car du Bousquier, qui marchait seul en avant des groupes, fredonnait, sans se douter de l'à-propos, l'air fameux de : *Femme sensible, entends-tu le ramage?* etc.

Pour les uns, du Bousquier était un homme très-fort, un homme mal jugé. Depuis qu'il avait été confirmé dans son poste par une nouvelle institution royale, le président du Ronceret inclinait vers du Bousquier. Pour les autres, le fournisseur était un homme dangereux, de mauvaises mœurs, capable

de tout. En province, comme à Paris, les hommes en vue ressemblent à cette statue du beau conte allégorique d'Addison, et pour laquelle deux cavaliers se battent en arrivant chacun de leur côté au carrefour où elle s'élève : l'un la dit blanche, l'autre la tient pour noire ; puis quand ils sont tous deux à terre, ils la voient blanche à droite et noire à gauche ; un troisième cavalier vient à leur secours et la trouve rouge.

En rentrant chez lui, le chevalier de Valois se disait : — Il est temps de faire courir le bruit de mon mariage avec mademoiselle Cormon. La nouvelle sortira du salon de mademoiselle de Gordes, ira droit à Séez chez l'évêque, reviendra par les grands-vicaires chez le curé de Saint-Léonard, qui ne manquera pas de le dire à l'abbé Couturier ; ainsi mademoiselle Cormon recevra ce boulet ramé dans ses œuvres-vives. Le vieux marquis de Gordes invitera l'abbé de Sponde à dîner, afin d'arrêter un cancan qui ferait tort à mademoiselle Cormon si je me prononçais contre elle, à moi si elle me refusait. L'abbé sera bien et dûment entortillé ; puis mademoiselle Cormon ne tiendra pas contre une visite de mademoiselle de Gordes qui lui démontrera la grandeur et l'avenir de cette alliance. L'héritage de l'abbé vaut plus de cent mille écus, les économies de la fille doivent monter à plus de deux cent mille livres ; elle a son hôtel, le Prébaudet et quinze mille livres de rente. Un mot à mon ami le duc de B...., et je deviens maire d'Alençon, député ; puis, une fois

assis sur les bancs de la droite, nous arriverons à la pairie, en criant la clôture ou à l'ordre!

Rentrée chez elle, madame Granson eut une vive explication avec son fils, qui ne voulut pas comprendre la liaison qui existait entre ses opinions et ses amours. Ce fut la première querelle qui troubla l'harmonie de ce pauvre ménage.

Le lendemain, à neuf heures, mademoiselle Cormon, emballée dans sa carriole avec Josette, et qui se dessinait comme une pyramide sur l'océan de ses paquets, montait la rue Saint-Blaise, pour se rendre au Prébaudet, où devait la surprendre l'événement qui précipita son mariage, et que ne pouvaient prévoir ni madame Granson, ni du Bousquier, ni monsieur de Valois, ni mademoiselle Cormon; car le hasard est le plus grand de tous les artistes.

Le lendemain de son arrivée au Prébaudet, mademoiselle Cormon était fort innocemment occupée, sur les huit heures du matin, à écouter pendant son déjeûner les divers rapports de son garde et de son jardinier, lorsque Jacquelin fit une vigoureuse irruption dans la salle à manger.

— Mademoiselle, dit-il, tout ébouriffé, monsieur votre oncle vous expédie un exprès, le fils à la mère Grosmort, avec une lettre; il est parti d'Alençon avant le jour, et ne le voilà pas moins arrivé. Il a couru presque comme Pénélope! Faut-il lui donner un verre de vin?

— Qu'a-t-il pu arriver, Josette? mon oncle serait-il...

— Il n'écrirait pas, dit la femme de chambre en devinant les craintes de sa maîtresse.

— Vite! vite! s'écria mademoiselle Cormon après avoir lu les premières lignes, que Jacquelin attelle Pénélope. — Arrange-toi, ma fille, pour avoir tout remballé dans une demi-heure, dit-elle à Josette. Nous retournons à la ville...

— Jacquelin! cria Josette, poussée par l'air de visage qu'avait pris mademoiselle Cormon.

Jacquelin, instruit par Josette, arriva disant : — Mais, mademoiselle, Pénélope mange son avoine.

— Hé! qu'est-ce que cela me fait? je veux partir à l'instant.

— Mais, mademoiselle, il va pleuvoir!

— Eh bien! nous serons mouillés.

— Le feu est à la maison, dit en murmurant Josette, piquée du silence que gardait sa maîtresse en achevant la lettre, la lisant et relisant.

— Achevez donc au moins votre café, ne vous tournez pas le sang! Regardez comme vous êtes rouge.

— Je suis rouge, Josette! dit-elle en allant se regarder dans une glace dont le tain tombait, et qui lui offrit l'image de ses traits doublement renversés. Mon Dieu! pensa mademoiselle Cormon, si j'allais être laide! — Allons, Josette, allons, ma fille, habille-moi. Je veux être prête avant que Jacquelin n'ait attelé Pénélope. Si tu ne peux remettre mes

paquets dans la voiture, je les laisserai ici, plutôt que de perdre une minute.

Si vous avez bien compris l'excès de monomanie à laquelle le désir de se marier avait fait arriver mademoiselle Cormon, vous partagerez son émotion. Le digne oncle annonçait à sa nièce que monsieur de Troisville, ancien militaire au service de Russie, petit-fils d'un de ses meilleurs amis, souhaitait se retirer à Alençon, et lui demandait l'hospitalité, en se recommandant de l'amitié que l'abbé portait à son grand-père, le comte de Troisville, chef d'escadre sous Louis XV. L'ancien vicaire-général épouvanté priait instamment sa nièce de revenir pour l'aider à recevoir leur hôte et à lui faire les honneurs de la maison, car la lettre avait éprouvé quelque retard ; monsieur de Troisville pouvait lui tomber sur les bras dans la soirée.

A la lecture de cette lettre pouvait-il être question des soins que demandait le Prébaudet? En ce moment, le garde et le fermier, témoins de l'effarouchement de leur maîtresse, se tenaient coi en attendant ses ordres. Quand ils l'arrêtèrent au passage afin d'obtenir leurs instructions, pour la première fois de sa vie, mademoiselle Cormon, la despotique vieille fille qui voyait tout par elle-même au Prébaudet, leur dit un *comme vous voudrez!* qui les frappa de stupéfaction ; car leur maîtresse poussait le soin administratif jusqu'à compter ses fruits, et les enregistrait par sortes afin de diriger la consommation suivant le nombre de chaque espèce de fruit.

— Je crois rêver, dit Josette en voyant sa maîtresse voler par les escaliers comme un éléphant auquel Dieu aurait donné des ailes.

Bientôt, malgré une pluie battante, mademoiselle sortit du Prébaudet, laissant à ses gens la bride sur le cou. Jacquelin n'osa prendre sur lui de presser le petit trot habituel de la paisible Pénélope, qui, semblable à la belle reine dont elle portait le nom, avait l'air de faire autant de pas en arrière qu'elle en faisait en avant. Voyant cette allure, mademoiselle ordonna d'une voix aigre à Jacquelin d'avoir à faire galoper, à coups de fouet s'il le fallait, la pauvre jument étonnée, tant elle avait peur de ne pas avoir le temps d'arranger convenablement la maison pour recevoir monsieur de Troisville. Elle calculait que le petit-fils d'un ami de son oncle pouvait n'avoir que quarante ans; qu'un militaire devait être immanquablement garçon; elle se promettait, son oncle aidant, de ne pas laisser sortir du logis monsieur de Troisville dans l'état où il y entrerait. Quoique Pénélope galopât, mademoiselle Cormon, occupée de ses toilettes et rêvant une première nuit de noces, dit plusieurs fois à Jacquelin qu'il n'avançait pas. Elle se remuait dans la carriole sans répondre aux demandes de Josette, et se parlait à elle-même comme une personne qui roule de grands desseins. Enfin, la carriole atteignit la grande rue d'Alençon qui s'appelle la rue Saint-Blaise en y entrant du côté de Mortagne; vers l'hôtel du More, elle prend le nom de la rue de la Porte-de-Séez, et devient la rue

du Bercail en débouchant sur la route de Bretagne.

Si le départ de mademoiselle Cormon faisait grand bruit dans Alençon, chacun peut imaginer le tapage que dut y faire son retour le lendemain de son installation au Prébaudet, et par une pluie battante qui lui fouettait le visage sans qu'elle parût en prendre souci. Chacun remarqua le galop fou de Pénélope, l'air narquois de Jacquelin, l'heure matinale, les paquets sens dessus dessous, enfin la conversation animée de Josette et de mademoiselle Cormon, leur impatience surtout. Les biens de monsieur de Troisville se trouvaient situés entre Alençon et Mortagne; Josette connaissait les branches diverses de la famille de Troisville. Un mot dit par mademoiselle en atteignant le pavé d'Alençon avait mis Josette au fait de l'aventure; la discussion s'était établie entre elles, et toutes deux avaient arrêté que le monsieur de Troisville attendu devait être un gentilhomme entre quarante et quarante-deux ans, garçon, ni riche ni pauvre. Mademoiselle se voyait comtesse ou vicomtesse de Troisville.

— Et mon oncle qui ne me dit rien, qui ne sait rien, qui ne s'informe de rien! Oh! comme c'est mon oncle! il oublierait son nez s'il ne tenait à son visage!

N'avez-vous pas remarqué que, dans ces sortes de circonstances, les vieilles filles deviennent comme Richard III, spirituelles, féroces, hardies, promettenses, et, comme des clercs grisés, ne respectent plus rien?

Aussitôt la ville d'Alençon, instruite en un moment, du haut de la rue Saint-Blaise jusqu'à la porte de Séez, de ce retour précipité accompagné de circonstances graves, fut perturbée dans tous ses viscères publiques et domestiques. Les cuisinières, les marchands, les passans se dirent cette nouvelle de porte à porte; puis elle monta dans la région supérieure. Bientôt ces mots: — Mademoiselle Cormon est revenue! éclatèrent comme une bombe dans tous les ménages.

En ce moment, Jacquelin quittait le banc de bois, poli par un procédé qu'ignorent les ébénistes, où il était assis sur le devant de la carriole; il ouvrait lui-même la grande porte verte, ronde par le haut, fermée en signe de deuil; car pendant l'absence de mademoiselle Cormon, l'assemblée n'avait pas lieu. Les fidèles festoyaient alors tour à tour l'abbé de Sponde. Monsieur de Valois payait sa dette en l'invitant à dîner chez le marquis de Gordes. Jacquelin appela familièrement Pénélope qu'il avait laissée au milieu de la rue; la bête, qui connaissait les êtres, tourna d'elle-même, enfila la porte, détourna dans la cour de manière à ne pas endommager le massif de fleurs; Jacquelin reprit la jument par la bride et mena la voiture devant le perron.

— Mariette! cria mademoiselle Cormon.

Mais Mariette était occupée à fermer la grande porte.

— Mademoiselle.

— Ce monsieur n'est pas venu?

— Non, mademoiselle.

— Et mon oncle ?

— Mademoiselle, il est à l'église.

Jacquelin et Pérotte étaient en ce moment sur la première marche du perron et tendaient leurs mains pour manœuvrer leur maîtresse sortie de la carriole, et qui se hissait sur le brancard en s'accrochant aux rideaux. Mademoiselle se jeta dans leurs bras, car depuis deux ans elle ne voulait plus se risquer à se servir du marche-pied en fer et à double maille fixé dans le brancard par un horrible mécanisme à gros boulons. Quand mademoiselle Cormon fut sur le haut du perron, elle regarda sa cour d'un air de satisfaction.

— Allons, allons, Mariette, laissez la grande porte et venez ici.

— Le torchon brûle, dit Jacquelin à Mariette quand la cuisinière passa près de la carriole.

— Voyons, mon enfant, quelles provisions as-tu ? dit mademoiselle Cormon en s'asseyant sur la banquette de la longue antichambre comme une personne excédée de fatigue.

— Mais je n'ai *rin*, dit Mariette en se mettant les poings sur les hanches ; Mademoiselle sait bien que, pendant son absence, monsieur l'abbé dîne tous les jours en ville ; hier je suis allée le querir chez mademoiselle de Gordes.

— Où est-il donc ?

— Monsieur l'abbé ? il est à l'église, il ne rentrera qu'à trois heures.

— Il ne pense à rien, mon oncle. N'aurait-il pas dû te dire d'aller au marché? Mariette, vas-y; sans jeter l'argent, n'épargne rien; prends-y tout ce qu'il y aura de bien, de bon, de délicat. Va t'informer aux diligences comment l'on se procure des pâtés. Je veux des écrevisses des rû de la Brillante. Quelle heure est-il?

— Neuf heures, *quart moins*.

— Mon Dieu, Mariette, ne perds pas le temps à babiller; la personne qu'attend mon oncle peut arriver d'un instant à l'autre; s'il fallait lui donner à déjeûner, nous serions de jolis cœurs!

Mariette se retourna vers Pénélope en sueur, et regarda Jacquelin d'un air qui voulait dire : Mademoiselle va mettre la main sur un mari, de cette fois.

— A nous deux, Josette, reprit la vieille fille, car il faut voir à coucher monsieur de Troisville.

Avec quel bonheur cette phrase fut prononcée! *voir à coucher monsieur de Troisville* (prononcez Tréville), combien d'idées dans ce mot! La vieille fille était inondée d'espérance.

— Voulez-vous le coucher dans la chambre verte?

— Celle de monseigneur l'évêque? non, elle est trop près de la mienne, dit mademoiselle Cormon. Bon pour monseigneur, qui est un saint homme.

— Donnez-lui l'appartement de votre oncle.

— Il est si nu, que ce serait indécent.

— Dam! mademoiselle, faites arranger en deux temps un lit dans votre boudoir; il y a une chemi-

née. Moreau trouvera bien dans ses magasins un lit à peu près pareil à l'étoffe.

— Tu as raison, Josette. Eh bien! cours chez Moreau; consulte avec lui sur tout ce qu'il faut faire, je t'y autorise. Si le lit (le lit de monsieur Troisville) peut être monté ce soir sans que monsieur de Troisville s'en aperçoive, au cas où monsieur de Troisville nous viendrait pendant que Moreau serait là, je le veux bien. Si Moreau ne s'y engage pas, je mettrai monsieur de Troisville dans la chambre verte, quoique monsieur de Troisville soit cependant bien près de moi.

Josette s'en allait, sa maîtresse la rappela.

— Explique tout à Jacquelin, s'écria-t-elle d'une voix formidable et pleine d'épouvante; qu'il aille lui-même chez Moreau! Ma toilette, donc!.... Si j'étais surprise ainsi par monsieur de Troisville, sans mon oncle pour le recevoir! Oh! mon oncle, mon oncle! Viens, Josette, tu vas m'habiller.

— Mais Pénélope! dit imprudemment Josette.

Les yeux de mademoiselle Cormon étincelèrent pour la seule fois de sa vie : — Toujours Pénélope! Pénélope par-ci, Pénélope par là! Est-ce donc Pénélope qui est la maîtresse?

— Mais elle est en nage et n'a pas mangé l'avoine!

— Et qu'elle crève! s'écria mademoiselle Cormon; mais que je me marie, pensa-t-elle.

En entendant ce mot qui lui parut un homicide, Josette resta pendant un moment interdite; puis

elle dégringola le perron, à un geste que lui fit sa maîtresse.

— Mademoiselle a le diable au corps, Jacquelin ! fut la première parole de Josette.

Ainsi tout fut d'accord dans cette journée pour produire le grand coup de théâtre qui décida de la vie de mademoiselle Cormon. La ville était déjà sens dessus dessous par suite des cinq circonstances aggravantes qui accompagnaient le retour subit de mademoiselle Cormon, à savoir : la pluie battante ; le galop de Pénélope essouflée, en sueur et les flancs rentrés ; l'heure matinale ; les paquets en désordre, et l'air singulier de la vieille fille effarée. Mais quand Mariette fit son invasion au marché pour y tout enlever, quand Jacquelin vint chez le principal tapissier d'Alençon, rue de la Porte-de-Séez, à deux pas de l'église, pour y chercher un lit, il y eut matière aux conjectures les plus graves. On discuta cette étrange aventure au Cours, sur la Promenade ; elle occupa tout le monde, et même mademoiselle de Gordes, chez qui se trouvait le chevalier de Valois. A deux jours de distance, la ville d'Alençon était remuée par des événemens si capitaux, que quelques bonnes femmes disaient : — Mais c'est la fin du monde !

Cette dernière nouvelle se résuma dans toutes les maisons par cette phrase : — Qu'arrive-t-il donc chez les Cormon?

L'abbé de Sponde, questionné fort adroitement quand il sortit de Saint-Léonard pour aller se pro-

mener au Cours avec l'abbé Couturier, répondit bonifacement qu'il attendait monsieur le vicomte de Troisville, gentilhomme au service de Russie pendant l'émigration, et qui revenait habiter Alençon. De deux à cinq heures, le télégraphe labial joua dans la ville, où il passa pour constant que mademoiselle Cormon avait enfin trouvé un mari par correspondance; elle allait épouser le vicomte de Troisville. Ici l'on disait : Moreau fait déjà le lit. Là, le lit avait six pieds. Le lit était de quatre pieds, rue du Bercail, chez madame Granson. C'était un simple lit de repos chez monsieur du Ronceret, où dînait du Bousquier. La petite bourgeoisie prétendait qu'il coûtait onze cents francs. Généralement on disait que *c'était vendre la peau de l'ours*. Plus loin, les carpes avaient renchéri ! Mariette s'était jetée sur le marché pour y faire une râfle générale. En haut de la rue Saint-Blaise, Pénélope avait dû crever. Ce décès se révoquait en doute chez le receveur-général. Néanmoins, il était authentique à la préfecture que la bête avait expiré en tournant la porte de l'hôtel Cormon, tant la vieille fille était accourue avec vélocité sur sa proie. Le sellier qui demeurait au coin de la rue de Séez fut assez osé pour venir demander s'il était arrivé quelque chose à la voiture de mademoiselle Cormon, afin de savoir si Pénélope était morte. Du haut de la rue Saint-Blaise jusqu'au bout de la rue du Bercail, on apprit que, grâce aux soins de Jacquelin, Pénélope, cette silencieuse victime de l'intempérance de sa maîtresse, vivait encore, mais

elle paraissait souffrante. Sur toute la route de Bretagne, le vicomte de Troisville était un cadet sans le sou, car les biens du Perche appartenaient au marquis de Troisville, pair de France, qui avait deux enfans; ce mariage était une bonne fortune pour le pauvre émigré, le vicomte était l'affaire de mademoiselle Cormon; l'aristocratie de la route de Bretagne approuvait le mariage, la vieille fille ne pouvait faire un meilleur emploi de sa fortune. Mais, dans la bourgeoisie, le vicomte de Troisville était un général russe qui avait combattu contre la France, qui revenait avec une grande fortune; l'abbé de Sponde avait sournoisement moyenné le mariage. Toutes les personnes qui avaient le droit d'entrer chez mademoiselle Cormon comme chez eux se promirent d'aller la voir le soir.

Pendant cette agitation trans-urbaine qui fit presque oublier Suzanne, mademoiselle Cormon n'était pas moins agitée. Elle éprouvait des sentimens tout nouveaux. En regardant son salon, son boudoir, le cabinet, la salle à manger, elle fut saisie d'une appréhension cruelle. Une espèce de démon lui montra ce vieux luxe en ricanant; tout ce qu'elle admirait depuis son enfance, elle le soupçonna de vieillesse. Enfin elle eut cette crainte qui s'empare de presque tous les auteurs au moment où ils lisent une œuvre qu'ils croient parfaite à quelque critique exigeant ou blasé : les situations neuves paraissent usées; les phrases les mieux tournées, les plus léchées, se montrent louches ou boiteuses; les images grima-

cent ou se contrarient, le faux saute aux yeux. De même la pauvre fille tremblait de voir sur les lèvres de monsieur de Troisville un sourire de mépris pour ce salon d'évêque; elle redouta de lui voir jeter un regard froid sur cette antique salle à manger; enfin elle craignit que le cadre ne vieillît le tableau : si ces antiquités allaient jeter sur elle un reflet de vieillesse! En ce moment, elle aurait donné volontiers le quart de ses économies pour pouvoir restaurer sa maison en un instant par un coup de baguette de fée. Quel est le fat de général qui n'a pas frissonné la veille d'une bataille? La pauvre fille était entre un Austerlitz et un Waterloo.

— Madame de Troisville, se disait-elle, le beau nom! Nos biens iraient au moins dans une bonne maison.

Elle était en proie à une irritation qui faisait tressaillir ses plus déliés rameaux nerveux et leurs papilles. Tout son sang, fouetté par l'espérance, était en mouvement. Elle se sentait la force de converser, s'il le fallait, avec monsieur de Troisville.

Il est inutile de parler de l'activité avec laquelle fonctionnèrent Josette, Jacquelin, Mariette, Moreau et ses garçons. Ce fut un empressement de fourmis occupées à leurs œufs. Tout ce qu'un soin journalier rendait si propre fut repassé, brossé, lavé, frotté; les porcelaines des grands jours virent la lumière; les services damassés numérotés a, b, c, d, furent tirés des profondeurs où ils gisaient sous une triple garde d'enveloppes défendues par de formida-

bles lignes d'épingles ; les plus précieux rayons de la bibliothèque furent interrogés ; mademoiselle sacrifia trois bouteilles des fameuses liqueurs de madame Amphoux, la plus illustre des distillatrices d'outre-mer, nom cher aux amateurs. Grâce au dévouement de ses lieutenans, mademoiselle put se présenter au combat. Les différentes armes, les meubles, l'artillerie de cuisine, les batteries de l'office, les vivres, les munitions, les corps de réserve furent prêts sur toute la ligne. Jacquelin, Mariette et Josette reçurent l'ordre de se mettre en grande tenue. Le jardin fut ratissé. La vieille fille regretta de ne pouvoir s'entendre avec les rossignols logés dans les arbres pour obtenir d'eux leurs plus belles roulades. Enfin, sur les quatre heures, au moment même où l'abbé de Sponde rentrait, où mademoiselle croyait avoir vainement mis le couvert le plus coquet, apprêté le plus délicat des dîners, le clic-clac d'un postillon se fit entendre dans le Val-Noble.

— *C'est lui !* se dit-elle en recevant les coups de fouet dans le cœur.

En effet, annoncé par tant de cancans, un certain cabriolet de poste où se trouvait un monsieur seul avait fait une si grande sensation en descendant la rue Saint-Blaise et tournant la rue du Cours, que quelques petits gamins et de grandes personnes l'avaient suivi, et restaient groupés autour de la porte de l'hôtel Cormon pour le voir entrer. Jacquelin avait entendu le clic-clac dans la rue Saint-Blaise, il avait ouvert à deux battans. Le postillon, qui était

de sa connaissance, mit sa gloire à bien tourner, et arrêta net au perron. Quant au postillon, vous comprenez qu'il s'en alla bien et dûment grisé par Jacquelin.

L'abbé vint au-devant de son hôte, dont la voiture fut dépouillée avec la prestesse qu'auraient pu y mettre des voleurs pressés. Elle fut remisée, la grand'porte fut fermée, et il n'y eut plus de traces de l'arrivée de monsieur de Troisville en quelques minutes. Jamais deux substances chimiques ne se marièrent avec plus de promptitude que la maison Cormon n'en mit à absorber monsieur de Troisville.

Mademoiselle, de qui le cœur battait comme à un lézard pris par un pâtre, resta héroïquement dans sa bergère, au coin du feu. Josette ouvrit la porte, et monsieur de Troisville se produisit à ses regards, suivi de l'abbé de Sponde.

— Ma nièce, voici monsieur le vicomte de Troisville, le petit-fils d'un de mes camarades de collége. — Monsieur de Troisville, voici ma nièce, mademoiselle Cormon.

— Ah! le bon oncle, comme il pose bien la question! pensa la vieille fille.

Le vicomte de Troisville était, pour le peindre en deux mots, du Bousquier gentilhomme. Il y avait entre eux toute la différence qui sépare le genre vulgaire et le genre noble. S'ils avaient été là tous deux, il eût été impossible au libéral le plus enragé de nier l'aristocratie. La force du vicomte avait toute la distinction de l'élégance, ses formes conservaient

une magnifique dignité; il avait des yeux bleus et des cheveux noirs, un teint olivâtre, et il ne pouvait pas avoir plus de quarante-six ans. Vous eussiez dit un bel Espagnol conservé dans les glaces de la Russie. Ses manières, sa démarche, sa pose, tout annonçait un diplomate qui avait vu l'Europe. Sa mise était celle d'un homme comme il faut en voyage. Monsieur de Troisville paraissait fatigué, l'abbé lui offrit de passer dans la chambre qui lui était destinée, et fut ébahi quand sa nièce ouvrit le boudoir.

Mademoiselle Cormon et son oncle laissèrent alors le noble étranger vaquer à ses affaires avec l'aide de Jacquelin, qui lui apporta tous les paquets dont il avait besoin. L'abbé de Sponde et sa nièce allèrent se promener le long de la Brillante, en attendant que monsieur de Troisville eût fini sa toilette. Quoique monsieur de Sponde fût, par un singulier hasard, plus distrait qu'à l'ordinaire, mademoiselle Cormon ne fut pas moins préoccupée que lui. Tous deux marchèrent en silence. La vieille fille n'avait jamais rencontré d'homme aussi séduisant que l'était l'olympien vicomte. Elle ne pouvait se dire à l'allemande : — Voilà mon idéal; mais elle se sentait prise de la tête aux pieds, et se disait : — Voilà mon affaire. Tout-à-coup elle vola chez Mariette pour savoir si le dîner pouvait subir un retard sans rien perdre de sa bonté.

— Mon oncle, ce monsieur de Troisville est bien aimable, dit-elle en revenant.

— Mais, ma fille, il n'a encore rien dit, fit en riant l'abbé.

— Mais cela se voit dans la tournure, sur la physionomie. Est-il garçon?

— Je n'en sais rien, répondit l'abbé, qui pensait à une discussion sur la grâce, émue entre l'abbé Couturier et lui. Monsieur de Troisville m'a écrit qu'il désirait acquérir une maison ici. — S'il était marié, il ne serait pas venu seul, reprit-il d'un air insouciant, car il n'admettait pas que sa nièce pût penser à se marier.

— Est-il riche?

— Il est le cadet d'une branche cadette, répondit l'oncle. Son grand-père a commandé des escadres; mais le père a fait un mauvais mariage.

— Ce jeune homme, répéta la vieille fille; il me semble, mon oncle, qu'il a bien quarante-cinq ans, dit-elle, car elle éprouvait un excessif désir de mettre leurs âges en rapport.

— Oui, dit l'abbé. Mais quand on a soixante-dix ans, Rose, un quadragénaire paraît jeune.

En ce moment, tout Alençon savait que monsieur le vicomte de Troisville était arrivé chez mademoiselle Cormon.

L'étranger rejoignit bientôt ses hôtes, et se prit à admirer la vue de la Brillante, le jardin et la maison.

— Monsieur l'abbé, dit-il, toute mon ambition serait de trouver une habitation semblable à celle-ci.

La vieille fille voulut voir une déclaration dans cette phrase, et baissa les yeux.

— Vous devez bien vous y plaire, mademoiselle ? reprit le vicomte.

— Comment ne m'y plairais-je pas? elle est dans notre famille depuis l'an 1774, époque à laquelle un de nos ancêtres, intendant du duc d'Alençon, acquit ce terrain et la fit bâtir, dit mademoiselle Cormon. Elle est sur pilotis.

Jacquelin annonça le dîner; monsieur de Troisville offrit son bras à l'heureuse fille, qui tâcha de ne pas trop s'y appuyer; elle craignait encore tant d'avoir l'air de faire des avances!

— Tout est très-harmonieux ici, dit le vicomte en s'asseyant à table.

— Nos arbres sont pleins d'oiseaux qui nous font de la musique à bon marché; personne ne les tracasse, et toutes les nuits le rossignol chante, dit mademoiselle Cormon.

— Je parle de l'intérieur de la maison, fit observer le vicomte qui ne se donna pas la peine d'étudier mademoiselle Cormon, et ne reconnut pas sa nullité d'esprit. — Oui, tout y est en rapport, les tons de couleur, les meubles, la physionomie.

— Cependant, elle nous coûte beaucoup, les impositions sont énormes, répondit l'excellente fille frappée du mot *rapport*.

— Ah! les impositions sont chères ici, demanda le vicomte, qui, préoccupé de ses idées, ne remarqua point le coq-à-l'âne.

— Je ne sais pas, dit l'abbé; ma nièce est chargée de toute l'administration.

— Les impositions sont des misères pour des personnes riches, reprit mademoiselle Cormon qui ne voulut point paraître avare. Quant aux meubles, je les laisserai comme ils sont et n'y ferai rien changer, à moins que je ne me marie, car alors il faudra que tout ici soit au goût du maître.

— Vous êtes dans les grands principes, mademoiselle, dit en souriant le vicomte; vous ferez un heureux.....

— Jamais personne ne m'a dit un aussi joli mot, pensa la vieille fille.

Le vicomte complimenta mademoiselle Cormon sur le service, sur la tenue de la maison, en avouant qu'il croyait la province arriérée, et qu'il la trouvait très-*comfortable*.

— Qu'est-ce que c'est que ce mot-là, bon Dieu! pensa-t-elle. Où est le chevalier de Valois pour y répondre? Comfortable! Y a-t-il plusieurs mots là-dedans? Allons, du courage, se dit-elle, c'est peut-être un mot russe, je ne suis pas obligée d'y répondre. — Mais, reprit-elle à haute voix en se sentant la langue déliée par l'éloquence que trouvent presque toutes les créatures humaines dans les circonstances capitales, monsieur, nous avons ici la plus brillante société. La ville se réunit précisément chez moi. Vous pourrez en juger tout-à-l'heure, car quelques-uns de nos fidèles auront sans doute appris mon retour, et viendront me voir. Nous avons le chevalier de Valois, un seigneur de l'ancienne cour, homme d'infiniment d'esprit, de goût; puis monsieur

le marquis de Gordes et mademoiselle Armande sa sœur (elle se mordit la langue et se ravisa); une fille remarquable dans son genre, ajouta-t-elle. Elle a voulu rester fille pour laisser toute sa fortune à son frère et à son neveu.

— Ah! fit le vicomte; oui, les Gordes, je me les rappelle.

— Alençon est très-gai, reprit la vieille fille une fois lancée; on s'y amuse beaucoup; le receveur-général donne des bals, le préfet est un homme aimable, monseigneur l'évêque nous honore quelquefois de sa visite...

— Allons, reprit en souriant le vicomte, j'ai donc bien fait de vouloir revenir, comme le lièvre, mourir au gîte.

— Moi aussi, dit la vieille fille, je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache.

Le vicomte prit le proverbe ainsi rendu pour une plaisanterie, et sourit.

— Ah! se dit la vieille fille, tout va bien, il me comprend celui-là.

La conversation se soutint sur des généralités. Par une de ces mystérieuses puissances inconnues, indéfinissables, mademoiselle Cormon retrouvait dans sa cervelle, sous la pression de son désir d'être aimable, toutes les tournures de phrases du chevalier de Valois. C'était comme dans un duel où le diable semble ajuster lui-même le canon du pistolet. Jamais adversaire ne fut mieux couché en joue. Mon-

sieur de Troisville était beaucoup trop homme de bonne compagnie pour parler de l'excellence du dîner ; mais son silence était un éloge. Il avait, en buvant des vins délicieux que lui servait profusément Jacquelin, l'air de reconnaître des amis ; il paraissait grand connaisseur. Le véritable amateur n'applaudit pas, il jouit. Le vicomte s'informa curieusement du prix des terrains, des maisons, des emplacemens ; il se fit longuement décrire par mademoiselle Cormon l'endroit du confluent de la Brillante et de la Sarthe ; il s'étonnait que la ville se fût placée si loin de la rivière. La topographie du pays l'occupait beaucoup. L'abbé, fort silencieux, laissa sa nièce tenir le dé de la conversation. Véritablement mademoiselle crut occuper monsieur de Troisville qui lui souriait avec grâce, et qui s'engagea pendant ce dîner beaucoup plus que ses plus empressés épouseurs ne s'étaient engagés en quinze jours. Aussi, comptez que jamais convive ne fut mieux cotonné de petits soins, enveloppé de plus d'attentions. Vous eussiez dit un amant chéri de retour dans le ménage dont il fait le bonheur. Mademoiselle prévoyait le moment où il fallait du pain au vicomte, elle le couvait de ses regards ; quand il tournait la tête, elle lui mettait adroitement un supplément du mets qu'il paraissait aimer ; elle l'aurait fait crever s'il eût été gourmand ; mais quel délicieux échantillon n'était-ce pas de ce qu'elle comptait faire en amour ? Elle ne commit pas la sottise de se déprécier, elle mit bravement toutes voi-

les dehors, arbora tous ses pavillons; elle se posa comme la reine d'Alençon, elle vanta ses confitures, elle pêcha des complimens, elle parla d'elle comme si tous ses trompettes étaient morts. Elle s'aperçut qu'elle plaisait au vicomte, car son désir l'avait si bien transformée, qu'elle était devenue presque femme. Au dessert, elle n'entendit pas sans un ravissement intérieur des allées et des venues dans l'antichambre, et des bruits au salon qui annonçaient que sa compagnie habituelle venait. Elle fit remarquer cet empressement à son oncle et à monsieur de Troisville comme une preuve de l'affection qu'on lui portait, tandis que c'était l'effet de la lancinante curiosité qui avait saisi toute la ville. Impatiente de se produire dans sa gloire, mademoiselle Cormon dit à Jacquelin que l'on prendrait le café et les liqueurs dans le salon, où le domestique alla, devant l'élite de la société, étaler les magnificences d'un cabaret de Saxe qui ne sortait de son armoire que deux fois par an. Tout ceci fut observé par la compagnie en train de gloser à petit bruit.

— Peste! fit du Bousquier, rien que les liqueurs de madame Amphoux qui ne servent qu'aux quatre fêtes carillonnées!

— C'est décidément un mariage arrangé depuis un an par correspondance, dit monsieur du Ronceret. — Le directeur des postes prétend qu'il arrive ici, depuis un an, des lettres timbrées d'Odessa.

Madame Granson frissonna. Monsieur le chevalier de Valois, quoiqu'il eût dîné comme quatre,

était pâle dans la section senestre de sa figure; il sentait qu'il allait livrer son secret, et dit : — Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid aujourd'hui? je suis gelé.

— C'est le voisinage de la Russie, fit du Bousquier.

Le chevalier le regarda d'un air qui voulait dire : — Bien joué!

Mademoiselle Cormon apparut si radieuse, si triomphante, qu'on la trouva belle. Cet éclat extraordinaire n'était pas dû seulement au sentiment; toute la masse de son sang tempêtait en elle-même depuis le matin, et ses nerfs étaient agités par le pressentiment d'une grande crise : il fallait toutes ces circonstances pour lui avoir permis de se ressembler si peu à elle-même. Avec quel bonheur elle fit les solennelles présentations du vicomte au chevalier, du chevalier au vicomte, de tout Alençon à monsieur de Troisville, de monsieur de Troisville à ceux d'Alençon!

Par un hasard assez explicable, le vicomte et le chevalier, ces deux natures aristocratiques, se mirent à l'instant même à l'unisson; elles se reconnurent; tous deux se regardèrent comme deux hommes de la même sphère. Ils se mirent à causer debout devant la cheminée; le cercle s'était formé devant eux, et leur conversation, quoique faite *sotto voce*, fut écoutée dans un religieux silence. Pour bien saisir l'effet de cette scène, il faut se figurer mademoiselle Cormon occupée à cuisiner le café

de son prétendu prétendu, le dos tourné à la cheminée.

MONSIEUR DE VALOIS.

Monsieur le vicomte vient, dit-on, s'établir ici?

MONSIEUR DE TROISVILLE.

Oui, monsieur, je viens y chercher une maison...
(*Mademoiselle Cormon se retourne, la tasse à la main.*)
Et il me la faut grande, pour loger...
(*Mademoiselle Cormon tend la tasse.*)
Ma famille.
(*Les yeux de la vieille fille se troublent.*)

MONSIEUR DE VALOIS.

Vous êtes marié?

MONSIEUR DE TROISVILLE.

Depuis neuf ans, avec la fille de la princesse Scherbelloff.

Mademoiselle Cormon tomba foudroyée; du Bousquier la vit chanceler, il s'élança, la reçut dans ses bras; on ouvrit la porte. Le fougueux républicain, conseillé par Josette, trouva des forces pour emporter la vieille fille dans sa chambre, où il la déposa sur le lit. Josette armée de ciseaux coupa le corset serré outre mesure. Du Bousquier jeta brutalement des gouttes d'eau sur le visage de mademoiselle Cormon et sur le corsage, qui s'étala comme une inondation de la Loire. La malade ouvrit les yeux, vit du Bousquier; la pudeur lui fit jeter un cri en reconnaissant cet homme. Du Bousquier se retira,

laissant entrer six femmes, à la tête desquelles était madame Granson rayonnant de joie.

Qu'avait fait le chevalier de Valois? Fidèle à son système, il avait couvert la retraite.

— Cette pauvre mademoiselle Cormon, dit-il à M. de Troisville en regardant l'assemblée, dont le rire fut réprimé par ses coups d'œil aristocratiques, le sang la tourmente horriblement; elle n'a pas voulu se faire saigner avant d'aller au Prébaudet (sa terre), et voilà l'effet des mouvements du sang au printemps.

— Elle est venue par la pluie ce matin, dit monsieur de Sponde; elle a pu prendre un peu de froid qui aura causé cette petite révolution à laquelle elle est sujette. Mais ce ne sera rien.

— Elle me disait avant-hier qu'elle ne l'avait pas eue depuis trois mois, en ajoutant que ça lui jouerait un mauvais tour, reprit le chevalier.

— Ah! tu es marié! dit Jacquelin en regardant monsieur de Troisville, qui buvait son café à petits coups.

Le fidèle domestique épousa le désappointement de sa maîtresse, il la devina, il remporta les liqueurs de madame Amphoux offertes au célibataire, et non au mari d'une Russe.

Tous ces petits détails furent remarqués et prêtèrent à rire. L'abbé de Sponde savait le motif du voyage de monsieur de Troisville; mais, par un effet de sa distraction, il n'en avait rien dit, ne sachant pas que sa nièce pût porter à monsieur de

Troisville le moindre intérêt. Quant au vicomte, préoccupé par l'objet de son voyage, et comme beaucoup de maris, peu pressé de parler de sa femme, il n'avait pas eu l'occasion de se dire marié ; d'ailleurs, il croyait mademoiselle Cormon instruite. Du Bousquier reparut, et fut questionné à outrance. L'une des six dames descendit en annonçant que mademoiselle Cormon allait beaucoup mieux, et que son médecin était venu ; mais elle devait rester au lit, il paraissait urgent de la saigner. Le salon fut bientôt plein. L'absence de mademoiselle Cormon permit aux dames de s'entretenir de la scène tragi-comique étendue, commentée, embellie, historiée, brodée, festonnée, coloriée, enjolivée, qui venait d'avoir lieu, et qui devait le lendemain occuper tout Alençon de mademoiselle Cormon.

— Ce bon monsieur du Bousquier, comme il vous portait ! Quelle poigne ! dit Josette à sa maîtresse. Vraiment, il était pâle de votre mal ! il vous aime toujours.

Cette phrase servit de clôture à cette solennelle et terrible journée.

Le lendemain, pendant toute la matinée, les moindres circonstances de cette comédie couraient dans toutes les maisons d'Alençon, et disons-le à la honte de cette ville, elles y causaient un rire universel. Le lendemain, mademoiselle Cormon, à qui la saignée avait fait beaucoup de bien, eût paru sublime aux plus intrépides rieurs, s'ils avaient été témoins de la dignité noble, de la magnifique résignation

chrétienne qui l'anima quand elle donna le bras à son mystificateur involontaire pour aller déjeûner.

Cruels farceurs qui la plaisantiez, pourquoi ne la vîtes-vous pas disant au vicomte : — Madame de Troisville trouvera difficilement ici un appartement qui lui convienne ; faites-moi la grâce, monsieur, d'accepter ma maison pendant tout le temps que vous serez à vous en arranger une en ville.

— Mais, mademoiselle, j'ai deux filles et deux garçons ; nous vous gênerions beaucoup.

— Ne me refusez pas, dit-elle avec un regard plein d'attrition.

— Je vous l'offrais dans la réponse que je vous ai faite à tout hasard, dit l'abbé, mais vous ne l'avez pas reçue.

— Quoi ! mon oncle, vous saviez...

La pauvre fille s'arrêta. Josette fit un soupir. Ni monsieur de Troisville ni l'oncle ne s'aperçurent de rien. Après le déjeûner, l'abbé de Sponde emmena le vicomte, comme ils en étaient convenus la veille, pour lui montrer dans Alençon les maisons qu'il pouvait acquérir, ou les emplacemens convenables pour bâtir. Restée seule au salon, mademoiselle Cormon dit à Josette d'un air lamentable : — Mon enfant, je suis à cette heure la fable de toute la ville.

— Eh bien, mademoiselle, mariez-vous !

— Mais, ma fille, je ne me suis point préparée à faire un choix.

— Bah ! si j'étais que de vous, je prendrais monsieur du Bousquier.

— Josette, monsieur de Valois dit qu'il est si républicain !

— Ils ne savent ce qu'ils disent, vos messieurs ; ils prétendent qu'il volait la république : il ne l'aimait donc point, dit Josette en s'en allant.

— Cette fille a étonnamment d'esprit, pensa mademoiselle Cormon, qui demeura seule en proie à ses perplexités. Elle entrevoyait qu'un prompt mariage était le seul moyen d'imposer silence à la ville. Ce dernier échec, si évidemment honteux, était de nature à lui faire prendre un parti extrême, car les personnes dépourvues d'esprit sortent difficilement des sentiers bons ou mauvais dans lesquels elles entrent.

Chacun des deux vieux garçons avait compris la situation dans laquelle allait être la vieille fille ; tous deux s'étaient promis de venir dans la matinée savoir de ses nouvelles, et *pousser sa pointe*, en style de garçon. Monsieur de Valois jugea que la circonstance exigeait une toilette minutieuse ; il prit un bain, il se pansa extraordinairement. Pour la première et dernière fois, Césarine le vit mettant avec une incroyable adresse un soupçon de rouge. Du Bousquier, lui, ce grossier républicain, animé par une volonté drue, ne fit pas la moindre attention à sa toilette, il accourut le premier. Ce sont ces petites choses qui décident de la fortune des hommes, comme de celle des empires. La charge de Kellermann à Marengo, l'arrivée de Blücher à Waterloo, le dédain de Louis XIV pour le prince Eugène, le curé

de Denain, toutes ces grandes causes de fortune ou de catastrophes, l'histoire les enregistre; mais personne n'en profite pour ne rien négliger dans les petits faits de sa vie. Aussi, voyez ce qui arrive ! La duchesse de Langeais se fait religieuse pour n'avoir pas eu dix minutes de patience; le juge Popinot remet au lendemain pour aller interroger le marquis d'Espard; Charles Grandet vient par Bordeaux au lieu de revenir par Nantes, et l'on appelle ces événements des hasards, des fatalités. Un soupçon de rouge à mettre tua les espérances du chevalier de Valois : ce gentilhomme ne pouvait périr que de cette manière. Il avait vécu par les grâces, il devait mourir de leur main. Pendant qu'il donnait un dernier coup d'œil à sa toilette, le gros du Bousquier entrait au salon de la fille désolée. Son entrée se combina avec une pensée qui lui était favorable, à travers une délibération où le chevalier de Valois avait néanmoins tous les avantages.

— Dieu le veut, se dit la vieille fille.

— Mademoiselle, vous ne trouverez pas mon empressement mauvais; je n'ai pas voulu me fier à cette grosse bête de René pour savoir de vos nouvelles, et je suis venu moi-même.

— Je vais parfaitement bien, répondit-elle d'une voix émue. Je vous remercie, monsieur du Bousquier, fit-elle après une pause et d'une voix très-accentuée, de la peine que vous avez prise et que je vous ai donnée hier...

Elle se souvenait d'avoir été dans les bras de

du Bousquier, et ce hasard surtout lui paraissait un ordre du ciel. Elle avait été vue pour la première fois par un homme, sa ceinture brisée, son lacet rompu, ses trésors violemment lancés hors de leur écrin.

— Je vous portais de si grand cœur, que je vous ai trouvée légère.

Ici mademoiselle Cormon regarda du Bousquier comme elle n'avait encore regardé aucun homme dans le monde. Encouragé, le fournisseur jeta une œillade à la vieille fille.

— C'est dommage, ajouta-t-il, que cela ne m'ait pas donné le droit de vous garder pour toujours à moi.

Elle écouta d'un air ravi.

— Évanouie, là, 'sur ce lit, entre nous, vous étiez ravissante; je n'ai jamais vu dans ma vie de plus belle personne; et j'ai vu beaucoup de femmes !... Les femmes grasses ont cela de bien qu'elles sont superbes à voir; elles n'ont qu'à se montrer, elles triomphent !

— Vous voulez vous moquer de moi, fit la vieille fille, et ce n'est pas bien quand toute la ville interprète mal peut-être ce qui m'est arrivé hier.

— Aussi vrai que j'ai nom du Bousquier, mademoiselle, je n'ai jamais changé de sentimens à votre égard, et votre premier refus ne m'a pas découragé.

La vieille fille avait les yeux baissés. Il y eut un moment de silence cruel pour du Bousquier. Mais

mademoiselle Cormon prit son parti, elle releva ses paupières ; des larmes roulaient dans ses yeux ; elle regarda du Bousquier tendrement.

— Si cela est, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, promettez-moi seulement de vivre en chrétien, de ne jamais contrarier mes habitudes religieuses, de me laisser maîtresse de choisir mes directeurs, et je vous accorde ma main, dit-elle en la lui tendant.

Du Bousquier saisit cette bonne grosse main pleine d'écus, et la baisa saintement.

— Mais, dit-elle en lui laissant baiser sa main, je demande encore une chose.

— Elle est accordée, et si elle est impossible, elle se fera (réminiscence de Beaujon).

— Je désire, reprit la vieille fille, que notre mariage se fasse dans le plus bref délai, que toute la ville le sache ce soir. Puis... (elle hésita) pour l'amour de moi, il faut vous charger d'un péché que je sais être énorme, car le mensonge est un des sept péchés capitaux ; mais vous vous en confesserez, n'est-ce pas? Nous en ferons tous deux pénitence...

Ils se regardèrent tous deux tendrement.

— D'ailleurs, peut-être rentre-t-il dans les mensonges que l'Église nomme officieux...

— Serait-elle comme Suzanne? se disait du Bousquier. Quel bonheur! — Hé bien! mademoiselle? dit-il à haute voix.

— Il faudrait, reprit-elle, que vous pussiez prendre sur vous...

— Quoi ?

— De dire que ce mariage était convenu depuis six mois entre nous...

— Charmante femme ! dit le fournisseur avec le ton d'un homme qui se dévoue, on ne fait ces sacrifices que pour une créature adorée pendant dix ans.

— Malgré mes rigueurs, donc ? lui dit-elle.

— Malgré vos rigueurs, oui.

— Monsieur du Bousquier, je vous avais mal jugé.

Elle lui retendit sa grosse main rouge, que rebaisa du Bousquier. En ce moment, la porte s'ouvrit, les deux amants regardèrent qui entrait, et ils aperçurent le délicieux, mais tardif chevalier de Valois.

— Ah ! dit-il en entrant, vous voilà debout, belle reine !

Elle sourit au chevalier, et sentit au cœur une pression. Monsieur de Valois était remarquablement jeune, séduisant ; il avait l'air de Lauzun entrant au Palais-Royal chez mademoiselle.

— Eh ! cher du Bousquier, dit-il d'un ton railleur, tant il se croyait sûr du succès, monsieur de Troisville et l'abbé de Sponde examinent votre maison comme des toiseurs.

— Ma foi, dit du Bousquier, si monsieur le vicomte de Troisville en veut, elle est à lui pour

quarante mille francs. Elle me devient fort inutile! Si mademoiselle me le permet... Il faut que cela se sache. — Mademoiselle? puis-je le dire? — Oui! — Hé bien, soyez le premier, mon cher chevalier, à qui j'apprenne...

Mademoiselle Cormon baissa les yeux.

— L'honneur, dit l'ancien fournisseur, la faveur que me fait mademoiselle, et que j'ai gardée sous le secret depuis quelques mois. Nous nous marions dans quelques jours; le contrat est rédigé, nous le signerons demain. Vous comprenez que ma maison de la rue du Cygne me devient inutile. Je cherchais sous main des acquéreurs, et l'abbé de Sponde, *qui le savait*, a naturellement conduit chez moi monsieur de Troisville...

Ce gros mensonge avait une telle couleur de vérité que le chevalier y fut pris. *Mon cher chevalier* était comme la revanche prise par Pierre-le-Grand à Pultawa de toutes ses précédentes défaites. Du Bousquier se vengeait là délicieusement de mille traits piquants qu'il avait reçus en silence. Dans son triomphe, il fit un geste de jeune homme, il se passa la main dans son faux toupet comme si c'était une chevelure véritable, et.... il l'enleva.

— Je vous en félicite l'un et l'autre, dit le chevalier d'un air agréable, et souhaite que vous finissiez comme les contes de fées: *Ils furent très-heureux et eurent beau* — COUP D'ENFANTS! Et il massait une prise de tabac. — Mais, monsieur, vous

oubliez que vous avez un faux toupet, ajouta-t-il d'une voix railleuse.

Du Bousquier rougit, car il avait le faux toupet à dix pouces de son crâne. Mademoiselle Cormon leva les yeux, vit la nudité du crâne et baissa les yeux par pudeur. Du Bousquier lança le plus venimeux regard que jamais crapaud ait arrêté sur sa proie.

— Canailles d'aristocrates qui m'avez dédaigné, je vous écraserai quelque jour! pensait-il.

Le chevalier de Valois crut avoir ressaisi tous ses avantages. Mais mademoiselle Cormon n'était point fille à comprendre la connexité que mettait le chevalier entre son souhait et le faux toupet. D'ailleurs, l'eût-elle comprise, sa main ne lui appartenait plus. Monsieur de Valois vit bientôt que tout était perdu. En effet, l'innocente fille apercevant ces deux hommes muets, voulut les occuper.

— Faites donc tous deux un piquet, dit-elle sans y mettre de malice.

Du Bousquier sourit, et alla, comme futur maître du logis, prendre la table de piquet. Le chevalier de Valois, soit qu'il eût perdu la tête, soit qu'il voulût rester là pour étudier les causes de son désastre, et y remédier, se laissa faire comme un mouton qu'on mène à la boucherie; il avait reçu le plus violent coup de massue qui puisse atteindre un homme; un gentilhomme pouvait être étourdi à moins.

Bientôt le digne abbé de Sponde et monsieur de

Troisville rentrèrent. Aussitôt mademoiselle Cormon se leva, courut dans l'antichambre, prit son oncle à part, lui dit sa résolution à l'oreille, et apprenant que la maison de du Bousquier convenait à monsieur de Troisville, elle pria celui-ci de lui rendre le service de dire que son oncle la savait à vendre ; elle n'osa pas confier ce mensonge à l'abbé, de peur d'une distraction. Le mensonge prospéra mieux que si c'eût été une action vertueuse.

Dans la soirée, tout Alençon apprit la grande nouvelle. Depuis quatre jours, la ville était occupée comme aux jours néfastes de 1814 et de 1815. Les uns riaient, les autres admettaient le mariage ; ceux-ci le blâmaient, ceux-là l'approuvaient. La classe moyenne d'Alençon en fut heureuse, c'était une conquête. Le lendemain, chez les Gordes, le chevalier de Valois dit un mot cruel.

— Les Cormon finissent comme ils ont commencé ; d'intendant à fournisseur, il n'y a que la main !

La nouvelle du choix fait par mademoiselle Cormon atteignit au cœur le pauvre Athanase ; mais il ne laissa rien transpirer des horribles agitations auxquelles il fut en proie. Quand il apprit le mariage, il était chez monsieur du Ronceret, où sa mère faisait un boston ; madame Granson regarda son fils dans une glace, elle le trouva pâle, mais il l'était depuis le matin, car il avait entendu parler vaguement de ce mariage ; mademoiselle Cormon était une carte sur laquelle il jouait sa vie, le froid pres-

sentiment d'une catastrophe l'enveloppait déjà. Lorsque l'âme et l'imagination ont agrandi le malheur, en ont fait un fardeau trop lourd pour les épaules et pour le front, qu'une espérance long-temps caressée dont les réalisations apaiseraient le vautour ardent qui ronge le cœur, vient à manquer, et que l'homme n'a foi ni en lui malgré ses forces, ni en Dieu malgré sa puissance, alors il se brise. Athanase était un fruit de l'éducation impériale. La fatalité, cette religion de l'empereur, descendit alors du trône jusque dans les derniers rangs de l'armée, jusque sur les bancs du collége. Athanase arrêta ses yeux sur le jeu de madame du Ronceret avec une stupeur qui pouvait si bien passer pour de l'indifférence, que madame Granson crut s'être trompée sur les sentiments de son fils. Cette apparente insouciance expliquait son refus de faire à ce mariage le sacrifice de ses opinions *libérales*, mot qui venait d'être créé pour l'empereur Alexandre, et qui procédait, je crois, de madame de Staël, par Benjamin Constant.

A compter de cette fatale soirée, Athanase alla se promener à l'endroit le plus pittoresque de la Sarthe, sur une rive d'où les dessinateurs qui se sont occupés d'Alençon se sont placés pour y prendre des points de vue. Il s'y trouve des moulins ; la rivière égaie les prairies, les bords de la Sarthe sont garnis d'arbres élégants de forme et bien jetés. Si le paysage est plat, il ne manque pas des grâces décentes qui distinguent la France, où les yeux ne

sont jamais ni fatigués par un jour oriental, ni attristés par de trop constantes brumes. Ce lieu était solitaire. En province, personne ne fait attention à une jolie vue, soit que chacun soit blasé, soit défaut de poésie dans l'âme. S'il existe en province un mail, un plan, une promenade d'où se découvre une riche perspective, c'est l'endroit où personne ne va. Athanase affectionna cette solitude animée par l'eau, où les prés reverdissaient sous les premiers sourires du soleil printanier.

Ceux qui l'y voyaient assis sous un peuplier, et qui recevaient son regard profond, dirent parfois à madame Granson : — Votre fils a quelque chose.

— Je sais ce qu'il fait! répondait la mère d'un air satisfait en donnant à entendre qu'il méditait une grande œuvre.

Athanase ne se mêla plus de politique, il n'eut plus d'opinion; mais il parut, à plusieurs reprises, assez gai, gai d'ironie comme ceux qui insultent à eux seuls tout un monde. Ce jeune homme, en dehors de toutes les idées, de tous les plaisirs de la province, intéressait peu de personnes, il n'était même pas matière à curiosité. Si l'on parla de lui à sa mère, ce fut à cause d'elle. Il n'y eut pas une âme qui sympathisa avec celle d'Athanase; pas une femme, pas un ami, ne vinrent à lui pour sécher ses larmes, il les jeta dans la Sarthe. Si la magnifique Suzanne eût passé par là, combien de malheurs n'aurait pas enfantés cette rencontre! car ces deux êtres se seraient aimés! Elle y vint cependant.

L'ambition de Suzanne eut pour cause le récit d'une aventure assez extraordinaire qui, vers 1799, avait commencé à l'auberge du More, et dont le récit avait ravagé sa cervelle d'enfant. Une fille de Paris, belle comme les anges, avait été chargée par la police de se faire aimer du marquis de Montauran, l'un des chefs envoyés par les Bourbons pour commander les Chouans; elle l'avait rencontré précisément à l'auberge du More au retour de son expédition de Mortagne : elle l'avait séduit et l'avait livré. Cette fantastique personne, ce pouvoir de la beauté sur l'homme, tout, dans l'affaire de Marie de Verneuil et du marquis de Moutauran, éblouit Suzanne; elle éprouva, dès l'âge de raison, un désir de se jouer des hommes. Quelques mois après sa fuite, elle ne se refusa donc pas à traverser sa ville natale pour aller en Bretagne avec un artiste; elle voulut voir Fougères, où s'était dénouée l'aventure de monsieur de Montauran, et parcourir le théâtre de cette guerre pittoresque dont les tragédies, encore peu connues, avaient bercé son jeune âge. Puis elle désirait traverser Alençon dans un si brillant entourage et si bien métamorphosée que personne ne la reconnût; elle comptait, en un seul moment, mettre sa mère à l'abri du malheur, et délicatement envoyer au pauvre Athanase la somme qui, dans notre époque, est pour le génie ce qu'était, au moyen âge, le cheval de combat et l'armure que Rebecca procure à Ivanhoë.

Un mois se passa dans les plus étranges alterna-

tives relativement au mariage de mademoiselle Cormon. Il y eut un parti d'Incrédules qui nièrent le mariage, et un parti de Croyans qui l'affirma. Au bout de quinze jours, le parti des Incrédules reçut un vigoureux échec : la maison de monsieur du Bousquier fut vendue quarante-trois mille francs à monsieur de Troisville, qui, ayant racheté la terre de Troisville, ne voulait qu'une maison fort simple à Alençon ; il devait aller plus tard à Paris, quand la princesse Scherbellof serait décédée ; il comptait attendre paisiblement cet héritage en s'occupant à bâtir Troisville. Ceci semblait positif. Les Incrédules ne se laissèrent pas accabler ; ils prétendirent que, marié ou non, du Bousquier faisait une excellente affaire ; sa maison ne lui était revenue qu'à vingt-sept mille francs. Les Croyans furent battus par cette péremptoire observation des Incrédules. Monsieur Choisnel, le notaire de mademoiselle Cormon, n'avait pas encore entendu parler du premier mot relativement au contrat, dirent les Incrédules. Les Croyans, fermes dans leur foi, remportèrent, le vingtième jour, une victoire signalée sur les Incrédules. Monsieur Lepressoir, notaire des libéraux, vint chez mademoiselle Cormon, où le contrat fut signé. Ce fut le premier des nombreux sacrifices que devait faire mademoiselle Cormon à son mari. Du Bousquier portait une haine profonde à monsieur Choisnel ; il lui attribuait le premier refus qu'il avait essuyé chez les Gordes, et le refus de mademoiselle Armande avait, selon lui, dicté celui de mademoi-

selle Cormon. Le vieil athlète du Directoire fit si bien auprès de la noble fille, qui croyait avoir mal jugé la belle âme du fournisseur, qu'elle voulut expier ses torts : elle sacrifia son notaire à l'amour ! Néanmoins, elle lui communiqua le contrat, et Choisnel, qui était un homme digne de Plutarque, défendit par écrit les intérêts de mademoiselle Cormon. Cette circonstance seule traînait le mariage en longueur. Mademoiselle Cormon reçut plusieurs lettres anonymes. Elle apprit, à son grand étonnement, que Suzanne était une fille aussi vierge qu'elle pouvait l'être elle-même, et que le séducteur au faux toupet ne devait jamais se trouver pour quelque chose dans de pareilles aventures. Mademoiselle Cormon dédaigna les lettres anonymes ; mais elle écrivit à Suzanne, dans le but d'éclairer la religion de la Société de Maternité. Suzanne, qui sans doute avait appris le mariage futur de du Bousquier, avoua sa ruse, renvoya mille francs à l'Association, et desservit fortement le vieux fournisseur. Mademoiselle Cormon convoqua la Société de Maternité, qui tint une séance extraordinaire, où l'on prit un arrêté portant que le bureau ne secourrait plus les malheurs à échoir, mais uniquement ceux échus. Nonobstant ces menées qui défrayaient la ville de cancans distillés avec friandise, les bans se publiaient aux églises et à la mairie. Athanase dut préparer les actes !

Par mesure de pudeur publique et de sûreté générale, la fiancée alla au Prébaudet, où du Bous-

quier, flanqué d'atroces et somptueux bouquets, se rendait le matin et revenait pour dîner le soir. Enfin, par une pluvieuse et triste journée de juin, à midi, le mariage entre mademoiselle Cormon et le sieur du Bousquier, disaient les Incrédules, eut lieu à la paroisse d'Alençon, à la vue de tout Alençon. Les époux se rendirent de chez eux à la mairie, de la mairie à l'église dans une calèche magnifique pour Alençon, que du Bousquier avait fait venir de Paris en secret. La perte de la vieille carriole fut aux yeux de toute la ville une espèce de calamité. Le sellier de la porte de Séez jeta les hauts cris, car il perdait cinquante francs de rente que lui rapportaient les raccommodages. Alençon vit avec effroi le luxe s'introduire dans la ville par la maison Cormon. Chacun craignit le renchérissement des denrées, l'exhaussement du prix des loyers, et l'invasion des mobiliers parisiens. Il y eut des personnes assez piquées de curiosité pour donner quelques dix sous à Jacquelin afin de regarder de près la calèche attentatoire à l'économie du pays. Les deux chevaux achetés en Normandie effrayèrent aussi beaucoup.

— Si nous achetons ainsi nous-mêmes nos chevaux, dit la société du Ronceret, nous ne les vendrons donc plus à ceux qui les viennent chercher?

Quoique bête, le raisonnement parut profond en ce qu'il empêchait le pays d'accaparer l'argent étranger. Pour la province, la richesse des nations consiste moins dans l'active rotation de l'argent que dans un stérile entassement. Enfin, la meurtrière

prophétie de la vieille fille fut accomplie. Pénélope succomba à la pleurésie qu'elle avait gagnée quarante jours avant le mariage. Rien ne put la sauver. Madame Granson, Mariette, madame du Coudrai, madame du Ronceret, toute la ville remarqua que madame du Bousquier était entrée à l'église *du pied gauche!* présage d'autant plus horrible, que déjà le mot *côté gauche* prenait une acception politique. Le prêtre chargé de lire la formule ouvrit, par hasard, son livre à l'endroit du *De profundis*. Ainsi ce mariage fut accompagné de circonstances si fatales, si orageuses, si foudroyantes, que personne n'en augura bien. Tout alla de mal en pis. Il n'y eut point de noces, car les nouveaux mariés partirent pour le Prébaudet. Les coutumes parisiennes allaient donc triompher des coutumes provinciales, se disait-on. Le soir, Alençon commenta toutes ces niaiseries, et il y eut un déchaînement assez général chez les personnes qui comptaient sur une de ces noces de Gamache qui se font toujours en province, et que la société considère comme lui étant dues. La noce de Mariette et de Jacquelin se fit gaîment; ce furent les deux seules personnes qui contredirent les sinistres prophéties.

Du Bousquier voulut employer le gain fait sur sa maison à restaurer et moderniser l'hôtel Cormon; il avait décidé de passer deux saisons au Prébaudet, et il y emmena son oncle de Sponde. Cette nouvelle répandit l'effroi dans la ville, où chacun pressentit que du Bousquier allait entraîner le pays dans la funeste

voie du comfort. Cette peur s'augmenta quand les gens de la ville aperçurent un matin du Bousquier venant du Prébaudet au Val-Noble pour surveiller ses travaux, dans un tilbury attelé d'un nouveau cheval, ayant à ses côtés René en livrée. Le premier acte de son administration avait été de placer toutes les économies de sa femme *en rentes* sur le grand-livre, lesquelles étaient à 67 fr. 50 cent. Dans l'espace d'une année, pendant laquelle il joua constamment à la hausse, il se fit une fortune personnelle presque aussi considérable que l'était celle de sa femme. Mais ces foudroyans présages, ces innovations perturbatrices furent dépassées par un événement qui se rattachait à ce mariage, et le fit paraître encore plus funeste.

Le soir même de la célébration, Athanase et sa mère se trouvaient, après leur dîner, devant un petit feu de bourrées, nommées des *régalades*, et que la servante leur allumait au dessert dans le salon.

— Eh bien! nous irons ce soir chez monsieur du Ronceret, puisque nous voilà sans mademoiselle Cormon, dit madame Granson. Mon Dieu! je ne m'habituerai jamais à l'appeler madame du Bousquier, ce nom-là me déchire les lèvres.

Athanase regarda sa mère d'un air mélancolique et contraint; il ne pouvait plus sourire, et il voulait comme saluer cette naïve pensée qui pansait sa blessure sans la guérir.

— Maman, dit-il en reprenant un peu de sa voix

d'enfance tant elle était douce, de même qu'il reprenait ce mot abandonné depuis quelques années; ma chère maman, ne sortons pas encore, il fait si bon là, devant ce feu!

La mère entendit, sans la comprendre, cette suprême prière d'une mortelle douleur.

— Restons, mon enfant, dit-elle. J'aime certes mieux causer avec toi, écouter tes projets, que de faire un boston où je puis perdre mon argent.

— Tu es belle ce soir, j'aime à te regarder. Puis je suis dans un courant d'idées qui s'harmonient à ce pauvre petit salon, où nous avons tant souffert.

— Où nous souffrirons encore, mon pauvre Athanase, jusqu'à ce que tes ouvrages réussissent. Moi je suis faite à la misère; mais toi, mon trésor, voir ta belle jeunesse passée sans plaisir! rien que du travail dans ta vie! Cette pensée est une maladie pour une mère, elle me tourmente le soir, et le matin elle me réveille. Mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je fait? de quel crime me punissez-vous!

Elle quitta sa bergère, prit une petite chaise et se colla contre Athanase, de manière à mettre sa tête sur la poitrine de son enfant. Il y a toujours la grâce de l'amour chez une maternité vraie. Athanase baisa sa mère sur les yeux, sur ses cheveux gris, au front, avec la sainte volonté d'appuyer son âme partout où s'appuyaient ses lèvres.

— Je ne réussirai jamais, dit-il.

— Bah! ne vas-tu pas te décourager? Comme tu le dis, la pensée peut tout. Avec dix bouteilles d'en-

cre, dix rames de papier et une volonté forte, Luther a bouleversé l'Europe! Eh bien! tu t'illustreras, et tu feras le bien avec les mêmes moyens qui lui ont servi à faire le mal. N'as-tu pas dit cela? Moi, je t'écoute, vois-tu? je te comprends plus que tu ne le crois, car je te porte encore dans mon sein, et la moindre de tes pensées y retentit comme autrefois le plus léger de tes mouvemens.

— Je ne réussirai pas ici, vois-tu, maman, et je ne veux pas te donner le spectacle de mes déchiremens, de mes luttes, de mes angoisses. Oh! ma mère, laisse-moi quitter Alençon, je veux aller souffrir loin de toi.

— Je veux être toujours à tes côtés, moi, reprit orgueilleusement la mère. Souffrir sans ta mère, ta pauvre mère qui sera ta servante, s'il le faut; qui se cacherait pour ne pas te nuire, si tu le demandais, et qui ne t'accuserait point d'orgueil; non, non, Athanase, nous ne nous séparerons jamais.

Athanase embrassa sa mère avec l'ardeur d'un agonisant qui embrasse la vie.

— Je le veux cependant, reprit-il; sans cela, tu me perdrais... Cette double douleur, la tienne et la mienne, me tuerait. Il vaut mieux que je vive, n'est-ce pas?

Madame Granson regarda son fils d'un air hagard: Voilà donc ce que tu couves! On me le disait bien. Ainsi, tu pars?

— Oui.

— Tu ne partiras pas sans tout me dire, sans me

prévenir. Il te faut un trousseau, de l'argent. J'ai des louis cousus dans mon jupon de dessous, il faut que je te les donne.

Athanase pleura.

— C'est tout ce que je voulais te dire, reprit-il. Maintenant, je vais te conduire chez le président. Allons...

Ils sortirent, Athanase quitta sa mère sur le pas de la porte de la maison où elle allait passer la soirée; il regarda long-temps la lumière qui s'échappait par les fentes des volets; il s'y colla, il éprouva la plus frénétique des joies quand, au bout d'un quart d'heure, il entendit sa mère disant : *grande indépendance en cœur!*

— Pauvre mère! je l'ai trompée, s'écria-t-il en gagnant la rive de la Sarthe.

Il arriva devant le beau peuplier sous lequel il avait tant médité depuis quarante jours, et où il avait apporté deux grosses pierres pour s'asseoir. Il contempla cette belle nature alors éclairée par la lune; il revit en quelques heures tout son avenir de gloire : il passa dans les villes émues à son nom; il entendit les applaudissemens de la foule; il respira l'encens des fêtes, il adora toute sa vie rêvée, il s'élança radieux dans ses radieux triomphes, il se dressa sa statue. Cette magie avait été possible pendant un moment; et maintenant, elle s'était à jamais évanouie. Il évoqua toutes ses illusions pour leur dire adieu dans un dernier banquet olympique. Il s'était attaché à son bel arbre comme

à un ami ; dans ce moment suprême, il l'étreignit ; puis il mit chaque pierre dans chacune des poches de sa redingote, et la boutonna. Il était à dessein sorti sans chapeau. Il alla reconnaître l'endroit profond qu'il avait choisi depuis long-temps ; il s'y glissa résolument en tâchant de ne point faire de bruit, et il en fit très-peu.

Quand, vers neuf heures et demie, madame Granson revint chez elle, sa servante ne lui parla pas d'Athanase, elle lui remit une lettre. Madame Granson l'ouvrit et lut ce peu de mots : *Ma bonne mère, je suis parti ; ne m'en veux pas !*

— Il a fait là un beau coup ! s'écria-t-elle. Et son linge, et de l'argent ! Il m'écrira, j'irai le retrouver. Ces pauvres enfans, ça se croit toujours plus fins que père et mère. Et elle se coucha tranquille.

La Sarthe avait eu dans la matinée précédente une crue prévue par les pêcheurs. Ces crues d'eaux troubles amènent des anguilles entraînées de leurs ruisseaux. Or, un pêcheur avait tendu ses engins dans l'endroit où s'était jeté le pauvre Athanase en croyant qu'on ne le retrouverait jamais. Vers six heures du matin, le pêcheur ramena ce jeune corps. Les deux ou trois amies qu'avait la pauvre veuve employèrent mille précautions pour la préparer à recevoir cette horrible dépouille.

La nouvelle de ce suicide eut, comme on le pense bien, un grand retentissement dans Alençon. La veille, le pauvre homme de génie n'avait pas un seul

protecteur; le lendemain de sa mort, mille voix s'écrièrent : — « Je l'aurais si bien aidé, moi ! » Il est si commode de se poser charitable *gratis* ! Ce suicide fut expliqué par le chevalier de Valois. Le gentilhomme raconta, dans un esprit de vengeance, le naïf, le sincère, le bel amour d'Athanase pour mademoiselle Cormon. Madame Granson, éclairée par le chevalier, se rappela mille petites circonstances, et confirma les récits de monsieur de Valois. L'histoire devint touchante; quelques femmes pleurèrent.

Madame Granson eut une douleur concentrée, muette, qui fut peu comprise. Il est pour les mères en deuil deux genres de douleur. Souvent le monde est dans le secret de leur perte; leur fils apprécié, admiré, jeune ou beau, sur une belle route et voguant vers la fortune, ou déjà glorieux, excite d'universels regrets; le monde s'associe au deuil et l'atténue en l'agrandissant. Mais il y a la douleur des mères qui seules savent ce qu'était leur enfant, qui seules en ont reçu les sourires, qui ont observé seules les trésors de cette vie trop tôt tranchée; cette douleur cache son crêpe dont la douleur fait pâlir celle des autres deuils; mais elle ne se décrit point, et heureusement il est peu de femmes qui sachent quelle corde du cœur est alors à jamais coupée.

Avant que madame du Bousquier ne revînt à la ville, la présidente de Ronceret, l'une de ses bonnes amies, était allée déjà lui jeter ce cadavre sur les roses de sa joie, lui apprendre à quel amour elle s'était refusée; elle lui répandit tout doucettement mille

gouttes d'absinthe sur le miel de son premier mois de mariage. Quand madame du Bousquier rentra dans Alençon, elle rencontra par hasard madame Granson au coin du Val-Noble. Le regard de la mère, mourant de chagrin, atteignit la vieille fille au cœur; c'était à la fois mille malédictions dans une seule, mille flammèches dans un rayon; madame du Bousquier en fut épouvantée; ce regard lui avait prédit, souhaité le malheur.

Le soir même de la catastrophe, madame Granson, l'une des personnes les plus opposées au curé de la ville, et qui tenait pour le desservant de Saint-Léonard, frémit en songeant à l'inflexibilité des doctrines catholiques professées par son propre parti. Après avoir mis elle-même son fils dans un linceul, en pensant à la mère du Sauveur, madame Granson se rendit, l'âme agitée d'une horrible angoisse, à la maison de l'assermenté. Elle trouva le modeste prêtre occupé à emmagasiner les chanvres et les lins, qu'il donnait à filer à toutes les femmes, à toutes les filles pauvres de la ville, afin que jamais les ouvrières ne manquassent d'ouvrage, charité bien entendue qui sauva plus d'un ménage incapable de mendier. Le curé quitta ses chanvres et s'empressa d'emmener madame Granson dans sa salle, où la mère désolée reconnut, en voyant le souper du curé, la frugalité de son propre ménage.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, je viens vous supplier... Elle fondit en larmes sans pouvoir achever.

— Je sais ce qui vous amène, répondit le saint

homme ; mais je me fie à vous, madame, et à votre parente, madame du Bousquier, pour apaiser monseigneur à Séez. Oui, je prierai pour votre malheureux enfant; oui, je dirai des messes; mais évitons tout scandale, et ne donnons pas lieu aux méchans de la ville de se rassembler dans l'église... Moi seul, sans clergé, nuitamment...

— Oui, oui, comme vous voudrez, pourvu qu'il soit en terre sainte! dit la pauvre mère en prenant la main du curé et en la baisant.

Vers minuit donc, une bière fut clandestinement portée à la paroisse par quatre jeunes gens, les camarades les plus aimés d'Athanase. Il s'y trouvait quelques amies de madame Granson, groupes de femmes noires et voilées, puis les sept ou huit jeunes gens qui avaient reçu quelques confidences de ce beau génie expiré. Quatre torches éclairaient la bière couverte d'un crêpe. Le curé, servi par un discret enfant de chœur, dit une messe mortuaire. Puis le suicidé fut conduit sans bruit dans un coin du cimetière, où une croix de bois noirci, sans inscription, indiqua sa place à la mère. Athanase vécut et mourut dans les ténèbres. Aucune voix n'accusa le curé; l'évêque garda le silence. La piété de la mère racheta l'impiété du fils.

Quelque temps après, un soir, la pauvre femme, insensée de douleur, et mue par une de ces inexplicables soifs qu'ont les malheureux de se plonger les lèvres dans leur amer calice, voulut aller voir l'endroit où son fils s'était noyé. Son instinct lui disait

peut-être qu'il y avait des pensées à reprendre sur ce peuplier ; peut-être aussi désirait-elle voir ce que son fils avait vu pour la dernière fois ! Il y a des mères qui mourraient de ce spectacle, d'autres s'y livrent à une sainte adoration. Les patiens anatomistes de la nature humaine ne sauraient trop répéter les vérités contre lesquelles doivent se briser les éducations, les lois et les systèmes philosophiques. Disons-le souvent : il est absurde de vouloir ramener les sentimens à des formules identiques ; en se produisant chez chaque homme, ils se combinent avec les élémens qui lui sont propres, et prennent sa physionomie. Ainsi, l'amour et la douleur offrent des expressions différentes chez chaque être, comme dans tous les lacs l'eau se trouve originalement encadrée ; mais il est déraisonnable de nier un lac qui ne ressemble pas aux autres ; l'on peut seulement mesurer sa contenance, et dire : il y a tant de pieds d'eau. Madame Granson vit de loin une femme qui s'écria : — *C'est donc là !* Une seule personne pleurait là, comme y pleura la mère. Cette créature était Suzanne. Arrivée le matin à l'hôtel du More, elle avait appris la catastrophe. Si le pauvre Athanase avait vécu elle aurait pu faire ce que de nobles personnes, sans argent, rêvent de faire, et ce à quoi ne pensent jamais les riches. Elle eût envoyé quelques mille francs en écrivant dessus : *Argent dû à votre père par un camarade qui vous le restitue.* Cette ruse angélique avait été inventée par Suzanne pendant son voyage.

La courtisane aperçut madame Granson, et s'éloigna précipitamment en lui disant : — *Je l'aimais !* Suzanne, fidèle à sa nature, ne quitta pas Alençon sans changer en fleurs de nénuphar les fleurs d'oranger qui couronnaient la mariée. Elle, la première, déclara que madame du Bousquier ne serait jamais que mademoiselle Cormon. Elle vengea d'un coup de langue Athanase et le chef chevalier de Valois.

Alençon fut témoin d'un suicide continu bien autrement pitoyable, car Athanase fut promptement oublié par la société qui veut et doit promptement oublier ses morts. Le pauvre chevalier de Valois mourut de son vivant : il se suicida tous les matins pendant quatorze ans. Trois mois après le mariage de du Bousquier, la société remarqua, non sans étonnement, que le linge du chevalier devenait roux ; puis ses cheveux furent irrégulièrement peignés. Ébouriffé, le chevalier de Valois n'existait plus ! Quelques dents d'ivoire désertèrent sans que les observateurs du cœur humain pussent découvrir à quel corps elles avaient appartenu, si elles étaient de la légion étrangère ou indigène, végétales ou animales, si l'âge les arrachait au chevalier ou si elles étaient oubliées dans le tiroir de sa toilette. La cravate se roula sur elle-même, indifférente à l'élégance ! Les têtes de nègres pâlirent en s'encrassant, les rides se plissèrent, se noircirent ; la peau se parchemina ; les ongles incultes se bordèrent parfois d'un liséré de velours noir ; le gilet se montra sillonné de roupies oubliées, et qui s'étalèrent comme

des feuilles d'automne; le coton des oreilles ne fut plus que rarement renouvelé; la jaune tristesse siégea sur ce front et glissa des teintes brunes au fond des rides; les ruines si savamment réprimées lézardèrent ce bel édifice et montrèrent combien l'âme a de puissance sur le corps, puisque l'homme blond, le cavalier, le jeune premier mourut quand faillit l'espoir. Jusqu'alors, le nez du chevalier s'était produit sous une forme gracieuse; jamais il n'en était tombé ni pastille noire humide ni goutte d'ambre; mais le nez du chevalier barbouillé de tabac qui débordait sous les narines, et déshonoré par des roupies qui profitaient de la gouttière située au milieu de la lèvre supérieure; ce nez, qui ne se souciait plus de paraître aimable, révéla les énormes soins que le chevalier prenait autrefois de lui-même, et fit comprendre par leur étendue la grandeur, la persistance des desseins de l'homme sur mademoiselle Cormon. Il fut écrasé par un calembour de du Coudrai, qu'il fit d'ailleurs destituer. Ce fut la première vengeance que le bénin chevalier poursuivit; mais ce calembour était assassin et dépassait de cent coudées tous les calembours du conservateur des hypothèques : monsieur du Coudrai, voyant cette révolution nasale, avait nommé le chevalier, Nérestant. Enfin, les anecdotes imitèrent les dents; puis les bons mots devinrent rares; mais l'appétit se soutint, le gentilhomme ne sauva que l'estomac dans ce naufrage de toutes ses espérances; il mangea toujours effroyablement; mais il prépara mollement ses

prises. Vous devinerez tout, en apprenant que monsieur de Valois s'entretint moins fréquemment avec la princesse Goritza. Un jour il vint chez le marquis de Gordes avec un mollet devant son tibia. Cette banqueroute des grâces était horrible, je vous jure; elle frappa tout Alençon. Ce quasi-jeune homme devenu vieillard, ce personnage qui sous l'affaissement de son âme passait de cinquante à quatre-vingt-dix ans, effraya la société. Puis il livra son secret: il avait attendu, guetté mademoiselle Cormon; il avait, chasseur patient, ajusté son coup pendant dix ans, et il avait manqué la bête. Enfin la république impuissante l'emportait sur la vaillante aristocratie et en pleine restauration; la forme triomphait du fond, l'esprit était vaincu par la matière, la diplomatie par l'insurrection. Dernier malheur! une grisette blessée révéla le secret des matinées du chevalier : il passa pour un libertin. Les libéraux lui jetèrent les enfans trouvés de du Bousquier, et le faubourg Saint-Germain d'Alençon les accepta très-orgueilleusement; il en rit, il dit : — *Ce bon chevalier, que vouliez-vous qu'il fît?* Il plaignit le chevalier, le mit dans son giron, ranima ses sourires, et une haine effroyable s'amassa sur la tête de du Bousquier. Onze personnes passèrent aux Gordes et quittèrent le salon Cormon.

Ce mariage eut surtout pour effet de dessiner les partis dans Alençon. La maison de Gordes y figura la haute aristocratie, car les Troisville s'y rattachèrent. La maison Cormon représenta, sous l'habile

influence de du Bousquier, la fatale opinion qui n'était ni vraiment libérale, ni résolument royaliste, et qui enfanta les 221 au jour où la lutte se précisa entre le plus auguste, le plus grand, le seul vrai pouvoir, la *Royauté*, et le plus faux, le plus changeant, le plus oppresseur pouvoir, le pouvoir dit *parlementaire* qu'exercent des assemblées électives. Le salon du Ronceret, secrètement allié au salon Cormon, fut hardiment libéral.

A son retour du Prébaudet, l'abbé de Sponde éprouva de continuelles souffrances qu'il refoula dans son âme et sur lesquelles il se tut devant sa nièce; mais il ouvrit son cœur à mademoiselle de Gordes, à laquelle il avoua que, folie pour folie, il eût préféré le chevalier de Valois à *monsieur du Bousquier*. Jamais le cher chevalier n'aurait eu le mauvais goût de contrarier un pauvre vieillard qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Du Bousquier avait tout détruit au logis. L'abbé dit en roulant de maigres larmes dans ses yeux éteints : — Mademoiselle, je n'ai plus le couvert où je me promène depuis cinquante ans! Mes bien-aimés tilleuls ont été rasés! Au moment de mourir, la république m'apparaît encore sous la forme d'un horrible bouleversement à domicile!

— Il faut pardonner à votre nièce, dit le chevalier de Valois. Les idées républicaines sont la première erreur de la jeunesse : elle cherche la liberté, mais elle trouve le plus horrible des despotismes,

celui de la canaille impuissante ; elle n'est pas punie par où elle a péché.

— Que vais-je devenir dans une maison où dansent des femmes nues peintes sur les murs? Où retrouver les tilleuls sous lesquels je lisais mon bréviaire?

Semblable à Kant qui ne put donner de lien à ses pensées lorsqu'on lui eut abattu le sapin qu'il avait l'habitude de regarder méditant, de même le bon abbé ne put obtenir le même élan dans ses prières en marchant à travers des allées sans ombre. Du Bousquier avait fait planter un jardin anglais !

C'était mieux, disait madame du Bousquier sans le penser, mais l'abbé Couturier l'avait autorisée à commettre beaucoup de choses pour plaire à son mari.

Cette restauration ôta tout son lustre, sa bonhomie, son air patriarcal à la vieille maison. Semblable au chevalier de Valois, dont l'incurie pouvait passer pour une abdication, de même la majesté bourgeoise du salon des Cormon n'exista plus quand il fut blanc et or, meublé d'ottomanes en acajou, et tendu de soie bleue. La salle à manger, ornée à la moderne, rendit les plats moins chauds, on n'y mangeait plus aussi bien. Monsieur du Coudrai prétendit qu'il se sentait les calembours arrêtés dans le gosier par les figures peintes sur les murs, et qui le regardaient dans le blanc des yeux. A l'extérieur, la province y respirait encore ; mais l'intérieur de la maison révélait le fournisseur du Directoire : c'était

le mauvais goût de l'agent de change, des colonnes de stuc, des portes en glace, des profils grecs, des moulures sèches, tous les styles mêlés, une magnificence hors de propos. La ville d'Alençon glosa pendant quinze jours de ce luxe qui parut inouï ; puis quelques mois après, elle en fut orgueilleuse, et plusieurs riches fabricans renouvelèrent leur mobilier et se firent de beaux salons. Les meubles modernes commencèrent à se montrer dans la ville. On y vit des lampes astrales !

L'abbé de Sponde pénétra l'un des premiers les malheurs secrets que ce mariage devait apporter dans la vie intime de sa nièce bien-aimée. Le caractère de simplicité noble qui régissait leur commune existence fut perdu dès le premier hiver, pendant lequel du Bousquier donna deux bals par mois. Entendre les violons et la profane musique des fêtes mondaines dans cette sainte maison ! l'abbé priait à genoux pendant que durait cette joie ! Puis le système politique de ce grave salon fut lentement perverti. Le grand-vicaire devina du Bousquier : il frémit de son ton impérieux ; il aperçut quelques larmes dans les yeux de sa nièce alors qu'elle perdit le gouvernement de sa fortune, et que son mari lui laissa seulement l'administration du linge, de la table et des choses qui sont le lot des femmes. Rose n'eut plus d'ordres à donner. La volonté de monsieur était seule écoutée par Jacquelin, devenu exclusivement cocher, par René le groom, par un chef venu de Paris, car Mariette ne fut plus que fille

de cuisine. Madame du Bousquier n'eut que Josette à régenter. Sait-on combien il en coûte de renoncer aux délicieuses habitudes du pouvoir? Si le triomphe de la volonté est un des enivrans plaisirs de la vie des grands hommes, il est toute la vie des êtres bornés. Il faut avoir été ministre et disgracié pour connaître l'amère douleur qui saisit madame du Bousquier alors qu'elle fut réduite à l'ilotisme le plus complet. Elle montait souvent en voiture contre son gré, elle voyait des gens qui ne lui convenaient pas; elle n'avait plus le maniement de son cher argent, elle qui s'était vue libre de dépenser ce qu'elle voulait, et qui alors ne dépensait rien. Toute limite imposée n'inspire-t-elle pas le désir d'aller au-delà? Les souffrances les plus vives ne viennent-elles pas du libre arbitre contrarié? Ces commencements furent des roses. Chaque concession faite à l'autorité maritale fut alors conseillée par l'amour de la pauvre fille pour son époux. Du Bousquier se comporta d'abord admirablement pour elle; il fut excellent, il lui donna des raisons valables à chaque nouvel empiètement. Cette chambre, si long-temps déserte, entendit le soir la voix des deux époux au coin du feu. Aussi, pendant les deux premières années de son mariage, madame du Bousquier se montra-t-elle très-satisfaite. Elle avait ce petit air délibéré, finaud, qui distingue les jeunes femmes après un mariage d'amour. Le sang ne la tourmentait plus. Cette contenance dérouta les rieurs, démentit les bruits qui couraient sur du Bousquier, et déconcerta les ob-

servateurs du cœur humain. Rose-Marie-Victoire craignait tant, en déplaisant à son époux, en le heurtant, de le désaffectionner, d'être privée de sa compagnie, qu'elle lui aurait sacrifié tout, même son oncle. Les petites joies niaises de madame du Bousquier trompèrent le pauvre abbé de Sponde, qui supporta mieux ses souffrances personnelles en pensant que sa nièce était heureuse. Alençon pensa d'abord comme l'abbé. Mais il y avait un homme plus difficile à tromper que toute la ville! Le chevalier de Valois, réfugié sur le mont sacré de la haute aristocratie, passait sa vie chez les Gordes; il écoutait les médisances et les caquetages, il pensait nuit et jour à ne pas mourir sans vengeance. Il avait abattu l'homme aux calembours, il voulait atteindre du Bousquier au cœur.

Le pauvre abbé comprit les lâchetés du premier et dernier amour de sa nièce; il frémit en devinant la nature hypocrite de son neveu, et ses manœuvres perfides. Quoique du Bousquier se contraignît en pensant à la succession de son oncle, et ne voulût lui causer aucun chagrin, il lui porta un dernier coup qui le mit au tombeau. Si vous voulez expliquer le mot *intolérance* par le mot *fermeté de principes*, si vous ne voulez pas condamner dans l'âme catholique du grand-vicaire le stoïcisme que Walter-Scott vous fait admirer dans l'âme puritaine du père de Jeanie-Deans, si vous voulez reconnaître dans l'église romaine le *potiùs mori quàm fœdari* que vous admirez dans l'opinion républicaine, vous

comprendrez la douleur qui saisit le grand abbé de Sponde alors qu'il vit dans le salon de son neveu le prêtre apostat, renégat, relaps, hérétique, l'ennemi de l'église, le curé fauteur du serment constitutionnel. Du Bousquier, dont la secrète ambition était de régenter le pays, voulut, pour premier gage de son pouvoir, reconcilier le desservant de Saint-Léonard avec le curé de la paroisse, et il atteignit son but. Sa femme crut accomplir une œuvre de paix là où, selon l'incommutable abbé, il y avait trahison. Monsieur de Sponde se vit seul dans sa foi. L'évêque vint chez monsieur du Bousquier, et parut satisfait de la cessation des hostilités. Les vertus de l'abbé François avaient tout vaincu, excepté le Romain Catholique capable de s'écrier avec Corneille :

Mon Dieu ! que de vertus vous me faites haïr !

L'abbé mourut quand expira l'Orthodoxie dans le diocèse.

En 1819, la succession de l'abbé de Sponde porta les revenus territoriaux de madame du Bousquier à vingt-cinq mille livres, sans compter ni le Prébaudet, ni la maison du Val-Noble. Ce fut vers ce temps que du Bousquier rendit à sa femme le capital des économies qu'elle lui avait livrées ; il le lui fit employer à l'acquisition de biens contigus au Prébaudet, et rendit ainsi ce domaine l'un des plus considérables du département, car les terres appartenant à l'abbé de Sponde jouxtaient celles du Prébaudet.

Personne ne connaissait la fortune personnelle de du Bousquier ; il garda tous ses capitaux à Paris, où il faisait quatre voyages par an. Mais à cette époque, il passa pour l'homme le plus riche du département de l'Orne.

Cet homme habile, l'éternel candidat des libéraux, à qui sept ou huit voix manquèrent constamment dans toutes les batailles électorales livrées sous la restauration, et qui ostensiblement répudiait les libéraux en voulant se faire élire comme royaliste ministériel, sans pouvoir jamais vaincre les répugnances de l'administration malgré le secours de la congrégation et de la magistrature ; ce républicain haineux, enragé d'ambition, conçut de lutter avec le royalisme et l'aristocratie dans ce pays, au moment où ils y triomphaient. Du Bousquier s'appuya sur le sacerdoce par les trompeuses apparences d'une piété bien jouée : il accompagna sa femme à la messe, il donna de l'argent pour les couvens de la ville, il soutint la congrégation du Sacré-Cœur, il se prononça pour le clergé dans toutes les occasions où le clergé combattit la ville, le département ou l'État. Secrètement soutenu par les libéraux, protégé par l'Église, demeurant royaliste constitutionnel, il côtoya sans cesse l'aristocratie du département pour la ruiner, et il la ruina. Attentif aux fautes commises par les sommités nobiliaires et par le gouvernement, il réalisa, la bourgeoisie aidant, toutes les améliorations que la noblesse, la pairie et le ministère devaient inspirer, diriger, et qu'ils en-

travaient par suite de la niaise jalousie des pouvoirs en France. L'opinion constitutionnelle l'emporta dans l'affaire du curé, dans l'érection du théâtre, dans toutes les questions d'agrandissement pressenties par du Bousquier qui les faisait proposer par le parti libéral auquel il s'adjoignait au plus fort des débats, en objectant le bien du pays. Du Bousquier industrialisa le département. Il accéléra la prospérité de la province en haine des familles logées sur la route de Bretagne ; il préparait ainsi sa vengeance contre les gens à châteaux, et surtout contre les Gordes, au sein desquels un jour il put enfoncer un poignard envenimé. Il donna des fonds pour relever les manufactures de point d'Alençon ; il raviva le commerce des toiles ; la ville eut une filature. En s'inscrivant ainsi dans tous les intérêts et au cœur de la masse, en faisant ce que la royauté ne faisait point, du Bousquier ne hasardait pas un liard. Soutenu par sa fortune, il pouvait attendre les réalisations que souvent les gens entreprenans mais gênés sont forcés d'abandonner à d'heureux successeurs. Il se posa comme banquier. Ce Laffitte sans générosité commanditait toutes les inventions nouvelles en prenant ses sûretés ; il faisait très-bien ses affaires en faisant le bien public ; il était le moteur des Assurances, le protecteur des nouvelles entreprises de voitures publiques ; il suggérait les pétitions pour demander à l'administration les chemins et les ponts nécessaires. Ainsi prévenu, le gouvernement voyait un empiétement sur son autorité ; les luttes s'enga-

geaient maladroitement, car le bien du pays exigeait que la préfecture cédât. Du Bousquier aigrissait la noblesse de province contre la noblesse de cour et contre la pairie; enfin, il prépara l'effrayante adhésion d'une forte partie du royalisme constitutionnel à la lutte que soutinrent le *Journal des Débats* et monsieur de Chateaubriand contre le trône, ingrate opposition basée sur des intérêts ignobles, et qui fut une des causes du triomphe de la bourgeoisie et du journalisme en 1830.

Aussi, du Bousquier, comme les gens qu'il représente, eut-il le bonheur de voir passer le convoi de la Royauté, sans qu'aucune sympathie l'accompagnât dans la province désaffectionnée par les mille causes qui se trouvent encore incomplètement énumérées ici. Le vieux républicain, chargé de messes, et qui pendant quinze ans avait joué la comédie afin de satisfaire sa *vendetta*, renversa lui-même le drapeau blanc de la mairie, aux applaudissemens du peuple. Aucun homme, en France, ne jeta sur le nouveau trône élevé en août 1830 un regard plus enivré de joyeuse vengeance. Pour lui, l'avènement de la branche cadette était le triomphe de la révolution; pour lui, le triomphe du drapeau tricolore était la résurrection de la Montagne qui, cette fois, allait abattre les gentilshommes par des procédés plus sûrs que celui de la guillotine, en ce que son action serait moins violente. La pairie sans hérédité, la garde nationale qui met sur le même lit de camp l'épicier du coin et le marquis, l'aboli-

tion des majorats réclamée par le plus bourgeois des avocats, l'Église catholique privée de sa suprématie, toutes les inventions législatives d'août 1830 furent pour lui la plus savante application des principes de 1793.

Depuis 1830, cet homme est receveur-général; il s'est appuyé, pour parvenir, sur ses liaisons avec le duc d'Orléans, père du roi Louis-Philippe, et avec monsieur de Folmon, l'ancien intendant de la duchesse douairière d'Orléans. On lui donne quatre-vingt mille livres de rente. Aux yeux de son pays, *monsieur* du Bousquier est un homme de bien, un homme respectable, invariable dans ses principes, intègre, obligeant. Alençon lui doit son association au mouvement industriel qui en fait le premier anneau par lequel la Bretagne se rattachera peut-être un jour à ce qu'on nomme la civilisation moderne. Alençon, qui ne comptait pas en 1816 deux voitures propres, vit en dix ans rouler dans ses rues des calèches, des coupés, des landaus, des cabriolets et des tilburys, sans s'en étonner. Les bourgeois et les propriétaires, effrayés d'abord de voir le prix des choses augmenter, reconnurent plus tard que cette augmentation avait un contre-coup financier dans leurs revenus. Le mot prophétique du président du Ronceret, *du Bousquier est un homme très-fort*, fut adopté par le pays. Mais malheureusement pour sa femme, ce mot était un horrible contre-sens. Le mari ne ressemblait en rien à l'homme public et politique. Ce grand citoyen, si libéral au

dehors, si bonhomme, animé de tant d'amour pour son pays, était despote au logis et parfaitement dénué d'amour conjugal. Cet homme si profondément astucieux, hypocrite, rusé, ce Cromwel du Val-Noble, se comporta dans son ménage comme il se comportait envers l'aristocratie, qu'il caressait pour l'égorger. Comme son ami Bernadotte, il chaussa d'un gant de velours sa main de fer. Sa femme ne lui donna pas d'enfans. Le mot de Suzanne, les insinuations du chevalier de Valois, se trouvaient ainsi justifiées; mais la bourgeoisie libérale, la bourgeoisie royaliste-constitutionnelle, les hobereaux, la magistrature et le parti-prêtre, comme disait le *Constitutionnel*, donnèrent tort à madame du Bousquier. Monsieur du Bousquier l'avait épousée si vieille! disait-on. D'ailleurs quel bonheur pour cette pauvre femme, car à son âge il était si dangereux d'avoir des enfans! Si madame du Bousquier confiait en pleurant ses désespoirs périodiques à madame du Coudrai, à madame du Ronceret, ces dames lui disaient : — Mais vous êtes folle, ma chère, vous ne savez pas ce que vous désirez, un enfant serait votre mort! Puis, beaucoup d'hommes qui rattachaient, comme monsieur du Coudrai, leurs espérances au triomphe de du Bousquier, faisaient chanter ses louanges par leurs femmes. La vieille fille était assassinée par ces phrases cruelles.

— Vous êtes bien heureuse, ma chère, d'avoir épousé un homme capable; vous éviterez les malheurs des femmes qui sont mariées à des gens sans

énergie, incapables de conduire leur fortune, de diriger leurs enfans.

— Votre mari vous rend la reine du pays, ma belle. Il ne vous laissera jamais dans l'embarras, celui-là! Il mène tout dans Alençon.

— Mais je voudrais, disait la pauvre femme, qu'il se donnât moins de peine pour le public, et qu'il...

— Vous êtes bien difficile, ma chère madame du Bousquier, toutes les femmes vous envient votre mari.

Mal jugée par le monde, qui commença par lui donner tort, la chrétienne trouva, dans son intérieur, une ample carrière à déployer ses vertus. Elle vécut dans les larmes et ne cessa d'offrir au monde un visage placide. Pour une âme pieuse, n'était-ce pas un crime que cette pensée qui lui becqueta toujours le cœur : J'aimais le chevalier de Valois, et je suis la femme de du Bousquier! L'amour d'Athanase se dressait aussi sous la forme d'un remords et la poursuivait dans ses rêves. La mort de son oncle, dont les chagrins avaient éclaté, lui rendit son avenir encore plus douloureux, car elle pensa toujours aux souffrances que son oncle dut éprouver en voyant le changement des doctrines politiques et religieuses de la maison Cormon.

Souvent le malheur tombe avec la rapidité de la foudre, comme chez madame Granson; mais il s'étendit, chez la vieille fille, comme une goutte d'huile, qui ne quitte l'étoffe qu'après l'avoir lentement im-

bibée. Le chevalier de Valois fut le malicieux artisan de l'infortune de madame du Bousquier. Il avait à cœur de détromper sa religion surprise; car le chevalier, si expert en amour, devina du Bousquier marié comme il avait deviné du Bousquier garçon. Mais le profond républicain était difficile à surprendre; son salon était naturellement fermé au chevalier de Valois, comme à tous ceux qui, dans les premiers jours de son mariage, avaient renié la maison Cormon. Puis il était supérieur au ridicule, il tenait une immense fortune, il régnait dans Alençon, il se souciait de sa femme comme Richard III se serait soucié de voir crever le cheval à l'aide duquel il aurait gagné la bataille.

Pour plaire à son mari, madame du Bousquier avait rompu avec la maison de Gordes, où elle n'allait plus; mais quand son mari la laissait seule pendant ses séjours à Paris, elle faisait alors une visite à mademoiselle Armande. Or, deux ans après son mariage, précisément à la mort de l'abbé de Sponde, mademoiselle de Gordes aborda madame du Bousquier au sortir de Saint-Léonard, où elles avaient entendu une messe noire, dite pour l'abbé. La généreuse fille crut qu'en cette circonstance elle devait des consolations à l'héritière en pleurs. Elles allèrent ensemble, en causant du cher défunt, de Saint-Léonard au Cours; et du Cours, elles atteignirent l'hôtel de Gordes où mademoiselle Armande entraîna madame du Bousquier par le charme de sa conversation. La pauvre femme désolée aima peut-être à

s'entretenir de son oncle avec une personne que son oncle aimait tant. Puis elle voulut recevoir les complimens du vieux marquis de Gordes qu'elle n'avait pas vu depuis près de trois années. Il était une heure et demie, elle trouva là le chevalier de Valois venu pour dîner, qui, tout en la saluant, lui prit les mains.

— Eh bien! chère vertueuse et bien-aimée dame, lui dit-il d'une voix émue, *nous* avons perdu notre saint ami; nous avons épousé votre deuil; oui, votre perte est aussi vivement sentie ici que chez vous..... mieux, ajouta-t-il en faisant allusion à du Bousquier.

Après quelques paroles d'oraison funèbre où chacun fit sa phrase, le chevalier prit galamment le bras de madame du Bousquier et le mit sur le sien, le pressa fort adorablement et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Êtes-vous heureuse, au moins? dit-il avec une voix paternelle.

— Oui, dit-elle en baissant les yeux.

En entendant ce *oui*, madame de Troisville, la fille de la princesse Scherbellof, et madame Choisnel vinrent se joindre au chevalier, accompagnées de mademoiselle de Gordes. Toutes allèrent se promener dans le jardin en entendant le dîner, sans que madame du Bousquier, hébétée par la douleur, se fût aperçue que les dames et le chevalier menaient une petite conspiration de curiosité. « Nous la tenons, sachons le mot de l'énigme? » était une

phrase écrite dans les regards que ces personnes se jetèrent.

— Pour que votre bonheur fût complet, dit mademoiselle Armande, il vous faudrait des enfans, un beau garçon comme mon neveu...

Une larme roula dans les yeux de madame du Bousquier.

— J'ai entendu dire que vous étiez la seule coupable en cette affaire, que vous aviez peur d'une grossesse? dit le chevalier.

— Moi, dit-elle naïvement, j'achèterais un enfant par cent années d'enfer!

Sur la question ainsi posée, il s'émut une discussion conduite avec une excessive délicatesse par madame la vicomtesse de Troisville et la bonne madame de Choisnel, qui entortillèrent si bien la pauvre vieille fille, qu'elle livra, sans s'en douter, les secrets de son ménage. Mademoiselle Armande avait pris le bras du chevalier et s'était éloignée, afin de laisser les trois femmes causer mariage. Madame du Bousquier fut alors désabusée des mille déceptions de son mariage; et, comme elle était restée *bestiote*, elle amusa ses confidentes par de délicieuses naïvetés. Quoique dans le premier moment le mensonger mariage de mademoiselle Cormon fît rire toute la ville, bientôt initiée aux perfidies de du Bousquier, néanmoins madame du Bousquier gagna l'estime et la sympathie de toutes les femmes. Tant que mademoiselle Cormon avait couru sus au mariage sans réussir à se marier, chacun se moquait

d'elle; mais quand chacun apprit la situation exceptionnelle où la plaçait la sévérité de ses principes religieux, tout le monde l'admira. *Cette pauvre madame du Bousquier* remplaça *cette bonne demoiselle Cormon*. Le chevalier rendit ainsi, pour quelque temps, du Bousquier odieux et ridicule; mais le ridicule finit par s'affaiblir, et quand chacun eut dit son mot sur lui, la médisance se lassa. Puis, à cinquante-sept ans, le muet républicain semblait à beaucoup de personnes avoir droit à la retraite. Cette circonstance envenima la haine que du Bousquier portait à la maison de Gordes à un tel point, qu'elle le rendit impitoyable au jour de la vengeance. Madame du Bousquier reçut l'ordre de ne jamais mettre le pied dans cette maison. Par représailles du tour que lui avait joué le chevalier de Valois, du Bousquier, qui venait de créer *le Courrier de l'Orne*, y fit insérer l'annonce suivante : *Il sera délivré une inscription de mille francs de rente à la personne qui pourra démontrer l'existence d'un monsieur de Pombreton, avant, pendant ou après l'émigration*.

Quoique son mariage fût essentiellement négatif, madame du Bousquier y vit des avantages : ne valait-il pas mieux encore s'intéresser à l'homme le plus remarquable de la ville que de vivre seule? Du Bousquier était encore préférable aux chiens, aux chats, aux serins qu'adorent les célibataires; il portait à sa femme un sentiment plus réel et moins intéressé que ne l'est celui des servantes, des confes-

seurs, et des capteurs de successions. En reconnaissant des péchés innombrables dans tous ses désirs de mariage, peut-être vit-elle dans son mari l'instrument de la colère céleste, et se regarda-t-elle comme justement punie ainsi des malheurs qu'elle avait causés à madame Granson, de la mort anticipée de son oncle, des misères d'Athanase. Obéissant à cette religion qui ordonne de baiser les verges avec lesquelles s'administre la correction, elle vantait son mari, elle l'approuvait publiquement; mais, au confessionnal ou le soir dans ses prières, elle pleurait souvent en demandant pardon à Dieu des apostasies de son mari, qui pensait le contraire de ce qu'il disait, et qui souhaitait la mort de l'aristocratie, celle de l'Église, les deux religions de la maison Cormon. Trouvant en elle-même tous ses sentimens froissés, mais forcée par le devoir à faire le bonheur de son époux, à ne lui nuire en rien, et attachée à lui par une indéfinissable affection que peut-être l'habitude engendra, sa vie fut un contre-sens perpétuel. Elle aimait un homme dont elle haïssait la conduite et les opinions. Elle était aux anges quand du Bousquier mangeait les confitures qu'elle avait faites, quand il trouvait le dîner bon; elle veillait à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. S'il oubliait la bande de son journal sur une table, et que René voulût la jeter, madame disait : — Laissez cela; monsieur ne l'a pas mis là sans intention. Du Bousquier allait-il en voyage? elle s'inquiétait du manteau, du linge; elle prenait pour son bonheur matériel les plus minu-

tieuses précautions. S'il allait au Prébaudet, elle consultait le baromètre dès la veille pour savoir s'il ferait beau. Elle épiait ses volontés dans son regard, à la manière d'un chien qui, tout en dormant, entend et voit son maître. Si le gros du Bousquier, vaincu par cet amour ordonné, la saisissait par la taille, l'embrassait sur le front et lui disait : — Tu es une bonne femme ! des larmes de plaisir venaient aux yeux de la pauvre créature. Il est probable que du Bousquier se croyait obligé à des dédommagemens qui lui conciliaient le respect de Rose-Marie-Victoire, car la vertu catholique n'ordonne pas une dissimulation aussi complète que le fut celle de madame du Bousquier. Mais souvent la sainte femme restait muette en entendant les discours que tenaient chez elle les gens haineux qui se cachaient sous les opinions royalistes-constitutionnelles ; elle frémissait en prévoyant la perte de l'Église ; elle risquait parfois un mot stupide, une observation que du Bousquier coupait en deux par un regard. Les contrariétés de cette existence ainsi tiraillée finirent par hébéter madame du Bousquier, qui trouva plus simple et plus digne de concentrer son intelligence sans la produire au dehors, en se résignant à mener une vie purement animale. Elle eut alors une soumission d'esclave, et regarda comme une œuvre méritoire d'accepter l'abaissement dans lequel la mit son mari. L'accomplissement des volontés maritales ne lui causa jamais le moindre murmure. Un jour arriva donc où cette

brebis craintive chemina dans la voie que lui traça le berger ; elle ne quitta plus le giron de l'Église, elle se livra aux pratiques religieuses les plus sévères, sans penser ni à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres, et offrit la réunion des vertus chrétiennes les plus pures. Du Bousquier fut, certes, l'un des hommes les plus heureux du royaume de France, sans compter ceux de Navarre.

— Elle sera niaise jusqu'à son dernier soupir, dit le cruel conservateur destitué, qui dînait cependant chez elle deux fois par semaine.

Cette histoire serait étrangement incomplète si l'on n'y mentionnait pas la coïncidence de la mort du chevalier de Valois avec la mort de la mère de Suzanne. Le chevalier mourut quand s'exila la monarchie, en août 1830. Il alla se joindre au cortége du roi Charles X à Nonancourt, et l'escorta pieusement jusqu'à Cherbourg avec tous les Troisville et les Gordes. Le vieux gentilhomme avait pris sur lui cinquante mille francs, somme à laquelle montaient ses économies et le prix de sa rente ; il l'offrit à l'un des fidèles amis du roi pour la lui transmettre, en objectant sa mort prochaine, en disant que cette somme venait des bontés de Sa Majesté, qu'enfin l'argent du dernier des Valois appartenait à la couronne par droit d'aubaine. On ne sait si la ferveur de ce zèle vainquit les répugnances du Bourbon qui abandonnait son beau royaume de France sans en emporter un liard, et qui fut certes attendri par le dévouement du chevalier ; mais il est certain que Cé-

sarine, légataire universelle de monsieur de Valois, recueillit à peine six cents livres de rente. Le chevalier revint à Alençon aussi cruellement atteint par la douleur que par la fatigue, et il expira quand Charles X toucha la terre étrangère.

Madame du Valnoble et son protecteur, qui craignait alors les vengeances du parti libéral, se trouvèrent heureux d'avoir un prétexte de venir incognito dans le village où mourut la mère de Suzanne. A la vente qui eut lieu par suite du décès du chevalier de Valois, Suzanne, désirant un souvenir de son premier et bon ami, fit pousser sa tabatière jusqu'au prix excessif de mille francs; le portrait de la princesse Goritza valait à lui seul cette somme. Deux ans après, un jeune élégant qui avait entrepris une collection des belles tabatières du dernier siècle, obtint de Suzanne celle du chevalier, que recommande une façon merveilleuse. Ce bijou, confident des plus belles amours du monde, et le plaisir de toute une vieillesse, se trouve donc exposé dans une espèce de musée privé. Si les morts savent ce qui se fait après eux, la tête du chevalier doit en ce moment rougir à gauche.

Quand cette histoire n'aurait d'autre effet que d'inspirer aux possesseurs de quelques reliques adorées une sainte peur, et les faire recourir à un codicille pour statuer immédiatement sur le sort de ces précieux souvenirs d'un bonheur qui n'est plus, en les léguant à des mains fraternelles, elle aurait rendu d'énormes services à la portion chevaleresque

et amoureuse du public ; mais elle renferme une moralité bien plus élevée. Cette histoire ne démontre-t-elle pas la nécessité d'un enseignement nouveau ? N'invoque-t-elle pas de la sollicitude si éclairée de monsieur le ministre de l'instruction publique, la création de chaires d'anthropologie, science dans laquelle l'Allemagne nous devance ? Les mythes modernes sont encore moins compris que les mythes anciens ; et cependant nous sommes dévorés par les mythes, ils nous pressent de toutes parts ; ils servent à tout, ils expliquent tout ; ils sont, selon l'École Humanitaire, les flambeaux de l'histoire ; ils doivent sauver les empires de toute révolution, pour peu que les professeurs d'histoire fassent descendre les symboles expliqués dans les masses départementales ! Si mademoiselle Cormon eût été lettrée, s'il eût existé dans le département de l'Orne un professeur d'anthropologie, enfin si elle avait lu l'Arioste, les effroyables malheurs de sa vie conjugale eussent-ils jamais eu lieu ? Elle aurait peut-être recherché pourquoi le poëte italien nous montre Angélique préférant Médor, qui était un blond chevalier de Valois, à Roland, dont la jument était morte, et qui ne savait que se mettre en fureur. Médor ne serait-il pas la figure mythique des courtisans de la royauté féminine, et Roland le mythe des révolutions désordonnées, furieuses, impuissantes, qui détruisent tout sans rien produire ? Nous publions, en en déclinant la responsabilité, cette opinion d'un élève du grand Ballanche.

Aucun renseignement ne nous est parvenu sur les petites têtes de nègres en diamants. Vous pouvez voir madame du Valnoble à l'Opéra. Grâce à la première éducation que lui a donnée le chevalier de Valois, elle a presque l'air d'une femme comme il faut.

Madame du Bousquier vit encore; n'est-ce pas dire qu'elle souffre toujours? En atteignant à l'âge de soixante ans, époque à laquelle les femmes se permettent des aveux, elle a dit en confidence à madame de Coudrai dont le mari retrouva sa place en août 1830, qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.

Paris, octobre 1836.

LA GRENADIÈRE.

La Grenadière est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du pont de Tours. En cet endroit, la rivière, large comme un lac, est parsemée d'îles vertes, et bordée par une roche sur laquelle sont assises plusieurs maisons de campagne, toutes bâties en pierre blanche, entourées de clos de vigne et de jardins où les plus beaux fruits du monde mûrissent à l'exposition du midi. Patiemment terrassés par plusieurs générations, les creux du rocher réfléchissent les rayons du soleil, et permettent de cultiver en pleine terre, à la faveur d'une température factice, les productions des plus chauds climats. Dans une des moins profondes anfractuosités qui découpent cette colline, s'élève la flèche aiguë de Saint-Cyr, petit village duquel dépendent toutes ces maisons éparses. Puis, un peu plus loin, la Choisille se jette dans la Loire par une grasse vallée qui interrompt ce long coteau.

La Grenadière, sise à mi-côte du rocher, à une centaine de pas de l'église, est un de ces vieux logis

âgés de deux ou trois cents ans qui se rencontrent en Touraine dans chaque jolie situation. Une cassure de roc a favorisé la construction d'une rampe qui arrive en pente douce sur la *levée*, nom donné dans le pays à la digue établie au bas de la côte pour maintenir la Loire dans son lit, et sur laquelle passe la grande route de Paris à Nantes.

En haut de la rampe est une porte, où commence un petit chemin pierreux, ménagé entre deux terrasses, espèces de fortifications garnies de treilles et d'espaliers, destinées à empêcher l'éboulement des terres. Ce sentier pratiqué au pied de la terrasse supérieure, et presque caché par les arbres de celle qu'il couronne, mène à la maison par une pente rapide, en laissant voir la rivière, dont l'étendue s'agrandit à chaque pas. Ce chemin creux est terminé par une seconde porte de style gothique, cintrée, chargée de quelques ornemens simples, mais en ruine, couverte de giroflées sauvages, de lierres, de mousses et de pariétaires. Ces plantes indestructibles décorent les murs de toutes les terrasses, d'où elles sortent par la fente des assises, en dessinant à chaque nouvelle saison de nouvelles guirlandes de fleurs.

En franchissant cette porte vermoulue, un petit jardin, conquis sur le rocher par une dernière terrasse dont la vieille balustrade noire domine toutes les autres, offre à la vue son gazon orné de quelques arbres verts et d'une multitude de rosiers et de fleurs. Puis, en face du portail, à l'autre extré-

mité de la terrasse, est un pavillon de bois appuyé sur le mur voisin, et dont les poteaux sont cachés par des jasmins, des chèvre-feuilles, de la vigne et des clématites.

Au milieu de ce dernier jardin, s'élève la maison sur un perron voûté, couvert de pampres, et sur lequel se trouve la porte d'une vaste cave creusée dans le roc. Le logis est entouré de treilles et de grenadiers en pleine terre ; de là vient le nom donné à cette closerie. La façade est composée de deux larges fenêtres séparées par une porte bâtarde très-rustique, et de trois mansardes prises sur un toit d'une élévation prodigieuse relativement au peu de hauteur du rez-de-chaussée. Ce toit à deux pignons est couvert en ardoises. Les murs du bâtiment principal sont peints en jaune ; et la porte, les contrevens d'en bas, les persiennes des mansardes sont vertes.

En entrant, vous trouverez un petit palier où commence un escalier tortueux, dont le système change à chaque tournant ; il est en bois presque pourri ; sa rampe, creusée en forme de vis, a été brunie par un long usage. A droite, est une vaste salle à manger boisée à l'antique, dallée en carreau blanc fabriqué à Château-Regnault ; puis, à gauche, un salon de pareille dimension, sans boiseries, mais tendu d'un papier aurore à bordure verte. Aucune des deux pièces n'est plafonnée ; les solives sont en bois de noyer, et les interstices remplis d'un torchis blanc fait avec de la bourre.

Au premier étage, il y a deux grandes chambres

dont les murs sont blanchis à la chaux ; les cheminées en pierre y sont moins richement sculptées que celles du rez-de-chaussée. Toutes les ouvertures sont exposées au midi. Au nord il n'y a qu'une seule porte, donnant sur les vignes et pratiquée derrière l'escalier.

A gauche de la maison, est adossée une construction en colombage, dont les bois sont extérieurement garantis de la pluie et du soleil par des ardoises qui dessinent sur les murs de longues lignes bleues, droites ou transversales. La cuisine, placée dans cette espèce de chaumière, communique intérieurement avec la maison ; mais elle a néanmoins une entrée particulière, élevée de quelques marches, au bas desquelles se trouve un puits profond, surmonté d'une pompe champêtre enveloppée de sabines, de plantes aquatiques et de hautes herbes.

Cette bâtisse récente prouve que la Grenadière était jadis un simple *vendangeoir*. Les propriétaires y venaient de la ville, dont elle est séparée par le vaste lit de la Loire, seulement pour faire leur récolte ou quelque partie de plaisir. Ils y envoyaient dès le matin leurs provisions, et n'y couchaient guère que pendant le temps des vendanges. Mais les Anglais sont tombés comme un nuage de sauterelles sur la Touraine, et il a bien fallu compléter la Grenadière pour la leur louer. Heureusement, ce moderne appendice est dissimulé sous les premiers tilleuls d'une allée plantée dans un ravin, au bas des vignes.

Le vignoble, qui peut avoir deux arpens, s'élève au-dessus de la maison, et la domine entièrement par une pente si raide, qu'il est très-difficile de la gravir. A peine y a-t-il entre la maison et cette colline verdie par des pampres traînans un espace de cinq pieds, toujours humide et froid, espèce de fossé plein de végétation vigoureuse, où tombent, par les temps de pluie, les engrais de la vigne, qui vont enrichir le sol des jardins soutenus par la terrasse à balustrade.

La maison du closier chargé de faire les façons de la vigne est adossée au pignon de gauche; elle est couverte en chaume, et fait en quelque sorte le pendant de la cuisine.

La propriété est entourée de murs et d'espaliers; la vigne est plantée d'arbres fruitiers de toute espèce; enfin pas un pouce de ce terrain précieux n'est perdu pour la culture. Si l'homme néglige un aride quartier de roche, la nature y jette soit un figuier, soit des fleurs champêtres, ou quelques fraisiers abrités par des pierres.

En aucun lieu du monde vous ne rencontreriez une demeure tout à la fois si modeste et si grande, si féconde en fructifications, en parfums, si riche en points de vue. Elle est, au cœur de la Touraine, une petite Touraine où toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays sont complétement représentés. Ce sont les raisins de chaque contrée, les figues, les pêches, les poires de toutes les espèces, et des melons en plein champ aussi bien

que la réglisse, les genêts d'Espagne, les lauriers-roses de l'Italie et les jasmins des Açores.

La Loire est à vos pieds. Vous la dominez d'une terrasse élevée de trente toises au-dessus de ses eaux capricieuses, dont, le soir, vous respirez la brise venue fraîche de la mer et parfumée dans sa route par les fleurs de longues levées. Un nuage errant qui, à chaque pas dans l'espace, change de couleur et de forme, sous un ciel parfaitement bleu, donne mille aspects nouveaux à chaque détail des paysages magnifiques qui s'offrent aux regards, en quelque endroit que vous vous placiez. De là, les yeux embrassent d'abord la rive gauche de la Loire depuis Amboise; la fertile plaine où s'élèvent Tours, ses faubourgs, ses fabriques, le Plessis; puis, une partie de la rive gauche qui, depuis Vouvray jusqu'à Saint-Symphorien, décrit un demi-cercle de rochers pleins de joyeux vignobles. La vue n'est bornée que par les riches coteaux du Cher, horizon bleuâtre, chargé de parcs et de châteaux. Enfin, à l'ouest, l'âme se perd dans le fleuve immense sur lequel naviguent à toute heure les bateaux à voiles blanches, enflées par les vents qui règnent presque toujours dans ce vaste bassin.

Un prince peut faire sa *villa* de la Grenadière, et un poëte son logis; deux amans y verront le plus doux refuge : elle est la demeure d'un bon bourgeois de Tours. Elle a des poésies pour toutes les imaginations; pour les plus humbles et les plus froides, comme pour les plus élevées et les plus passionnées.

Personne n'y reste sans y sentir l'atmosphère du bonheur, sans y comprendre toute une vie tranquille, dénuée d'ambition, de soins. La rêverie est dans l'air, dans le murmure des flots; les sables parlent; ils sont tristes ou gais, dorés ou ternes; tout est mouvement autour du possesseur de cette vigne, immobile au milieu de ses fleurs vivaces et de ses fruits appétissans.

Un Anglais donne mille francs pour habiter pendant six mois cette humble maison; mais il s'engage à en respecter les récoltes : s'il veut les fruits, il en double le loyer; si le vin lui fait envie, il double encore la somme. Que vaut donc la Grenadière avec sa rampe, son chemin creux, sa triple terrasse, ses deux arpens de vigne, ses balustrades de rosiers fleuris, son vieux perron, sa pompe, ses clématites échevelées et ses arbres cosmopolites? N'offrez pas de prix! La Grenadière ne sera jamais à vendre. Achetée une fois en 1690, et laissée à regret pour quarante mille francs, comme un cheval favori abandonné par l'Arabe du désert, elle est restée dans la même famille dont elle est l'orgueil, le joyau patrimonial, le Régent. Voir, n'est-ce pas avoir? a dit un poëte. De là, vous voyez trois vallées de la Touraine et sa cathédrale suspendue dans les airs comme un ouvrage en filigrane. Peut-on payer de tels trésors? Pourrez-vous jamais payer la santé que vous recouvrerez là, sous les tilleuls?

Au mois de mars de l'année 1819, une dame, accompagnée d'une femme de charge et de deux en-

fans, dont le plus jeune paraissait avoir huit ans, et l'autre environ treize, vint à Tours y chercher une habitation. Elle vit la Grenadière et la loua. Peut-être la distance qui la séparait de la ville la décida-t-elle à s'y loger. Le salon lui servit de chambre à coucher; elle mit chaque enfant dans une des pièces du premier étage, et la femme de charge coucha dans un petit cabinet ménagé au-dessus de la cuisine. La salle à manger devint le salon commun à la petite famille et le lieu de réception. La maison fut meublée très-simplement, mais avec goût; il n'y eut rien d'inutile, ni rien qui sentît le luxe. Les meubles choisis par l'inconnue étaient en noyer, sans aucun ornement. La propreté, l'accord régnant entre l'intérieur et l'extérieur du logis en firent tout le charme.

Il fut donc assez difficile de savoir si madame Willemsens (nom que prit l'étrangère) appartenait à la riche bourgeoisie, à la haute noblesse ou à certaines classes équivoques de l'espèce féminine. Sa simplicité donnait matière aux suppositions les plus contradictoires; mais ses manières pouvaient confirmer celles qui lui étaient favorables. Aussi, peu de temps après son arrivée à Saint-Cyr, sa conduite réservée excita-t-elle l'intérêt des personnes oisives, habituées à observer en province tout ce qui semble devoir animer la sphère étroite où elles vivent.

Madame Willemsens était une femme d'une taille assez élevée, mince et maigre, mais délicatement faite. Elle avait de jolis pieds, plus remarquables

par la grâce avec laquelle ils étaient attachés que par leur étroitesse, mérite vulgaire; puis des mains qui semblaient belles sous le gant. Quelques rougeurs foncées et mobiles couperosaient son teint blanc, jadis frais et coloré. Des rides précoces flétrissaient un front de forme élégante, couronné par de beaux cheveux châtains, bien plantés, et toujours tressés en deux nattes circulaires, coiffure de vierge qui seyait à sa physionomie mélancolique. Ses yeux noirs, fortement cernés, creusés, pleins d'une ardeur fiévreuse, affectaient un calme menteur; et, par momens, si elle oubliait l'expression qu'elle s'était imposée, il s'y peignait de secrètes angoisses. Son visage ovale était un peu long; mais peut-être, autrefois, le bonheur et la santé lui donnaient-ils de justes proportions. Un faux sourire, empreint d'une tristesse douce, errait habituellement sur ses lèvres pâles; néanmoins sa bouche s'animait et son sourire exprimait les délices du sentiment maternel, quand les deux enfans, dont elle était toujours accompagnée, la regardaient ou lui faisaient une de ces questions intarissables et oiseuses, qui, toutes, ont un sens pour une mère. Sa démarche était lente et noble.

Elle conserva la même mise avec une constance qui annonçait l'intention formelle de ne plus s'occuper de sa toilette et d'oublier le monde, dont elle voulait sans doute être oubliée. Elle avait une robe noire, très-longue, serrée par un ruban de moire; et, par-dessus, en guise de châle, un fichu de ba-

tiste, à large ourlet, dont les deux bouts étaient négligemment passés dans sa ceinture. Chaussée avec un soin qui dénotait des habitudes d'élégance, elle portait des bas de soie gris qui complétaient la teinte de deuil répandue dans ce costume de convention. Enfin son chapeau, de forme anglaise et invariable, était en étoffe grise et orné d'un voile noir.

Elle paraissait être d'une extrême faiblesse et très-souffrante. Sa seule promenade consistait à aller de la Grenadière au pont de Tours ; ou, quand la soirée était calme, elle venait avec les deux enfans respirer l'air frais de la Loire et admirer les effets produits par le soleil couchant dans ce paysage aussi vaste que l'est celui de la baie de Naples ou du lac de Genève.

Durant le temps de son séjour à la Grenadière, elle ne se rendit que deux fois à Tours : ce fut d'abord pour prier le principal du collége de lui indiquer les meilleurs maîtres de latin, de mathématiques et de dessin ; puis pour déterminer avec les personnes qui lui furent désignées, soit le prix de leurs leçons, soit les heures auxquelles ces leçons pourraient être données aux enfans. Mais il lui suffisait de se montrer une ou deux fois par semaine, le soir, sur le pont, pour exciter l'intérêt de presque tous les habitans de la ville qui s'y promènent habituellement.

Cependant, malgré l'espèce d'espionnage innocent que créent en province le désœuvrement et l'inquiète curiosité des principales sociétés, personne ne

put obtenir de renseignemens certains sur le rang que l'inconnue occupait dans le monde, ni sur sa fortune, ni même sur son état véritable. Seulement, le propriétaire de la Grenadière apprit à quelques-uns de ses amis le nom, sans doute vrai, sous lequel madame Willemsens avait contracté son bail. Elle s'appelait Marie Willemsens, comtesse de Brandon. Ce nom devait être celui de son mari. Plus tard, les derniers événemens de cette histoire confirmèrent la véracité de cette révélation; mais elle n'eut de publicité que dans le monde de commerçans fréquenté par le propriétaire. Ainsi madame Willemsens demeura constamment un mystère pour les gens de la bonne compagnie, et tout ce qu'elle leur permit de deviner en elle fut une nature distinguée, des manières simples, délicieusement naturelles, et un son de voix d'une douceur angélique.

Sa profonde solitude, sa mélancolie, et sa beauté si passionnément obscurcie, à demi flétrie même, avaient tant de charmes, que plusieurs jeunes gens s'éprirent d'elle; mais plus leur amour fut sincère, moins il fut audacieux; puis elle était imposante; il était difficile d'oser lui parler. Enfin si quelques hommes hardis lui écrivirent, leurs lettres durent être brûlées sans avoir été ouvertes. Madame Willemsens jetait au feu toutes celles qu'elle recevait, comme si elle eût voulu passer, sans le plus léger souci, le temps de son séjour en Touraine. Elle semblait être venue dans sa ravissante retraite pour se livrer tout entière au bonheur de vivre. Les trois

maîtres auxquels l'entrée de la Grenadière fut permise parlèrent avec une sorte d'admiration respectueuse du tableau touchant que présentait l'union intime et sans nuages de ces enfans et de cette dame.

Les deux enfans excitèrent également beaucoup d'intérêt, et les mères ne pouvaient pas les regarder sans envie. Tous deux ressemblaient à madame Willemsens, qui était en effet leur mère. Ils avaient l'un et l'autre ce teint transparent et ces vives couleurs, ces yeux purs et humides, ces longs cils, cette fraîcheur de formes qui impriment tant d'éclat aux beautés de l'enfance.

L'aîné, nommé Louis-Gaston, avait les cheveux noirs et un regard plein de hardiesse. Tout en lui dénotait une santé robuste, de même que son front large et haut, heureusement bombé, semblait trahir un caractère énergique. Il était leste, adroit dans ses mouvemens, bien découplé, n'avait rien d'emprunté, ne s'étonnait de rien, et paraissait réfléchir sur tout ce qu'il voyait.

L'autre, nommé Marie-Gaston, était presque blond, quoique, parmi ses cheveux, quelques mèches fussent déjà cendrées et prissent la couleur des cheveux de sa mère. Marie avait les formes grêles, la délicatesse de traits, la finesse gracieuse qui charmaient tant dans madame Willemsens. Il paraissait maladif; ses yeux gris lançaient un regard doux; ses couleurs étaient pâles; il y avait de la femme en lui. Sa mère lui conservait encore la collerette brodée, les longues boucles frisées, et la pe-

tite veste ornée de brandebourgs et d'olives qui revêt un jeune garçon d'une grâce indicible, et trahit ce plaisir de parure tout féminin dont s'amuse la mère autant que l'enfant peut-être. Ce joli costume contrastait avec la veste simple de l'aîné, sur laquelle se rabattait le col tout uni de sa chemise.

Les pantalons, les brodequins, la couleur des habits étaient semblables, et annonçaient deux frères, aussi bien que leur ressemblance. Il était impossible en les voyant de n'être pas touché des soins de Louis pour Marie. L'aîné avait pour le second quelque chose de paternel dans le regard; et Marie, malgré l'insouciance du jeune âge, semblait pénétré de reconnaissance pour Louis : c'étaient deux petites fleurs à peine séparées de leur tige, agitées par la même brise, éclairées par le même rayon de soleil : l'une colorée, l'autre étiolée à demi. Un mot, un regard, une inflexion de voix de leur mère suffisait pour les rendre attentifs, leur faire tourner la tête, écouter, entendre un ordre, une prière, une recommandation, et obéir. Madame Willemsens leur faisait toujours comprendre ses désirs, sa volonté, comme s'il y eût eu entre eux une pensée commune.

Quand ils étaient, pendant la promenade, occupés à jouer en avant d'elle, cueillant une fleur, examinant un insecte, elle les contemplait avec un attendrissement si profond, que le passant le plus indifférent se sentait ému, s'arrêtait pour voir les enfans, leur sourire, et saluer la mère par un coup d'œil ami. Qui n'eût pas admiré l'exquise propreté

de leurs vêtemens, leur joli son de voix, la grâce de leurs mouvemens, leur physionomie heureuse, et l'instinctive noblesse qui révélait en eux une éducation soignée dès le berceau ? Ces enfans semblaient n'avoir jamais ni crié, ni pleuré. Leur mère avait comme une prévoyance électrique de leurs désirs, de leurs douleurs, les prévenant, les calmant sans cesse. Elle paraissait craindre une de leurs plaintes plus que sa condamnation éternelle. Tout dans ces enfans était un éloge pour leur mère; et le tableau de leur triple vie, qui semblait une même vie, faisait naître des demi-pensées, vagues et caressantes, image de ce bonheur que nous rêvons de goûter dans un monde meilleur.

L'existence intérieure de ces trois créatures si harmonieuses s'accordait avec les idées que l'on concevait à leur aspect; c'était la vie d'ordre, régulière et simple qui convient à l'éducation des enfans. Tous deux se levaient une heure après la venue du jour, récitaient d'abord une courte prière, habitude de leur enfance, paroles vraies, dites pendant sept ans sur le lit de leur mère, commencées et finies entre deux baisers. Puis, les deux frères, accoutumés sans doute à ces soins minutieux de la personne, si nécessaires à la santé du corps, à la pureté de l'âme, et qui donnent en quelque sorte la conscience du bien-être, faisaient une toilette aussi scrupuleuse que peut l'être celle d'une jolie femme. Ils ne manquaient à rien, tant ils avaient peur, l'un et l'autre, d'un reproche, quelque tendrement qu'il

leur fût adressé par leur mère, quand, en les embrassant, elle leur disait au déjeûner, suivant la circonstance :

— Mes chers anges, où donc avez-vous pu déjà vous noircir les ongles?

Alors, tous deux descendaient au jardin, y secouaient les impressions de la nuit dans la rosée et la fraîcheur, en attendant que la femme de charge eût préparé le salon commun où ils allaient étudier leurs leçons jusqu'au lever de leur mère. Mais, de moment en moment, ils en épiaient le réveil, quoiqu'ils ne dussent entrer dans sa chambre qu'à une heure convenue. Cette irruption matinale, toujours faite en contravention au pacte primitif, était toujours une scène délicieuse et pour eux et pour madame Willemsens. Marie sautait sur le lit pour passer ses bras autour de son idole, tandis que Louis, agenouillé au chevet, prenait la main de sa mère. Alors c'étaient des interrogations inquiètes comme un amant en trouve pour sa maîtresse; puis des rires d'anges, des caresses tout à la fois passionnées et pures, des silences éloquens, des bégaiemens, des histoires enfantines, interrompues et reprises par des baisers, rarement achevées, toujours écoutées.

— Avez-vous bien travaillé? demandait la mère, mais d'une voix douce et amie, prête à plaindre la fainéantise comme un malheur, prête à lancer un regard mouillé de larmes à celui qui se trouvait content de lui-même.

Elle savait que ses enfans étaient animés par le désir de lui plaire. Eux savaient que leur mère ne vivait que pour eux, les conduisait dans la vie avec toute l'intelligence de l'amour, et leur donnait toutes ses pensées, toutes ses heures. Un sens merveilleux qui n'est encore ni l'égoïsme, ni la raison, qui est peut-être le sentiment dans sa première candeur, apprend aux enfans s'ils sont ou non l'objet de soins exclusifs, et si l'on s'occupe d'eux avec bonheur. Les aimez-vous bien? alors ces chères créatures, toute franchise et toute justice, sont admirablement reconnaissantes. Elles aiment avec passion, avec jalousie, ont les délicatesses les plus gracieuses, trouvent à dire les mots les plus tendres; elles sont confiantes et elles croient en tout, à vous. Aussi peut-être n'y a-t-il pas de mauvais enfans sans mauvaises mères; car l'affection qu'ils ressentent est toujours en raison de celle qu'ils ont éprouvée, des premiers soins qu'ils ont reçus, des premiers mots qu'ils ont entendus, des premiers regards où ils ont cherché l'amour et la vie. Alors tout devient attrait ou tout est répulsion. Dieu a mis les enfans au sein de la mère pour lui faire comprendre qu'ils devaient y rester long-temps. Cependant il se rencontre des mères cruellement méconnues, de tendres cœurs, sublimes de tendresse et constamment froissés; effroyables ingratitudes, qui prouvent combien il est difficile d'établir des principes absolus en fait de sentiment.

Il ne manquait dans le cœur de cette mère et dans

ceux de ses fils aucun des mille liens qui devaient les attacher les uns aux autres. Seuls sur la terre, ils y vivaient de la même vie et se comprenaient bien. Quand au matin madame Willemsens demeurait silencieuse, Louis et Marie se taisaient, en respectant même les pensées qu'ils ne partageaient pas. Mais l'aîné, doué d'une pensée déjà forte, ne se contentait jamais des assurances de bonne santé que lui donnait sa mère, il en étudiait le visage avec une sombre inquiétude, ignorant le danger, mais le pressentant lorsqu'il voyait, autour de ses yeux cernés, des teintes violettes, lorsqu'il apercevait leurs orbites plus creuses, et les rougeurs du visage plus enflammées. Plein d'une sensibilité vraie, il devinait quand les jeux de Marie commençaient à la fatiguer, et alors il savait dire à son frère :

— Viens, Marie, allons déjeûner, j'ai faim !

Mais en atteignant la porte, il se retournait pour saisir l'expression de la figure de sa mère qui pour lui trouvait encore un sourire; et souvent même des larmes roulaient dans ses yeux, quand un geste de son enfant lui révélait un sentiment exquis, une précoce entente de la douleur.

Le temps destiné au premier déjeûner de ses enfans et à leur récréation était employé par madame Willemsens à sa toilette; car elle avait de la coquetterie pour ses chers petits. Elle voulait leur plaire, leur agréer en toute chose, être pour eux gracieuse à voir, être pour eux attrayante comme un doux parfum auquel on revient toujours.

Elle se tenait toujours prête pour les répétitions qui avaient lieu entre dix et trois heures, mais qui étaient interrompues à midi par un second déjeûner fait en commun sous le pavillon du jardin. Après ce repas, une heure était accordée aux jeux, pendant laquelle l'heureuse mère, la pauvre femme restait couchée sur un long divan placé dans ce pavillon d'où l'on découvrait cette douce Touraine incessamment changeante, sans cesse rajeunie par les mille accidens du jour, du ciel, de la saison. Ses deux enfans trottaient à travers le clos, grimpaient sur les terrasses, couraient après les lézards, groupés eux-mêmes et agiles comme le lézard; ils admiraient des graines, des fleurs, étudiaient des insectes, et venaient demander raison de tout à leur mère. Alors c'étaient des allées et venues perpétuelles au pavillon. A la campagne, les enfans n'ont pas besoin de jouets, tout leur est occupation.

Madame Willemsens assistait aux leçons en faisant de la tapisserie. Elle restait silencieuse, ne regardait ni les maîtres ni les enfans, elle écoutait avec attention comme pour tâcher de saisir le sens des paroles et savoir vaguement si Louis acquérait de la force. Embarrassait-il son maître par une question, et accusait-il ainsi un progrès? alors ses yeux s'animaient, elle souriait, elle lui lançait un regard empreint d'espérance. Elle exigeait peu de chose de Marie. Ses vœux étaient pour l'aîné, auquel elle témoignait une sorte de respect, employant tout son tact de femme et de mère à lui élever l'âme, à lui

donner une haute idée de lui-même. Cette conduite cachait une pensée secrète que l'enfant devait comprendre un jour et qu'il comprit.

Après chaque leçon, elle reconduisait les maîtres jusqu'à la première porte ; et là, leur demandait consciencieusement compte des études de Louis. Elle était si affectueuse et si engageante que les répétiteurs lui disaient la vérité, pour l'aider à faire travailler Louis sur les points où il leur paraissait faible.

Le dîner venait ; puis, le jeu, la promenade ; enfin le soir, les leçons s'apprenaient.

Telle était leur vie, vie uniforme, mais pleine, où le travail et les distractions heureusement mêlés ne laissaient aucune place à l'ennui. Les découragemens et les querelles étaient impossibles. L'amour sans bornes de la mère rendait tout facile. Elle avait donné de la discrétion à ses deux fils en ne leur refusant jamais rien ; du courage, en les louant à propos ; de la résignation en leur faisant apercevoir la nécessité sous toutes ses formes ; elle en avait développé, fortifié l'angélique nature avec un soin de fée. Parfois, quelques larmes humectaient ses yeux ardens, quand, en les voyant jouer, elle pensait qu'ils ne lui avaient pas causé le moindre chagrin. Un bonheur étendu, complet, ne nous fait ainsi pleurer que parce qu'il est une image du ciel, dont nous avons tous de confuses perceptions. Elle passait des heures délicieuses couchée sur son canapé champêtre, voyant un beau jour, une grande éten-

due d'eau, un pays pittoresque, entendant la voix de ses enfans, leurs rires renaissans dans le rire même, et leurs petites querelles où éclataient leur union, le sentiment paternel de Louis pour Marie, et l'amour de tous deux pour elle.

Tous deux ayant eu, pendant leur première enfance, une gouvernante anglaise, parlaient également bien le français et l'anglais, et leur mère se servait alternativement des deux langues dans la conversation. Elle dirigeait admirablement bien leurs jeunes âmes, ne laissant entrer dans leur entendement aucune idée fausse; dans le cœur, aucun principe mauvais. Elle les gouvernait par la douceur, ne leur cachant rien, leur expliquant tout. Lorsque Louis désirait lire, elle avait soin de lui donner des livres intéressans, mais exacts. C'était la vie des marins célèbres, les biographies des grands hommes, des capitaines illustres, trouvant dans les moindres détails de ces sortes de livres mille occasions de lui expliquer prématurément le monde et la vie; insistant sur les moyens dont s'étaient servis les gens obscurs, mais réellement grands, partis, sans protecteurs, des derniers rangs de la société, pour parvenir à de nobles destinées.

Ces leçons, qui n'étaient pas les moins utiles, se donnaient le soir quand le petit Marie s'endormait sur les genoux de sa mère, dans le silence d'une belle nuit, quand la Loire réfléchissait les cieux; mais elles redoublaient toujours la mélancolie de cette adorable femme, qui finissait toujours par se

taire et par rester immobile, songeuse, les yeux pleins de larmes.

— Ma mère, pourquoi pleurez-vous?.... lui demanda Louis, par une riche soirée du mois de juin, au moment où les demi-teintes d'une nuit doucement éclairée succédaient à un jour chaud.

— Mon fils, répondit-elle, en attirant par le cou l'enfant dont l'émotion cachée la toucha vivement, parce que le sort pauvre d'abord de Jameray Duval, parvenu sans secours, est le sort que je t'ai fait à toi et à ton frère. Bientôt, mon cher enfant, vous serez seuls sur la terre, sans appui, sans protection. Je vous y laisserai petits encore; et je voudrais cependant te voir assez fort, assez instruit pour servir de guide à Marie. Et je n'en aurai pas le temps. Je vous aime trop pour ne pas être bien malheureuse par ces pensées. Chers enfans, pourvu que vous ne me maudissiez pas un jour....

— Et pourquoi vous maudirais-je un jour, ma mère?

— Un jour, pauvre petit, dit-elle en le baisant au front, tu reconnaîtras que j'ai eu des torts envers vous. Je vous abandonnerai — ici — sans fortune, sans...

Elle hésita.

— Sans un père, reprit-elle.

A ce mot, elle fondit en larmes, repoussa doucement son fils qui, par une sorte d'intuition, devina que sa mère voulait être seule, et il emmena Marie à moitié endormi. Puis, une heure après,

quand son frère fut couché, Louis revint à pas discrets vers le pavillon où était sa mère. Alors il entendit ces mots prononcés par une voix délicieuse à son cœur :

— Viens, Louis!

L'enfant se jeta dans les bras de sa mère, et ils s'embrassèrent presque convulsivement.

— Ma chérie, dit-il enfin, car il lui donnait souvent ce nom, trouvant même les mots de l'amour trop faibles pour exprimer ses sentimens. Ma chérie, pourquoi crains-tu donc de mourir?

— Je suis malalade, pauvre ange aimé, chaque jour mes forces se perdent, et mon mal est sans remède : je le sais.

— Quel est donc votre mal?

— Je dois l'oublier ; et toi, tu ne dois jamais savoir la cause de ma mort.

L'enfant resta silencieux pendant un moment, jetant à la dérobée des regards sur sa mère, qui, les yeux levés au ciel, en contemplait les nuages. Moment de douce mélancolie ! Louis ne croyait pas à la mort prochaine de sa mère, mais il en ressentait les chagrins sans les deviner : il en respecta la longue rêverie. Moins jeune, il aurait lu sur ce visage sublime quelques pensées de repentir mêlées à des souvenirs heureux, toute une vie de femme : une enfance insouciante, un mariage froid, une passion terrible, des fleurs nées dans un orage, abîmées par la foudre, dans un gouffre d'où rien ne saurait revenir.

— Ma mère aimée, dit enfin Louis, pourquoi me cachez-vous vos souffrances?

— Mon fils, répondit-elle, nous devons ensevelir nos peines aux yeux des étrangers, leur montrer un visage riant, ne jamais leur parler de nous, nous occuper d'eux : ces maximes pratiquées en famille y sont une des causes du bonheur. Tu auras à souffrir beaucoup un jour! Eh bien, souviens-toi de ta pauvre mère qui se mourait devant toi en te souriant toujours, et te cachait ses douleurs ; alors, tu te trouveras du courage pour supporter les maux de la vie.

En ce moment, dévorant ses larmes, elle tâcha de révéler à son fils le mécanisme de l'existence, la valeur, l'assiette, la consistance des fortunes, les rapports sociaux, les moyens honorables d'amasser l'argent nécessaire aux besoins de la vie, et la nécessité de l'instruction. Puis elle lui apprit une des causes de sa tristesse habituelle et de ses pleurs, en lui disant que le lendemain de sa mort, lui et Marie seraient dans le plus grand dénuement, ne possédant, à eux deux, qu'une faible somme, n'ayant plus d'autre protecteur que Dieu.

— Comme il faut que je me dépêche d'apprendre! s'écria l'enfant en lançant à sa mère un regard plaintif et profond.

— Ah! que je suis heureuse! dit-elle en couvrant son fils de baisers et de larmes. Il me comprend!

— Louis, ajouta-t-elle, tu seras le tuteur de ton

frère, n'est-ce pas, tu me le promets? Tu n'es plus un enfant!

— Oui, répondit-il, mais vous ne mourrez pas encore, dites?

— Pauvres petits, répondit-elle, mon amour pour vous me soutient! Puis ce pays est si beau, l'air y est si bienfaisant! peut-être...

— Vous me faites encore mieux aimer la Touraine, dit l'enfant tout ému.

Depuis ce jour où madame Willemsens, prévoyant sa mort prochaine, avait parlé à son fils aîné de son sort à venir, Louis, qui avait achevé sa quatorzième année, devint moins distrait, plus appliqué, moins disposé à jouer qu'auparavant. Soit qu'il sût persuader à Marie de lire au lieu de se livrer à des distractions bruyantes, les deux enfans firent moins de tapage à travers les chemins creux, les jardins, les terrasses étagées de la Grenadière. Ils conformèrent leur vie à la pensée mélancolique de leur mère dont le teint pâlissait de jour en jour, en prenant des teintes jaunes, dont le front se creusait aux tempes, dont les rides devenaient plus profondes de nuits en nuits.

Au mois d'août, cinq mois après l'arrivée de la petite famille à la Grenadière, tout y avait changé. Observant les symptômes encore légers de la lente dégradation qui minait le corps de sa maîtresse soutenue seulement par une âme passionnée et un excessif amour pour ses enfans, la vieille femme de charge était devenue sombre et triste : elle parais-

sait posséder le secret de cette mort anticipée. Souvent, lorsque sa maîtresse, belle encore, plus coquette qu'elle ne l'avait jamais été, parant son corps éteint et mettant du rouge, se promenait sur la haute terrasse, accompagnée de ses deux enfans; la vieille Annette, passant la tête entre les deux sabines de la pompe, oubliait son ouvrage commencé, gardait son linge à la main, et retenait à peine ses larmes en voyant une madame de Willemsens si peu semblable à la ravissante femme qu'elle avait connue.

Cette jolie maison d'abord si gaie, si animée, semblait être devenue triste. Elle était silencieuse; les habitans en sortaient rarement; madame Willemsens ne pouvait plus aller se promener au pont de Tours sans de grands efforts. Louis, dont l'imagination s'était tout à coup développée, et qui s'était pour ainsi dire identifié à sa mère, en ayant deviné la fatigue et les douleurs sous le rouge, inventait toujours des prétextes pour ne pas faire une promenade devenue trop longue pour sa mère. Alors les couples joyeux qui allaient à Saint-Cyr, la petite Courtille de Tours, et les groupes de promeneurs, voyaient au-dessus de la levée, le soir, cette femme pâle et maigre, toute en deuil, à demi consumée, mais encore brillante, passant comme un fantôme le long des terrasses. Les grandes souffrances se devinent : le ménage du closier était devenu silencieux. Quelquefois le paysan, sa femme et ses deux enfans, se trouvaient groupés à la porte de leur

chaumière; Annette lavait au puits; madame et ses enfans étaient sous le pavillon; mais on n'entendait pas le moindre bruit dans ces gais jardins; et sans que madame Willemsens s'en aperçût, tous les yeux attendris la contemplaient. Elle était si bonne, si prévoyante, si imposante pour ceux qui l'approchaient! Quant à elle, depuis le commencement de l'automne, si beau, si brillant en Touraine, et dont les bienfaisantes influences, les raisins, les bons fruits devaient prolonger la vie de cette mère au-delà du terme fixé par les ravages d'un mal inconnu, elle ne voyait plus que ses enfans, et en jouissait à chaque heure comme si c'eût été la dernière.

Depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre, Louis travailla pendant la nuit à l'insu de sa mère, et fit d'énormes progrès; il était arrivé aux équations du second degré en algèbre, avait appris la géométrie descriptive, dessinait à merveille; enfin, il aurait pu soutenir avec succès l'examen imposé aux jeunes gens qui veulent entrer à l'École Polytechnique. Quelquefois, le soir, il allait se promener sur le pont de Tours, où il avait rencontré un lieutenant de vaisseau mis en demi-solde. La figure mâle, la décoration, l'allure de ce marin de l'empire avaient agi sur son imagination. De son côté, le marin s'était pris d'amitié pour un jeune homme dont les yeux pétillaient d'énergie. Louis, avide de récits militaires et curieux de renseignemens, venait flaner dans les eaux du marin pour causer avec lui.

Le lieutenant en demi-solde ayant pour ami et pour compagnon un colonel d'infanterie, proscrit comme lui des cadres de l'armée, le jeune Gaston pouvait tour à tour apprendre la vie des camps et la vie des vaisseaux. Aussi accablait-il de questions les deux militaires. Puis, après avoir, par avance, épousé leurs malheurs et leur rude existence, il demandait à sa mère la permission de voyager dans le canton pour se distraire. Or comme les maîtres étonnés disaient à madame Willemsens que son fils travaillait trop, elle accueillait cette demande avec un plaisir infini. L'enfant faisait donc des courses énormes. Voulant s'endurcir à la fatigue, il grimpait aux arbres les plus élevés avec une incroyable agilité; il apprenait à nager; il veillait. Il n'était plus le même enfant, c'était un jeune homme sur le visage duquel le soleil avait jeté son hâle brun, et où je ne sais quelle pensée profonde apparaissait déjà.

Le mois d'octobre vint, madame Willemsens ne pouvait plus se lever qu'à midi, quand les rayons du soleil, réfléchis par les eaux de la Loire et concentrés dans les terrasses, produisaient, à la Grenadière, cette température égale à celle des chaudes et tièdes journées de la baie de Naples, qui font recommander son habitation par les médecins du pays. Alors elle venait s'asseoir sous un des arbres verts, et ses deux fils ne s'écartaient plus d'elle. Les études cessèrent, les maîtres furent congédiés. Les enfans et la mère voulurent vivre au cœur les uns

des autres, sans soins, sans distractions. Il n'y avait plus ni pleurs, ni cris joyeux. L'aîné, couché sur l'herbe près de sa mère, restait sous son regard comme un amant, et lui baisait les pieds. Marie, inquiet, allait lui cueillir des fleurs, et les lui apportait d'un air triste, s'élevant sur la pointe des pieds pour prendre sur ses lèvres un baiser de jeune fille. Cette femme blanche, aux grands yeux noirs, tout abattue, lente dans ses mouvemens, ne se plaignant jamais, souriant à ses deux enfans bien vivans, d'une belle santé, formait un tableau sublime auquel ne manquaient ni les pompes mélancoliques de l'automne avec ses feuilles jaunies et ses arbres à demi dépouillés, ni la lueur adoucie du soleil et les nuages blancs du ciel de Touraine.

Enfin madame Willemsens fut condamnée par un médecin à ne pas sortir de sa chambre. Sa chambre fut chaque jour embellie des fleurs qu'elle aimait, et ses enfans y demeurèrent.

Dans les premiers jours de novembre, elle toucha du piano pour la dernière fois.

Il y avait un paysage de Suisse au-dessus du piano. Du côté de la fenêtre, ses deux enfans, groupés l'un sur l'autre, lui montrèrent leurs têtes confondues. Alors ses regards allèrent constamment de ses enfans au paysage et du paysage à ses enfans. Son visage se colora ; ses doigts coururent avec passion sur les touches d'ivoire. Ce fut sa dernière fête, fête inconnue, fête célébrée dans les profondeurs de son âme par le génie des souvenirs. Le médecin

vint, et lui ordonna de garder le lit. Cette sentence effrayante fut reçue par la mère et les deux fils dans un silence presque stupide.

Quand le médecin s'en alla : — Louis, dit-elle, conduis-moi sur la terrasse, que je voie encore mon pays.

A cette parole proférée simplement, l'enfant donna le bras à sa mère et l'amena au milieu de la terrasse. Là ses yeux se portèrent, involontairement peut-être, plus sur le ciel que sur la terre; mais il eût été difficile de décider en ce moment où étaient les plus beaux paysages ; car les nuages représentaient vaguement les plus majestueux glaciers des Alpes. Alors son front se plissa violemment, ses yeux prirent une expression de douleur et de remords, elle saisit les deux mains de ses enfans et les appuya sur son cœur violemment agité :

— *Père et mère inconnus !* s'écria-t-elle en leur jetant un regard profond. Pauvres anges! que deviendrez-vous? Puis, à vingt ans, quel compte sévère ne me demanderez-vous pas de ma vie et de la vôtre!

Elle les repoussa, se mit les deux coudes sur la balustrade, se cacha le visage dans les mains, et resta là pendant un moment seule avec elle-même, craignant de se laisser voir.

Quand elle se réveilla de sa douleur, elle trouva ses enfans agenouillés à ses côtes comme deux anges; ils épiaient ses regards, et tous deux lui sourirent doucement.

— Que ne puis-je emporter ce sourire! dit-elle en essuyant ses larmes.

Elle rentra pour se mettre au lit, et n'en devait sortir que couchée dans le cercueil.

Huit jours se passèrent, huit jours tous semblables les uns aux autres. La vieille Annette et Louis restaient chacun à leur tour pendant la nuit auprès de madame Willemsens, les yeux attachés sur ceux de la malade. C'était à toute heure ce drame profondément tragique, et qui a lieu dans toutes les familles lorsque l'on craint, à chaque respiration trop forte d'une malade adorée, que ce ne soit la dernière.

Le cinquième jour de cette fatale semaine, le médecin proscrivit les fleurs. Les illusions de la vie s'en allaient une à une.

Depuis ce jour, Marie et son frère trouvèrent du feu sous leurs lèvres quand ils venaient baiser leur mère au front.

Enfin le samedi soir, madame Willemsens ne pouvant supporter aucun bruit, il fallut laisser sa chambre en désordre. Ce défaut de soin fut un commencement d'agonie pour cette femme élégante, amoureuse de grâce. Louis ne voulut plus quitter sa mère.

Pendant la nuit du dimanche, à la clarté d'une lampe et au milieu du silence le plus profond, Louis, qui croyait sa mère assoupie, lui vit écarter le rideau d'une main blanche et moite.

— Mon fils, dit-elle.

L'accent de la mourante eut quelque chose de si solennel que son pouvoir venu d'une âme agitée réagit violemment sur l'enfant; il sentit une chaleur exorbitante dans la moelle de ses os.

— Que veux-tu, ma mère?

— Écoute-moi. Demain, tout sera fini pour moi. Nous ne nous verrons plus. Demain, tu seras un homme, mon enfant. Je suis donc obligée de faire quelques dispositions qui soient un secret entre nous deux. Prends la clef de ma petite table. Bien! Ouvre le tiroir. Tu trouveras à gauche deux papiers cachetés. Sur l'un, il y a: — LOUIS. Sur l'autre : MARIE.

— Les voici, ma mère.

— Mon fils chéri, ce sont vos deux actes de naissance; ils vous seront nécessaires. Tu les donneras à garder à ma pauvre vieille Annette, qui vous les rendra quand vous en aurez besoin.

— Maintenant, reprit-elle, n'y a-t-il pas au même endroit un papier sur lequel j'ai écrit quelques lignes?

— Oui, ma mère.

Et Louis commençant à lire : — *Marie Willemsens, née à...*

— Assez, dit-elle vivement. Ne continue pas. Quand je serai morte, mon fils, tu remettras encore ce papier à Annette, et tu lui diras de le donner à la mairie de Saint-Cyr, où il doit servir à faire dresser exactement mon acte de décès. Prends ce

qu'il faut pour écrire une lettre que je vais te dicter.

Quand elle vit son fils prêt, et qu'il se tourna vers elle comme pour l'écouter, elle dit d'une voix calme :

Monsieur le comte,

Votre femme lady Brandon est morte à Saint-Cyr, près de Tours, département d'Indre-et-Loire. Elle vous a pardonné.

— Signe...

Elle s'arrêta, indécise, agitée.

— Souffrez-vous davantage? demanda Louis.

— Signe : *Louis-Gaston!*

Elle soupira, puis reprit : — Cachète la lettre, et écris l'adresse suivante : à Lord Brandon. Brandon-Square. Hyde-Park. Londres. Angleterre.

— Bien, reprit-elle. Le jour de ma mort tu feras affranchir cette lettre à Tours.

— Maintenant, dit-elle après une pause, prends le petit portefeuille que tu connais, et viens près de moi, mon cher enfant.

— Il y a là, dit-elle quand Louis eut repris sa place, douze mille francs. Ils sont bien à vous, hélas! Vous eussiez été plus riches, si votre père...

— Mon père, s'écria l'enfant, où est-il?

— Mort, dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres, mort pour me sauver l'honneur et la vie.

Elle leva les yeux au ciel. Elle eût pleuré, si elle avait encore eu des larmes pour les douleurs.

— Louis, reprit-elle, jurez-moi là, sur ce chevet, d'oublier ce que vous avez écrit et ce que je vous ai dit.

— Oui, ma mère.

— Embrasse-moi, cher ange.

Elle fit une longue pause, comme pour puiser du courage en Dieu, et mesurer ses paroles aux forces qui lui restaient.

— Écoute. Ces douze mille francs sont toute votre fortune; il faut que tu les gardes sur toi, parce que quand je serai morte il viendra des gens qui fermeront tout ici. Rien ne vous y appartiendra, pas même votre mère! Et vous n'aurez plus, pauvres orphelins, qu'à vous en aller, Dieu sait où. J'ai assuré le sort d'Annette. Elle aura cent écus tous les ans, et restera sans doute à Tours. Mais que feras-tu de toi et de ton frère?

Elle se mit sur son séant et regarda l'enfant intrépide qui, la sueur au front, pâle d'émotions, les yeux à demi voilés par les pleurs, restait debout devant son lit.

— Mère, répondit-il d'un son de voix profond, j'y ai pensé! Je conduirai Marie au collége de Tours. Je donnerai dix mille francs à la vieille Annette en lui disant de les mettre en sûreté et de veiller sur mon frère. Puis, avec les cent louis qui resteront, j'irai à Brest, je m'embarquerai comme novice. Pendant que Marie étudiera, je deviendrai lieute-

nant de vaisseau. Enfin, meurs tranquille, ma mère : je reviendrai riche, je ferai entrer notre petit à l'École Polytechnique, ou le dirigerai suivant ses goûts.

Un éclair de joie brilla dans les yeux à demi éteints de la mère, deux larmes en sortirent, roulèrent sur ses joues enflammées; puis un grand soupir s'échappa de ses lèvres, et elle faillit mourir victime d'un accès de joie, en trouvant l'âme du père dans celle de son fils devenu homme tout à coup.

— Ange du ciel, dit-elle en pleurant, tu as effacé par un mot toutes mes douleurs. Ah ! je puis souffrir !

— C'est mon fils, reprit-elle; j'ai fait, j'ai élevé cet homme !

Et elle leva ses mains en l'air et les joignit comme pour exprimer une joie sans bornes; puis elle se coucha.

— Ma mère, vous pâlissez ! s'écria l'enfant.

— Il faut aller chercher un prêtre, répondit-elle d'une voix mourante.

Louis réveilla la vieille Annette, qui, tout effrayée, courut au presbytère de Saint-Cyr.

Dans la matinée, madame Willemsens reçut les sacremens au milieu du plus touchant appareil. Ses enfans, Annette et la famille du closier, gens simples déjà devenus de la famille, étaient agenouillés. La croix d'argent, portée par un humble enfant de chœur, — un enfant de chœur de village ! — s'éle-

vait devant le lit, et un vieux prêtre administrait le viatique à la mère mourante. Le viatique! mot sublime, idée plus sublime encore que le mot, et que possède seule la religion apostolique de l'église romaine.

— Cette femme a bien souffert! dit le curé dans son rustique et simple langage.

Marie Willemsens n'entendait plus; mais ses yeux restaient attachés sur ses deux enfans. Chacun en proie à la terreur écoutait dans le plus profond silence les aspirations de la mourante, qui déjà s'étaient ralenties. Puis, par intervalles, un soupir profond annonçait la vie en trahissant un débat intérieur. Enfin la mère ne respira plus. Tout le monde fondit en larmes, excepté Marie. Le pauvre enfant était encore trop jeune pour comprendre la mort.

Annette et la closière fermèrent les yeux à cette adorable créature, dont alors la beauté reparut dans tout son éclat. Elles renvoyèrent tout le monde; ôtèrent les meubles de la chambre; mirent la morte dans son linceul; la couchèrent; allumèrent des cierges autour du lit; disposèrent le bénitier, la branche de buis et le crucifix, suivant la coutume du pays; poussèrent les volets; étendirent les rideaux; puis le vicaire vint plus tard passer la nuit en prières avec Louis, qui ne voulut point quitter sa mère.

Le mardi matin l'enterrement se fit. La vieille femme, les deux enfans

suivirent seuls le corps d'une femme dont l'esprit, la beauté, les grâces avaient une renommée européenne, et dont à Londres le convoi eût été une nouvelle pompeusement enregistrée dans les journaux, une sorte de solennité aristocratique, si elle n'eût pas commis le plus doux des crimes, un crime toujours puni sur cette terre, afin que ces anges pardonnés entrent dans le ciel.

Quand la terre fut jetée sur le cercueil de sa mère, Marie pleura, comprenant alors qu'il ne la verrait plus.

Une simple croix de bois, plantée sur sa tombe, porta cette inscription due au curé de Saint-Cyr.

CY GIT
UNE FEMME MALHEUREUSE,
morte à 36 ans,
AYANT NOM MARIE DANS LES CIEUX.
Priez pour elle!

Lorsque tout fut fini, les deux enfans vinrent à la Grenadière, jetèrent sur l'habitation un dernier regard ; puis, se tenant par la main, ils se disposèrent à la quitter avec Annette, confiant tout aux soins du closier, et le chargeant de répondre à la justice.

Ce fut alors que la vieille femme de charge appela Louis sur les marches de la pompe, le prit à part et lui dit :

— Monsieur Louis, voici l'anneau de madame!

L'enfant pleura, tout ému de retrouver un vivant

souvenir de sa mère morte. Dans sa force il n'avait point songé à ce soin suprême. Il embrassa la vieille femme.

Puis ils partirent tous trois par le chemin creux, descendirent la rampe, et allèrent à Tours sans détourner la tête.

— Maman venait par là, dit Marie en arrivant au pont.

Annette avait une vieille cousine, ancienne couturière retirée à Tours, rue de la Guierche. Elle mena les deux enfans dans la maison de sa parente avec laquelle elle pensait à vivre en commun. Mais Louis lui expliqua ses projets, lui remit l'acte de naissance de Marie et les dix mille francs ; puis, accompagné de la vieille femme de charge, il conduisit le lendemain son frère au collége. Il mit le principal au fait de sa situation, mais fort succinctement, et sortit en emmenant son frère jusqu'à la porte. Là, il lui fit solennellement les recommandations les plus tendres, en lui annonçant sa solitude dans le monde ; et, après l'avoir contemplé pendant un moment, il l'embrassa, le regarda encore, essuya une larme, et partit en se retournant à plusieurs reprises pour voir jusqu'au dernier moment son frère resté sur le seuil du collége.

Un mois après, Louis Gaston était en qualité de novice à bord d'un vaisseau de l'état et sortait de la rade de Rochefort. Appuyé sur le bastingage de la corvette l'*Iris*, il regardait les côtes de France qui fuyaient rapidement et s'effaçaient dans la ligne

nant de vaisseau. Enfin, meurs tranquille, ma mère : je reviendrai riche, je ferai entrer notre petit à l'École Polytechnique, ou le dirigerai suivant ses goûts.

Un éclair de joie brilla dans les yeux à demi éteints de la mère, deux larmes en sortirent, roulèrent sur ses joues enflammées; puis un grand soupir s'échappa de ses lèvres, et elle faillit mourir victime d'un accès de joie, en trouvant l'âme du père dans celle de son fils devenu homme tout à coup.

— Ange du ciel, dit-elle en pleurant, tu as effacé par un mot toutes mes douleurs. Ah ! je puis souffrir !

— C'est mon fils, reprit-elle; j'ai fait, j'ai élevé cet homme !

Et elle leva ses mains en l'air et les joignit comme pour exprimer une joie sans bornes; puis elle se coucha.

— Ma mère, vous pâlissez ! s'écria l'enfant.

— Il faut aller chercher un prêtre, répondit-elle d'une voix mourante.

Louis réveilla la vieille Annette, qui, tout effrayée, courut au presbytère de Saint-Cyr.

Dans la matinée, madame Willemsens reçut les sacremens au milieu du plus touchant appareil. Ses enfans, Annette et la famille du clozier, gens simples déjà devenus de la famille, étaient agenouillés. La croix d'argent, portée par un humble enfant de chœur, — un enfant de chœur de village ! — s'éle-

vait devant le lit, et un vieux prêtre administrait le viatique à la mère mourante. Le viatique! mot sublime, idée plus sublime encore que le mot, et que possède seule la religion apostolique de l'église romaine.

— Cette femme a bien souffert! dit le curé dans son rustique et simple langage.

Marie Willemsens n'entendait plus; mais ses yeux restaient attachés sur ses deux enfans. Chacun en proie à la terreur écoutait dans le plus profond silence les aspirations de la mourante, qui déjà s'étaient ralenties. Puis, par intervalles, un soupir profond annonçait la vie en trahissant un débat intérieur. Enfin la mère ne respira plus. Tout le monde fondit en larmes, excepté Marie. Le pauvre enfant était encore trop jeune pour comprendre la mort.

Annette et la closière fermèrent les yeux à cette adorable créature, dont alors la beauté reparut dans tout son éclat. Elles renvoyèrent tout le monde; ôtèrent les meubles de la chambre; mirent la morte dans son linceul; la couchèrent; allumèrent des cierges autour du lit; disposèrent le bénitier, la branche de buis et le crucifix, suivant la coutume du pays; poussèrent les volets; étendirent les rideaux; puis le vicaire vint plus tard passer la nuit en prières avec Louis, qui ne voulut point quitter sa mère.

Le mardi matin l'enterrement se fit. La vieille femme, les deux enfans accompagnés de la closière,

suivirent seuls le corps d'une femme dont l'esprit, la beauté, les grâces avaient une renommée européenne, et dont à Londres le convoi eût été une nouvelle pompeusement enregistrée dans les journaux, une sorte de solennité aristocratique, si elle n'eût pas commis le plus doux des crimes, un crime toujours puni sur cette terre, afin que ces anges pardonnés entrent dans le ciel.

Quand la terre fut jetée sur le cercueil de sa mère, Marie pleura, comprenant alors qu'il ne la verrait plus.

Une simple croix de bois, plantée sur sa tombe, porta cette inscription due au curé de Saint-Cyr.

CY GIT
UNE FEMME MALHEUREUSE,
morte à 36 ans,
AYANT NOM MARIE DANS LES CIEUX.
Priez pour elle!

Lorsque tout fut fini, les deux enfans vinrent à la Grenadière, jetèrent sur l'habitation un dernier regard ; puis, se tenant par la main, ils se disposèrent à la quitter avec Annette, confiant tout aux soins du closier, et le chargeant de répondre à la justice.

Ce fut alors que la vieille femme de charge appela Louis sur les marches de la pompe, le prit à part et lui dit :

— Monsieur Louis, voici l'anneau de madame!

L'enfant pleura, tout ému de retrouver un vivant

souvenir de sa mère morte. Dans sa force il n'avait point songé à ce soin suprême. Il embrassa la vieille femme.

Puis ils partirent tous trois par le chemin creux, descendirent la rampe, et allèrent à Tours sans détourner la tête.

— Maman venait par là, dit Marie en arrivant au pont.

Annette avait une vieille cousine, ancienne couturière retirée à Tours, rue de la Guierche. Elle mena les deux enfans dans la maison de sa parente avec laquelle elle pensait à vivre en commun. Mais Louis lui expliqua ses projets, lui remit l'acte de naissance de Marie et les dix mille francs ; puis, accompagné de la vieille femme de charge, il conduisit le lendemain son frère au collége. Il mit le principal au fait de sa situation, mais fort succinctement, et sortit en emmenant son frère jusqu'à la porte. Là, il lui fit solennellement les recommandations les plus tendres, en lui annonçant sa solitude dans le monde ; et, après l'avoir contemplé pendant un moment, il l'embrassa, le regarda encore, essuya une larme, et partit en se retournant à plusieurs reprises pour voir jusqu'au dernier moment son frère resté sur le seuil du collége.

Un mois après, Louis Gaston était en qualité de novice à bord d'un vaisseau de l'état et sortait de la rade de Rochefort. Appuyé sur le bastingage de la corvette l'*Iris*, il regardait les côtes de France qui fuyaient rapidement et s'effaçaient dans la ligne

bleuâtre de l'horizon. Bientôt, il se trouva seul et perdu au milieu de l'Océan, comme il l'était dans le monde et dans la vie.

— Il ne faut pas pleurer, jeune homme! il y a un Dieu pour tout le monde, lui dit un vieux matelot de sa grosse voix, tout à la fois rude et bonne.

L'enfant remercia cet homme par un regard plein de fierté. Puis il baissa la tête en se résignant à la vie des marins. Il était devenu père.

Août 1832.

LE MESSAGE.

J'ai toujours eu le désir de raconter une histoire simple et vraie, au récit de laquelle un jeune homme et sa maîtresse fussent saisis de frayeur et se réfugiassent au cœur l'un de l'autre comme deux enfans qui se serrent en rencontrant un serpent sur le bord d'un bois.

Au risque de diminuer l'intérêt de ma narration ou de passer pour un fat, je commence par vous annoncer le but de mon récit. J'ai joué un rôle dans ce drame presque vulgaire ; s'il ne vous intéresse pas, ce sera ma faute autant que celle de la vérité historique. Beaucoup de choses véritables sont souverainement ennuyeuses. Aussi est-ce la moitié du talent que de choisir dans le vrai ce qui peut devenir poétique.

En 181., j'allais de Paris à Moulins. L'état de ma bourse m'obligeait à voyager sur l'impériale de la diligence. Les Anglais, vous le savez, regardent les places situées dans cette partie aérienne de la voiture comme les meilleures. Durant les premières

lieues de la route, j'ai trouvé mille excellentes raisons pour justifier l'opinion de nos voisins.

Un jeune homme, qui me parut être un peu plus riche que je ne l'étais, monta, par goût, près de moi, sur la banquette. Il accueillit mes argumens par des sourires inoffensifs. Bientôt une certaine conformité d'âge, de pensée, notre mutuel amour pour le grand air, pour les riches aspects des pays que nous découvrions à mesure que la lourde voiture avançait; puis, je ne sais quelle attraction magnétique, impossible à expliquer, firent naître entre nous cette espèce d'intimité momentanée à laquelle les voyageurs s'abandonnent avec d'autant plus de complaisance, que ce sentiment éphémère paraît devoir cesser promptement et n'engager à rien pour l'avenir.

Nous n'avions pas fait trente lieues, que nous parlions des femmes et de l'amour. Avec toutes les précautions oratoires voulues en semblable occurrence, il fut naturellement question de nos maîtresses. Jeunes tous deux, nous n'en étions encore, l'un et l'autre, qu'à *la femme d'un certain âge*, c'est-à-dire à la femme qui se trouve entre trente-cinq et quarante ans.

Oh! un poëte qui nous eût écoutés, de Montargis à je ne sais plus quel relais, aurait recueilli des expressions bien enflammées, des portraits ravissans et de bien douces confidences! Nos regards encore rougissans, nos craintes pudiques, nos interjections silencieuses étaient empreints d'une éloquence dont

je n'ai plus jamais retrouvé le charme naïf. Sans doute il faut rester jeune pour comprendre la jeunesse. Ainsi, nous nous comprîmes à merveille sur tous les points essentiels de la passion.

Et d'abord, nous avions commencé à poser en fait et en principe qu'il n'y avait rien de plus sot au monde qu'un acte de naissance; que bien des femmes de quarante ans étaient plus jeunes que certaines femmes de vingt ans, et qu'en définitive les femmes n'avaient réellement que l'âge qu'elles paraissaient avoir. Ce système ne mettait pas de terme à l'amour, et nous nagions, de bonne foi, dans un océan sans bornes.

Enfin, après avoir fait nos maîtresses jeunes, charmantes, dévouées, comtesses, pleines de goût, spirituelles, fines; après leur avoir donné de jolis pieds, une peau satinée et même doucement parfumée, nous nous avouâmes, lui, que *madame une telle* avait trente-huit ans; et moi, de mon côté, que j'adorais une quadragénaire.

Là-dessus, délivrés l'un et l'autre d'une espèce de crainte vague, nous reprîmes nos confidences de plus belle, en nous trouvant confrères en amour. Puis, ce fut à qui, de nous deux, accuserait le plus de sentiment. L'un avait fait une fois deux cents lieues pour voir sa maîtresse pendant une heure. L'autre avait risqué de passer pour un loup et d'être fusillé dans un parc, afin de se trouver à un rendez-vous nocturne. Enfin toutes nos folies! S'il y a du plaisir à se rappeler les dangers passés, n'y a-t-il

pas aussi bien des délices à se souvenir des plaisirs évanouis ? c'est jouir deux fois. Les périls, les grands et petits bonheurs, nous nous disions tout, même les plaisanteries. La comtesse de mon ami avait fumé un cigare pour lui plaire ; la mienne me faisait mon chocolat et ne passait pas un jour sans m'écrire ou me voir. La sienne était venue demeurer chez lui pendant trois jours au risque de se perdre ; la mienne avait fait encore mieux, ou pis si vous voulez.

Du reste, nos maris adoraient nos comtesses ; ils vivaient esclaves sous le charme que possèdent toutes les femmes aimantes ; et, plus niais que l'ordonnance ne le porte, ils ne nous faisaient tout juste de péril que ce qu'il en fallait pour augmenter nos plaisirs. Oh ! comme le vent emportait vite nos paroles et nos douces risées !

En arrivant à Pouilly, j'examinai fort attentivement la personne de mon nouvel ami. Certes, je crus facilement qu'il devait être très-sérieusement aimé.

Figurez-vous un jeune homme de taille moyenne, mais très-bien proportionné, ayant une figure heureuse et pleine d'expression. Ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus ; ses lèvres et ses dents étaient blanches et bien rangées ; une pâleur gracieuse décorait encore ses traits fins, et un léger cercle de bistre cernait ses yeux, comme s'il eût été convalescent. Ajoutez à cela qu'il paraissait fort instruit, était spirituel, avait les mains blanches, bien modelées, soignées comme doivent l'être celles d'une jolie femme ; et vous n'aurez pas de peine à m'accorder

que mon compagnon pouvait faire honneur à une comtesse. Enfin, plus d'une jeune fille l'eût envié pour mari, car il était vicomte et possédait environ douze à quinze mille livres de rentes, *sans compter les espérances*.

A une lieue de Pouilly, la diligence versa. Mon malheureux camarade jugea devoir, pour sa sûreté, s'élancer sur les bords d'un champ fraîchement labouré, au lieu de se cramponner à la banquette comme je le fis et suivre le mouvement de la diligence. Il prit mal son élan ou glissa, je ne sais comment l'accident eut lieu, mais il fut écrasé par la voiture qui tomba sur lui. Nous le transportâmes dans une maison de paysan.

A travers les gémissemens que lui arrachaient d'atroces douleurs, il put me léguer un de ces soins à remplir auxquels les derniers vœux d'un mourant donnent un caractère sacré. Au milieu de son agonie, le pauvre enfant se tourmentait, avec toute la candeur dont on est souvent victime à son âge, de la peine que ressentirait sa maîtresse si elle apprenait brusquement sa mort par un journal. Il me pria d'aller moi-même la lui annoncer. Puis il me fit chercher une clef suspendue à un ruban qu'il portait en sautoir sur la poitrine. Je la trouvai à moitié enfoncée dans les chairs. Le mourant ne proféra pas la moindre plainte lorsque je la retirai, le plus délicatement qu'il me fut possible, de la plaie qu'elle y avait faite. Au moment où il achevait de me donner toutes les instructions nécessaires pour prendre

chez lui, à la Charité-sur-Loire, les lettres d'amour que sa maîtresse lui avait écrites, et qu'il me conjura de lui rendre, il perdit la parole au milieu d'une phrase; mais son dernier geste me fit comprendre que la fatale clef serait un gage de ma mission auprès de sa mère.

Affligé de ne pouvoir formuler un seul mot de remerciement, car il ne doutait pas de mon zèle, il me regarda d'un œil suppliant pendant un instant; me dit adieu en me saluant par un mouvement de cils; puis il pencha la tête et mourut. Sa mort fut le seul accident funeste que causa la chute de la voiture.

— Encore y eut-il un peu de sa faute, me disait le conducteur.

A la Charité, j'accomplis le testament verbal de ce pauvre voyageur. Sa mère était absente; ce fut une sorte de bonheur pour moi. Néanmoins, j'eus à essuyer la douleur d'une vieille servante, qui chancela lorsque je lui racontai la mort de son jeune maître. Elle tomba demi-morte sur une chaise en voyant cette clef encore empreinte de sang; mais comme j'étais tout préoccupé d'une plus haute souffrance, celle d'une femme à laquelle le sort arrachait son dernier amour, je laissai la vieille femme de charge poursuivre le cours de ses prosopopées, et j'emportai la précieuse correspondance soigneusement cachetée par mon ami d'un jour.

Le château où demeurait sa maîtresse se trouvait à huit lieues de Moulins, et encore fallait-il, pour y

arriver, faire quelques lieues dans les terres. Alors, il m'était assez difficile de m'acquitter de mon message. Par un concours de circonstances inutiles à expliquer, je n'avais que l'argent nécessaire pour atteindre Moulins. Cependant, avec l'enthousiasme de la jeunesse, je résolus de faire la route à pied, et d'aller assez vite pour devancer la Renommée des mauvaises nouvelles, qui marche si rapidement.

Je m'informai du plus court chemin, et j'allai par les sentiers du Bourbonnais, portant, pour ainsi dire, un mort sur mes épaules. A mesure que je m'avançais vers le chateau de Monpersan, j'étais de plus en plus effrayé du singulier pélerinage que j'avais entrepris. Mon imagination inventait mille fantaisies romanesques. Je me représentais toutes les situations dans lesquelles je pouvais rencontrer madame la comtesse de V***, ou, pour obéir à la poétique des romans, la *Juliette* tant aimée du jeune voyageur. Je forgeais des réponses spirituelles à des questions que je supposais devoir m'être faites. C'était à chaque détour de bois, dans chaque chemin creux, une répétition de la scène de Sosie et de sa lanterne à laquelle il rend compte de la bataille. A la honte de mon cœur, je ne pensai d'abord qu'à mon maintien, à mon esprit, à l'habileté que je voulais déployer; mais, lorsque je fus dans le pays, une réflexion sinistre me traversa l'âme comme un coup de foudre qui sillonne et déchire un voile de nuées grises. Quelle terrible nouvelle pour une femme qui, toute occupée en ce moment de son jeune ami, es-

périt d'heure en heure des joies sans nom, après s'être donné mille peines pour l'amener légalement chez elle !

Enfin il y avait encore une charité cruelle à être le messager de la mort. Aussi hâtais-je le pas en me crottant et m'embourbant dans les chemins du Bourbonnais. J'atteignis bientôt une grande avenue de châtaigniers, au bout de laquelle les masses du château de Montpersan se dessinèrent dans le ciel comme des nuages bruns à contours capricieux.

En arrivant à la porte du château, je la trouvai toute grande ouverte. Cette circonstance imprévue détruisait mes plans et mes suppositions. Néanmoins j'entrai hardiment, et j'eus aussitôt à mes côtés deux chiens qui aboyèrent en vrais chiens de campagne. A ce bruit, une grosse servante accourut, et quand je lui eus dit que je voulais parler à madame la comtesse, elle me montra, par un geste de main, les massifs d'un parc à l'anglaise qui serpentait autour du château, et me répondit :

— Madame est par là...

— Merci ! dis-je d'un air ironique. Son *par là* pouvait me faire errer pendant deux heures dans le parc.

Une jolie petite fille, à cheveux bouclés, à ceinture rose, à robe blanche, à pélerine plissée, arriva sur ces entrefaites, entendit ou saisit la demande et la réponse. A mon aspect, elle disparut en criant *d'un* petit accent fin :

— Ma mère, voilà un monsieur qui veut vous parler.

Et moi de suivre, à travers les détours des allées, les sauts et les bonds de la pèlerine blanche, qui, semblable à un feu follet, me montrait le chemin que prenait la petite fille.

Il faut tout dire. Au dernier buisson de l'avenue, j'avais rehaussé mon col, brossé mon mauvais chapeau et mon pantalon avec les paremens de mon habit, mon habit avec ses manches, et les manches l'une par l'autre; puis je l'avais boutonné soigneusement pour montrer le drap des revers, toujours un peu plus neuf que ne l'est le reste; enfin j'avais fait descendre mon pantalon sur mes bottes, artistement frottées dans l'herbe. Grâce à cette toilette de Gascon, j'espérais ne pas être pris pour l'ambulant de la sous-préfecture; mais quand aujourd'hui je me reporte par la pensée à cette heure de ma jeunesse, je ris parfois de la manière dont j'étais harnaché.

Tout-à-coup, au moment où je composais mon maintien, au détour d'une verte sinuosité, au milieu de mille fleurs éclairées par un chaud rayon de soleil, j'aperçus Juliette et son mari. La jolie petite fille tenait sa mère par la main, et il était facile de s'apercevoir que la comtesse avait hâté le pas, en entendant la phrase ambiguë de son enfant.

Étonnée à l'aspect d'un inconnu qui la saluait d'un air assez gauche, elle s'arrêta, me fit une mine froidement polie et une adorable moue, qui, pour moi, révélait toutes ses espérances trompées. Je

cherchai, mais vainement, quelques-unes de mes belles phrases si laborieusement préparées. Alors, pendant ce moment d'hésitation mutuelle, le mari put arriver en scène. Des myriades de pensées passèrent dans ma cervelle, et, par contenance, je prononçai quelques mots assez insignifians, demandant si les personnes présentes étaient bien réellement monsieur le comte et madame la comtesse de.... Ces niaiseries me permirent de juger d'un seul coup-d'œil, et d'analyser, avec une perspicacité rare à l'âge que j'avais, les deux époux dont j'allais nécessairement troubler la solitude.

Le mari semblait être le type des gentilshommes qui sont actuellement le plus bel ornement des provinces. Il portait de grands souliers à grosses semelles; je les place en première ligne, parce qu'ils me frappèrent plus vivement encore que son habit noir fané, son pantalon usé, sa cravate lâche et son col de chemise recroquevillé. Il y avait dans cet homme un peu du magistrat, beaucoup plus du conseiller de préfecture, toute l'importance d'un maire de canton auquel rien ne résiste, et l'aigreur d'un candidat éligible périodiquement refusé depuis 1816; incroyable mélange de bon sens campagnard et de sottises; point de manières, mais la morgue de la richesse; beaucoup de soumission pour sa femme, mais se croyant le maître, et prêt à se regimber dans les petites choses, sans avoir nul souci des affaires importantes; du reste, une figure flétrie, très-ridée, hâlée, quelques cheveux gris, longs et plats : voilà l'homme.

Mais la comtesse ! ah ! quelle vive et brusque opposition ne faisait-elle pas auprès de son mari ! C'était une petite femme à taille plate et gracieuse, ayant une tournure ravissante, toute mignonne, délicate. Vous eussiez eu peur de lui briser les os en la touchant. Elle portait une robe de mousseline blanche; elle avait sur la tête un joli bonnet à rubans roses, une ceinture rose, une guimpe remplie si délicieusement par ses épaules et par les plus beaux contours, qu'en les voyant il naissait au fond du cœur une irrésistible envie de les posséder. Ses yeux étaient vifs, noirs, expressifs, ses mouvements doux, son pied charmant. Un vieil homme à bonnes fortunes ne lui eût pas donné plus de trente années, tant il y avait de jeunesse dans son front et dans les détails les plus fragiles de sa tête. Quant au caractère, elle me parut tenir tout à la fois de la comtesse de Lignolles et de la marquise de B, deux types de femme toujours frais dans la mémoire d'un jeune homme quand il a lu le roman de Louvet.

Je pénétrai soudain dans tous les secrets de ce ménage, et pris une résolution diplomatique, digne d'un vieil ambassadeur. Ce fut peut-être la seule fois de ma vie que j'eus du tact et que je compris en quoi consistait l'adresse des courtisans ou des gens du monde.

Depuis ces jours d'insouciance, j'ai eu trop de batailles à livrer pour distiller les moindres actes de la vie et ne rien faire qu'en accomplissant les cadences de l'étiquette et du bon ton, qui sèchent les émotions les plus généreuses.

— Monsieur le comte, je voudrais vous parler en particulier, dis-je au mari d'un air mystérieux et en faisant quelques pas en arrière.

Il me suivit.

Juliette nous laissa seuls, et s'éloigna négligemment, en femme certaine d'apprendre les secrets de son mari au moment où elle voudra les savoir.

Alors, je racontai brièvement au comte la mort de mon compagnon de voyage. L'effet que cette nouvelle produisit sur lui me prouva qu'il portait une affection assez vive à son jeune collaborateur, et cette découverte me donna la hardiesse de répondre ainsi dans le dialogue qui s'ensuivit entre nous deux,

— Ma femme va être au désespoir, s'écria-t-il, et je serai obligé de prendre bien des précautions pour l'instruire de ce malheureux événement !

— Monsieur, en m'adressant d'abord à vous, lui dis-je, j'ai rempli un devoir. Je ne voulais pas m'acquitter de la mission dont un inconnu m'a chargé près de madame la comtesse sans vous en prévenir ; mais il m'a confié une espèce de fidéicommis honorable, un secret, dont je n'ai pas le pouvoir de disposer. D'après la haute idée qu'il m'a donné de votre caractère, j'ai pensé que vous ne vous opposeriez pas à ce que j'accomplisse ses derniers vœux. Madame la comtesse sera libre de rompre le silence qui m'est imposé.

En entendant son éloge, le gentilhomme balança très-agréablement la tête. Il me répondit par un

compliment assez entortillé, et finit en me laissant le champ libre. Nous revînmes sur nos pas.

En ce moment, la cloche annonça le dîner ; je fus invité à le partager. En nous retrouvant graves et silencieux, Juliette nous examina furtivement.

Étrangement surprise de voir son mari prendre un prétexte frivole pour nous procurer un tête-à-tête, elle s'arrêta en me lançant un de ces coups-d'œil qu'il n'est donné qu'aux femmes de jeter. Il y avait dans son regard toute la curiosité permise à une maîtresse de maison qui reçoit un étranger tombé chez elle comme des nues ; il y avait toutes les interrogations que méritaient ma mise, ma jeunesse et ma physionomie, contrastes singuliers ! puis, tout le dédain d'une maîtresse idolâtrée, aux yeux de qui les hommes ne sont rien, hormis un seul ; il y avait des craintes involontaires, de la peur, et l'ennui d'avoir un hôte inattendu, quand elle venait, sans doute, de ménager à son amour tous les bonheurs de la solitude.

Je compris cette éloquence muette, et j'y répondis par un triste sourire, sourire plein de pitié, de compassion. Alors, je la contemplai pendant un instant dans tout l'éclat de sa beauté, par un jour serein au milieu d'une étroite allée bordée de fleurs. En voyant cet admirable tableau, je ne pus retenir un soupir.

— Hélas, madame ! je viens de faire un bien pénible voyage, entrepris... pour vous seule.

— Monsieur ! me dit-elle.

— Oh! repris-je, je viens au nom de celui qui vous nomme Juliette...

Elle pâlit.

— Vous ne le verrez pas aujourd'hui.

— Il est malade? dit-elle à voix basse.

— Oui, lui répondis-je. Mais, de grâce, modérez-vous. Je suis chargé par lui de vous confier quelques secrets qui vous concernent, et croyez que jamais messager ne sera ni plus discret ni plus dévoué.

— Qu'y a-t-il?...

— S'il ne vous aimait plus?

— Oh! cela est impossible! s'écria-t-elle en laissant échapper un léger sourire qui n'était rien moins que franc.

Tout-à-coup elle ressentit une sorte de frisson, me jeta un regard fauve et prompt, rougit et dit :

— Il est vivant!

Grand Dieu! quel mot terrible! J'etais trop jeune pour en soutenir l'accent, je ne répondis pas, et regardai cette malheureuse femme d'un air hébété.

— Monsieur! monsieur! s'écria-t-elle, une réponse!...

— Oui, madame.

— Cela est-il vrai? oh! dites-moi la vérité, je puis l'entendre! Dites! Toute douleur me sera moins poignante que ne l'est mon incertitude!

Je répondis par deux larmes que m'arrachèrent les étranges accens dont ces phrases furent accompagnées.

Elle s'appuya sur un arbre en jetant un faible cri.

— Madame, lui dis-je, voici votre mari !

— Est-ce que j'ai un mari?

A ce mot, elle s'enfuit et disparut.

— Hé bien ! le dîner refroidit, s'écria le comte. Venez, monsieur.

Là-dessus, je suivis le maître de la maison qui me conduisit dans une salle à manger où je vis un repas servi avec tout le luxe auquel les tables parisiennes nous ont accoutumés. Il y avait cinq couverts : ceux des deux époux, et celui de la petite fille; *le mien*, qui devait être *le sien;* le dernier était celui d'un chanoine de Saint-Denis, lequel, les grâces dites, demanda :

— Où donc est ma nièce?

— Oh ! elle va venir, répondit le comte, qui, après nous avoir servi avec empressement le potage, s'en donna une très-ample assiettée et l'expédia merveilleusement vite.

— Oh ! mon neveu ! s'écria le chanoine, si votre femme était là, vous seriez plus raisonnable.

— Papa se fera mal ! dit la petite fille d'un air malin.

Un instant après ce singulier épisode gastronomique, et au moment où le comte découpait avec empressement je ne sais quelle pièce de venaison, une femme de chambre entra et dit :

— Monsieur, nous ne trouvons point madame !

A ce mot, je me levai par un mouvement brusque, en redoutant quelque malheur, et ma physio-

nomie exprima si vivement mes craintes, que le vieux chanoine me suivit au jardin. Le mari vint par décence jusque sur le seuil de la porte, et nous cria :

— Restez ! restez ! n'ayez aucune inquiétude !

Mais il ne nous accompagna point.

Le chanoine, la femme de chambre et moi parcourûmes les sentiers et les boulingrins du parc, appelant, écoutant, et d'autant plus inquiets, que j'annonçai la mort du jeune vicomte. En courant, je racontai les circonstances de ce fatal événement, et m'aperçus que la femme de chambre était extrêmement attachée à sa maîtresse ; elle entra bien mieux que le chanoine dans les secrets de ma terreur.

Nous allâmes aux pièces d'eau, nous visitâmes tout sans trouver ni la comtesse, ni le moindre vestige de son passage. Enfin, en revenant le long d'un mur, j'entendis des gémissemens sourds et profondément étouffés, qui semblaient sortir d'une espèce de grange. A tout hasard, j'y entrai. Nous y découvrîmes Juliette, qui, par un accès de folie sans doute, s'y était ensevelie au milieu du foin. Elle avait caché là sa tête, afin d'assourdir ses horribles cris, obéissant à une sorte d'instinct pudique : c'étaient des sanglots, des pleurs d'enfant, mais plus pénétrans, plus plaintifs ; il n'y avait plus rien dans le monde pour elle. La femme de chambre dégagea sa maîtresse, qui se laissa faire avec la flasque insouciance de l'animal mourant.

Cette fille ne savait rien dire autre chose que : — Allons, madame !... allons...

Le vieux chanoine demandait : — Mais qu'a-t-elle?... Qu'avez-vous, ma nièce?

Enfin, aidé par la femme de chambre, je transportai Juliette dans sa chambre; je recommandai soigneusement de veiller sur elle et de dire à tout le monde que la comtesse avait la migraine. Puis, nous redescendîmes, le chanoine et moi, dans la salle à manger.

Il y avait déjà quelque temps que nous avions quitté le comte. Je ne pensai guère à lui qu'au moment où je me trouvai sous le péristyle. Son indifférence me surprit; mais mon étonnement augmenta quand je le trouvai philosophiquement assis à table.

Il avait mangé presque tout le dîner, au grand plaisir de sa fille qui souriait de voir son père en flagrante désobéissance aux ordres de la comtesse.

La singulière insouciance de ce mari me fut expliquée par la légère altercation qui s'éleva soudain entre le chanoine et lui. Le comte était soumis à une diète sévère que les médecins lui avaient imposée pour le guérir d'une maladie grave dont j'ai oublié le nom; et, poussé par cette gloutonnerie féroce, assez familière aux convalescens, l'appétit de la bête l'avait emporté sur toutes les sensibilités de l'homme.

En un moment j'avais vu la nature dans toute sa vérité, sous deux aspects bien différens, qui mettaient le comique au sein même de la plus horrible douleur.

La soirée fut triste. J'étais fatigué. Le chanoine

employait toute son intelligence à deviner la cause des pleurs de sa nièce. Le mari digérait silencieusement, après s'être contenté d'une assez vague explication que la comtesse lui fit donner de son malaise par sa femme de chambre, et qui fut, je crois, empruntée aux indispositions naturelles à la femme. Nous nous couchâmes tous de bonne heure.

En passant devant la chambre de la comtesse pour aller au gîte où me conduisit un valet, je demandai timidement de ses nouvelles. En reconnaissant ma voix, elle me fit entrer, voulut me parler; mais, ne pouvant rien articuler, elle inclina la tête, et je me retirai.

Malgré les émotions cruelles que je venais de partager avec la bonne foi d'un jeune homme, je dormis accablé par la fatigue d'une marche forcée.

A une heure avancée de la nuit, je fus réveillé par les aigres bruissemens que produisirent les anneaux de mes rideaux violemment tirés sur leurs tringles de fer. Je vis la comtesse assise sur le pied de mon lit. Son visage recevait toute la lumière d'une lampe posée sur ma table.

— Est-ce bien vrai, monsieur? me dit-elle. Je ne sais comment je puis vivre après l'horrible coup qui vient de me frapper; mais en ce moment j'éprouve du calme. Je veux tout apprendre.

— Quel calme! me dis-je en apercevant l'effrayante pâleur de son teint qui contrastait avec la couleur brune de sa chevelure, en entendant les sons gutturaux de sa voix, en restant stupéfait des ravages

dont témoignaient tous ses traits altérés. Elle était étiolée déjà comme une feuille dépouillée des dernières teintes que leur imprime l'automne. Ses yeux rouges et gonflés avaient perdu toutes leurs beautés; ils ne réfléchissaient qu'une amère et profonde douleur : vous eussiez dit un nuage gris, là où naguère pétillait le soleil.

Je lui redis simplement, sans trop appuyer sur certaines circonstances trop douloureuses pour elle, l'événement rapide qui l'avait privée de son ami; je lui racontai la première journée de notre voyage, si remplie par les souvenirs de leur amour.

Elle ne pleura point, elle écoutait avec avidité, la tête penchée vers moi, comme un médecin zélé qui épie un mal.

Saisissant un moment où elle me parut avoir entièrement ouvert son cœur aux souffrances et vouloir se plonger dans son malheur avec toute l'ardeur que donne la première fièvre du désespoir, je lui parlai des craintes qui agitèrent le pauvre mourant, et lui dis comment et pourquoi il m'avait chargé de ce fatal message.

Alors ses yeux se séchèrent sous le feu sombre qui s'échappa des plus profondes régions de l'âme. Elle put pâlir encore. Lorsque je lui tendis les lettres que je gardais sous mon oreiller, elle les prit machinalement; puis elle tressaillit violemment, et me dit d'une voix creuse :

— Et moi qui brûlais les siennes! Je n'ai rien de lui! rien! rien!...

Elle se frappa fortement au front.

— Madame, lui dis-je.

Elle me regarda par un mouvement convulsif.

— J'ai coupé sur sa tête, continuai-je, une mèche de cheveux que voici.

Et je lui présentai ce dernier, cet incorruptible lambeau de celui qu'elle aimait.

Ah! si vous aviez reçu, comme moi, les larmes brûlantes qui tombèrent alors sur mes mains, vous sauriez ce qu'est la reconnaissance quand elle est si voisine du bienfait!...

Elle me serra les mains, et d'une voix étouffée, avec un regard brillant de fièvre, un regard où son frêle bonheur rayonnait à travers d'horribles souffrances :

— Ah! vous aimez! dit-elle. Soyez toujours heureux! ne perdez pas celle qui vous est chère!

Elle n'acheva pas, et s'enfuit avec son trésor.

Le lendemain, cette scène nocturne, confondue dans mes rêves, me parut être une fiction. Il fallut, pour me convaincre de la douloureuse vérité, que je cherchasse infructueusement les lettres sous mon chevet.

Il serait inutile de vous raconter les événemens du lendemain. Je restai plusieurs heures encore avec la Juliette que m'avait tant vantée mon pauvre compagnon de voyage. Les moindres paroles, les gestes, les actions de cette femme me prouvèrent la noblesse d'âme, la délicatesse de sentiment qui en faisaient

une de ces chères créatures d'amour et de dévouement si rares semées sur cette terre.

Le soir, M. de *** me conduisit lui-même jusqu'à Moulins. En y arrivant, il me dit avec une sorte d'embarras :

— Monsieur, si ce n'est pas abuser de votre complaisance, et agir bien indiscrètement avec un inconnu auquel nous avons déjà des obligations, voudriez-vous avoir la bonté de remettre, à Paris, puisque vous y allez, chez monsieur de — (j'ai oublié le nom), rue du Sentier, une somme que je lui dois, et qu'il m'a prié de lui faire promptement passer ?

— Volontiers, dis-je.

Et dans l'innocence de mon âme, je pris un rouleau de vingt-cinq louis, dont je me servis pour revenir à Paris, et que je rendis fidèlement au prétendu correspondant de M. de....

A Paris seulement, et en portant cette somme dans la maison indiquée, je compris l'ingénieuse adresse avec laquelle Juliette m'avait obligé. La manière dont cet or me fut prêté, la discrétion gardée sur une pauvreté facile à deviner, révèlent tout le génie d'une femme aimante.

Quelles délices d'avoir pu raconter cette aventure à une femme qui, peureuse, vous a serré, vous a dit : — Oh! cher! ne meurs pas, toi!

LA GRANDE BRETÈCHE,

OU

LES TROIS VENGEANCES.

Un des plaisirs les plus vifs en province et que chacun poursuit avec le plus d'acharnement, est la découverte des secrets en amour ; mais aussi, n'est-ce pas la chasse transportée dans la région des sentimens? Peut-être cette curiosité générale rend-elle les passions plus profondes dans une sous-préfecture que partout ailleurs. La rigidité des mœurs, la continuité de l'espionnage, la surveillance officieuse qui fait de la vie privée une vie quasi-publique, la promiscuité que la disposition des lieux et que les habitudes domestiques introduisent dans les intérêts et jusque dans les pensées des maîtres et des serviteurs, tout oblige les amours illicites à s'envelopper des précautions les plus minutieuses, à observer un mutisme absolu, à garder une dissimulation perpétuelle. Une passion devient là comme une partie où chacun des amans joue sa vie, un duel où tous deux se battent contre mille adversaires. Qui, dans une petite ville, n'a pas ses ennemis? Il suffit donc d'une inimitié poussée à bout par des circon-

stances souvent fortuites, pour qu'un homme soit victime de quelque trahison impossible à prévoir : un hasard, une lettre anonyme, un piége habilement tendu, un bon mot dit avec la légèreté qui caractérise la nation française. Ces réflexions que les Parisiens et les gens de province ont pu faire, et dont le mérite consiste dans leur excessive vulgarité, s'appliquent à la principale aventure narrée dans cette scène ; elles sont d'ailleurs nécessaires pour expliquer la conversation de quatre chasseurs qui traversaient à cinq heures du matin par un effroyable brouillard le parc du Grossou, château situé au bord de la Loire, à quelques lieues de Sancerre.

— Savez-vous pourquoi le procureur du roi n'a pas voulu venir chasser avec nous ? dit Gatien Boirouge, fils du président du tribunal, beau jeune homme de vingt-deux ans, le bout-en-train du pays.

— Pourquoi ? demanda le receveur des contributions.

— Il aime madame de la Baudraye, et va se trouver ce matin seul avec elle, puisque monsieur de la Baudraye part après déjeûner pour Sancerre.

— Mais pourquoi vous mêlez-vous de leurs petites affaires ? dit le troisième chasseur, nommé Horace Bianchon, enfant du pays, qui, après s'être fait recevoir médecin à Paris, était venu se distraire de ses études avant d'aller reprendre le collier de fer que l'ambition où la gloire mettent au cou de tous les D. M. P. (*doctor medicus parisiensis*).

— Horace a raison, dit le quatrième qui était un

auteur également arrivé de Paris depuis quelques jours. Je ne comprends pas comment vous vous occupez autant les uns des autres. Vous perdez votre temps à des riens.

Horace Bianchon regarda son ami Émile Lousteau comme pour lui dire que les malices de feuilleton, les bons mots de petit journal, étaient incompris à Sancerre. Le receveur des contributions et le fils du président s'interrogèrent par un coup-d'œil qui voulait dire : N'y a-t-il pas dans cette phrase quelque chose de piquant pour nous? devons-nous rire ou nous fâcher?

— Ma curiosité doit vous paraître extraordinaire à vous autres qui rencontrez à Paris autant de femmes différentes qu'il y a de jours dans l'année, dit Gatien; mais à Sancerre où il ne s'en trouve pas six, et où de ces six femmes quatre ont des prétentions désordonnées à la vertu, quand les deux plus belles vous tiennent à une distance énorme par des regards dédaigneux comme si elles étaient des princesses de sang royal, il est bien permis à un jeune homme de vingt-deux ans de chercher à deviner les secrets d'une de ces deux femmes, car alors elle sera forcée d'avoir des égards pour lui.

— Cela s'appelle des égards ici, dit le journaliste.

Le receveur des contributions directes qui possédait, par voie de légitime mariage, une femme qui en 1815 avait épouvanté un jeune Cosaque, coula un regard défiant sur son entreprenant compagnon.

— La question change, dit Horace Bianchon. Puis, je n'aime pas le procureur du roi. Mais j'accorde à madame de la Baudraye trop de bon goût, pour croire qu'elle s'occupe de ce vilain singe; son mari est mille fois mieux, et je ne vois pas de motifs à cette liaison.

— Oh! — oh! — oh! s'écria le receveur des contributions d'un air drôlatique, et sur trois tons différents. Laissez-moi vous chiffrer l'affaire. Monsieur de la Baudraye n'a pas six mille livres de rentes, et avec son petit air de *sainte n'y-touche*, la belle madame de la Baudraye est pleine d'ambition; Sancerre lui déplaît, elle rêve des grandeurs parisiennes et voudrait piloter son mari vers les régions supérieures du gouvernement. Or, notre petit procureur du roi a fait accroire à madame de la Baudraye qu'il est protégé par monsieur de Villèle; elle le suppose doué de talens éminens, elle le voit bientôt procureur-général; de ce haut siége, il devient, quelque conspiration aidant, procureur-général près la Cour des Pairs, et subsidiairement, comme il dit, Garde-des-Sceaux. Monsieur de la Baudraye entrerait alors, par sa protection, dans le corps auguste des receveurs-généraux. Selon moi, ceci constitue le placement à gros intérêt des capitaux de l'amour. Un procureur du roi qui peut fourrer de pareilles idées dans la tête d'une femme, est bien capable de la séduire. L'éloquence a de grands priviléges. Si monsieur de Clagny a fasciné madame de la Baudraye au point de faire briller à ses yeux la simarre

des Sceaux, il a bien pu changer en agrémens d'Adonis sa peau de taupe, ses yeux faux, sa crinière ébouriffée, sa voix d'huissier enroué, sa maigreur de poëte crotté. Si madame de la Baudraye le voit procureur-général, elle peut le voir joli garçon. Joignez à ces calculs et à cette fascination l'ennui qui règne à Sancerre, la liaison du procureur du roi et de madame de la Baudraye devient très-naturelle.

— Ce monsieur joue joliment serré, dit Gatien Boirouge.

— Mais les procureurs du roi sont tenus d'être rusés; leurs fonctions les obligent d'avoir autant de finesse qu'ils ont d'ambition; il n'en est pas un qui ne croie être du bois dont on fait les Gardes-des-Sceaux, dit le journaliste.

— Ne flétrissez pas la belle madame de la Baudraye par de simples suppositions, s'écria le savant élève du premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, malgré ses études, ou peut-être à cause de ses études, avait conservé quelque jeunesse de cœur.

— Monsieur a raison. Comment as-tu découvert leur secret, Gatien? dit le receveur des contributions directes. Je ne suis pas un béjaune, j'ai vu d'étranges choses dans ma vie, je n'ai pas encore aperçu entre monsieur de Clagny et madame de la Baudraye le moindre indice d'intimité. Ni amis ni ennemis, ils paraissent si parfaitement indifférens, que...

— Hier, en sortant de table, le mouchoir de

madame de la Baudraye est tombé; il était près d'elle, il ne l'a pas ramassé.

— Le receveur ne te semble-t-il pas au désespoir d'avoir une femme trop laide pour lui permettre de faire l'usure dont il nous parlait? dit Bianchon à l'oreille de Lousteau.

— Horace; dit à haute voix le journaliste, voyons, savant interprète de la nature humaine, tendons un piége à loup au procureur du roi, nous rendrons service à notre ami Gatien, et nous rirons. Je n'aime pas les procureurs du roi.

— Tu as un juste pressentiment de ta destinée, dit Horace. Mais pourquoi troubler de pauvres gens occupés à être heureux?

— Messieurs, dit le receveur, je propose de leur raconter, après le dîner, quelques histoires de femmes surprises par leurs maris, et qui soient tuées, assassinées avec des circonstances terrifiantes. Nous verrons la mine que feront madame de la Baudraye et monsieur de Clagny.

— Pas mal, dit le journaliste. Je connais à Paris un directeur de journal qui, dans le but d'éviter une triste destinée, n'admet que des histoires où les amans sont brûlés, hachés, pilés, disséqués; où les femmes sont bouillies, frites, cuites; il apporte alors ces effroyables récits à sa femme en espérant qu'elle lui sera fidèle par peur; il se contente de ce pis-aller, le modeste mari: « Vois-tu, ma mignonne, où conduit la plus petite faute! » lui dit-il, en traduisant le discours d'Arnolphe à Agnès. Effrayons

assez madame de la Baudraye pour que, pendant son séjour au Grossou, elle envoie promener mon petit procureur du roi. Ce sera drôle.

— Hé bien, dit le receveur des contributions, moi qui ai vu d'étranges choses dans ma vie..—Oui, messieurs, ajouta-t-il en surprenant un sourire échangé entre le médecin et le journaliste, lorsqu'on a été payeur général dans les armées de Napoléon, qu'on a roulé sa bosse pendant dix ans en Égypte, en Italie, en Allemagne, on a dû observer le monde. Hé bien, selon moi, la frayeur causée par le pressentiment d'un danger rapproche deux amans plutôt qu'elle ne les désunit.

— Mon Dieu! s'écria Gatien, pourquoi vous ai-je parlé de madame de la Baudraye! nous la mettons là comme une morte sur un amphithéâtre de dissection.

— Allons, dit le journaliste en interrompant Gatien, après l'avoir accusée, vous voilà chevauchant la morale. Vous me faites de la peine, mon jeune ami. Après avoir entendu l'admirable théorie de monsieur Gravier, qui nous a déduit les raisons sur lesquelles se fonde la passion de madame de la Baudraye, vous revenez au Don-Quichotisme! je vous croyais plus fort. Décidément vous êtes de votre âge.

— La question mérite d'être étudiée, dit le savant médecin. La terreur rapproche-t-elle ou sépare-t-elle deux personnes qui s'aiment? Mais, reprit-il en examinant avec une excessive rapidité les faces

de la question, le résultat doit être en raison directe avec les caractères. Une formule générale est impossible. Cependant, il n'existe que deux manières de résoudre le problème, on se fuit ou l'on se rapproche, il y a prudence ou imprudence ; les tempéramens sanguins-nerveux seront imprudens, les lymphatiques seront prudens. Que deviennent alors les sous-genres, les métis...?

— Ils se confessent, répondit Lousteau, ils hésitent, ils pleurent, ils se suicident.

— Que diable se disent-ils? demanda monsieur Gravier à Gatien.

— Madame de la Baudraye pourrait être parfaitement innocente, et ce jeune homme pourrait avoir la berlue, dit Émile. D'abord, cette femme n'a pas assez d'esprit pour être ambitieuse ; puis elle a vingt-six ans, elle ignore l'amour ; enfin monsieur de la Baudraye est un homme âpre, content de lui-même, croyant à chaque instant qu'on le trompe, une espèce de sanglier défiant capable de donner un coup de boutoir à tort et à travers sans réfléchir au mal qu'il ferait. D'autre part, madame de la Hautoit est une dévote incapable d'inviter au Grossou l'amant de sa fille. Madame de la Baudraye aurait à tromper son père, sa mère, son mari, sa femme de chambre et celle de sa mère ; c'est trop d'ouvrage, je l'acquitte.

— D'autant plus que son mari ne la quitte pas, dit monsieur Gravier, riant du calembour en vrai receveur de contributions qu'il était. Enfin, ils sont

logés au premier, et monsieur de Clagny a été mis au second étage, dans l'appartement destiné aux autorités supérieures.

— Si madame la Baudraye est vertueuse, dit doctoralement le journaliste, nos investigations feront éclater son mérite à nos yeux ; si elle est coupable d'aimer, même en tout bien tout honneur, le chef du Parquet, attendu que cette passion est fondée sur d'infâmes calculs, nous sommes suffisamment autorisés à venger la belle jeunesse et les vingt-deux ans de Gatien, rival malheureux du Ministère public. N'est-il le fils du président, l'affaire ne sortira donc pas du tribunal, elle sera jugée à huis-clos, et tout en nous amusant ce soir, nous environnerons la beauté du plus grand respect et du mystère le plus profond. Ainsi, convenons de nos faits : cherchons des histoires à faire trembler la belle Samaritaine de Sancerre. Messieurs, je vous recommande une tenue sévère ; montrez-vous diplomates, ayez un laisser-aller sans affectation ; épiez, sans en avoir l'air, la figure des deux criminels, vous savez?... en dessous, ou dans la glace, à la dérobée. Nous passerons une soirée amusante. Mais voici le garde et ses chiens. Ce matin, nous chasserons le lièvre ; ce soir, nous chasserons le procureur du roi.

Cette conversation explique ce qui se passa le soir, après dîner, au château du Grossou. Le café pris, madame de la Hautoit s'assit dans sa bergère au coin du feu. Monsieur de la Hautoit et monsieur de Clagny commencèrent leur trictrac. Le fils du

président eut l'excessive complaisance d'apporter la lampe aux deux joueurs, de manière à ce que la lumière tombât d'aplomb sur madame de la Baudraye, innocemment occupée à garnir de laine le canevas en osier d'une corbeille à papier. Les quatre conspirateurs se groupèrent les uns debout, les autres assis autour de ces personnages.

— Pour qui faites-vous donc cette jolie corbeille, madame? dit le journaliste. Pour quelque loterie de bienfaisance?

— Non, dit-elle.

— Vous êtes bien indiscret, dit le receveur des contributions.

— Monsieur n'est pas du pays, dit Gatien, il ne connaîtra pas l'heureux mortel chez qui se trouvera la corbeille de madame.

— Il n'y a pas d'heureux mortel, reprit la jeune femme en rougissant, elle est pour monsieur de la Baudraye.

Le procureur du roi regarda sournoisement madame de la Baudraye et la corbeille comme s'il se fût dit intérieurement : — Voilà ma corbeille à papier perdue !

— Comment, madame, et vous ne voulez pas que nous le disions heureux? heureux d'avoir une jolie femme, heureux de ce qu'elle lui fait d'aussi charmantes choses sur ses corbeilles à papier. Le dessin est rouge et noir, à la Robin des bois. Si je me marie, je souhaite qu'après huit ans de mé-

nage les corbeilles que brodera ma femme soient pour moi.

— Pourquoi ne seraient-elles pas pour vous? dit madame de la Baudraye en levant sur Jules un œil bleu plein d'une angélique pureté.

— Les Parisiens ne croient à rien, dit le procureur du roi d'un ton amer. La vertu des femmes est surtout mise en question avec une effrayante audace. Oui, depuis quelque temps, les livres que vous faites, messieurs les écrivains, vos revues, vos pièces de théâtre, toute votre infâme littérature repose sur l'adultère...

Eh! monsieur le procureur du roi, reprit Jules en riant, je vous laissais jouer tranquillement, je ne vous attaquais point, et voilà que vous faites un réquisitoire contre moi. Foi de journaliste, j'ai broché plus de cent articles contre les auteurs de qui vous parlez; mais j'avoue que si je les ai réprimandés, c'était pour dire quelque chose qui ressemblât à de la critique. Soyons justes, si vous les condamnez, il faut condamner Homère et son Iliade, laquelle roule sur la belle Hélène; il faut condamner le Paradis Perdu de Milton, Ève et le serpent me paraissent un gentil petit adultère symbolique. Il faut supprimer les Psaumes de David, inspirés par les amours de ce Louis XIV hébreu. Il faut jeter au feu Mithridate, le Tartuffe, l'École des Femmes, Phèdre, Andromaque, le Mariage de Figaro, l'Enfer de Dante, les Sonnets de Pétrarque, tout Jean-Jacques Rousseau, les romans du moyen âge, l'His-

toire de France, l'Histoire romaine, etc., etc. Je ne crois pas, hormis l'Histoire des Variations de Bossuet et les Provinciales de Pascal, qu'il y ait beaucoup de livres à lire, si vous voulez en retrancher ceux où il est question de femmes aimées à l'encontre des lois.

— Le beau malheur! dit le procureur du roi.

Jules, piqué de l'air magistral que prenait monsieur de Clagny, voulut le faire enrager par une de ces froides mystifications qui consistent à défendre des opinions auxquelles on ne tient pas, dans le but de rendre furieux un pauvre homme de bonne foi, une véritable plaisanterie de journaliste. — En nous plaçant au point de vue politique où vous êtes forcé de vous mettre, dit-il en continuant sans relever l'exclamation, en revêtant la robe de procureur général à toutes les époques, car tous les gouvernemens ont leur ministère public, eh bien! la religion catholique se trouve infectée dans sa source d'une violente illégalité conjugale. Aux yeux du roi Hérode, à ceux de Pilate qui défendait le gouvernement romain, la femme de Joseph pouvait paraître adultère, puisque, de son propre aveu, Joseph n'était pas le père du Christ. Le juge païen n'admettait pas plus l'immaculée conception que vous n'admettriez un miracle semblable si quelque religion se produisait aujourd'hui en s'appuyant sur des mystères de ce genre. Croyez-vous qu'un tribunal de police correctionnelle reconnaîtrait une nouvelle opération du Saint-Esprit? Or, qui peut oser dire que

Dieu ne viendra pas racheter encore l'humanité? Est-elle meilleure aujourd'hui que sous Tibère?

— Votre raisonnement est un sacrilége, reprit le procureur du roi.

— D'accord, dit le journaliste, mais je ne le fais pas dans une mauvaise intention. Vous ne pouvez supprimer les faits historiques, vous ne sauriez ôter Pilate de la passion. Selon moi, Pilate condamnant Jésus-Christ, Anytus, organe du parti aristocratique d'Athènes, demandant la mort de Socrate, représentaient des sociétés établies, se croyant légitimes, revêtues de pouvoirs consentis, obligées de se défendre. Pilate et Anytus étaient alors aussi logiques que les procureurs-généraux qui demandent aujourd'hui la tête des sergens de la Rochelle, qui font tomber la tête des républicains armés contre le trône légitime, et celles des novateurs dont le but est de renverser à leur profit les sociétés sous prétexte de les mieux organiser. En présence des grandes familles d'Athènes et de l'empire romain, Socrate et Jésus étaient criminels; pour ces vieilles aristocraties, leurs opinions ressemblaient à celles de la Montagne; supposez leurs sectateurs triomphans, ils eussent fait un léger 93.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? dit le procureur du roi.

— A l'adultère; ne doit-il pas entrer comme élément littéraire dans une littérature qui peint une époque où cet élément abonde comme il abondait jadis dans les anciennes sociétés? Je conclus, mon-

sieur, en disant qu'un mahométan, en fumant sa pipe, peut parfaitement dire que la religion des chrétiens est fondée sur l'adultère ; comme nous croyons que Mahomet est un imposteur, que son Coran est une répétition de la Bible et de l'Évangile, et que Dieu n'a jamais eu la moindre intention de faire de ce conducteur de chameaux son prophète,

— S'il y avait en France beaucoup d'hommes comme vous, et il y en a malheureusement trop, tout gouvernement y serait impossible.

— Et il n'y aurait pas de religion, dit madame de la Hautoît, dont le visage avait fait d'étranges grimaces pendant cette discussion.

— Tu leur causes une peine infinie, dit Bianchon à l'oreille de Jules ; ne parle pas religion, tu leur dis des choses à les renverser.

— Si j'étais écrivain et romancier, dit le receveur des contributions, je prendrais le parti des maris malheureux. Moi qui ai vu beaucoup de choses, et d'étranges choses, je sais que dans le nombre des maris trompés il s'en trouve dont l'attitude ne manque point d'énergie, et qui, dans la crise, sont très-dramatiques, pour employer un de vos mots, monsieur, dit-il en regardant Jules. Je connais une histoire où l'époux outragé n'était pas bête.

— Vous avez raison, mon cher monsieur Gravier, dit Bianchon, je n'ai jamais trouvé ridicules les maris trompés ; au contraire, je les aime...

Trois personnes seulement se mirent à rire : d'abord monsieur de la Hautoît, qui était un bon vieil-

lard revenu des erreurs de la jeunesse ; puis le journaliste, ce féroce moqueur qui par état cherchait des quolibets pour consoler les malheurs ; enfin Gratien. Le procureur du roi, monsieur Gravier et les deux dames restèrent graves.

— Riez, dit Horace, je serai jusqu'à mon dernier soupir le défenseur des dupes et l'adversaire des fripons.

Le procureur du roi jeta ses dés d'une façon convulsive, et ne regarda point le jeune médecin.

— Ne trouvez-vous pas, disait Bianchon, un mari sublime de confiance ? il croit en sa femme, il ne la soupçonne point, il a la foi du charbonnier. S'il a la faiblesse de se confier à sa femme, vous vous en moquez ; s'il est défiant et jaloux, vous le haïssez ; dites-moi quel est le moyen terme pour un homme d'esprit ?

— Dites-nous plutôt votre histoire, monsieur Gravier, reprit Jules.

— Volontiers, si ces dames le permettent, car monsieur le procureur du roi, quoique célibataire, vient de se prononcer ouvertement contre l'immoralité des récits où la charte conjugale est violée.

— Comment donc ! mais il est si amusant de travailler en entendant raconter des aventures ! Je préfère une narration à une lecture, chacun alors peut causer, dit madame de la Baudraye, tandis que le silence continu exigé par un livre est fort ennuyeux.

— Peu de temps après le 18 brumaire, dit monsieur Gravier, vous savez qu'il y eut une levée de

boucliers en Bretagne et dans la Vendée. Le premier consul, empressé de pacifier la France, entama des négociations avec les principaux chefs, et déploya les plus vigoureuses mesures militaires; mais, tout en combinant des plans de campagne avec les séductions de sa diplomatie italienne, il mit en jeu les ressorts machiavéliques de la police, alors confiée à Fouché. Rien de tout cela ne fut inutile pour étouffer la guerre allumée dans l'Ouest. A cette époque, un jeune homme appartenant à la famille de Maillé fut envoyé par les Chouans, de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personnes de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruite de son voyage, la police de Paris avait dépêché des agens chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, l'ambassadeur fut arrêté le jour même de son débarquement, car il vint en bateau, sous un déguisement de maître marinier. Mais, en homme d'exécution, il avait calculé toutes les chances de son entreprise; son passeport, ses papiers étaient si bien en règle, que les gens envoyés pour se saisir de lui craignirent de se tromper. Le chevalier de Beauvoir, je me rappelle maintenant son nom, avait bien médité son rôle : il se réclama de sa famille d'emprunt, allégua son faux domicile, et soutint si hardiment son interrogatoire, qu'il aurait été mis en liberté sans l'espèce de croyance aveugle que les espions eurent en leurs instructions, malheureusement trop précises. Dans le doute, ces

alguazils aimèrent mieux commettre un acte arbitraire que de laisser échapper un homme à la capture duquel le premier consul paraissait attacher une grande importance. Dans ces temps de liberté, les agens du pouvoir national se souciaient fort peu de ce que nous nommons aujourd'hui la *légalité*. Le chevalier fut donc provisoirement emprisonné, jusqu'à ce que les autorités supérieures eussent pris une décision à son égard. Cette sentence bureaucratique ne se fit pas attendre. La police ordonna de garder très-étroitement le prisonnier, malgré ses dénégations. Le chevalier de Beauvoir fut alors transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe, dont le nom indique assez la situation. Cette forteresse, assise sur des rochers d'une grande élévation, a pour fossés des précipices; on y arrive de tous côtés par des pentes rapides et dangereuses; comme dans tous les anciens châteaux, la porte principale est à pont-levis et défendue par une large douve. Le commandant de cette prison, charmé d'avoir à garder un homme de distinction dont les manières étaient fort agréables, qui s'exprimait à merveille et paraissait instruit, qualités rares à cette époque, accepta le chevalier comme un bienfait de la Providence. Il lui proposa d'être à l'Escarpe sur parole, et de faire cause commune avec lui contre l'ennui. Le prisonnier ne demanda pas mieux. Beauvoir était un loyal gentilhomme, mais c'était aussi, par malheur, un fort joli garçon. Il avait une figure attrayante, l'air résolu, la parole engageante,

une force prodigieuse. Leste, bien découplé, entreprenant, aimant le danger, il eût fait un excellent chef de partisans; il les faut ainsi. Le commandant lui assigna le plus commode des appartemens du château, l'admit à sa table, et n'eut d'abord qu'à se louer du Vendéen. Ce commandant était Corse et marié; sa femme, jolie et agréable, lui semblait peut-être difficile à garder; bref, il était jaloux en sa qualité de Corse et de militaire assez mal tourné. Beauvoir plut à la dame, il la trouva fort à son goût; peut-être s'aimèrent-ils; en prison, l'amour va si vite! Commirent-ils quelque imprudence? Le sentiment qu'ils eurent l'un pour l'autre dépassa-t-il les bornes de cette galanterie superficielle qui est presque un de nos devoirs envers les femmes? Beauvoir ne s'est jamais franchement expliqué sur ce point assez obscur de son histoire; mais toujours est-il constant que le commandant se crut en droit d'exercer des rigueurs extraordinaires sur son prisonnier. Beauvoir, mis au donjon, fut nourri de pain noir, abreuvé d'eau claire, et enchaîné suivant le perpétuel programme des divertissemens prodigués aux captifs. Sa cellule, située sous la plateforme, était voûtée en pierre dure, les murailles avaient une épaisseur désespérante, la tour donnait sur un précipice. Lorsque le pauvre Beauvoir eut reconnu l'impossibilité d'une évasion, il tomba dans ces rêveries qui sont tout ensemble le désespoir et la consolation des prisonniers. Il s'occupa de ces riens qui deviennent de grandes affaires : il compta

les heures et les jours, il fit l'apprentissage du triste *état de prisonnier*, reçut le baptême des douleurs, se replia sur lui-même, et apprécia la valeur de l'air et du soleil; puis, après une quinzaine de jours, il eut cette maladie terrible, cette fièvre de liberté qui pousse les prisonniers à ces entreprises sublimes dont les prodigieux résultats nous semblent inexplicables, quoique réels, et que monsieur le docteur (il se tourna vers Bianchon) attribuerait sans doute à des forces inconnues, le désespoir de son analyse physiologique, mystères de la volonté humaine dont la profondeur épouvante la science (Bianchon fit un signe négatif). Beauvoir se rongeait le cœur, car la mort seule pouvait le rendre libre. Un matin, le porte-clefs chargé d'apporter la nourriture du prisonnier, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés, et le regarda singulièrement. Leur conversation se réduisait ordinairement à peu de chose, et jamais le gardien ne la commençait. Aussi, le chevalier fut-il très-étonné lorsque cet homme lui dit : — Monsieur, vous avez sans doute votre idée en vous faisant toujours appeler monsieur Lebrun ou citoyen Lebrun. Cela ne me regarde pas, mon affaire n'est point de vérifier votre nom. Que vous vous nommiez Pierre ou Paul, cela m'est bien indifférent; à chacun son métier, les vaches seront bien gardées. Cependant je sais, dit-il en clignant de l'œil, que vous êtes monsieur Charles-Félix-Théodore, chevalier de Beauvoir, et cousin de madame

la duchesse de Maillé... — Hein? ajouta-t-il d'un air de triomphe après un moment de silence en regardant son prisonnier. Beauvoir, se voyant incarcéré fort et ferme, ne crut pas que sa position pût empirer par l'aveu de son véritable nom. — Eh bien! quand je serais le chevalier de Beauvoir, qu'y gagnerais-tu? lui dit-il. — Oh! tout est gagné, répliqua le porte-clefs à voix basse. Écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion; mais un instant! Si j'étais soupçonné de la moindre chose, je serais fusillé tout bellement. J'ai donc dit que je tremperais dans cette affaire juste pour gagner mon argent. Tenez, monsieur, voilà une clef, dit-il en sortant de sa poche une petite lime. — Avec cela, vous scierez un de vos barreaux. Dame! ce ne sera pas commode, reprit-il en montrant l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot. C'était une espèce de baie pratiquée au-dessus du cordon qui couronnait extérieurement le donjon, entre ces grosses pierres saillantes destinées à figurer les supports des créneaux. — Monsieur, dit le geôlier, il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer. — Oh! sois tranquille! je passerai, dit le prisonnier. — Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde, reprit le porte-clefs. — Où est-elle? demanda Beauvoir. — La voici, répondit le guichetier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge, afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même; elle est de longueur suffisante. Quand

vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une voiture tout attelée et des amis qui vous attendent. Mais je ne sais rien, moi ! Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une sentinelle au *dret* de la tour. Vous saurez ben choisir une nuit noire, et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil ; mais... — C'est bon ! c'est bon ! je ne pourrirai pas ici, s'écria le chevalier. — Ah ! ça se pourrait bien tout de même, répliqua le geôlier d'un air bête. Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions niaises que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux qu'il ne pouvait guère s'arrêter aux discours de cet homme, espèce de paysan renforcé. Il se mit à l'ouvrage aussitôt, et la journée lui suffit pour scier les barreaux. Craignant une visite du commandant, il cacha son travail en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans de la rouille afin de lui donner la couleur du fer. Il serra sa corde et se mit à épier quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'âme qui dramatisent (encore un de vos mots nouveaux !) la vie des prisonniers. Enfin, par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support d'une pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie. Puis, il attendit ainsi le mo-

ment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir. C'est vers le matin, à peu près. Il connaissait la durée des factions, l'instant des rondes, toutes choses dont s'occupent les prisonniers, même involontairement; il guetta le moment où l'une des sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retirée dans sa guérite, à cause du brouillard. Certain d'avoir réuni toutes les chances favorables à son évasion, il se mit alors à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, en tenant sa corde avec une force de géant. Tout alla bien. A l'avant-dernier nœud, au moment de se laisser couler à terre, il s'avisa, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et ne trouva pas de sol. Diable! le cas était assez embarrassant pour un homme en sueur, fatigué, perplexe, et dans une situation où il s'agissait de jouer sa vie à pair ou non. Il allait s'élancer par une raison frivole, son chapeau venait de tomber; heureusement, il écouta le bruit que sa chute devait produire, et n'entendit rien! Le prisonnier conçut de vagues soupçons sur sa position; il se demanda si le commandant ne lui avait pas tendu quelque piége; mais dans quel intérêt? En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit. Provisoirement, il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule, heure qui ne serait peut-être pas tout-à-fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon; mais il était presque épuisé au mo-

ment où il se remit sur le support extérieur, guettant tout comme un chat sur le bord de sa gouttière. Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flotter sa corde, une petite distance de cent pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice. — Merci, commandant! dit-il avec le sang-froid qui le caractérisait. Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit sa défroque en évidence sur son lit, laissa la corde en dehors pour faire croire à sa chute; il se tapit tranquillement derrière la porte, et attendit l'arrivée du perfide guichetier en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées. Le guichetier ne manqua pas de venir plus tôt qu'à l'ordinaire, pour recueillir la succession du mort; il ouvrit la porte en sifflant; mais, quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui asséna sur le crâne un si furieux coup de barre, que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri; la barre lui avait brisé la tête. Le chevalier déshabilla promptement le mort, prit ses habits, imita son allure, et, grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada.

Ni le procureur du roi, ni madame de la Baudraye ne parurent croire qu'il y eût dans ce récit la moindre prophétie qui les concernât. Les intéressés se jetèrent des regards interrogatifs, en gens surpris de la parfaite indifférence des deux prétendus amans.

— Bah! j'ai mieux à vous raconter, dit Jules Lousteau, qui comprit que l'histoire de monsieur Gravier n'allait pas assez directement au but.

— Voyons, dirent les auditeurs.

— Lors de l'expédition entreprise en 1823-4, par le roi Louis XVIII, pour sauver Ferdinand VII du régime constitutionnel, je me trouvais, par hasard, à Tours, sur la route d'Espagne. La veille de mon départ, j'étais au bal chez une des plus aimables femmes de cette ville, où l'on sait s'amuser mieux que dans aucune autre capitale de province. Peu de temps avant le souper, on soupe encore à Tours, je me joignis à un groupe de causeurs au milieu duquel un monsieur qui m'était inconnu racontait une aventure. Cet orateur, venu fort tard au bal, avait, je crois, dîné chez le receveur général. En entrant, il s'était mis à une table d'écarté; puis, après avoir *passé* plusieurs fois, au grand contentement de ses parieurs, dont le *côté* perdait, il s'était levé, vaincu par un sous-lieutenant de carabiniers. Pour se consoler, il avait pris part à une conversation sur l'Espagne, sujet habituel de mille dissertations inutiles. Pendant le récit, j'examinais avec un intérêt involontaire la figure et la personne du narrateur. Mon homme était un de ces êtres à mille faces qui ont des ressemblances avec tant de types....

— Types! encore un de leurs mots, dit le receveur à l'oreille de madame de la Baudraye.

— ... Que, dit Jules en continuant, l'observateur

reste indécis, et ne sait s'il faut les classer parmi les gens de génie obscurs ou parmi les intrigans subalternes. D'abord, il était décoré d'un ruban rouge, symbole trop prodigué qui ne préjuge plus rien en faveur de personne.

Le procureur du roi fit un léger haut-le-corps en entendant cette proposition contre la Légion-d'Honneur.

— Puis, il avait un habit vert, et je n'aime pas les habits verts au bal; enfin, il avait de petites boucles d'acier à ses souliers; sa culotte était horriblement usée, sa cravate inélégante me fit même de la peine, non pour lui, mais pour la ville de Tours; bref, je vis bien qu'il ne tenait pas beaucoup au costume. Ses manières et sa voix avaient je ne sais quoi de commun; sa figure, en proie aux rougeurs que les travaux de la digestion y imprimaient, ne rehaussait par aucun trait saillant l'ensemble de sa personne; il avait le front découvert et peu de cheveux sur la tête. D'après tous ces diagnostics, j'hésitais à en faire soit un conseiller de préfecture, soit un ancien commissaire des guerres, lorsqu'en lui voyant poser familièrement la main sur la manche de son voisin, je le jetai dans la classe des plumitifs, bureaucrates et consorts. Enfin, je fus tout-à-fait convaincu de la vérité de mon observation en remarquant qu'il n'était écouté que pour son histoire. Aucun de ses auditeurs ne lui accordait cette attention soumise et ces regards complaisans qui sont le privilége des gens consi-

dérés. Je ne sais si vous voyez bien l'homme se bourrant le nez de prises de tabac, parlant avec la prestesse des gens empressés de finir leur discours, de peur qu'on ne les abandonne; s'exprimant d'ailleurs avec une grande facilité, contant bien, peignant d'un trait, et jovial comme un loustic de régiment.

— Permettez-moi, dit Lousteau, de donner à son histoire la forme d'un article, elle y gagnera. Je commence.

Quelque temps après son entrée à Madrid, le grand-duc de Berg invita les principaux personnages de cette ville à une fête française offerte par l'armée à la capitale nouvellement conquise. Malgré la splendeur du gala, les Espagnols n'y furent pas très-rieurs; leurs femmes dansèrent peu; la plupart des conviés jouèrent. Les jardins du palais étaient illuminés assez splendidement pour que les dames pussent s'y promener avec autant de sécurité qu'elles l'eussent fait en plein jour. La fête était impérialement belle, rien ne fut épargné dans le but de donner aux Espagnols une haute idée de l'empereur, s'ils voulaient le juger d'après ses lieutenans. Dans un bosquet assez voisin du palais, entre une heure et deux du matin, plusieurs militaires français s'entretenaient des chances de la guerre, et de l'avenir peu rassurant que pronostiquait l'attitude des Espagnols présens à cette pompeuse fête. — Ma foi, dit un Français, dont le costume indiquait le chirurgien en chef de quelque corps d'armée, hier j'ai

formellement demandé mon rappel au prince Murat. Sans avoir précisément peur de laisser mes os dans la Péninsule, je préfère aller panser les blessures faites par nos bons voisins les Allemands ; leurs armes ne vont pas si avant dans le torse que les poignards castillans. Puis, la crainte de l'Espagne est, chez moi, comme une superstition. Dès mon enfance, j'ai lu des livres espagnols, un tas d'aventures sombres et mille histoires de ce pays, qui m'ont vivement prévenu contre ses mœurs. Eh bien ! depuis notre entrée à Madrid, il m'est arrivé d'être déjà, sinon le héros, du moins le complice de quelque périlleuse intrigue, aussi noire, aussi obscure que peut l'être un roman de lady Radcliffe. J'écoute volontiers mes pressentimens, et dès demain je détale. Murat ne me refusera certes pas mon congé ; car grâces aux services que nous rendons, nous avons des protections toujours efficaces. — Puisque tu tires ta crampe, dis-nous ton événement, répondit un colonel, vieux républicain qui, du beau langage et des courtisaneries impériales, ne se souciait guère. Le chirurgien en chef regarda soigneusement autour de lui comme pour reconnaître les figures de ceux qui l'environnaient, et, sûr qu'aucun Espagnol n'était dans le voisinage, il dit : — Nous ne sommes ici que des Français, volontiers, colonel Hulot. Il y a six jours, je revenais tranquillement à mon logis, vers onze heures du soir, après avoir quitté le général Latour dont l'hôtel se trouve à quelques pas du mien. Nous sortions tous les deux

de chez l'Ordonnateur en chef, où nous avions fait une bouillotte assez animée. Tout-à-coup, au coin d'une petite rue, deux inconnus, ou plutôt deux diables, se jettent sur moi, m'entortillent la tête et les bras dans un grand manteau. Je criai, vous devez me croire, comme un chien fouetté; mais le drap étouffait ma voix, et je fus transporté dans une voiture avec la plus rapide dextérité. Lorsque mes deux compagnons me débarrassèrent du manteau, j'entendis ces désolantes paroles prononcées par une voix de femme, en mauvais français : — Si vous criez, ou si vous faites mine de vous échapper, si vous vous permettez le moindre geste équivoque, le monsieur qui est devant vous est capable de vous poignarder sans scrupule. Tenez-vous donc tranquille. Maintenant je vais vous apprendre la cause de votre enlèvement. Si vous voulez vous donner la peine d'étendre votre main vers moi, vous trouverez entre nous deux vos instrumens de chirurgie que nous avons envoyé chercher chez vous de votre part; ils vous seront nécessaires, nous vous emmenons dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher d'un enfant qu'elle veut donner à ce gentilhomme sans que son mari le sache. Quoique monsieur quitte peu madame, de laquelle il est toujours passionnément épris, et qu'il surveille avec toute l'attention de la jalousie espagnole, elle a pu lui cacher sa grossesse, il la croit malade. Vous allez donc faire l'accouchement. Les dangers de l'entreprise ne vous concernent pas;

seulement, obéissez-nous; autrement, l'amant, qui est en face de vous dans la voiture, et qui ne sait pas un mot de français, vous poignarderait à la moindre imprudence. — Et qui êtes-vous? lui dis-je en cherchant la main de mon interlocutrice dont le bras était enveloppé dans la manche d'un habit d'uniforme. — Je suis la camériste de madame, sa confidente, et toute prête à vous récompenser par moi-même, si vous vous prêtez galamment aux exigences de notre situation. — Volontiers, dis-je en me voyant embarqué de force dans une aventure dangereuse. A la faveur de l'ombre, je vérifiai si la figure et les formes de cette fille étaient en harmonie avec les idées que le son guttural de sa voix m'avait inspirées. Cette bonne créature s'était sans doute soumise par avance à tous les hasards de ce singulier enlèvement, car elle garda le plus complaisant silence, et la voiture n'eut pas roulé pendant plus de dix minutes dans Madrid qu'elle reçut et me rendit un baiser satisfaisant. L'amant que j'avais en vis-à-vis ne s'offensa point de quelques coups de pied dont je le gratifiai fort involontairement; mais comme il n'entendait pas le français, je présume qu'il n'y fit pas attention. — Je ne puis être votre maîtresse qu'à une seule condition, me dit la camériste en réponse aux bêtises que je lui débitais, emporté par la chaleur d'une passion improvisée à laquelle tout faisait obstacle. — Et laquelle? — Vous ne chercherez jamais à savoir à qui j'appartiens. Si je viens chez vous, ce sera de nuit,

et vous me recevrez sans lumière. — Bon, lui dis-je. Notre conversation en était là quand la voiture arriva près d'un mur de jardin. — Laissez-moi vous bander les yeux, me dit la femme de chambre, vous vous appuierez sur mon bras, et je vous conduirai moi-même. Elle me serra sur les yeux un mouchoir qu'elle noua fortement derrière ma tête. J'entendis le bruit d'une clef mise avec précaution dans la serrure d'une petite porte par le silencieux amant que j'avais eu pour vis-à-vis. Bientôt la femme de chambre, au corps cambré, et qui avait du *meneho* dans son allure, me conduisit, à travers les allées sablées d'un grand jardin, jusqu'à un certain endroit où elle s'arrêta. Par le bruit que nos pas firent dans l'air, je présumai que nous étions devant la maison. — Silence, maintenant, me dit-elle à l'oreille, et veillez bien sur vous-même ! Ne perdez pas de vue un seul de mes signes, je ne pourrai plus vous parler sans danger pour nous deux, et il s'agit en ce moment de vous sauver la vie. Puis, elle ajcuta, mais à haute voix : — Madame est dans une chambre au rez-de-chaussée; pour y arriver, il nous faudra passer dans la chambre et devant le lit de son mari; ne toussez pas, marchez doucement, et suivez-moi bien, de peur de heurter quelques meubles, ou de mettre les pieds hors du tapis que j'ai arrangé. Ici l'amant grogna sourdement, comme un homme impatienté de tant de retards. La camériste se tut, j'entendis ouvrir une porte, je sentis l'air chaud d'un appartement,

et nous allâmes à pas de loup, comme des voleurs en expédition. Enfin la douce main de la fille m'ôta mon bandeau. Je me trouvai dans une grande chambre, haute d'étage, et mal éclairée par une lampe fumeuse. La fenêtre était ouverte, mais elle avait été garnie de gros barreaux de fer par le jaloux mari. J'étais jeté là comme au fond d'un sac. A terre, sur une natte, une femme dont la tête était couverte d'un voile de mousseline, mais à travers lequel ses yeux pleins de larmes brillaient de tout l'éclat des étoiles, serrait avec force sur sa bouche un mouchoir, et le mordait si vigoureusement que ses dents y entraient. Jamais je n'ai vu un si beau corps, mais ce corps se tordait sous la douleur comme une corde de harpe jetée au feu. La malheureuse avait fait deux arcs-boutans de ses jambes, en les appuyant sur une espèce de commode; puis, de ses deux mains, elle se tenait aux bâtons d'une chaise en tendant ses bras, dont toutes les veines étaient horriblement gonflées. Elle ressemblait ainsi à un criminel dans les angoisses de la question. Pas un cri d'ailleurs, pas d'autre bruit que le sourd craquement de ses os. Nous étions là, tous trois, muets et immobiles. Les ronflemens du mari retentissaient avec une consolante régularité. Je voulus examiner la camériste, mais elle avait remis le masque dont elle s'était sans doute débarrassée pendant la route, et je ne pus voir que deux yeux noirs et des formes agréablement prononcées. L'amant jeta sur-le-champ des serviettes sur les jambes de sa mal-

tresse, et replia en double sur la figure un voile de mousseline. Lorsque j'eus soigneusement observé cette femme, je reconnus, à certains symptômes jadis remarqués dans une bien triste circonstance de ma vie, que l'enfant était mort. Je me penchai vers la fille pour l'instruire de cet événement. En ce moment, le défiant inconnu tira son poignard ; mais j'eus le temps de tout dire à la femme de chambre, qui lui cria deux mots à voix basse. En entendant mon arrêt, l'amant eut un léger frisson qui passa sur lui des pieds à la tête comme un éclair ; il me sembla voir pâlir sa figure sous son masque de velours noir. La camériste saisit un moment où cet homme au désespoir regardait la mourante qui devenait violette, et me montra sur une table des verres de limonade tout préparés, en me faisant un signe négatif. Je compris qu'il fallait m'abstenir de boire, malgré l'horrible chaleur qui me desséchait le gosier. L'amant eut soif, il prit un verre vide, l'emplit de limonade, et but. En ce moment, la dame eut une convulsion violente qui m'annonça l'heure favorable à l'opération ; je pris ma lancette, et la saignai lestement au bras droit avec assez de bonheur. La camériste reçut dans des serviettes le sang qui jaillit abondamment ; puis l'inconnue tomba dans un abattement propice. Je m'armai de courage, et je pus, après une heure de travail, extraire l'enfant par morceaux. L'Espagnol ne pensa plus à m'empoisonner en comprenant que je venais de sauver sa maîtresse. De grosses larmes roulaient par

instants sur son manteau. La femme ne jeta pas un cri, mais elle tressaillait comme une bête fauve surprise, et suait à grosses gouttes. Dans un instant horriblement critique, elle fit un geste pour montrer la chambre de son mari ; le mari venait de se retourner ; de nous quatre, elle seule avait entendu le froissement des draps, le bruissement du lit ou des rideaux. Nous nous arrêtâmes, et à travers les trous de leurs masques, la camériste et l'amant se jetèrent des regards de feu, comme pour se dire : — Le tuerons-nous ? J'étendis alors la main pour prendre le verre de limonade que l'inconnu avait entamé. L'Espagnol crut que j'allais boire un des verres pleins, il bondit aussi légèrement qu'un chat, posa son long poignard sur les deux verres empoisonnés, et me laissa le sien en me faisant signe de boire le reste. Il y avait tant d'idées, tant de sentiment dans ce signe et dans son vif mouvement, que je lui pardonnai les atroces combinaisons méditées pour me tuer et ensevelir ainsi toute mémoire de cet événement. Lorsque j'eus achevé de boire, il me serra la main, et enveloppa lui-même soigneusement les débris de son enfant. Après deux heures de soins et de craintes, la camériste et moi nous recouchâmes sa maîtresse. Cet homme, jeté dans une entreprise aussi aventureuse, avait pris, en prévision d'une fuite, des diamans sur papier ; il les mit à mon insu dans ma poche. Par parenthèse, comme j'ignorais le somptueux cadeau de l'Espagnol, mon domestique m'a volé ce trésor le surlendemain, et s'est enfui

nanti d'une vraie fortune. Je dis à l'oreille de la femme de chambre les précautions qui restaient à prendre, et je voulus décamper. La camériste resta près de sa maîtresse, circonstance qui ne me rassura pas excessivement; mais je résolus de me tenir sur mes gardes. L'amant fit un paquet de l'enfant mort et des linges où la femme de chambre avait reçu le sang de sa maîtresse; il le serra fortement, le cacha sous son manteau, me passa la main sur les yeux comme pour me dire de les fermer, et sortit le premier en m'invitant par un geste à tenir le pan de son habit; j'obéis, non sans donner un dernier regard à ma maîtresse de hasard. La camériste arracha son masque en voyant l'Espagnol dehors, et me montra la plus délicieuse figure du monde. Quand je me trouvai dans le jardin, en plein air, j'avoue que je respirai comme si l'on m'eût ôté un poids énorme de dessus la poitrine. Je marchais à une distance respectueuse de mon guide, en veillant sur ses moindres mouvemens avec la plus grande attention. Arrivés à la petite porte, il me prit par la main, m'appuya sur ses lèvres un cachet monté en bague que je lui avais vu à un doigt de la main gauche, et je lui fis entendre que je comprenais ce signe éloquent. Nous nous trouvâmes dans la rue, où deux chevaux nous attendaient; nous montâmes chacun le nôtre : mon Espagnol s'empara de ma bride, la tint dans sa main gauche, prit entre ses dents les guides de sa monture, car il avait son paquet sanglant dans sa main droite, et nous partîmes avec la

rapidité de l'éclair. Il me fut impossible de remarquer le moindre objet qui pût me servir à me faire reconnaître la route que nous parcourions. Au petit jour, je me trouvai près de ma porte, et l'Espagnol s'enfuit, en se dirigeant vers la porte d'Atocha. — Et vous n'avez rien aperçu qui puisse vous faire soupçonner à quelle femme vous aviez affaire? dit un officier au chirurgien. — Une seule chose, reprit-il. Quand je saignai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près au milieu, une petite envie grosse comme une lentille, et environnée de poils bruns. En ce moment, l'indiscret chirurgien pâlit; tous les yeux fixés sur les siens en suivirent la direction; les Français virent alors un Espagnol enveloppé d'un manteau, et de qui le regard brillait dans une touffe d'orangers. A peine les officiers tournèrent-ils leurs yeux sur lui, que cet homme disparut avec une légèreté de sylphe. Un capitaine s'élança vivement à sa poursuite. — Sapréjeu! mes amis, s'écria le chirurgien, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles! Recevez mes adieux, vous m'enterrez ici! — Es-tu bête? dit le colonel Hulot. Falcon s'est mis à la piste de l'espion, il saura bien nous en rendre raison. — Hé bien! s'écrièrent les officiers en voyant revenir le capitaine tout essoufflé. — Au diable! répondit Falcon, il a passé, je crois, à travers les murailles. Comme je ne pense pas qu'il soit sorcier, il est sans doute de la maison! il en connaît les passages, les détours, et m'a facilement échappé. — Je

suis perdu ! dit le chirurgien d'une voix sombre. — Allons, tiens-toi calme, répondirent les officiers ; nous nous casernerons à tour de rôle chez toi jusqu'à ton départ. Ce soir, nous t'accompagnerons. En effet, trois jeunes officiers, qui avaient perdu leur argent au jeu, reconduisirent le chirurgien à son logement, et s'offrirent à rester chez lui. Le surlendemain, le chirurgien avait obtenu son renvoi en France, et faisait tous ses préparatifs pour partir avec une dame à laquelle Murat donnait une forte escorte ; il achevait de dîner en compagnie de ses amis, lorsque son domestique vint le prévenir qu'une jeune dame voulait lui parler. Le chirurgien et les trois officiers descendirent aussitôt en craignant quelque piége ; l'inconnue ne put que dire à son amant : « — Prenez garde ! » et tomba morte. Cette femme était la camériste, qui, se sentant empoisonnée, espérait arriver à temps ponr sauver le chirurgien. — Diable ! diable ! s'écria le capitaine Falcon, voilà ce qui s'appelle aimer ! une Espagnole est la seule femme au monde qui puisse trotter avec un monstre de poison dans le bocal. Le chirurgien resta singulièrement pensif. Pour noyer les sinistres pressentimens qui le tourmentaient, il se remit à table et but immodérément, ainsi que ses compagnons. Tous, à moitié ivres, se couchèrent de bonne heure. Au milieu de la nuit, le chirurgien fut réveillé par le bruit aigu que firent les anneaux de ses rideaux violemment tirés sur les tringles. Il se mit sur son séant, en proie à la trépidation mécanique qui nous

saisit au moment d'un semblable réveil. Il vit alors, debout devant lui, un Espagnol enveloppé dans son manteau et qui lui jetait le même regard brûlant parti du buisson pendant la fête. Le chirurgien cria: — Au secours! à moi, mes amis! A ce cri de détresse, l'Espagnol répondit par un rire amer. — L'opium croît pour tout le monde, répondit-il. Cette espèce de sentence dite, il lui montra ses trois amis profondément endormis, tira de dessous son manteau un bras de femme récemment coupé, le présenta vivement au chirurgien en lui montrant un signe semblable à celui qu'il avait si imprudemment décrit : — Est-ce bien le même? demanda-t-il. A la lueur d'une lanterne posée sur le lit, le chirurgien reconnut le bras et répondit par sa stupeur. Sans plus amples informations, le mari de l'inconnue lui plongea son poignard dans le cœur. — Votre conte est furieusement dur à croire, dis-je au narrateur, mais il est encore plus invraisemblable; car pourriez-vous m'expliquer qui, du mort ou de l'Espagnol, vous l'a raconté? — Monsieur, me répondit-il en paraissant piqué de mon observation purement littéraire, comme fort heureusement le coup de poignard que j'ai reçu a glissé a droite au lieu d'aller à gauche, vous me permettrez de savoir un peu ma propre histoire. Je vous jure qu'il y a encore des nuits où je vois en rêve de ces deux yeux. L'ancien chirurgien en chef s'arrêta, pâlit, et resta, la bouche ouverte, dans un véritable état d'épilepsie. Nous nous retournâmes tous du côté du salon. A la porte

était un Grand d'Espagne, un *afrancesado* en exil, arrivé depuis quinze jours en Touraine. Il était venu fort tard à ce bal où il apparaissait pour la première fois dans le monde, et visitait les salons, accompagné de sa femme, dont le bras droit nous sembla cruellement immobile. Nous nous séparâmes en silence pour laisser passer ce couple, que nous ne vîmes pas sans émotion. Imaginez-vous un vivant tableau du Murillo ! Sous des orbites creusés et noircis, l'homme montrait des yeux de feu qui restaient fixes ; sa face était desséchée, son crâne sans cheveux offrait des tons ardens, et son corps effrayait le regard, tant il était maigre. La femme ! imaginez-la ! non, vous ne la feriez pas vraie. Elle avait cette admirable taille espagnole qui a fait créer un mot dans notre langue ; quoique pâle, elle était belle encore ; son teint, par un privilége inouï pour une Espagnole, éclatait de blancheur ; mais son regard plein du soleil de l'Espagne tombait sur vous comme un jet de plomb fondu. Inutile de dire que le chirurgien avait disparu. — Madame, demandai-je à la marquise vers la fin de la soirée, par quel événement avez-vous donc perdu le bras ? — Dans la guerre de l'indépendance, me répondit-elle.

Le procureur du roi jeta sur Lousteau un regard judiciaire.

— L'Espagne est un singulier pays, dit madame de la Baudraye ; quelle histoire ! Il ne s'en passe point de semblables en France.

— La France, madame, dit le procureur du

roi, n'est malheureusement pas exempte de crimes.

— J'ai aussi la mienne, dit le docteur Bianchon. Nous ne sommes pas loin du théâtre où le drame s'est accompli, car la Touraine et le Berry se touchent; puis votre aventure me l'a rappelée, il s'agit d'un Espagnol.

— Contez vite, dit monsieur Gravier.

— Il n'y a que moi qui n'aurai rien à dire, s'écria Gatien.

— Vous n'avez pas pu voir encore beaucoup de choses, lui répondit monsieur Gravier.

— Laissez donc parler monsieur Bianchon, dit madame de la Hautoit.

— A une centaine de pas environ de Vendôme, sur les bords du Loir, dit Horace, il se trouve une vieille maison brune, surmontée de toits très-élevés, et si complétement isolée qu'il n'existe à l'entour ni tannerie puante ni méchante auberge, comme vous en voyez aux abords de presque toutes les petites villes. Devant ce logis, est un jardin donnant sur la rivière; les buis autrefois ras, qui en dessinaient les allées, croissent maintenant à leur fantaisie. Quelques saules nés dans le Loir ont rapidement poussé comme la haie de clôture et cachent à demi la maison. Les plantes, que nous appelons mauvaises, décorent de leur belle végétation le talus de la rive. Les arbres fruitiers, négligés depuis dix ans, ne produisent plus de récolte, et leurs rejetons forment des taillis; les espaliers ressemblent à des charmilles; les sentiers sablés jadis sont remplis de pourpier;

mais à vrai dire, il n'y a plus trace de sentier. Du haut de la montagne sur laquelle pendent les ruines du vieux château des ducs de Vendôme, le seul endroit d'où l'œil puisse plonger sur cet enclos, il est facile de reconnaître que, dans un temps assez éloigné, ce coin de terre fit les délices de quelque gentilhomme occupé de roses, de tulipiers, d'horticulture en un mot, mais surtout gourmand de bons fruits. On aperçoit une tonnelle, ou plutôt les débris d'une tonnelle sous laquelle est encore une table que le temps n'a pas entièrement dévorée. A l'aspect de ce jardin qui n'est plus, les joies négatives de la vie paisible dont vous jouissez en province se devinent, comme on devine l'existence d'un bon négociant en lisant l'épitaphe de sa tombe. Pour compléter les idées tristes et douces qui saisissent l'âme, un des murs offre un cadran solaire, orné de cette inscription bourgeoisement chrétienne : ULTIMAM COGITA! Les toits de cette maison sont horriblement dégradés, les persiennes sont toujours closes, les balcons sont couverts de nids d'hirondelles, les portes restent constamment fermées, de hautes herbes ont dessiné par des lignes vertes les fentes des perrons, les ferrures sont rouillées ; la lune, le soleil, l'hiver, l'été, la neige ont creusé les bois, gauchi les planches, rongé les peintures. Le morne silence qui règne là n'est troublé que par les oiseaux, les chats, les fouines, les rats et les souris libres de trotter, de se battre, de se manger. Une invisible main a partout écrit le mot : *Mystère*. Si, poussé par la curiosité,

vous alliez voir cette maison du côté de la rue, vous apercevriez une grande porte de forme ronde par le haut et à laquelle les enfans du pays ont fait des trous nombreux; j'ai appris, plus tard, que cette porte est condamnée depuis dix ans; par ces brèches irrégulières, vous pourriez observer la parfaite harmonie qui existe entre la façade du jardin et la façade de la cour. Le même désordre y règne. Des bouquets d'herbes encadrent les pavés; d'énormes lézardes sillonnent les murs dont les crêtes noircies sont enlacées par les mille festons de la pariétaire; les marches du perron sont disloquées, la corde de la cloche est pourrie, les gouttières sont brisées. Quel feu tombé du ciel a passé par là? Quel tribunal a ordonné de semer du sel sur ce logis?

— Le procureur du roi leva la tête et fit un signe de dénégation pour protester contre une loi tombée en désuétude.

— Y a-t-on insulté Dieu? Y a-t-on trahi la France? dit Horace en continuant; les reptiles y rampent sans vous répondre. Cette maison, vide et déserte, est une immense énigme dont le mot n'est connu de personne. Elle était autrefois un petit fief, et porte le nom de *la Grande Bretèche*. Pendant le temps de mon séjour à Vendôme, où M. Desplein m'avait envoyé avec un malade, la vue de ce singulier logis devint un de mes plaisirs les plus vifs. N'était-ce pas mieux qu'une ruine? A une ruine se rattachent des souvenirs historiques, des faits dont l'authenticité est irréfragable; mais cette habitation en-

core debout, quoique lentement démolie par une main vengeresse, renfermait un secret, une pensée inconnue ; elle trahissait un caprice tout au moins. Plus d'une fois, le soir, je me fis aborder à la haie devenue sauvage qui protégeait cet enclos ; je bravais les égratignures, j'entrais dans ce jardin sans maître, dans cette propriété qui n'était plus ni publique ni particulière ; j'y restais des heures entières à contempler son désordre. Je n'aurais pas voulu, pour prix de l'histoire à laquelle, sans doute, était dû ce spectacle bizarre, faire une seule question à quelque Vendomois bavard. Là, je composais de délicieux romans ; je m'y livrais à de petites débauches de mélancolie qui me ravissaient. Si j'avais connu le motif, peut-être vulgaire, de cet abandon, j'eusse perdu les poésies inédites dont je m'enivrais. Pour moi, cet asile représentait les images les plus variées de la vie humaine, assombrie par ses malheurs : c'était tantôt l'air du cloître, moins les religieux ; tantôt la paix du cimetière, sans les morts qui vous parlent leur langage épitaphique ; aujourd'hui la maison du lépreux, demain celle des Atrides ; mais c'était surtout la province avec ses idées recueillies, avec sa vie de sablier. J'y ai souvent pleuré, je n'y ai jamais ri. Plus d'une fois, j'ai ressenti des terreurs involontaires en y entendant, au-dessus de ma tête, le sifflement sourd que rendaient les ailes de quelque ramier pressé. Le sol y est humide ; il faut s'y défier des lézards, des vipères, des grenouilles qui s'y promènent avec la sauvage liberté de la nature ; il faut

surtout ne pas craindre le froid, car en quelques instans vous sentez un manteau de glace qui se pose sur vos épaules, comme la main du commandeur sur le cou de don Juan. Un soir, j'y ai frissonné ; le vent avait fait tourner une vieille girouette rouillée dont les cris ressemblèrent à un gémissement poussé par la maison, au moment où j'achevais un drame assez noir par lequel je m'expliquais cette espèce de douleur monumentalisée. Je revins à mon auberge, en proie à des idées sombres. Quand j'eus soupé, l'hôtesse entra d'un air de mystère dans ma chambre, et me dit : — Monsieur, voici monsieur Regnault. — Qu'est monsieur Regnault? — Comment, monsieur ne connaît pas monsieur Regnault ? Ah! c'est drôle! dit-elle en s'en allant. Tout-à-coup, je vis apparaître un homme long, fluet, vêtu de noir, tenant son chapeau à la main, et qui se présenta comme un bélier prêt à fondre sur son rival, en me montrant un front fuyant, une petite tête pointue et une face pâle, assez semblable à un verre d'eau sale. Vous eussiez dit de l'huissier d'un ministre. Cet inconnu portait un vieil habit très-usé sur les plis ; mais il avait un diamant au jabot de sa chemise et des boucles d'or à ses oreilles. — Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ? lui dis-je. Il s'assit sur une chaise, se mit devant mon feu, posa son chapeau sur ma table, et me répondit en se frottant les mains : — Ah! il fait bien froid. Monsieur, je suis monsieur Regnault. Je m'inclinai, en me disant à moi-même : — *Il bondo cani!* Cherche. — Je suis, reprit-il, no-

taire à Vendôme. — J'en suis ravi, monsieur, m'écriai-je, mais je ne suis point en mesure de tester, pour des raisons à moi connues. — Petit moment! reprit-il en levant la main comme pour m'imposer silence. Permettez, monsieur, permettez! J'ai appris que vous alliez vous promener quelquefois dans le jardin de la *Grande Bretèche*. — Oui, monsieur. — Petit moment! dit-il en répétant son geste, cette action constitue un véritable délit. Monsieur, je viens, au nom et comme exécuteur testamentaire de feu madame la comtesse de Merret, vous prier de discontinuer vos visites. Petit moment! Je ne suis pas un Turc et ne veux point vous en faire un crime. D'ailleurs, bien permis à vous d'ignorer les circonstances qui m'obligent à laisser tomber en ruines le plus bel hôtel de Vendôme. Cependant, monsieur, vous paraissez avoir de l'instruction, et devez savoir que les lois défendent, sous des peines graves, d'envahir une propriété close. Une haie vaut un mur. Mais l'état dans lequel la maison se trouve peut servir d'excuse à votre curiosité. Je ne demanderais pas mieux que de vous laisser libre d'aller et venir dans cette maison ; mais, chargé d'exécuter les volontés de la testatrice, j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de ne plus entrer dans le jardin. Moi-même, monsieur, depuis l'ouverture du testament je n'ai pas mis le pied dans cette maison qui dépend, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la succession de madame de Merret. Nous en avons seulement constaté les portes et fenêtres afin d'asseoir les

impôts que je paie annuellement sur des fonds à ce destinés par feu madame la comtesse. Ah ! mon cher monsieur, son testament a fait bien du bruit dans Vendôme ! Là, il s'arrêta pour se moucher, le digne homme ! Je respectai sa loquacité, comprenant à merveille que la succession de madame de Merret était l'événement le plus important de sa vie, toute sa réputation, sa gloire, sa Restauration. Il me fallait dire adieu à mes belles rêveries, à mes romans; je ne fus donc pas rebelle au plaisir d'apprendre la vérité d'une manière officielle. — Monsieur, lui dis-je, serait-il indiscret de vous demander les raisons de cette bizarrerie ? A ces mots, un air qui exprimait tout le plaisir que ressentent les hommes habitués à monter sur un *dada*, passa sur la figure du notaire. Il releva le col de sa chemise avec une sorte de fatuité, tira sa tabatière, l'ouvrit et m'offrit du tabac. Sur mon refus il en saisit une forte pincée. Il était heureux ! Un homme qui n'a pas de dada ignore tout le parti que l'on peut tirer de la vie. Un dada est le milieu précis entre la passion et la monomanie. En ce moment, je compris cette jolie expression de Sterne dans toute son étendue, et j'eus une complète idée de la joie avec laquelle l'oncle Tobie enfourchait, Trim aidant, son cheval de bataille. — Monsieur, me dit monsieur Regnault, j'ai été premier clerc de maître Chodron, à Paris. Excellente étude, dont vous avez peut-être entendu parler ? Non! Cependant son nom a été bien souvent affiché ; mais vous ne vous amusez peut-être pas à lire les affiches

dans Paris ? Non ! C'est amusant de flâner ! Moi, je les lisais. N'ayant pas assez de fortune pour traiter à Paris, au prix où les charges montèrent en 1816, je vins ici acquérir l'étude de mon prédécesseur. J'avais des parens à Vendôme, entre autres une tante fort riche qui m'a donné sa fille en mariage. — Monsieur, reprit-il après une légère pause, trois mois après avoir été agréé par monseigneur le garde-des-sceaux, je fus mandé un soir, au moment où j'allais me coucher (je n'étais pas encore marié), par madame la comtesse de Merret, en son château de Merret. Sa femme de chambre, une brave fille qui sert aujourd'hui dans cette hôtellerie, était à ma porte avec la calèche de madame la comtesse. Ah ! petit moment ! Il faut vous dire, monsieur, que monsieur le comte de Merret avait été mourir à Paris deux mois avant que je ne vinsse ici. Il y périt misérablement en se livrant à des excès de tous les genres. Vous comprenez ? Le jour de son départ, madame la comtesse avait quitté *la Grande Bretèche* et l'avait démeublée. Quelques personnes prétendent même qu'elle a brûlé les meubles, les tapisseries, enfin toutes les choses généralement quelconques qui garnissaient les lieux présentement loués par ledit sieur.... (Tiens, qu'est-ce que je dis donc ? Pardon, je croyais dicter un bail.) Qu'elle les brûla, reprit-il, dans la prairie de Merret. Avez-vous été à Merret, monsieur ? Non, dit-il en faisant lui-même ma réponse. Ah ! c'est un fort bel endroit ! Depuis trois mois environ, dit-il en continuant

après un petit hochement de tête, monsieur le comte et madame la comtesse avaient vécu singulièrement; ils ne recevaient plus personne, madame habitait le rez-de-chaussée, et monsieur le premier étage. Quand madame la comtesse resta seule, elle ne se montra plus qu'à l'église. Plus tard, chez elle, à son château, elle refusa de voir les amis et amies qui vinrent lui faire des visites. Elle était déjà très-changée au moment où elle quitta *la Grande Bretèche* pour aller à Merret. Cette chère femme-là... (je dis chère, parce que ce diamant me vient d'elle; je ne l'ai vue, d'ailleurs, qu'une seule fois!) Donc, cette bonne dame était très-malade, elle avait sans doute désespéré de sa santé, car elle est morte sans vouloir appeler de médecins; aussi, beaucoup de nos dames ont-elles pensé qu'elle ne jouissait pas de toute sa tête. Monsieur, ma curiosité fut donc singulièrement excitée en apprenant que madame de Merret avait besoin de mon ministère. Je n'étais pas le seul qui s'intéressât à cette histoire. Le soir même, quoiqu'il fût tard, toute la ville sut que j'allais à Merret. La femme de chambre répondit assez vaguement aux questions que je lui fis en chemin; cependant, elle me dit que sa maîtresse avait été administrée par le curé de Merret pendant la journée, et paraissait ne pas devoir passer la nuit. J'arrivai vers les onze heures au château. Je montai le grand escalier. Après avoir traversé de grandes pièces hautes et noires, froides et humides en diable, je parvins dans la chambre à coucher d'honneur où était madame la

comtesse. D'après les bruits qui couraient sur cette dame (monsieur, je n'en finirais pas si je vous répétais tous les contes qui se sont débités à son égard!), je me la figurais comme une coquette. Imaginez-vous que j'eus beaucoup de peine à la trouver dans le grand lit où elle gisait. Il est vrai que, pour éclairer cette énorme chambre à frises de l'ancien régime, et poudrées de poussière à faire éternuer rien qu'à les voir, elle avait une de ces anciennes lampes d'Argant. Ah! mais vous n'avez pas été à Merret! Eh bien! monsieur, le lit est un de ces lits d'autrefois, avec un ciel élevé, garni d'indienne à ramages. Une petite table de nuit était près du lit, et je vis dessus une *Imitation de Jésus-Christ*, que, par parenthèse, j'ai achetée à ma femme, ainsi que la lampe. Il y avait aussi une grande bergère pour la femme de confiance, et deux chaises. Point de feu, d'ailleurs. Voilà le mobilier. Ça n'aurait pas fait dix lignes dans un inventaire. Ah! mon cher monsieur, si vous aviez vu, comme je la vis alors, cette vaste chambre tendue en tapisseries brunes, vous vous seriez cru transporté dans une véritable scène de roman. C'était glacial, et mieux que cela, funèbre, ajouta-t-il en levant le bras par un geste théâtral, et faisant une pause. A force de regarder, en venant près du lit, je finis par voir madame de Merret, encore grâce à la lueur de la lampe dont la clarté donnait sur les oreillers. Sa figure était jaune comme de la cire, et ressemblait à deux mains jointes. Madame la comtesse avait un bonnet de

dentelles qui laissait voir de beaux cheveux, mais blancs comme du fil. Elle était sur son séant, et paraissait s'y tenir avec beaucoup de difficulté. Ses grands yeux noirs, abattus par la fièvre, sans doute, et déjà presque morts, remuaient à peine sous les os où sont les sourcils. — Ça, dit-il en me montrant l'arcade de ses yeux. Son front était humide. Ses mains décharnées ressemblaient à des os recouverts d'une peau tendre; ses veines, ses muscles se voyaient parfaitement bien; elle avait dû être très-belle; mais, en ce moment, je fus saisi de je ne sais quel sentiment à son aspect. Jamais, au dire de ceux qui l'ont ensevelie, une créature vivante n'avait atteint à sa maigreur sans mourir. Enfin, c'était épouvantable à voir! Cette femme avait été rongée par le mal jusqu'à n'être plus qu'un fantôme. Ses lèvres étaient d'un violet pâle, et quand elle me parla, ce fut à peine si elle les remua. Quoique j'aie été habitué à ces sortes de spectacles à Paris, où ma profession me conduisait souvent au chevet des mourants pour constater leurs dernières volontés, j'avoue que les familles en larmes, les agonies et tout ce que j'ai vu n'étaient rien auprès de cette femme seule et silencieuse dans ce vaste château. Je n'entendais pas le moindre bruit, je ne voyais pas même le mouvement que la respiration de la malade aurait dû imprimer aux draps qui la couvraient, et je restai tout-à-fait immobile, occupé à la regarder avec une sorte de stupeur. Il me semble que j'y suis encore. Enfin ses grands yeux se remuèrent, elle

essaya de lever sa main droite qui retomba sur le lit, et ces mots sortirent de sa bouche comme un souffle, car sa voix n'était déjà plus une voix. — « Je vous attendais avec bien de l'impatience. » Ses joues se colorèrent vivement. Parler, monsieur, c'était un effort pour elle. — « Madame, » lui dis-je. Elle me fit signe de me taire. En ce moment, la vieille femme de charge se leva et me dit à l'oreille : « Ne parlez pas, madame la comtesse est hors d'état d'entendre le moindre bruit ; et ce que vous lui diriez pourrait l'agiter. » Je m'assis. Quelques instants après, madame de Merret rassembla tout ce qui lui restait de forces pour mouvoir son bras droit, le mit, non sans des peines infinies, sous son traversin ; elle s'arrêta un moment, puis elle fit un dernier effort pour retirer sa main ; et lorsqu'elle eut pris un papier cacheté, des gouttes de sueur tombèrent de son front. — « Je vous confie mon testament, dit-elle. Ah ! mon Dieu ! Ah ! » Ce fut tout. Elle saisit un crucifix qui était sur son lit, le porta rapidement à ses lèvres, et mourut. L'expression de ses yeux fixes me fait encore frissonner quand j'y songe. Elle avait dû bien souffrir ! Il y avait de la joie dans son dernier regard, sentiment qui resta gravé sur ses yeux morts. J'emportai le testament ; et, quand il fut ouvert, je vis que madame de Merret m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Elle léguait la totalité de ses biens à l'hôpital de Vendôme, sauf quelques legs particuliers. Mais voici quelles furent ses dispositions relativement à la Grande Bretèche.

Elle me recommanda de laisser cette maison pendant cinquante années révolues, à partir du jour de sa mort, dans l'état où elle se trouverait au moment de son décès, en interdisant l'entrée des appartements à quelque personne que ce fût, en défendant d'y faire la moindre réparation, et allouant même une rente afin de gager des gardiens, s'il en était besoin, pour assurer l'entière exécution de ses intentions. A l'expiration de ce terme, si le vœu de la testatrice a été accompli, la maison doit appartenir à mes héritiers, car monsieur sait que les notaires ne peuvent accepter de legs ; sinon, la Grande Bretèche reviendrait à qui de droit, mais à la charge de remplir les conditions indiquées dans un codicille annexé au testament, et qui ne doit être ouvert qu'à l'expiration desdites cinquante années. Le testament n'a point été attaqué, donc.... A ce mot, et sans achever sa phrase, le notaire oblong me regarda d'un air de triomphe. Je le rendis tout-à-fait heureux en lui adressant quelques compliments. — Monsieur, lui dis-je en terminant, vous m'avez si vivement impressionné, que je crois voir cette mourante plus pâle que ses draps ; ses yeux luisans me font peur, et je rêverai d'elle cette nuit. Mais vous devez avoir formé quelques conjectures sur les dispositions contenues dans ce bizarre testament. — Monsieur, me dit-il avec une réserve comique, je ne me permets jamais de juger la conduite des personnes qui m'ont honoré par le don d'un diamant. Je déliai bientôt la langue du scrupuleux notaire

vendomois qui me communiqua, non sans de longues digressions, les observations dues aux profonds politiques des deux sexes dont les arrêts font loi dans Vendôme. Mais ces observations étaient si contradictoires, si diffuses, que je faillis m'endormir, malgré l'intérêt que je prenais à cette histoire authentique. Le ton lourd et l'accent monotone de ce notaire, sans doute habitué à s'écouter lui-même et à se faire écouter de ses cliens ou de ses compatriotes, triompha de ma curiosité. Heureusement il s'en alla. — Ah! ah! monsieur, bien des gens, me dit-il dans l'escalier, voudraient vivre encore quarante-huit ans; mais, petit moment! Et il mit, d'un air fin, l'index de sa main droite sur sa narine, comme s'il eût voulu dire : faites bien attention à ceci! — Pour aller jusque là, dit-il, il ne faut pas avoir la soixantaine. Je fermai ma porte, après avoir été tiré de mon apathie par ce dernier trait que le notaire trouva très-spirituel; puis, je m'assis dans mon fauteuil, en mettant mes pieds sur les deux chenets de ma cheminée. Je m'enfonçai dans un roman à la Radcliffe, bâti sur les données juridiques de monsieur Regnault, quand ma porte, manœuvrée par la main adroite d'une femme, tourna sur ses gonds. Je vis venir mon hôtesse, grosse femme réjouie, de belle humeur, qui avait manqué sa vocation; c'était une Flamande qui aurait dû naître dans un tableau de Teniers. — Eh bien! monsieur, me dit-elle, monsieur Regnault vous a sans doute rabâché son histoire de la Grande-Bretèche? — Oui, mère Le-

pas. — Que vous a-t-il dit? Je lui répétai en peu de mots la ténébreuse et froide histoire de madame Merret. A chaque phrase, mon hôtesse tendait le cou, en me regardant avec une perspicacité d'aubergiste, espèce de juste-milieu entre l'instinct du gendarme, l'astuce de l'espion et la ruse du commerçant. — Ma chère madame Lepas, ajoutai-je en terminant, vous paraissez en savoir davantage. Hein? Autrement, pourquoi seriez-vous montée chez moi? — Ah! foi d'honnête femme, et aussi vrai que je m'appelle Lepas.... — Ne jurez pas, vos yeux sont gros d'un secret. Vous avez connu monsieur Merret. Quel homme était-ce? — Dame, monsieur de Merret, voyez-vous, était un bel homme qu'on ne finissait pas de voir, tant il était long! un digne gentilhomme venu de Picardie, et qui avait, comme nous disons ici, la tête près du bonnet. Il payait tout comptant pour n'avoir de difficulté avec personne. Voyez-vous, il était vif. Nos dames le trouvaient toutes fort aimable. — Parce qu'il était vif? dis-je à mon hôtesse. — Peut-être bien, dit-elle. Vous pensez bien, monsieur, qu'il fallait avoir eu quelque chose devant soi, comme on dit, pour épouser madame de Merret, qui, sans vouloir nuire aux autres, était la plus belle et la plus riche personne du Vendomois. Elle avait aux environs de vingt mille livres de rente. Toute la ville a été à sa noce. La mariée était mignonne et avenante, un vrai bijou de femme. Ah! ils ont fait un beau couple dans le temps! — Ont-ils

été heureux en ménage ? — Heu ! heu ! oui et non, autant qu'on peut le présumer, car vous pensez bien que, nous autres, nous ne vivions pas à pot et à rôt avec eux ! Madame de Merret était une bonne femme, bien gentille, qui avait peut-être bien à souffrir quelquefois des vivacités de son mari ; mais, quoique un peu fier, nous l'aimions. Bah ! c'était son état à lui d'être comme ça ! Quand on est noble, voyez-vous... — Cependant il a bien fallu quelque catastrophe pour que monsieur et madame de Merret se séparassent violemment ? — Je n'ai point dit qu'il y ait eu de catastrophe, monsieur. Je n'en sais rien. — Bien ! Je suis sûr maintenant que vous savez tout. — Eh bien ! monsieur, je vais tout vous dire. En voyant monter chez vous monsieur Regnault, j'ai bien pensé qu'il vous parlerait de madame de Merret, à propos de la Grande Bretèche. Ça m'a donné l'idée de consulter monsieur, qui me paraît un homme de bon conseil et incapable de trahir une pauvre femme comme moi qui n'ai jamais fait de mal à personne, et qui se trouve cependant tourmentée par sa conscience. Je n'ai pas voulu me confier à un prêtre, rapport à ce qui est arrivé dernièrement à Tours. Une veuve du faubourg Saint-Pierre-des-Corps s'est accusée en confession d'avoir tué son mari. Elle l'avait, sous votre respect, salé comme un cochon, l'avait mis dans sa cave ; tous les matins, elle en jetait un morceau à la rivière ; elle disait qu'il était en voyage, et le fait est qu'il voyageait en détail sous l'eau. Finalement, il

ne restait plus que la tête. Le prêtre l'a dit au procureur du roi, et elle a été fait mourir. Quand le juge lui a demandé pourquoi elle n'avait pas jeté la tête à l'eau comme le reste du corps, elle a répondu ; — Qu'elle n'avait jamais pu la prendre, elle la trouvait trop lourde. Eh bien ! monsieur, je ne suis point dans ce cas-là, comme vous devez bien le penser ; mais je voudrais avoir l'avis d'un honnête homme sur ce qui m'est arrivé ! Jusqu'à présent, je n'ai point osé m'ouvrir aux gens de ce pays-ci, ce sont tous des bavards à langues d'acier. Enfin, monsieur, je n'ai pas encore eu de voyageur qui soit demeuré si long-temps que vous dans mon auberge, et auquel je pusse dire l'histoire des quinze mille francs..... — Ma chère madame Lepas ! lui répondis-je en arrêtant le flux de ses paroles, si votre confidence est de nature à me compromettre, pour tout au monde, je ne voudrais pas en être chargé. — Ne craignez rien, dit-elle en m'interrompant. Vous allez voir. Cet empressement me fit croire que je n'étais pas le seul à qui ma bonne aubergiste eût communiqué le secret dont je devais être l'unique dépositaire, et j'écoutai. — Monsieur, dit-elle, quand l'empereur envoya ici des Espagnols prisonniers de guerre ou autres, j'eus à loger, au compte du gouvernement, un jeune Espagnol, envoyé à Vendôme sur parole. Malgré la parole, il allait tous les jours se montrer au sous-préfet. C'était un grand d'Espagne ! Excusez-moi du peu ! Il portait un nom en *os* et en *dia*, comme Bagos de

Férédia. J'ai son nom écrit sur mes registres; vous pourrez le lire, si vous le voulez. Oh! c'était un beau jeune homme pour un Espagnol, qu'on dit tous laids. Il n'avait guère que cinq pieds deux ou trois pouces, mais il était bien fait; il avait de petites mains qu'il soignait, ah! fallait voir. Il avait autant de brosses pour ses mains qu'une femme en a pour toutes ses toilettes! Il avait de grands cheveux noirs, un œil de feu, un teint un peu cuivré, mais qui me plaisait tout de même. Il portait du linge fin comme je n'en ai jamais vu à personne; quoique j'aie logé des princesses, et entre autres le général Bertrand, le duc et la duchesse d'Abrantès, monsieur Decazes et le roi d'Espagne. Il ne mangeait pas grand'chose; mais il avait des manières si polies, si aimables, qu'on ne pouvait pas lui en vouloir. Oh! je l'aimais beaucoup, quoiqu'il ne disait pas quatre paroles par jour et qu'il fût impossible d'avoir avec lui la moindre conversation; si on lui parlait, il ne répondait pas, c'était un tic, une manie qu'ils ont tous, à ce qu'on m'a dit. Il lisait son bréviaire comme un prêtre, il allait à la messe et à tous les offices régulièrement. Où se mettait-il (nous avons remarqué cela plus tard)? à deux pas de la chapelle de madame de Merret. Comme il se plaça là dès la première fois qu'il vint à l'église, personne n'imagina qu'il y eût de l'intention dans son fait. D'ailleurs, il ne levait pas le nez de dessus son livre de prières, le pauvre jeune homme! Pour lors, monsieur, le soir, il se promenait sur la montagne, dans les

ruines du château. C'était son seul amusement à ce pauvre homme, il se rappelait là son pays. On dit que c'est tout montagnes en Espagne! Dès les premiers jours de sa détention, il s'attarda. Je fus inquiète en ne le voyant revenir que sur le coup de minuit; mais nous nous habituâmes tous à sa fantaisie; il prit la clef de la porte, et nous ne l'attendîmes plus. Il logeait dans la maison que nous avons dans la rue des Casernes. Pour lors, un de nos valets d'écurie nous dit qu'un soir, en allant faire baigner les chevaux, il croyait avoir vu le grand d'Espagne nageant au loin dans la rivière, comme un vrai poisson. Quand il revint, je lui dis de prendre garde aux herbes; il parut contrarié d'avoir été vu dans l'eau. — Enfin, monsieur, un jour, ou plutôt un matin, nous ne le trouvâmes plus dans sa chambre, il n'était pas revenu. A force de fouiller partout, je vis un écrit dans le tiroir de sa table, où il y avait cinquante pièces d'or espagnoles, qu'on nomme des portugaises, et qui valaient environ cinq mille francs, puis des diamans pour dix mille francs dans une petite boîte cachetée. Son écrit disait donc qu'au cas où il ne reviendrait pas, il nous laissait cet argent et ces diamans à la charge de fonder des messes pour remercier Dieu de son évasion et pour son salut. Dans ce temps-là, j'avais encore mon homme, qui courut à sa recherche. Et voilà le drôle de l'histoire! il rapporta les habits de l'Espagnol, qu'il découvrit sous une grosse pierre, dans une espèce de pilotis sur le bord de la rivière, du côté

du château, à peu près en face de la Grande Bretèche. Mon mari avait été là si matin, que personne ne l'avait vu ; il brûla les habits après avoir lu la lettre, et nous avons déclaré, suivant le désir du comte Férédia, qu'il s'était évadé. Le sous-préfet mit toute la gendarmerie à ses trousses ; mais brust ! on ne l'a point rattrapé. Lepas a cru que l'Espagnol s'était noyé. Moi, monsieur, je ne le pense point ; je crois plutôt qu'il est pour quelque chose dans l'affaire de madame de Merret, vu que Rosalie m'a dit que le crucifix auquel sa maîtresse tenait tant qu'elle s'est fait ensevelir avec, était d'ébène et d'argent ; or, dans les premiers temps de son séjour, monsieur Férédia en avait un d'ébène et d'argent que je ne lui ai plus revu. Maintenant, monsieur, n'est-il pas vrai que je ne dois point avoir de remords des quinze mille francs de l'Espagnol, et qu'ils sont bien à moi ? — Certainement. Mais n'avez-vous pas essayé de questionner Rosalie ? lui dis-je. — Oh ! si fait, monsieur. Que voulez-vous ! cette fille-là, c'est un mur. Elle sait quelque chose ; mais il est impossible de la faire jaser. Après avoir encore causé pendant un moment avec moi, mon hôtesse me laissa en proie à des pensées vagues et ténébreuses, à une curiosité romanesque, à une terreur religieuse assez semblable au sentiment profond qui nous saisit quand nous entrons à la nuit dans une église sombre où nous apercevons une faible lumière lointaine sous des arceaux élevés ; une figure indécise glisse, un frottement de robe ou de soutane se fait entendre, nous

avons frissonné. La Grande Bretèche et ses hautes herbes, ses fenêtres condamnées, ses ferremens rouillés, ses portes closes, ses appartemens déserts, se montra tout-à-coup fantastiquement devant moi. J'essayai de pénétrer dans cette mystérieuse demeure, en y cherchant le nœud de cette solennelle histoire, le drame qui avait tué trois personnes. Rosalie fut à mes yeux l'être le plus intéressant de Vendôme. Je découvris, en l'examinant, les traces d'une pensée intime, malgré la santé brillante qui éclatait sur son visage potelé ; il y avait chez elle un principe de remords ou d'espérance ; son attitude annonçait un secret, comme celle des dévotes qui prient avec excès, ou celle de la fille infanticide qui entend toujours le dernier cri de son enfant. Sa pose était cependant naïve et grossière, son niais sourire n'avait rien de criminel, et vous l'eussiez jugée innocente rien qu'à voir le grand mouchoir à carreaux rouges et bleus qui recouvrait son buste vigoureux, encadré, serré, ficelé par une robe à raies blanches et violettes. — Non, pensai-je, je ne quitterai pas Vendôme sans savoir toute l'histoire de la Grande Bretèche. Pour arriver à mes fins, je deviendrai l'ami de Rosalie, s'il le faut absolument. — Rosalie ! lui dis-je un soir. — Plaît-il, monsieur ? — Vous n'êtes pas mariée ? Elle tressaillit légèrement. — Oh ! je ne manquerai point d'hommes quand la fantaisie d'être malheureuse me prendra ! dit-elle en riant. Elle se remit promptement de son émotion intérieure, car toutes les femmes, depuis la grande dame jusqu'aux ser-

vantes d'auberge inclusivement, ont un sang-froid qui leur est particulier. — Vous êtes assez fraîche, assez appétissante pour ne pas manquer d'amoureux! Mais, dites-moi, Rosalie, pourquoi vous êtes-vous faite servante d'auberge en quittant madame de Merret? est-ce qu'elle ne vous a pas laissé quelque rente? — Oh! que si! Mais, monsieur, ma place est la meilleure de tout Vendôme. Cette réponse était une de celles que les juges et les avoués nomment *dilatoires*. Rosalie me paraissait située dans cette histoire romanesque comme la case qui se trouve au milieu d'un damier; elle était au centre même de l'intérêt et de la vérité; elle me semblait nouée dans le nœud. Ce ne fut plus une séduction ordinaire à tenter; il y avait dans cette fille le dernier chapitre d'un roman; aussi, dès ce moment, Rosalie devint-elle l'objet de ma prédilection. A force de l'étudier, je remarquai chez elle, comme chez toutes les femmes de qui nous faisons notre pensée principale, une foule de qualités: elle était propre, soigneuse; elle était belle, cela va sans dire; elle eut bientôt tous les attraits que notre désir prête aux femmes, malgré leur état ou leur peu de beauté. Quinze jours après la visite du notaire, un soir, ou plutôt un matin, car il était de très-bonne heure, je dis à Rosalie: — Raconte-moi donc tout ce que tu sais sur madame de Merret. — Oh! répondit-elle avec terreur, ne me demandez pas cela, monsieur Horace! Sa belle figure se rembrunit, ses couleurs vives et animées pâlirent, et ses yeux n'eurent plus

leur innocent éclat humide. — Eh bien ! reprit-elle, puisque vous le voulez, je vous le dirai ; mais gardez-moi bien le secret ! — Va ! ma pauvre fille, je garderai tous tes secrets avec une probité de voleur, c'est la plus loyale qui existe. — Si cela vous est égal, me dit-elle, j'aime mieux que ce soit avec la vôtre. Là-dessus, elle ragréa son foulard, et se posa comme pour conter ; car il y a, certes, une attitude de confiance et de sécurité nécessaire pour faire un récit. Les meilleures narrations se disent à une certaine heure, comme nous sommes là tous devant le feu. Personne n'a bien conté debout ou à jeun. Mais s'il fallait reproduire fidèlement la diffuse éloquence de Rosalie, un volume entier suffirait à peine. Or, comme l'événement dont elle me donna la confuse connaissance se trouve placé entre le bavardage du notaire et celui de madame Lepas, aussi exactement que les moyens termes d'une proportion arithmétique le sont entre leurs deux extrêmes, je n'ai plus qu'à vous le dire en peu de mots. J'abrège donc. La chambre que madame de Merret occupait à la Bretèche était située au rez-de-chaussée. Un petit cabinet de quatre pieds de profondeur environ, pratiqué dans l'intérieur du mur, lui servait de garde-robe. Trois mois avant la soirée dont je vais vous raconter les faits, madame de Merret avait été assez sérieusement indisposée pour que son mari la laissât seule chez elle. Il couchait dans une chambre au premier étage. Par un de ces hasards impossibles à prévoir, il revint ce soir-là deux

heures plus tard que de coutume du cercle où il allait lire les journaux et causer politique avec les habitans du pays. Sa femme le croyait rentré, couché, endormi. Mais l'invasion de la France avait été l'objet d'une discussion fort animée ; la partie de billard s'était échauffée, il avait perdu quarante francs, somme énorme à Vendôme, où tout le monde thésaurise, et où les mœurs sont contenues dans les bornes d'une modestie digne d'éloges, qui peut-être devient la source d'un bonheur vrai dont aucun Parisien ne se soucie. Depuis quelque temps, monsieur de Merret se contentait de demander à Rosalie si sa femme était couchée ; sur la réponse toujours affirmative de cette fille, il allait immédiatement chez lui, avec cette bonhomie qu'enfantent l'habitude et la confiance. En rentrant, il lui prit fantaisie de se rendre chez madame de Merret pour lui conter sa mésaventure, peut-être aussi pour s'en consoler. Pendant le dîner, il avait trouvé madame de Merret fort coquettement mise ; il se disait en allant du cercle chez lui que sa femme ne souffrait plus, que sa convalescence l'avait embellie, et il s'en apercevait, comme les maris s'aperçoivent de tout, un peu tard. Au lieu d'appeler Rosalie, qui, dans ce moment, était occupée dans la cuisine à voir la cuisinière et le cocher jouant un coup difficile à la brisque, monsieur de Merret se dirigea vers la chambre de sa femme, à la lueur de son falot, qu'il avait déposé sur la première marche de l'escalier. Son pas, facile à reconnaître, retentissait sous les

voûtes du corridor. Au moment où le gentilhomme tourna la clef de la chambre de sa femme, il crut entendre fermer la porte du cabinet dont je vous ai parlé; mais quand il entra, madame de Merret était seule, debout devant la cheminée. Le mari pensa naïvement en lui-même que Rosalie était dans le cabinet; cependant un soupçon qui lui tinta dans l'oreille avec un bruit de cloches le mit en défiance; il regarda sa femme, et lui trouva dans les yeux je ne sais quoi de trouble et de fauve. — Vous rentrez bien tard, dit-elle. Cette voix ordinairement si pure et si gracieuse lui parut légèrement altérée. Monsieur de Merret ne répondit rien, car en ce moment Rosalie entra; ce fut un coup de foudre pour lui. Il se promena dans la chambre, en allant d'une fenêtre à l'autre par un mouvement uniforme et les bras croisés. — Avez-vous appris quelque chose de triste, ou souffrez-vous? lui demanda timidement sa femme pendant que Rosalie la déshabillait. Il garda le silence. — Retirez-vous, dit madame de Merret à sa femme de chambre, je mettrai mes papillotes moi-même. Elle devina quelque malheur, au seul aspect de la figure de son mari, et voulut être seule avec lui. Lorsque Rosalie fut partie, ou censée partie, car elle resta pendant quelques instans dans le corridor, monsieur de Merret vint se placer devant sa femme, et lui dit froidement: — Madame, il y a quelqu'un dans votre cabinet? Elle regarda son mari d'un air calme, et lui répondit avec simplicité: — Non, monsieur. Ce

non navra monsieur de Merret, il n'y croyait pas; et pourtant jamais sa femme ne lui avait paru ni plus pure ni plus religieuse qu'elle semblait l'être en ce moment. Il se leva pour aller ouvrir le cabinet, madame de Merret le prit par la main, l'arrêta, le regarda d'un air mélancolique, et lui dit d'une voix singulièrement émue : — Si vous ne trouvez personne songez que tout sera fini entre nous! L'incroyable dignité empreinte dans l'attitude de sa femme rendit au gentilhomme une profonde estime pour elle, et lui inspira une de ces résolutions auxquelles il ne manque qu'un plus vaste théâtre pour devenir immortelles. — Non, dit-il, Joséphine, je n'irai pas. Dans l'un et l'autre cas nous serions séparés à jamais. Écoute, je connais toute la pureté de ton âme, et sais que tu mènes une vie sainte, tu ne voudrais pas commettre un péché mortel aux dépens de ta vie. A ces mots, madame de Merret regarda son mari d'un œil hagard. — Tiens, voici tôn crucifix, ajouta cet homme; jure-moi devant Dieu qu'il n'y a là personne, je te croirai, je n'ouvrirai jamais cette porte. Madame de Merret prit le crucifix et dit : — Je le jure. — Plus haut, dit le mari, et répète : Je jure devant Dieu qu'il n'y a personne dans ce cabinet. Elle répéta la phrase sans se troubler. — C'est bien, dit froidement monsieur de Merret. Après un moment de silence : — Vous avez une bien belle chose que je ne connaissais pas, dit-il en examinant ce crucifix en ébène incrusté d'argent, et très-artistement sculpté. — Je l'ai trouvé chez Duvivier, qui,

lorsque cette troupe de prisonniers passa par Vendôme l'année dernière, l'avait acheté d'un religieux espagnol. — Ah! dit monsieur de Merret en remettant le crucifix au clou, et il sonna. Rosalie ne se fit pas attendre. Monsieur de Merret alla vivement à sa rencontre, l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur le jardin, et lui dit à voix basse: — Je sais que Gorenflot veut t'épouser, la pauvreté seule vous empêche de vous mettre en ménage, et tu lui as dis que tu ne serais pas sa femme s'il ne trouvait moyen de s'établir maître maçon. Eh bien! va le chercher, dis-lui de venir ici avec sa truelle et ses outils. Fais en sorte de n'éveiller que lui dans sa maison; sa fortune passera vos désirs. Surtout, sors d'ici sans jaser, sinon.... Il fronça le sourcil. Rosalie partit, il la rappela. — Tiens, prends mon passe-partout, dit-il. — Jean, cria monsieur de Merret d'une voix tonnante dans le corridor. Jean, qui était tout à la fois son cocher et son homme de confiance, quitta sa partie de brisque, et vint. — Allez-vous coucher tous, lui dit son maître en lui faisant signe de s'approcher, et le gentilhomme ajouta, mais à voix basse: — Lorsqu'ils seront tous endormis, *endormis*, entends-tu bien? tu descendras m'en prévenir. Monsieur de Merret, qui n'avait pas perdu de vue sa femme tout en donnant ses ordres, revint tranquillement auprès d'elle devant le feu et se mit à lui raconter les événemens de la partie de billard et les discussions du cercle. Lorsque Rosalie fut de retour, elle trouva monsieur et madame de Merret causant

très-amicalement. Le gentilhomme avait récemment fait plafonner toutes les pièces qui composaient son appartement de réception au rez-de-chaussée. Le plâtre est fort rare à Vendôme, le transport en augmente beaucoup le prix; le gentilhomme en avait donc fait venir une assez grande quantité, sachant qu'il trouverait toujours bien des acheteurs pour ce qui en resterait. Cette circonstance lui inspira le dessein qu'il mit à exécution. — Monsieur, Gorenflot est là, dit Rosalie à voix basse. — Qu'il entre! répondit tout haut le gentilhomme picard. Madame de Merret pâlit légèrement en voyant le maçon. — Gorenflot, dit le mari, va prendre des briques sous la remise, et apportes-en assez pour murer la porte de ce cabinet; tu te serviras du plâtre qui me reste pour enduire le mur. Puis, attirant à lui Rosalie et l'ouvrier : — Écoute, Gorenflot, dit-il à voix basse, tu coucheras ici cette nuit; mais demain matin tu auras un passeport pour aller en pays étrangers dans une ville que je t'indiquerai. Je te remettrai six mille francs pour ton voyage. Tu demeureras dix ans dans cette ville ; si tu ne t'y plaisais pas, tu pourrais t'établir dans une autre, pourvu que ce soit au même pays. Tu passeras par Paris, où tu m'attendras. Là, je t'assurerai, par un contrat, six autres mille francs qui te seront payés à ton retour, au cas où tu aurais rempli les conditions de notre marché. A ce prix, tu devras garder le plus profond silence sur ce que tu auras fait ici cette nuit. — Quant à toi, Rosalie, je te donnerai dix mille

francs qui ne te seront comptés que le jour de tes noces, et à la condition d'épouser Gorenflot; mais, pour vous marier, il faut se taire; sinon, plus de dot. — Rosalie, dit madame de Merret, venez me coiffer. Le mari se promena tranquillement de long en large en surveillant la porte, le maçon et sa femme, mais sans laisser paraître une défiance injurieuse. Gorenflot fut obligé de faire du bruit. Madame de Merret saisit un moment où l'ouvrier déchargeait des briques et où son mari se trouvait au bout de la chambre, pour dire à Rosalie : — Mille francs de rente pour toi, ma chère enfant, si tu peux dire à Gorenflot de laisser une crevasse en bas. Puis, tout haut, elle lui dit avec sang-froid : — Va donc l'aider. Monsieur et madame de Merret restèrent silencieux pendant tout le temps que Gorenflot mit à murer la porte. Ce silence était calcul chez le mari qui ne voulait pas fournir à sa femme le prétexte de jeter des paroles à double entente; et chez madame de Merret ce fut prudence ou fierté. Quand le mur fut à la moitié de son élévation, le rusé maçon prit un moment où le gentilhomme avait le dos tourné pour donner un coup de pioche dans l'une des deux vitres de la porte. Cette action fit comprendre à madame de Merret que Rosalie avait parlé à Gorenflot. Tous trois virent alors une figure d'homme sombre et brune, des cheveux noirs, un regard de feu. Avant que son mari ne se fût retourné, la pauvre femme eut le temps de faire un signe de tête à l'étranger, pour qui ce signe voulait

dire : — Espérez! A quatre heures, vers le petit jour, car on était au mois de septembre, la construction fut achevée. Le maçon resta sous la garde de Jean, et monsieur de Merret coucha dans la chambre de sa femme. Le lendemain matin, en se levant, il dit avec insouciance : — Ah, diable! il faut que j'aille à la mairie pour le passeport. Il mit son chapeau sur sa tête, fit trois pas vers la porte, se ravisa, prit le crucifix. Sa femme tressaillit de bonheur. — Il ira chez Duvivier, pensa-t-elle. Aussitôt que le gentilhomme fut sorti, madame de Merret sonna Rosalie; puis, d'une voix terrible : — La pioche, la pioche, s'écria-t-elle, et à l'ouvrage! J'ai vu hier comment Gorenflot s'y prenait, nous aurons le temps de faire un trou et de le reboucher. En un clin-d'œil, Rosalie apporta une espèce de *merlin* à sa maîtresse, qui, avec une ardeur dont rien ne pourrait donner une idée, se mit à démolir le mur. Elle avait déjà fait sauter quelques briques, lorsqu'en prenant son élan pour appliquer un coup encore plus vigoureux que les autres, elle vit monsieur de Merret derrière elle, et s'évanouit. — Mettez madame sur son lit, dit froidement le gentilhomme. Prévoyant ce qui devait arriver pendant son absence, il avait tendu un piége à sa femme; il avait tout bonnement écrit au maire et envoyé chercher Duvivier. Le bijoutier arriva au moment où le désordre de l'appartement venait d'être réparé. — Duvivier, lui demanda le gentilhomme, n'avez-vous pas acheté des crucifix aux Espagnols qui ont passé par ici? —

Non, monsieur. — Bien, je vous remercie, dit-il en échangeant avec sa femme un regard de tigre. — Jean, ajouta-t-il en se tournant vers son valet de confiance, vous ferez servir mes repas dans la chambre de madame de Merret, elle est malade, et je ne la quitterai pas qu'elle ne soit rétablie. Le cruel gentilhomme resta pendant vingt jours près de sa femme. Durant les premiers momens, quand il se faisait quelque bruit dans le cabinet muré et que Joséphine voulait l'implorer pour l'inconnu mourant, il lui répondait, sans lui permettre de dire un seul mot : — Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne.

Cete dernière histoire avait fait tressaillir plus d'une fois madame de la Baudraye, cette naïve et charmante femme dit alors avec un accent plein de naturel : — Mais, qu'est-ce qui peut engager une femme à se mettre dans des états pareils ?

— Ah ! madame, dit Lousteau, l'amour, le bel amour, le bonheur !

— Mais, monsieur, dit-elle, en quoi l'amour est-il plus amusant que le mariage ?

A cette question posée avec simplesse, les quatre conspirateurs se regardèrent en témoignant de leur surprise.

— Elle est bien fine ! se dit Émile.

— Femme sublime, s'écria Gatien, je t'adore !

— Nous verrons bien si elle est ausi niaise qu'elle veut le paraître, pensait le receveur des contributions.

— Pauvre créature! fit Bianchon, quelle vie elle mène, et quelle belle existence elle pourrait avoir si elle appartenait à un homme capable de l'apprécier!

— Madame, répondit l'impitoyable journaliste à la ravissante madame de la Baudraye, personne ne vous expliquera l'amour mieux que monsieur de la Baudraye.

— Je le mettrai dès demain sur ce chapitre, répondit-elle.

Le procureur du roi se moucha précipitamment, il regardait madame de la Baudraye avec un étonnement où les deux Parisiens voulurent voir de l'affectation.

— Je rêverai de toutes ces horreurs, dit madame de la Hautoit.

— Au risque d'y rêver, ma chère maman, répondit madame de la Baudraye, je voudrais que toutes nos soirées fussent aussi agréables. Mais monsieur Bianchon et monsieur Lousteau retourneront à Paris où vont tous les gens d'esprit... (Ici le procureur du roi fit un léger salut.) Et personne ne nous fera plus de contes!

— Pour que cela fût amusant, il faudrait convenir de ne point parler religion, dit madame de la Hautoit.

— Madame, répondit Lousteau, je me plaçais pour raisonner dans la situation des païens et des mahométans....

— Monsieur, répliqua vivement madame de la Hautoit en ôtant ses besicles, dans aucune situation

un homme bien élevé ne doit mettre en doute les vérités de la religion catholique....

— Madame, chez vous mes paroles étaient sans danger ; dans tout le département, il n'y a qu'ici où l'on puisse impunément nier la vertu des femmes, et s'entretenir de la position de Joseph relativement aux Gentils.

M. Gravier et Émile se mirent à blâmer les séducteurs avec un emportement qui sembla si peu naturel au procureur du roi, qu'il intervint.

— Monsieur, dit-il à Émile, votre sévérité vous place dans une situation bien dure ou bien modeste. Si vous avez des bonnes fortunes, vous vous condamnez ; si vous n'en avez pas, vous faites bon marché de vos prétentions, et l'on ne saurait vous accuser de fatuité.

— Je vous ai donc amené, dit le journaliste en riant, à quelque indulgence pour l'adultère, comme si c'était une question personnelle. Monsieur le procureur du roi, votre dilemme pèche par une énumération incomplète, on peut avoir de bonnes fortunes sans se rendre coupable du délit d'adultère; car, selon la loi française, ce crime horrible est un délit ; si la critique littéraire en fait un cas pendable, la police correctionnelle en sourit.

Le magistrat regarda les conteurs comme s'il voyait en eux des voleurs à interroger.

— Bon ! fit Émile Lousteau, je saurai le mot de l'énigme.

La vie de château comporte une infinité de mau-

vaises plaisanteries, parmi lesquelles il en est qui sont d'une horrible perfidie. M. Gravier, qui avait vu tant de choses, proposa, quand chacun s'alla coucher, de mettre les scellés sur la porte de madame de la Baudraye et sur celle du procureur du roi. Les canards accusateurs du poëte Ibicus ne sont rien en comparaison du cheveu que les espions de la vie de château fixent sur l'ouverture d'une porte par deux petites boules de cir aplaties, et placé si bas, qu'il est impossible de se douter de ce piége. Le galant sort-il et ouvre-t-il l'autre porte soupçonnée, la coïncidence des deux cheveux arrachés dit tout. Quand chacun fut censé endormi, le médecin, le journaliste, le receveur des contributions et le jeune adorateur de madame de la Baudraye, vinrent pieds nuds, en vrais voleurs, condamner mystérieusement les deux portes, et se promirent de venir à cinq heures vérifier l'état de ces scellés. Jugez de leur étonnement et du plaisir de Gatien, lorsque tous quatre, un bougeoir à la main, à peine vêtus, vinrent examiner les cheveux, et trouvèrent celui du procureur du roi, ainsi que celui de madame de la Baudraye dans un satisfaisant état de conservation.

— Est-ce la même cire? dit monsieur Gravier.

— Sont-ce les mêmes cheveux? demanda Lousteau.

— Oui, dit Gatien.

— Mais, s'écria le docteur Horace Bianchon, il y a, selon moi, de fortes raisons pour que, malgré

ce certificat de bonnes vie et mœurs, la question reste indécise.

— L'avenir nous éclairera, dit Émile.

Monsieur de Clagny ne fut ni procureur-général, ni garde-des-sceaux. Ce digne magistrat était un homme sans ambition, qui devint tout uniment président du tribunal à Sancerre. M. de la Baudraye ne changea point son état de propriétaire, faisant valoir ses biens, doué d'une forte dose d'estime pour lui-même, et attendant avec impatience la mort du brave monsieur de la Hautoit, pour habiter, exploiter, améliorer la terre du Grossou. Madame de la Baudraye ne mania jamais le canif avec lequel les femmes donnent des coups dans le parchemin de leur contrat. Quoiqu'elle eût d'abord trouvé son mari peu agréable, elle arriva par degrés à l'indifférence des prisonniers auxquels une évasion paraît impossible; elle roula paisiblement dans l'ornière du mariage, en sacrifiant à ses enfans et à son mari le peu d'idées extra-conjugales qu'elle pouvait avoir conçues. Ses relations avec monsieur de Clagny restèrent dans les bornes d'une amitié sincère, et personne n'y vit rien d'illicite, quoiqu'en définitive le panier se trouvât chez lui. La belle dame de la Baudraye vieillit et se fana si bien, que quand Horace Bianchon la revit en 1836, il ne la reconnut point.

Quoique peu dramatique, ce dénouement est celui de beaucoup d'existences, dont la monotonie fait dire à certaines femmes supérieures, enfoncées à la campagne, que..... elles s'ennuient à périr. Madame

de la Baudraye s'ennuyait sans doute, mais elle n'en disait rien, ce qui semble une rare supériorité à beaucoup de tyrans domestiques.

1832-1836.

L'ILLUSTRE GAUDISSART.

Le commis-voyageur, personnage inconnu dans l'antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures créées par les mœurs de l'époque actuelle? N'est-il pas destiné, dans un certain ordre de choses, à marquer la grande transition qui, pour les observateurs, soude le temps des exploitations matérielles au temps des exploitations intellectuelles; qui joint le règne de la force isolée, abondante en créations originales, au règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés. Après les saturnales de l'esprit généralisé, après les derniers efforts de civilisations qui accumulent les trésors de la terre sur un point, les ténèbres de la barbarie ne viennent-ils toujours?

Le commis-voyageur est aux idées ce que nos diligences sont aux choses et aux hommes; il les voiture, les met en mouvement, les fait se choquer les unes aux autres; il prend, dans le centre lumi-

neux, sa charge de rayons et les sème à travers les populations endormies. Ce pyrophore humain est un savant ignorant, un mystificateur mystifié, un prêtre incrédule qui n'en parle que mieux de ses mystères et de ses dogmes. Curieuse figure! Cet homme a tout vu, il sait tout, il connaît tout le monde; il a les vices de Paris et peut affecter la bonhomie de la province; il est l'anneau qui joint le village à la capitale; mais, essentiellement, il n'est ni parisien, ni provincial, il est voyageur. Il ne voit rien à fond; des hommes et des lieux, il en apprend les noms; des choses, il en apprécie les surfaces; il a son mètre particulier pour tout auner à sa mesure; enfin, son regard glisse sur les objets et ne les traverse pas. Il s'intéresse à tout, et rien ne l'intéresse. Moqueur et chansonnier, aimant, en apparence, tous les partis, il est généralement patriote au fond de l'âme.

Excellent mime, il doit prendre tour à tour le sourire de l'affection, du contentement, de l'obligeance, et le quitter pour revenir à son vrai caractère, à un état normal dans lequel il se repose. Il est tenu d'être observateur sous peine de renoncer à son métier. N'est-il pas incessamment contraint de sonder les hommes par un seul regard, d'en deviner les actions, les mœurs, la solvabilité surtout; et, pour ne pas perdre son temps, d'estimer soudain les chances de succès? Aussi, l'habitude de se décider promptement en toute affaire le rend-elle esssentiellement *jugeur* : il tranche, il parle en maître des

théâtres de Paris, de leurs acteurs et de ceux de la province. Puis il connaît les bons et les mauvais endroits de la France, *de actu et visu*. Il vous piloterait au besoin vers le Vice ou à la Vertu avec la même assurance. Il a l'éloquence d'un robinet d'eau chaude que l'on tourne à volonté. Ne peut-il pas également arrêter et reprendre sans erreur sa collection de phrases préparées qui coulent sans arrêt et produisent sur sa victime l'effet d'une douche morale? Il est conteur, égrillard; il fume, il boit. Il a des breloques, il impose aux gens de menu, passe pour un milord dans les villages, ne se laisse jamais *embêter*, mot de son argot, et sait frapper à temps sur sa poche pour faire retentir son argent, afin de ne pas être pris pour un voleur par les servantes, éminemment défiantes, des maisons bourgeoises où il pénètre.

Quant à son activité, n'est-ce pas la moindre qualité de cette machine humaine? Ni le milan fondant sur sa proie, ni le cerf inventant de nouveaux détours pour passer sous les chiens et dépister les chasseurs; ni les chiens subodorant le gibier ne peuvent être comparés à la rapidité de son vol quand il soupçonne *une commission*, à l'habileté du croc en jambe qu'il donne à son rival pour le devancer, à l'art avec lequel il sent, il flaire et découvre un placement de marchandises.

Combien ne faut-il pas de qualités supérieures à un tel homme? Trouverez-vous, dans un pays, beaucoup de ces diplomates de bas étage, de ces

profonds négociateurs parlant au nom des calicots, du bijou, de la draperie, des vins, et certainement très-supérieurs aux ambassadeurs, aux niais dorés chargés de parler au nom d'une nation ou d'un souverain.

Personne en France ne se doute de l'incroyable puissance incessamment déployée par ces intrépides affronteurs de négations, par ces gens qui, dans la dernière bourgade, représentent le génie de la civilisation et les inventions parisiennes aux prises avec le bon sens, l'ignorance ou la routine des provinces; non, personne ne pense à ces admirables manœuvres qui pétrissent l'intelligence des populations en traitant, par la parole, leurs masses les plus réfractaires et qui ressemblent à ces infatigables polisseurs dont la lime lèche les porphyres les plus durs.

Voulez-vous connaître le pouvoir de la langue et la haute pression qu'exerce la phrase sur les écus les plus rebelles, ceux du propriétaire enfoncé dans sa bauge campagnarde? écoutez le discours d'un des grands dignitaires de l'industrie parisienne, au profit desquels trottent, frappent et fonctionnent ces intelligens pistons de la machine à vapeur, nommée Spéculation.

— Monsieur, disait à un savant économiste le directeur-caissier-gérant-secrétaire-général et administrateur de l'une des plus célèbres compagnies d'assurances contre l'incendie, monsieur, en province, sur cinq cent mille francs de primes à renouveler, il ne s'en *fait* pas de plein gré, *proprio motu*, plus de

cinquante mille; les quatre cent cinquante restant nous reviennent ramenés par les instances de nos agens qui vont chez l'*assuré* retardataire l'EMBÊTER jusqu'à ce qu'il ait signé de nouveau sa charte d'assurance, en l'effrayant, en le chauffant par d'épouvantables narrés d'incendies, etc. Ainsi, l'éloquence, le flux labial entre pour les neuf dixièmes dans les voies et moyens de notre exploitation.

Parler! se faire écouter, n'est-ce pas séduire? Une nation qui a les deux chambres, une femme qui prête ses deux oreilles sont également perdues. Ève et son serpent forment le mythe éternel d'un fait quotidien qui a commencé, qui finira peut-être avec le monde.

— Après une conversation de deux heures, un homme doit être à vous, disait un avoué retiré des affaires.

Tournez autour du commis-voyageur? Examinez cette figure? N'en oubliez ni la redingote olive, ni le manteau, ni le col en maroquin, ni la pipe, ni la chemise de calicot à raies bleues. Dans cette figure si originale qu'elle résiste au frottement, combien de natures diverses ne découvrirez-vous pas? Voyez! quel athlète, quel cirque, quelles armes : lui, le monde et sa langue. Intrépide marin, il s'embarque, muni de quelques phrases, pour aller pêcher cinq à six cent mille francs en des mers glacées, au pays des Iroquois, en France! Ne s'agit-il pas d'extraire, par des opérations purement intellectuelles, l'or enfoui dans les cachettes de province, de l'en extraire

sans douleur. Le poisson départemental ne souffre ni le harpon, ni les flambeaux, et ne se prend qu'à la nasse, à la seine, aux engins les plus doux. Penserez-vous maintenant sans frémir au déluge de phrases qui recommence ses cascades au point du jour, en France.

Vous connaissez l'*espèce*. Voici l'*individu*.

Il existe, à Paris, un incomparable Voyageur, le parangon des Commis, un homme qui possède, au plus haut degré, toutes les conditions nécessaires, inhérentes à la nature de ses succès. Dans sa parole se rencontre à la fois du vitriol et de la glu : de la glu pour appréhender, entortiller sa victime et se la rendre adhérente; du vitriol pour en dissoudre les calculs les plus durs. *Sa partie* était *le chapeau*; mais son talent et l'art avec lequel il savait *engluvitrioliser* les gens lui avaient acquis une si grande célébrité commerciale, que les négocians de l'*article-Paris* lui faisaient tous la cour afin d'obtenir qu'il daignât se charger de leurs commissions. Aussi, quand, au retour de ses marches triomphales, il séjournait à Paris, était-il perpétuellement en noces et festins. En province, les correspondans le choyaient; à Paris, les grosses maisons le caressaient. Bien venu, fêté, nourri partout; pour lui, déjeûner ou dîner seul, était une débauche, un plaisir. Il menait une vie de souverain ou mieux de journaliste. Mais n'était-il pas le vivant feuilleton du commerce parisien? Il se nommait Gaudissart. Sa renommée, son crédit, les éloges dont il était accablé, lui avaient valu le

surnom *d'illustre*. Partout où il entrait, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence, dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : — Voilà l'illustre Gaudissart.

Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physionomie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au voyageur et le voyageur souriait à tout. *Similia similibus*, il était pour l'homœopathie. Calembours, gros rire, figure monacale, teint de cordelier, enveloppe rabelaisienne ; vêtement, corps, esprit, figure s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole, en toute sa personne. Il était rond en affaire, bon homme, rigoleur. C'était enfin l'homme aimable de la grisette, qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture ; donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé ; plaisante en voyant le foulard du postillon, et lui vend un chapeau ; sourit à la servante, la prend par la taille et par les sentimens ; imite à table le glouglou d'une bouteille, en se donnant des chiquenaudes sur une joue tendue ; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres ; tape de grands coups de couteau sur les verres à vin de champagne sans les casser, et dit aux autres : Faites-en autant ! qui *gouaille* les voyageurs timides, dément les gens instruits, règne à table et y gobe les meilleurs morceaux. Homme fort d'ailleurs, et qui pouvait quitter à temps toutes ses plaisanteries, et qui semblait pro-

grattiers littéraires; celui-là sait combien d'idées médiocres il faut émettre pour devenir professeur dans un temps donné. L'un prend de l'esprit en gros et le revend en colonnes; d'autres, plus riches, vendent à tout venant les bons mots qui tuent, la plaisanterie quotidienne, le *Stillicidium* qui mine les hommes friables et consacre le talent indestructible. Ce sont les essayeurs de la Monnaie des idées. *Condottieri* au service des révolutions modernes, ils se sont faits *chefs de claque* littéraire, financière, politique, religieuse, ou ministérielle. Perpétuels insulteurs des triomphes, ils ont leurs hommes à eux, pour applaudir ou siffler les acteurs, suivant le mot d'ordre. Puis viennent les vers à soie qui vivent sur les feuilles publiques. Voyez ces écrivassiers qui prennent des brevets de perfectionnement d'inventions artistiques, dramatiques, poétiques ou prosaïques, et qui disent voir loin, en montant sur des imbécilles de génie? Si Napoléon les avait connus, il n'aurait eu besoin ni de bateaux plats, ni de système continental pour descendre en Angleterre; ces hommes l'ont confisquée à leur profit. Leur esprit, leurs idées, leurs œuvres, leur *omnium* vient de l'Angleterre, ils en vivent, et y ont découvert une espèce de flanelle littéraire dans laquelle ils s'enveloppent, et qui les fait gras pour les gens habitués à s'en tenir aux dehors. Quelque railleur ferait l'histoire de la conquête de l'Angleterre par ces courageux Français, s'ils valaient l'épigramme. Derrière eux, viennent ceux qui pâturent sur l'Alle-

Néanmoins, après août et octobre 1830, il quitta la chapellerie et l'article Paris, laissa les commissions du commerce des choses mécaniques et visibles, pour s'élancer dans les sphères les plus élevées de la spéculation parisienne. Il abandonna, disait-il, la matière pour la pensée, les produits manufacturés pour les élaborations infiniment plus pures de l'intelligence.

Ceci veut une explication.

La révolution de 1830 enfanta, comme chacun le sait, beaucoup de vieilles idées, que d'habiles spéculateurs essayèrent de rajeunir. Depuis 1830, plus spécialement, les idées sont devenues des valeurs; et, comme l'a dit un écrivain assez spirituel pour ne rien publier : On vole aujourd'hui plus d'idées que de mouchoirs. Peut-être, un jour, verrons-nous une Bourse pour les idées; mais déjà, bonnes ou mauvaises, elles se cotent, se décotent, s'importent, se portent, se vendent, se réalisent et rapportent.

Le bois de Boulogne est déjà peut-être à Paris une espèce de Bourse, où chacun peut apprécier le fonds, la valeur, le revenu d'une idée, d'après la situation de son propriétaire.

Là, vous voyez passer, au grand galop, un homme monté sur les espérances d'un parti, converties en cheval bai-brun ou alezan doré. Ici, roule un tilbury luxueusement entretenu par un journal à bon marché. La toux publique, savamment exploitée, graisse les roues de ce joli Briska. Puis voilà

venir un gros garçon qui, depuis vingt ans, vole tout ce qu'il touche, n'a rien fait que souiller ce qu'il touchait ; mais il a su s'appuyer sur des idées si positives et des combinaisons si adroites, qu'il se fait constamment accepter par des gens qui ne veulent pas de lui. Tacite et Perse l'ont connu jadis à Rome.

Place! place! voici la calèche que revernissent constamment les trahisons du journal le plus consciencieux de l'époque : n'a-t-il pas encore de la conscience à vendre? Jetez deux pièces de cent sous entre M. de Châteaubriand, qui se promène à pied, et la voiture du roi des Français, les intelligentes roues de cette calèche sauront enlever les deux écus, sans froisser ni le grand homme, ni le char de l'État. Elle emporte une sorte de frère Caïn politique, qui plus habile que son devancier, vend Abel et ne le tue pas ; néanmoins il se sert de mâchoires :

Sous leurs heureuses dents la phrase devient or.

Puis il les laisse quand elles se sont usées à mordre ou rouillées de pédantisme.

Vers ascarides de toutes les dynasties, voici les fauteurs de la Doctrine, qui ont taillé des ambassades, des pairies, en plein drap de leurs dilemmes ; qui, dans les brouillards de leurs leçons philosophiques, ont trouvé des sinécures ; et qui, dans leurs Philippiques contre la Restauration, ont puisé le stoïcisme nécessaire pour se vautrer aujourd'hui dans le budget.

Maintenant, place, silence et admiration! découvrez-vous. Voici le pâle vieillard, le roi des hommes-forts, il ne vend ni pâte stomachique, ni abonnés, ni petites ou grandes idées, il vend un pays en bloc, et ne se baisse pas pour ramasser une province. Ce vieux chat se sert toujours du roi qu'il sert, il tend un sac à une monarchie, à une dynastie; il le tend pendant dix années; un jour, il en tire les cordons et le traîne par l'Europe, disant : — *A tant ma monarchie.* Il est trois fois Richelieu. Ne domine-t-il pas trois règnes, ceux de la force, de la faiblesse, de l'argent; et, supérieur à son devancier, il défait sans cesse avec des mots ce que l'autre ne faisait qu'à coups de hache.

Un Crispin le suit, espèce de porte-queue épiscopale, occupé à ramasser les miettes de la trahison, qui trahit à prix fixe, au détail, et spécule sur son maître.

Dans ce mouvant bazar, chacun vend ce qu'il peut vendre. Un homme n'a pêché qu'une idée, il la pèse, la retourne, elle est maigre, il l'engraisse et s'en défait. Elle était excellente hier, elle ne vaut rien le lendemain. Il existe autant de ruses pour vendre une idée que pour vendre à son ami quelque cheval aveugle. Néophyte, imprudent, qui prétends gober ta part de ces festins roulans, n'entre pas dans le bois de Boulogne si tu ne connais pas le maquignonage de la pensée. Celui-ci n'a qu'un système, il l'éventre, s'en nourrit pendant quelques mois, et en fait soumissionner les débris par quelques re-

terre, nous allons y prendre votre tabac intellectuel comme on y va chercher des aciers, des maroquins. Vous n'êtes jamais de votre pays, alors nous vous importons l'Italie, la Perse, l'Allemagne; nous vous servirions de vivans gladiateurs, prêts à mourir, si vous étiez assez civilisés pour vous amuser à voir expirer des hommes. Les littératures ont dû, dans une époque toute couarde, remplacer les athlètes. Pourquoi nous discutez-vous donc, si vous ne discutez ni l'homme qui vend le vinaigre régénérateur, ni les fermiers des jeux? Serait-ce parce que nous avons de l'esprit, que nous employons la ruse, que nous vous vendons quelquefois sans cérémonie, comme se vendent les bêtes à cornes? Mais vous êtes-vous plaint du Longchamp des sucres faits par des banquiers, dont vous adorez la fortune, et qui passent pour *honorables?* Sait-on bien qui du gouverné, qui du gouvernant est le corrupteur? Si notre aristocratie vous pèse, ayez d'autres mœurs. Savez-vous ce que nous avons risqué pour nous élever aux considérations qui nous ont grandis? Nous avons reçu l'éducation de la misère, nous avons veillé, nous avons observé vos vices, vos goûts; nous nous sommes habitués à tomber aussi bas que vous êtes situés, afin de vous deviner. Enfin, quoique nous ayons la puissance du talent, en définitif, nous vous obéissons. Si nous ne représentions pas une de vos opinions, une de vos fantaisies kaléïdostopiques, ne serions-nous pas perdus? Aussi sommes-nous forcés d'être vos esclaves pendant une

Mais ces épigrammes sont les cris imbéciles poussés par la gent pédestre, par le faux-honnête homme, qui ferait pis s'il pouvait; qui se couche tous les soirs, en disant à sa femme dont il a subi les jérémiades, ou à Dieu, s'il est célibataire : — Pourquoi n'ai-je pas inventé *la moutarde blanche?* Comme cinquante ans auparavant, il disait : — Pourquoi ne suis-je pas *né Montmorency*. Puis, qui se lève en demandant aux figures du papier tendu dans sa mansarde : — Qu'a fait monsieur un tel, pour empocher trois mille par jour, j'ai des mains aussi larges, aussi gluantes que peuvent être les siennes.

Ces belles paroles à la Juvénal sont donc de véritables *rébus*, des niaiseries, la clameur de gens sans idées.

— D'abord, notre époque ne mérite pas mieux, répondent les *Cavalcadours* montés sur les folies du siècle. Quoi, vous payez maintenant, à tant par mois, comme des maîtres de danse, vos prêtres, vos rois, vos juges, votre aristocratie, et vous vous plaignez d'avoir à solder ceux qui vous ont procuré cet admirable résultat constitutionnel?..... Tout beau, vous êtes des misérables, qui valez tout au plus la peine que nous prenons pour vous tromper. D'ailleurs, l'époque s'est fait des besoins, nous les pressentons et nous y pourvoyons; si, n'ayant pas de besoins, nous lui en donnions de factices, ne serions-nous pas dignes d'être vos maîtres? Il vous a fallu je ne sais quel tabac intellectuel, psycologique; enfin vous aimez les idées, il y a des idées en Angle-

terre, nous allons y prendre votre tabac intellectuel comme on y va chercher des aciers, des maroquins. Vous n'êtes jamais de votre pays, alors nous vous importons l'Italie, la Perse, l'Allemagne; nous vous servirions de vivans gladiateurs, prêts à mourir, si vous étiez assez civilisés pour vous amuser à voir expirer des hommes. Les littératures ont dû, dans une époque toute couarde, remplacer les athlètes. Pourquoi nous discutez-vous donc, si vous ne discutez ni l'homme qui vend le vinaigre régénérateur, ni les fermiers des jeux? Serait-ce parce que nous avons de l'esprit, que nous employons la ruse, que nous vous vendons quelquefois sans cérémonie, comme se vendent les bêtes à cornes? Mais vous êtes-vous plaint du Longchamp des sucres faits par des banquiers, dont vous adorez la fortune, et qui passent pour *honorables?* Sait-on bien qui du gouverné, qui du gouvernant est le corrupteur? Si notre aristocratie vous pèse, ayez d'autres mœurs. Savez-vous ce que nous avons risqué pour nous élever aux considérations qui nous ont grandis? Nous avons reçu l'éducation de la misère, nous avons veillé, nous avons observé vos vices, vos goûts; nous nous sommes habitués à tomber aussi bas que vous êtes situés, afin de vous deviner. Enfin, quoique nous ayons la puissance du talent, en définitif, nous vous obéissons. Si nous ne représentions pas une de vos opinions, une de vos fantaisies kaléïdoscopiques, ne serions-nous pas perdus? Aussi sommes-nous forcés d'être vos esclaves pendant une

heure tous les matins, afin de vous éclabousser pendant le reste de la journée. D'ailleurs, vous nous aimez peut-être! Un peuple aime toutes les choses qu'il souffre. Puis, si vous vouliez nous briser, alors nous aurions vu notre impertinence, le courage du *quos ego* de Neptune, ou celui de Danton en face de Robespierre; alors nous sommes grands!

Ces gens ont quelque raison, voyez-vous. Puis ce sont des hommes forts; et ce doit être, ils le disent.

Or, en devenant aussi sérieusement, aussi insolemment productive, l'exploitation intellectuelle devait naturellement obéir au mode employé par les exploitations manufacturières. Donc, les idées conçues, après boire, dans le cerveau de quelques-uns de ces oisifs si largement occupés, qui livrent des batailles morales en vidant bouteille ou levant la cuisse d'un faisan, ont, le lendemain de leur naissance cérébrale, des commis-voyageurs chargés de présenter avec adresse, *urbi et orbi*, à Paris et en province, le lard grillé des annonces et des prospectus, au moyen desquels se prend, dans la souricière de l'entreprise, ce rat départemental, vulgairement appelé ici, l'abonné; plus loin, l'actionnaire; là, membre correspondant; quelquefois souscripteur ou protecteur, mais partout, un niais.

— Je suis un niais! a dit plus d'un pauvre propriétaire, attiré par la perspective d'être *fondateur* de quelque chose, et qui, en définitif, se trouve avoir fondu mille ou douze cents francs.

Le Globe, organe de la doctrine saint-simonienne, et le Mouvement, journal républicain, attirèrent l'illustre Gaudissart dans leurs comptoirs, et lui proposèrent chacun dix francs par tête d'abonné s'il en rapportait un millier; mais cinq francs seulement s'il n'en attrapait que cinq cents.

La PARTIE *journaux politiques*, ne nuisant pas à la PARTIE *assurances de capitaux*, le marché fut conclu. Néanmoins Gaudissart réclama une indemnité de cinq cents francs pour les huit jours pendant lesquels il devait se mettre au fait de la doctrine de Saint-Simon, se fondant sur les prodigieux efforts de mémoire et d'intelligence nécessaire pour étudier à fond *cet article*, et pouvoir en raisonner convenablement, « de manière, dit-il, à ne pas se mettre dedans. »

Il ne demanda rien aux républicains. D'abord, il inclinait vers les idées républicaines, les seules qui, selon la philosophie Gaudissarde, pussent établir une égalité rationnelle; puis, il fit observer aux banquiers du journal que depuis le mois de juillet, il avait laissé croître ses moustaches, et qu'il ne lui fallait plus qu'une certaine casquette et de longs éperons pour représenter la république.

Pendant une semaine il alla donc se faire saint-simoniser le matin au Globe, et courut apprendre, le soir, dans les bureaux de l'assurance, les finesses de la langue financière. Son aptitude, sa mémoire étaient si prodigieuses qu'il put entreprendre son voyage, vers le 15 avril, époque à laquelle il faisait

ne s'amuse pas, leur tranche la tête en leur retranchant leur picotin d'or. De là, ces masses d'ouvrages à publier, de là les conclusions données partout avant les prémisses.

Cette folie de notre époque vint donc réagir sur l'illustre Gaudissart, et voici comment. Une compagnie d'assurances sur la vie humaine et les capitaux entendit parler de sa capacité linguale, et lui proposa des avantages inouïs qu'il accepta. Marché conclu, traité signé, le voyageur fut mis en sevrage chez le secrétaire-général de l'administration qui débarrassa l'esprit de Gaudissart de ses langes, lui commenta les ténèbres de l'affaire, lui en apprit le patois, lui en démonta le mécanisme pièce à pièce, lui anatomisa le public spécial qu'il allait avoir à exploiter, le bourra de phrases, le nourrit de réponses à improviser, l'approvisionna d'argumens péremptoires; et, pour tout dire, aiguisa le fil de la langue qui devait opérer sur la vie humaine en France. Or, le poupon répondit admirablement aux soins qu'en prit monsieur le secrétaire-général.

Les chefs des assurances sur la vie humaine et les capitaux vantèrent si chaudement l'illustre Gaudissart, eurent pour lui tant d'attentions, mirent si bien en lumière dans la sphère de la haute banque et de la haute diplomatie intellectuelle, les talens de ce prospectus vivant, que les directeurs financiers de deux journaux célèbres à cette époque et morts depuis, eurent l'idée de l'employer à la récolte des abonnemens.

Le Globe, organe de la doctrine saint-simonienne, et le Mouvement, journal républicain, attirèrent l'illustre Gaudissart dans leurs comptoirs, et lui proposèrent chacun dix francs par tête d'abonné s'il en rapportait un millier; mais cinq francs seulement s'il n'en attrapait que cinq cents.

La PARTIE *journaux politiques*, ne nuisant pas à la PARTIE *assurances de capitaux*, le marché fut conclu. Néanmoins Gaudissart réclama une indemnité de cinq cents francs pour les huit jours pendant lesquels il devait se mettre au fait de la doctrine de Saint-Simon, se fondant sur les prodigieux efforts de mémoire et d'intelligence nécessaire pour étudier à fond *cet article*, et pouvoir en raisonner convenablement, « de manière, dit-il, à ne pas se mettre dedans. »

Il ne demanda rien aux républicains. D'abord, il inclinait vers les idées républicaines, les seules qui, selon la philosophie Gaudissarde, pussent établir une égalité rationnelle; puis, il fit observer aux banquiers du journal que depuis le mois de juillet, il avait laissé croître ses moustaches, et qu'il ne lui fallait plus qu'une certaine casquette et de longs éperons pour représenter la république.

Pendant une semaine il alla donc se faire saint-simoniser le matin au Globe, et courut apprendre, le soir, dans les bureaux de l'assurance, les finesses de la langue financière. Son aptitude, sa mémoire étaient si prodigieuses qu'il put entreprendre son voyage, vers le 15 avril, époque à laquelle il faisait

chaque année sa première campagne. Deux grosses maisons de commerce, effrayées de la baisse des affaires, séduisirent, dit-on, l'illustre Gaudissart, l'ambitieux Gaudissart, et le déterminèrent à prendre encore leurs commissions. Le roi des voyageurs se montra clément en considération de ses vieux amis et aussi de la prime énorme qui lui fut allouée.

— Écoute, ma petite Jenny, disait-il à une jolie fleuriste en la ramenant à onze heures du Gymnase, où il l'avait conduite, en grande parure, dans une loge louée à l'avant-scène des premières; à mon retour, je te meublerai ta chambre, et d'une manière soignée. La grande Mathilde, qui te scie le dos avec ses comparaisons, ses châles véritables de l'Inde apportés par des courriers d'ambassade russe, son vermeil et son monsieur Prince Russe, qui m'a l'air d'un fier *blagueur*, n'y trouvera rien à redire. Je consacre à l'ornement de ta chambre tous les enfans que je ferai en province.

— Hé bien! voilà qui est gentil, cria la fleuriste, comment, monstre d'homme, tu me parles tranquillement de faire des enfans, et tu crois que je te souffrirai ce genre-là?

— Mais tu es bête, Jenny, c'est une manière de parler dans notre commerce.

— Il est joli votre commerce!

— Mais écoute donc, si tu parles toujours, tu auras raison.

— Je veux avoir toujours raison! Tiens, tu n'es pas gêné à cette heure.

— Tu ne veux donc pas me laisser achever ? J'ai pris sous ma protection une excellente idée, un journal que l'on va faire pour les enfans. Dans notre partie, les voyageurs, quand ils ont fait, dans une ville, une supposition, dix abonnemens au Journal des Enfans, disent j'ai fait *dix enfans;* comme si j'y fais dix abonnemens au journal le Mouvement, je dirai j'ai fait ce soir *dix mouvemens*... Comprends-tu maintenant ?

— C'est du propre, tu te mets donc dans la politique! Je te vois à Sainte-Pélagie, où il faudra que je trotte tous les jours. Ah quand on aime un homme, si l'on savait à quoi l'on s'engage, ma parole d'honneur, on vous laisserait vous arranger tous seuls. Allons, tu pars demain, ne nous fourrons pas dans les papillons noirs, c'est des bêtises.

Le fiacre s'arrêta devant une jolie maison, nouvellement bâtie, rue d'Artois, où Gaudissart et Jenny montèrent au quatrième. Là, demeurait mademoiselle Jenny Courand, jeune et belle ouvrière fleuriste, qui passait généralement pour être secrètement mariée à Gaudissart, bruit que le voyageur ne démentait pas. Ce génie supérieur, comme beaucoup d'hommes à talens, était entièrement dominé par Jenny Courand qui, pour établir son despotisme, obligeait l'illustre Gaudissart à mille petits soins, toujours prête à le menacer de le planter là, s'il manquait au plus minutieux. Gaudissart devait lui écrire dans chaque ville où il s'arrêtait.

— Et combien faudra-t-il d'enfans pour meubler

ma chambre? dit-elle, en jetant son châle et s'asseyant au coin d'un bon feu.

— J'ai cinq sous par abonnement.

— Joli! Et c'est avec cinq sous que tu prétends me faire riche! à moins que tu ne sois comme le juif errant et que tu aies des poches bien cousues...

— Mais, Jenny, j'en ferai des milliers. Songe donc que les enfans n'ont jamais eu de journal. D'ailleurs je suis bien bête de vouloir t'expliquer la politique des affaires, tu ne comprends rien à ces choses là.

— Eh bien, dis donc, dis donc, Gaudissart, si je suis si bête, pourquoi m'aimes-tu?

— Parce que tu es une bête, sublime! Écoute, Jenny. Vois-tu, si je fais prendre le Globe, le Mouvement, les Assurances et mes articles Paris, au lieu de gagner huit misérables mille francs par an, en roulant ma bosse, comme un vrai Mayeux, je suis capable de rapporter douze à vingt mille francs maintenant par voyage.

— Délace-moi, Gaudissart, et ne me tire pas.

— Alors, dit le commis, en regardant le dos poli de la fleuriste, je deviens actionnaire dans les journaux, comme un ancien valet de chambre de mes amis, qui a maintenant trente mille livres de rente, et qui, s'il n'était pas homme de condition, aurait pu se trouver pair de France après juillet, tout comme ceux qu'on a faits. Mais j'ai de l'ambition, moi. Hé, hé, j'attraperais parfaitement le *bagoult*

enfin, c'est dix francs par abonnement, madame Gaudissart.

— Ma parole d'honneur, tu deviens fou, Gaudissart.

— Toujours plus fou de toi, dit-il en jetant son chapeau sur le divan de la fleuriste.

La fleuriste avait un divan de satin turc.

Le lendemain matin, Gaudissart, après avoir notablement déjeuné avec Jenny Courand, partit à cheval, afin d'aller dans les chefs-lieux de canton dont l'exploration lui était particulièrement recommandée par les diverses entreprises à la réussite desquelles il vouait ses talens. Il employa quarante-cinq jours à battre les pays situés entre Paris et Blois. Il resta deux semaines dans cette dernière ville, occupé à faire sa correspondance et à visiter les bourgs pourris du département. La veille de son départ pour Tours, il écrivit à mademoiselle Jenny Courand la lettre suivante, dont nul récit ne pourrait égaler la précision, ni le charme, et qui prouve d'ailleurs la légitimité particulière des liens par lesquels ces deux personnes étaient unies.

LETTRE DE GAUDISSART A JENNY COURAND.

« Ma chère Jenny, je crois que tu perdras la gageure. Gaudissart a son étoile à l'instar de Napoléon, et n'aura point de Waterloo. J'ai triomphé partout dans les conditions données. L'assurance sur les capitaux va très-bien. J'ai, de Paris à Blois,

comme autre part. Mais, pour le moment, il faut que je sois tout aux Capitaux, au Globe, au Mouvement, aux Enfans et à l'article Paris.

— Tu te feras attraper avec tes journaux. Je parie que tu n'auras pas seulement été jusqu'à Poitiers que tu te seras laissé pincer.

— Gageons, mignonne.

— Un châle!

— Va! si je perds le châle, je reviens à mon article-Paris et à la chapellerie. Mais, enfoncer Gaudissart, jamais, jamais!

Et l'illustre voyageur se posa devant Jenny, la regarda fièrement, la main passée dans son gilet, la tête de trois quarts, attitude Napoléonienne.

— Tu es drôle.

Gaudissart était un homme de trente-trois ans, de taille moyenne, gros et gras, comme un homme habitué à rouler en diligence; à figure ronde comme une citrouille, colorée, régulière et semblable à ces classiques visages, adoptés par les sculpteurs de tous les pays, pour les statues de l'Abondance, de la Loi, de la Force, du Commerce, etc. Son ventre protubérant affectait la pointe, il avait de petites jambes, mais il était agile et nerveux.

A ces mots, il prit Jenny à moitié déshabillée et la porta dans son lit.

— Taisez-vous, *femme libre!* dit-il. Tu ne sais pas ce que c'est que la femme libre, le Saint-Simonisme, l'Antagonisme, le Fouriérisme, le Criticisme, et l'exploitation passionnée, hé bien, c'est...

enfin, c'est dix francs par abonnement, madame Gaudissart.

— Ma parole d'honneur, tu deviens fou, Gaudissart.

— Toujours plus fou de toi, dit-il en jetant son chapeau sur le divan de la fleuriste.

La fleuriste avait un divan de satin turc.

Le lendemain matin, Gaudissart, après avoir notablement déjeuné avec Jenny Courand, partit à cheval, afin d'aller dans les chefs-lieux de canton dont l'exploration lui était particulièrement recommandée par les diverses entreprises à la réussite desquelles il vouait ses talens. Il employa quarante-cinq jours à battre les pays situés entre Paris et Blois. Il resta deux semaines dans cette dernière ville, occupé à faire sa correspondance et à visiter les bourgs pourris du département. La veille de son départ pour Tours, il écrivit à mademoiselle Jenny Courand la lettre suivante, dont nul récit ne pourrait égaler la précision, ni le charme, et qui prouve d'ailleurs la légitimité particulière des liens par lesquels ces deux personnes étaient unies.

LETTRE DE GAUDISSART A JENNY COURAND.

« Ma chère Jenny, je crois que tu perdras la gageure. Gaudissart a son étoile à l'instar de Napoléon, et n'aura point de Waterloo. J'ai triomphé partout dans les conditions données. L'assurance sur les capitaux va très-bien. J'ai, de Paris à Blois,

placé près de deux millions ; mais à mesure que j'avance vers le centre, les têtes deviennent singulièrement plus dures, et conséquemment les millions infiniment plus rares. L'article Paris a été son petit bonhomme de chemin. C'est une bague au doigt. Avec mon ancien *fil*, je les embroche parfaitement, ces bons boutiquiers. J'ai placé soixante-deux châles de cachemire Ternaux à Orléans. Je ne sais pas, ma parole d'honneur, ce qu'ils en feront, à moins qu'ils ne les remettent sur le dos de leurs moutons. Quant à l'article journaux, diable ! c'est une autre paire de manches. Grand saint bon Dieu ! comme il faut seriner long-temps ces particuliers-là avant de leur apprendre un air nouveau ! Je n'ai encore fait que soixante-trois *mouvemens ;* c'est dans toute ma route un de plus que les châles Ternaux dans une seule ville. Ces farceurs de républicains, ça ne s'abonne pas du tout. Vous causez, ils causent ; ils partagent vos opinions, et l'on est bientôt d'accord pour renverser tout ce qui existe. Tu crois que l'homme s'abonne, ah ! bien oui, je t'en fiche ! Pour peu qu'il ait trois pouces de terre, de quoi faire venir une douzaine de choux, ou des bois de quoi se faire un cure-dent, mon homme parle alors de la consolidation des propriétés, des impôts, des rentrées, des réparations, d'un tas de bêtises, et je dépense mon temps en patriotisme. Mauvaise affaire ! Généralement le Mouvement est mou. Je l'écris à ces messieurs. Ça me fait de la peine, rapport à mes opinions. Pour le Globe, autre engeance.

Quand on parle de doctrines nouvelles aux gens qu'on croit susceptibles de donner dans ces *godans* là, il semble qu'on leur parle de brûler leurs maisons. J'ai beau leur dire que c'est l'avenir, l'intérêt bien entendu, l'exploitation où rien ne se perd ; qu'il y a bien assez long-temps que l'homme exploite l'homme, et que la femme est esclave, qu'il faut arriver à faire triompher la grande pensée providentielle et obtenir une coordonnation plus rationnelle de l'ordre social, enfin tout le tremblement de mes phrases... Ah! bien oui, quand je lâche ces idées-là, ils ferment leurs armoires, comme si je voulais leur emporter quelque chose, et ils me prient de m'en aller. Sont-ils bêtes, ces canards-là! Le Globe est enfoncé. Je leur ai dit : — Vous êtes trop avancés, vous allez en avant, c'est bien ; mais il faut des résultats, la province aime les résultats. Cependant, j'ai encore fait cent Globes, et vu l'épaisseur de ces boules campagnardes, c'est un miracle. Mais aussi je leur promets tant de belles choses, que je ne sais pas, ma parole d'honneur, comment les globules, globistes, globards au globiens, feront pour les réaliser ; mais comme ils m'ont dit qu'ils ordonneraient le monde infiniment mieux qu'il ne l'est, je vais de l'avant et prophétise à raison de dix francs par abonnement. Il y a un fermier qui a cru que ça concernait les terres, à cause du nom, et je l'ai enfoncé dans le globe. Bah! il y mordra, c'est sûr, il a un front bombé, tous les fronts bombés sont idéologues. Ah! parlez-moi des enfans! J'ai fait deux mille enfans de

Paris à Blois. Bonne petite affaire ! il n'y a pas tant de paroles à dire. Vous montrez la petite vignette à la mère en cachette de l'enfant pour que l'enfant veuille la voir. Naturellement l'enfant la voit, il tire la maman par sa robe jusqu'à ce qu'il ait son journal, parce que papa *n'a* son journal. La maman a une robe de vingt francs, et ne veut pas que son marmot la lui déchire ; le journal ne coûte que six francs, il y a économie, l'abonnement déboule. Excellente chose, c'est un besoin réel, c'est placé entre la confiture et l'image, deux éternels besoins de l'enfance. Ils lisent déjà, les enragés.

» Ici, j'ai eu à la table d'hôte une querelle à propos des journaux et de mes opinions. J'étais à manger tranquillement à côté d'un monsieur en chapeau gris, qui lisait les *Débats*. Je me dis en moi-même: — Faut que j'essaie mon éloquence de tribune. En voilà un qui est pour la dynastie, je vais essayer de le cuire ; ce serait une fameuse assurance de mes talens ministériels. Et je me mets à l'ouvrage, en commençant par lui vanter son journal. Hein ! c'était tiré de longueur ! De fil en aiguille, je me mets à dominer mon homme, en lâchant des phrases à quatre chevaux, les raisonnemens en fa dièze et toute la sacrée machine. Chacun m'écoutait, et je vis un homme qui avait du juillet dans les moustaches, prêt à mordre au *Mouvement*. Mais je ne sais pas comment j'ai laissé mal à propos échapper le mot ganache. Bah ! voilà mon chapeau dynastique, mon chapeau gris, mauvais chapeau du reste, un Lyon

moitié soie, moitié coton, qui prend le mors aux dents et se fâche. Moi, je ressaisis mon grand air, tu sais, et je lui dis : — Ah! ça, monsieur, vous êtes un singulier pistolet. Si vous n'êtes pas content, je vous rendrai raison. Je me suis battu en juillet. — Quoique père de famille, me dit-il, je suis prêt à... — Vous êtes père de famille, mon cher monsieur, lui répondis-je. Auriez-vous des enfans? — Oui, monsieur. — De onze ans? — A peu près. — Hé bien! monsieur, le journal des enfans va paraître: six francs par an, un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien conditionné, papier solide, gravures dues aux crayons spirituels de nos meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes, dont les couleurs ne passeront pas. Puis je lâche ma bordée. Voilà un père confondu! La querelle a fini par un abonnement. — Il n'y a que Gaudissart, disait le petit criquet de Lamard, pour faire de ces tours-là!

» Je pars demain pour Amboise. Je ferai Amboise en deux jours, et t'écrirai maintenant de Tours, où je vais tenter de me mesurer avec les campagnes les plus incolores, sous le rapport intelligent et spéculatif. Mais, foi de Gaudissart! on les roulera! ils seront roulés! roulés! Adieu! ma petite, aime-moi toujours, et sois fidèle. La fidélité *quand même* est une des qualités de la femme libre. Qui est-ce qui t'embrasse sur les œils?

» Ton FÉLIX, pour toujours. »

Cinq jours après, Gaudissart partit un matin de l'hôtel du Faisan, où il logeait à Tours, et se rendit à Vouvray, canton riche et populeux dont il voulait exploiter l'esprit public.

Il était monté sur son cheval et trottait le long de la levée, ne pensant pas plus à ses phrases qu'un acteur ne pense au rôle qu'il a joué cent fois. L'illustre Gaudissart allait, admirant le paysage, et marchait insoucieusement, sans se douter que dans les joyeuses vallées de Vouvray périrait son infaillibilité commerciale.

Ici, quelques renseignemens sur l'esprit public de la Touraine deviennent nécessaires.

L'esprit conteur, rusé, goguenard, épigrammatique, dont à chaque page est empreinte l'œuvre de Rabelais, exprime fidèlement l'esprit tourangeau, esprit fin, poli comme il doit l'être dans un pays où les rois de France ont, pendant long-temps, tenu leur cour; esprit ardent, artiste, poétique, voluptueux, mais dont les dispositions premières s'abolissent promptement. La mollesse de l'air, la beauté du climat, une certaine facilité d'existence et la bonhomie des mœurs y étouffent bientôt le sentiment des arts, y rétrécissent le plus vaste cœur, y corrodent la plus tenace des volontés.

Transplantez le tourangeau, ses qualités se développent et produisent de grandes choses, ainsi que l'ont prouvé, dans les sphères d'activité les plus diverses, Rabelais et Semblançay; Plantin l'imprimeur et Descartes; Boucicault et Pinaigrier, qui

gelle, la vie de petite ville à la campagne. Il était d'ailleurs la notabilité la plus imposante de la bourgeoisie, le chef de la petite propriété jalouse, envieuse, ruminant et colportant les médisances, les calomnies avec bonheur, rabaissant tout à son niveau, ennemie de toutes les supériorités, les méprisant même avec le calme admirable de l'ignorance.

M. Vernier, ainsi se nommait ce petit grand personnage du bourg, achevait de déjeûner, entre sa femme et sa fille, lorsque Gaudissart se produisit dans la salle basse par les fenêtres de laquelle se voyait la Loire et le Cher, une des plus gaies salles à manger du pays.

— Est-ce à monsieur Vernier lui-même..., dit le voyageur en pliant avec tant de grâce sa colonne vertébrale qu'elle semblait élastique.

— Oui, monsieur, répondit le malin teinturier en l'interrompant et lui jetant un regard scrutateur, par lequel il reconnut aussitôt le genre d'homme auquel il avait affaire.

— Je viens, monsieur, reprit Gaudissart, réclamer le concours de vos lumières pour me diriger dans ce canton où monsieur Mitouflet m'a dit que vous exerciez la plus grande influence. Monsieur, je suis envoyé dans les départemens pour une entreprise de la plus haute importance, formée par des banquiers qui veulent....

— Qui veulent nous tirer des carottes, dit en riant Vernier, habitué jadis à traiter avec le commis-voyageur et à le voir venir.

— Positivement, répondit avec insolence l'illustre Gaudissart. Mais vous devez savoir, monsieur, puisque vous avez un tact si fin, qu'on ne peut tirer de carottes aux gens qu'autant qu'ils trouvent quelque intérêt à se les laisser tirer. Je vous prie donc de ne pas me confondre avec les vulgaires voyageurs qui fondent leur succès sur la ruse ou sur l'importunité. Je ne suis plus un commis-voyageur; je l'ai été, monsieur, je m'en fais gloire. Mais aujourd'hui j'ai une mission de la plus haute importance, et qui doit me faire considérer par les esprits supérieurs comme un homme qui se dévoue à éclairer son pays. Daignez m'écouter, monsieur, et vous verrez que vous aurez gagné beaucoup dans la demi-heure de conversation que j'ai l'honneur de vous prier de m'accorder. Les plus célèbres banquiers de Paris ne se sont pas mis fictivement dans cette affaire comme dans quelques-unes de ces honteuses spéculations, que je nomme, moi, des *ratières;* non, non, ce n'est plus cela; je ne me chargerais pas, moi, de colporter de semblables *attrape-nigaud.* Non, monsieur, les meilleurs et les plus respectables maisons de Paris sont dans l'entreprise et comme intéressées et comme garantie....

Là, Gaudissart déploya la rubannerie de ses phrases, et monsieur Vernier le laissa continuer en l'écoutant avec un apparent intérêt qui trompa Gaudissart. Mais monsieur Vernier avait cessé de faire attention à la rhétorique du voyageur au seul mot de *garantie*, et il pensait à lui jouer quelque bon tour,

afin de délivrer de ces espèces de chenilles parisiennes un pays à juste titre nommé barbare par les spéculateurs qui ne pouvaient y mordre.

En haut d'une délicieuse vallée, nommée *la Vallée Coquette* à cause de ses sinuosités, de ses courbes qui renaissent à chaque pas, et paraissent plus belles à mesure que l'on s'y avance, soit qu'on en monte ou qu'on en descende le joyeux cours, demeurait dans une petite maison entourée d'un clos de vignes, un homme à peu près fou, nommé Margaritis.

D'origine italienne, monsieur Margaritis était marié, n'avait point d'enfant, et sa femme le soignait avec un courage généralement apprécié; car madame Margaritis courait certainement des dangers près d'un homme, qui, entre autres manies, voulait porter sur lui deux couteaux à longue lame dont il la menaçait parfois. Mais qui ne connaît l'admirable dévouement avec lequel les gens de province se consacrent aux êtres souffrants, le déshonneur qui attend une bourgeoise si elle abandonnait son enfant ou son mari aux soins publics de l'hôpital. Puis, qui ne connaît aussi la répugnance qu'ont les gens de province à payer la pension de cent louis ou de mille écus exigée à Charenton ou par les Maisons de Santé. Si quelqu'un parlait à madame Margaritis des docteurs Dubuisson, Esquirol, Blanche ou autres, elle préférait, avec une noble indignation, garder ses trois mille francs en gardant le *bonhomme*.

Les incompréhensibles volontés que lui dictait sa

folie se trouvant liées au dénouement de cette aventure, il est nécessaire d'en exposer les plus saillantes. Monsieur Margaritis sortait aussitôt qu'il pleuvait à verse, et se promenait, la tête nue, dans ses vignes. Au logis, il demandait à tout moment le journal. Pour le contenter, sa femme et sa servante lui donnaient un vieux journal d'Indre-et-Loire. Depuis sept ans il ne s'était point encore aperçu qu'il lisait toujours le même numéro. Peut-être un médecin n'eût-il pas observé sans intérêt le rapport qui existait entre la récrudescence de ses demandes et les variations atmosphériques. Sa plus constante occupation consistait à vérifier l'état du ciel relativement à ses effets sur la vigne.

Ordinairement, quand sa femme avait du monde, ce qui arrivait presque tous les soirs, les voisins ayant pitié de sa situation, venaient jouer chez elle au boston; monsieur Margaritis restait silencieux, se mettait dans un coin, et n'en bougeait point. Mais quand dix heures sonnaient à son horloge enfermée dans une grande armoire oblongue, il se levait au dernier coup avec la précision mécanique des figures mises en mouvement par un ressort dans les châsses des joujoux allemands, il s'avançait lentement jusqu'aux joueurs, leur jetait un regard assez semblable au regard automatique des Grecs ou des Turcs exposés sur le boulevard du Temple à Paris, et leur disait : — Allez-vous-en !

A certaines époques, cet homme recouvrait son ancien esprit, et donnait alors à sa femme d'excel-

lens conseils pour la vente de ses vins; mais alors il devenait extrêmement tourmentant, il volait des friandises dans les armoires et les dévorait en cachette.

Quelquefois quand les habitués de la maison entraient, il répondait à leurs demandes avec civilité, mais le plus souvent il leur disait les choses les plus incohérentes. Ainsi, à une dame qui lui demandait: — Comment vous sentez-vous aujourd'hui, monsieur Margaritis?

— Je me suis fait la barbe, et vous?... lui répondait-il.

— Êtes-vous mieux, monsieur? lui demandait un autre.

— Jérusalem! Jérusalem, répondait-il.

Mais la plupart du temps il regardait ses hôtes d'un air bête, sans mot dire, et sa femme leur disait alors : — Le bonhomme n'entend rien aujourd'hui.

Deux ou trois fois en cinq ans, il lui arriva toujours, vers l'équinoxe, de se mettre en fureur à cette observation, de tirer son couteau et de crier : — Cette garce me déshonore.

D'ailleurs, il buvait, mangeait, se promenait comme eût fait un homme en parfaite santé. Aussi chacun avait-il fini par ne pas lui accorder plus de respect ni d'attention que l'on n'en a pour un gros meuble.

Parmi toutes ses bizarreries, il y en avait une dont personne n'avait pu découvrir le sens, car, à

la longue, les esprits forts du pays avaient fini par commenter et expliquer les actes les plus déraisonnables de ce fou.

Il voulait toujours avoir un sac de farine au logis, et garder deux pièces de vin de sa récolte, sans permettre qu'on touchât à la farine, ou au vin. Mais quand venait le mois de juin, il s'inquiétait de la vente du sac et des deux pièces avec toute la sollicitude d'un fou. Alors, presque toujours madame Margaritis lui disait les avoir vendus à un prix exorbitant et lui en remettait l'argent qu'il cachait, sans que ni sa femme, ni sa servante eussent pu, même en le guettant, découvrir où était sa cachette.

La veille du jour où Gaudissart devait venir à Vouvray, madame Margaritis avait dit à madame Vernier :

— Je ne sais en vérité comment se passera pour moi la journée de demain. Figurez-vous que le bonhomme a voulu voir ses deux pièces de vin. Il m'a si bien fait *endever* (mot du pays) pendant toute la journée, qu'il a fallu lui montrer deux pièces de vin que notre voisin Pierre Champlain n'a pas pu vendre, et que je l'ai prié de mettre dans notre cellier. Ha ça, ne voilà-t-il pas que le bonhomme, depuis qu'il les a vues, prétend les brocanter lui-même.

Madame Vernier venait de dire à son mari l'embarras où se trouvait madame Margaritis, un moment avant l'arrivée de Gaudissart ; et, au premier mot du commis-voyageur, monsieur Vernier

se proposa de le mettre aux prises avec le bonhomme Margaritis.

— Monsieur, lui dit-il, quand l'illustre Gaudissart eut lâché sa première bordée, je ne vous dissimulerai pas les difficultés que doit rencontrer ici votre entreprise. Notre pays est un pays qui marche à la grosse *suo modo*, pays où jamais une idée nouvelle ne prendra. Nous vivons comme vivaient nos pères, en nous amusant à faire quatre repas par jour, en nous occupant à cultiver nos vignes, et à bien placer nos vins. Pour tout négoce nous tâchons *bonifacement* de vendre les choses plus cher qu'elles ne coûtent. Nous resterons dans cette ornière là sans que le diable puisse nous en faire sortir. Mais je vais vous donner un bon conseil, et un bon conseil vaut un œil dans la main. Nous avons dans le bourg un ancien banquier dans les lumières duquel j'ai, moi particulièrement, la plus grande confiance. Si vous obtenez son suffrage, j'y joindrai le mien. Alors, *supposé que* vos propositions constituent des avantages réels, et que nous en soyons convaincus, à la voix de monsieur Margaritis qui entraîne la mienne, nous avons à Vouvray vingt maisons riches dont toutes les bourses s'ouvriront et prendront votre vulnéraire.

En entendant le nom du fou, madame Vernier leva la tête et regarda son mari.

— Tenez, précisément, ma femme a, je crois, l'intention de faire une visite à madame Margaritis, chez laquelle elle doit aller avec une de nos voi-

sines. Attendez un moment, ces dames vous y conduiront.

— Tu iras prendre madame Fontanieu, dit le vieux teinturier en guignant sa femme.

Indiquer la commère la plus rieuse, la plus éloquente, la plus grande goguenarde du pays, n'était-ce pas dire à sa femme de prendre des témoins pour bien observer la scène qui allait avoir lieu entre le commis-voyageur et le fou, afin d'en amuser le bourg pendant un mois.

Monsieur et madame Vernier jouèrent si bien leur rôle, que Gaudissart ne conçut aucune défiance, et donna pleinement dans le piége. Il offrit galamment le bras à madame Vernier, et crut avoir fait, pendant le chemin, la conquête des deux dames avec lesquelles il fut étourdissant d'esprit, de pointes et de calembours incompris.

La maison du prétendu banquier était située à l'endroit où commence la vallée Coquette. Ce logis, appelé la Fuye, n'avait rien de bien remarquable. Au rez-de-chaussée, se trouvait un grand salon boisé, de chaque côté duquel était une chambre à coucher, celle du bonhomme et celle de sa femme. On entrait dans le salon par un vestibule qui servait de salle à manger, et auquel communiquait la cuisine.

Ce rez-de-chaussée, dénué de l'élégance extérieure qui distingue les plus humbles maisons en Touraine, était couronné par des mansardes auxquelles on montait par un escalier bâti en dehors de

la maison, appuyé sur un des pignons et couvert d'un appentis. Un petit jardin plein de soucis, de seringas, de sureaux, séparait l'habitation, des clos; et, autour de la cour, s'élevaient les bâtimens nécessaires à l'exploitation des vignes.

Assis dans son salon, près d'une fenêtre, sur un fauteuil en velours d'Utrecht jaune, Margaritis ne se leva point en voyant entrer les deux dames et Gaudissart. Il pensait à vendre ses deux pièces de vin. C'était un homme sec, dont le crâne chauve par devant, garni de cheveux rares par derrière, avait une conformation pyriforme. Ses yeux enfoncés, surmontés de gros sourcils noirs et fortement cerdés; son nez en lame de couteau; ses os maxillaires saillans, et ses joues creuses; ses lignes généralement oblongues: tout, jusqu'à son menton démesurément long et plat, contribuait à donner à sa physionomie un air étrange, celui d'un vieux professeur de rhétorique ou d'un chiffonnier.

— Monsieur Margaritis, lui dit madame Vernier, allons, remuez-vous donc! Voilà un monsieur que mon mari vous envoie, il faut l'écouter avec attention. Quittez vos calculs de mathématiques et causez avec lui.

En entendant ces paroles, le fou se leva, regarda Gaudissart, lui fit signe de s'asseoir, et dit: — Causons, monsieur.

Les trois femmes s'en allèrent dans la chambre de madame Margaritis en laissant la porte ouverte, afin de tout entendre et de pouvoir intervenir au besoin.

A peine furent-elles installées, que monsieur Vernier arriva doucement par le clos, se fit ouvrir la fenêtre et entra sans bruit.

— Monsieur, dit Gaudissart, a été dans les affaires....

— Publiques, répondit Margaritis en l'interrompant, j'ai pacifié la Calabre sous le règne du roi Murat.

— Tiens, il a été en Calabre, maintenant! dit à voix basse monsieur Vernier.

— Oh! alors, reprit Gaudissart, nous nous entendrons parfaitement.

— Je vous écoute, répondit Margaritis, en prenant le maintien d'un homme qui pose pour son portrait chez un peintre.

— Monsieur, dit Gaudissart en faisant tourner la clef de sa montre à laquelle il ne cessa d'imprimer par distraction un mouvement rotatoire et périodique, dont le fou s'occupa beaucoup, et qui contribua peut-être à le faire tenir tranquille; monsieur, si vous n'étiez pas un homme supérieur...

Ici le fou s'inclina.

— Je me contenterais de vous chiffrer matériellement les avantages de l'affaire, dont je vais vous exposer, dans un ordre infiniment plus élevé, les motifs psycologiques. Écoutez! De toutes les richesses sociales, le temps n'est-elle pas la plus précieuse? et, l'économiser, n'est-ce pas s'enrichir? Or, y a-t-il rien qui consomme plus de temps dans la vie que les inquiétudes sur ce que j'appelle *le pot au feu*, locu-

tion vulgaire, mais qui pose nettement la question ; y a-t-il aussi rien qui mange plus de temps que le défaut de garantie à offrir à ceux auxquels vous demandez de l'argent, quand vous êtes momentanément pauvre, mais riche d'espérance?

— De l'argent, nous y sommes, dit Margaritis.

— Eh bien! monsieur, je suis envoyé dans les départemens par une compagnie de banquiers et de capitalistes qui ont aperçu la perte énorme que font ainsi, en temps et conséquemment en intelligence ou en activité productive, les hommes d'avenir. Or, nous avons eu l'idée de leur capitaliser ce même avenir, de leur escompter leurs talens en leur escomptant, quoi?... le temps *dito* et d'en assurer la valeur à leurs héritiers. Il ne s'agit plus là d'économiser le temps, mais de lui donner un prix, de le chiffrer, d'en représenter pécuniairement les produits que vous présumez en obtenir dans cet espace intellectuel, en représentant les qualités morales dont vous êtes doué et qui sont, monsieur, des forces vives comme une chute d'eau, comme une machine à vapeur de trois, dix, vingt, cinquante chevaux. Ah! ceci est un progrès, un mouvement vers un meilleur ordre de choses, mouvement dû à l'activité de notre époque, essentiellement progressive, ainsi que je vous le prouverai, quand nous en viendrons aux idées d'une plus logique coordonnation des intérêts sociaux.

Je m'explique par des exemples sensibles et quitte le raisonnement purement abstrait, ce que nous

nommons, nous autres, la mathématique des idées.

Au lieu d'être un propriétaire vivant de vos rentes, vous êtes un peintre, un musicien, un artiste, un poëte...

— Je suis peintre, dit le fou en manière de parenthèse.

— Eh bien! soit, puisque vous comprenez bien ma métaphore, vous êtes peintre, vous avez un bel avenir, un riche avenir. Mais je vais plus loin.

En entendant ces mots, le fou examina Gaudissart d'un air inquiet pour voir s'il voulait sortir, et ne se rassura qu'en l'apercevant toujours assis.

— Vous n'êtes même rien du tout, dit Gaudissart en continuant, mais vous vous sentez...

— Je me sens, dit le fou.

— Vous vous dites : Moi, je serai ministre. Eh bien, vous peintre, vous artiste, homme de lettres, vous ministre futur, vous chiffrez vos espérances, vous les taxez, vous vous tarifez je suppose à cent mille écus...

— Vous m'apportez donc cent mille écus? dit le fou.

— Oui, monsieur, vous allez voir. Ou vos héritiers les palperont nécessairement si vous venez à mourir, puisque l'entreprise s'engage à les leur compter, ou vous les touchez par vos travaux d'art, par vos heureuses spéculations, si vous vivez. Si vous êtes trompé, vous pouvez même recommencer. Mais, une fois que vous avez, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, fixé le chiffre de votre capital

intellectuel, car c'est un capital intellectuel, saisissez bien ceci, intellectuel.

— Je comprends, dit le fou.

— Vous signez un contrat d'assurance avec l'administration, qui vous reconnaît une valeur de cent mille écus, à vous peintre.

— Je suis peintre, dit le fou.

— Non, reprit Gaudissart, à vous musicien, à vous ministre, et s'engage à les payer à votre famille, à vos héritiers; si, par votre mort, les espérances, le pot au feu fondé sur le capital intellectuel venait à être renversé, le paiement de la prime suffit à consolider ainsi votre...

— Votre caisse, dit le fou en l'interrompant.

— Mais, naturellement, monsieur. Je vois que monsieur a été dans les affaires.

— Oui, dit le fou, j'ai fondé la Banque territoriale de la rue des Fossés-Montmartre, à Paris, en 1798.

— Car, reprit Gaudissart, pour payer les capitaux intellectuels que chacun se reconnaît et s'attribue, ne faut-il pas que la généralité des assurés donne une certaine prime, trois pour cent, une annuité de trois pour cent? Ainsi, par le paiement d'une faible somme, d'une misère, vous garantissez votre famille des suites fâcheuses de votre mort.

— Mais je vis, dit le fou.

— Ah! si vous vivez long-temps! Voilà l'objection la plus communément faite, objection vulgaire, et vous comprenez que si nous ne l'avions pas pré-

vue, foudroyée, nous ne serions pas dignes d'être les teneurs de livres du grand bureau des intelligences. Monsieur, je ne dis pas cela pour vous, mais je rencontre partout des gens qui ont la prétention d'apprendre quelque chose de nouveau, de révéler un raisonnement quelconque à des gens qui ont pâli sur une affaire!... ma parole d'honneur, cela fait pitié! Mais le monde est comme ça. Je n'ai pas la prétention de le réformer. Votre objection, monsieur, est un non-sens...

— *Ques aco?* dit Margaritis.

— Voici pourquoi. Si vous vivez et que vous ayez les moyens évalués dans votre charte d'assurance contre les chances de la mort, suivez bien...

— Je suis...

— Eh bien! vous avez réussi dans vos entreprises! vous avez dû réussir précisément à cause de ladite charte d'assurance; car vous avez doublé vos chances de succès en vous débarrassant de toutes les inquiétudes que l'on a quand on traîne avec soi une femme, des enfans que notre mort peut réduire à la plus affreuse misère. Alors, si vous êtes arrivé, vous touchez le capital intellectuel pour lequel l'assurance a été une bagatelle...

— Excellente idée!

— N'est-ce pas, monsieur, reprit Gaudissart, je nomme cela, moi, l'assurance mutuelle contre la misère, l'escompte du talent.

— Pour vous.

— Eh diable! il est fin, le bonhomme. Je me suis

trompé, pensa Gaudissart. Il faut que je domine mon homme par de plus hautes considérations, par ma blague numéro 1.

— Du tout, monsieur, pour vous qui...

— Accepteriez-vous un verre de vin? demanda Margaritis.

— Volontiers, répondit Gaudissart.

— Ma femme, donne-nous donc une bouteille du vin dont il nous reste deux pièces.

— Vous êtes ici dans la tête de Vouvray, dit le bonhomme en montrant ses vignes à Gaudissart. Le clos Margaritis!

La servante apporta des verres et une bouteille de vin de l'année 1819. Le bonhomme Margaritis en versa précieusement dans un verre, et le présenta solennellement à Gaudissart qui le but.

— Mais vous m'attrapez, monsieur, dit le commis-voyageur, ceci est du vin de Madère, vrai vin de Madère.

— Je le crois bien, dit le fou. L'inconvénient du vin de Vouvray, monsieur, est de ne pouvoir se servir ni comme vin ordinaire, ni comme vin d'entremets; il est trop généreux, trop fort. Aussi vous le vend-on à Paris pour du Madère, en le teignant d'eau-de-vie. Notre vin est si liquoreux, que beaucoup de marchands de Paris, quand notre récolte n'est pas assez bonne pour la Hollande et la Belgique, nous achètent nos vins. Ils les coupent avec les vins des environs de Paris, et en font alors des vins de Bordeaux. Mais ce que vous buvez en ce

moment, mon cher et très-aimable monsieur, est un vin de roi, la tête de Vouvray. J'en ai deux pièces, rien que deux pièces. Les gens qui aiment les grands vins, les hauts vins, et qui veulent servir sur leurs tables des qualités en dehors du commerce, comme plusieurs maisons de Paris qui ont de l'amour-propre pour leurs vins, se font fournir directement par nous. Connaissez-vous quelques personnes qui...

— Revenons à notre affaire, dit Gaudissart.

— Nous y sommes, monsieur, reprit le fou. Mon vin est capiteux, capiteux s'accorde avec capital en étymologie. Or, vous parlez capitaux. Hein, *caput*, tête; tête de Vouvray, tout cela se tient...

— Ainsi donc, dit Gaudissart, ou vous avez réalisé vos capitaux intellectuels...

— J'ai réalisé, monsieur. Voudriez-vous donc de mes deux pièces? Je vous en arrangerais bien pour les termes.

— Non, je parle, dit l'illustre Gaudissart, de l'assurance des capitaux intellectuels et des opérations sur la vie. Je reprends mon raisonnement.

Le fou se calma.

— Je dis, monsieur, que si vous mourez, le capital se paie à votre famille sans difficulté.

— Sans difficulté.

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas suicide...

— Matière à chicane.

— Non, monsieur. Vous le savez, le suicide est un de ces actes toujours faciles à constater.

— En France, dit le fou. Mais...

— Mais à l'étranger, dit Gaudissart. Eh bien! monsieur, pour terminer sur ce point, je vous dirai que le suicide à l'étranger et la mort sur le champ de bataille sont en dehors de...

— Qu'assurez-vous donc alors?... rien du tout! s'écria Margaritis. Moi, ma banque territoriale reposait sur...

— Rien du tout, monsieur! s'écria Gaudissart en l'interrompant, et la maladie et les chagrins, et la misère et les passions! Mais ne nous jetons pas dans les cas exceptionnels.

— Non, n'allons pas dans les cas, dit le fou.

— Que résulte-t-il de cette affaire. A vous banquier, je vais chiffrer nettement le produit. Un homme existe, a un avenir, il est bien mis, il vit de son art, il a besoin d'argent, il en demande. Néant. Toute la civilisation en refuse à cet homme qui domine en pensée la civilisation, et doit la dominer un jour par le pinceau, par le ciseau, par la parole, par une idée, par un système. Atroce civilisation! elle n'a pas de pain pour ses grands hommes qui lui donnent son luxe; elle ne les nourrit que d'injures et de moqueries, cette gueuse dorée : l'expression est forte, mais je ne la rétracte point. Alors, le grand homme vient chez nous, nous le réputons grand homme, nous le saluons avec respect, nous l'écoutons et il nous dit :

— Messieurs de l'assurance sur les capitaux, ma vie vaut tant; sur mes produits je vous donnerai tant pour cent. Immédiatement, sans jalousie, nous

l'admettons au superbe festin de la civilisation comme un puissant convive...

— Il faut du vin, alors... dit le fou.

— Comme un puissant convive. Il signe sa police d'assurance, il prend nos chiffons de papier, nos misérables chiffons qui, vils chiffons, ont néanmoins plus de force que n'en avait son génie. En effet, s'il a besoin d'argent, tout le monde, sur le vu de sa charte, lui prête de l'argent. A la bourse, chez les banquiers, partout, et même chez les usuriers, il trouve de l'argent parce qu'il offre des garanties. Eh bien, monsieur, n'était-ce pas une lacune à combler dans le système social? Mais, monsieur, ceci n'est qu'une partie des opérations entreprises par la société sur la vie humaine. Nous assurons les débiteurs, moyennant un autre système de primes. Nous offrons des intérêts viagers à un taux gradué d'après l'âge, sur une échelle infiniment plus avantageuse que ne l'ont été jusqu'à présent les tontines basées sur des tables de mortalité reconnues fausses. Notre société opérant sur des masses, les rentiers viagers n'ont pas à redouter les pensées qui attristent leurs vieux jours, déjà si tristes par eux-mêmes, pensées qui les attendent nécessairement quand un particulier leur a pris de l'argent à rente viagère. Vous le voyez, monsieur, chez nous, la vie a été chiffrée dans tous les sens.

— Sucée par tous les bouts, dit le bonhomme, mais buvez un verre de vin, vous le méritez bien. Il faut vous mettre du velours sur l'estomac, si vous

voulez entretenir convenablement votre margoulette. Monsieur, le vin de Vouvray, bien conservé, c'est un vrai velours.

— Que pensez-vous de cela? dit Gaudissart en vidant son verre.

— Cela est très-beau, très-neuf, très-utile, mais j'aime mieux les escomptes de valeurs territoriales, qui se faisaient à ma banque de la rue des Fossés-Montmartre.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, répondit Gaudissart, mais cela est pris, c'est pris, c'est fait. Nous avons maintenant la Caisse Hypothécaire, qui prête sur les propriétés et fait en grand *le réméré*. Mais n'est-ce pas une petite idée, en comparaison de celle de solidifier les espérances! solidifier les espérances, coaguler, financièrement parlant, les désirs de fortune de chacun, lui en assurer la réalisation. Il a fallu notre époque, monsieur, époque de transition, de transition et de progrès tout à la fois!

— Oui de progrès, dit le fou. J'aime le progrès; surtout, celui que fait faire à la vigne un bon temps..

— Le temps, reprit Gaudissart, sans entendre la phrase de Margaritis, *le Temps*, monsieur, mauvais journal. Si vous le lisez, je vous plains...

— Le journal, dit Margaritis, je crois bien, je suis passionné pour les journaux.

— Ma femme! ma femme! où est le journal? cria-t-il, en se tournant vers la chambre.

— Hé bien, monsieur, si vous vous intéressez

aux journaux, nous sommes faits pour nous entendre.

— Oui, mais avant d'entendre le journal, avouez-moi que vous trouvez ce vin...

— Délicieux, dit Gaudissart.

— Allons, achevons à nous deux la bouteille.

Le fou se versa deux doigts de vin dans son verre et remplit celui de Gaudissart.

— Hé bien, monsieur, j'ai deux pièces de ce vin là. Si vous le trouvez bon et que vous vouliez vous en arranger...

— Précisément, dit Gaudissart, les pères de la Foi Saint-Simonienne m'ont prié de leur expédier les denrées que je... Mais parlons de leur grand et beau journal. Vous qui comprenez bien l'affaire des capitaux, et qui me donnerez votre aide pour la faire réussir dans ce canton...

— Volontiers, dit Margaritis, si...

— J'entends, si je prends votre vin. Mais il est très-bon votre vin, monsieur, il est incisif.

— On en fait du vin de champagne, il y a un monsieur parisien, qui vient en faire ici, à Tours.

— Je le crois, monsieur. Le Globe dont vous avez entendu parler...

— Je l'ai souvent parcouru, dit Margaritis.

— J'en étais sûr, dit Gaudissart. Monsieur, vous avez une tête puissante, une caboche que ces Messieurs nomment la tête chevaline, il y a du cheval dans les têtes de tous les grands hommes. Or, on peut être un beau génie et vivre ignoré. C'est une

farce qui arrive assez généralement à ceux qui, malgré leurs moyens, restent obscurs, et qui a failli être le cas du grand Saint-Simon, et celui de monsieur Vico, homme fort, qui commence à se pousser. Il va bien, Vico! J'en suis content. Ici nous entrons dans la théorie et la formule nouvelle de l'humanité. Attention, monsieur.

— Attention, dit le fou.

— L'exploitation de l'homme par l'homme aurait dû cesser, monsieur, du jour où le Christ, je ne dis pas Jésus-Christ, je dis Christ, est venu proclamer l'égalité des hommes devant Dieu. Mais cette égalité n'a-t-elle pas été jusqu'à présent la plus deplorable chimère. Or, Saint-Simon est le complément de Christ. Christ a fait son temps.

— Il est donc libéré, dit Margaritis.

— Il a fait son temps, comme le libéralisme. Maintenant, il y a quelque chose de plus fort en avant de nous, c'est la nouvelle foi, c'est la production libre, individuelle, une coordonnation sociale qui fasse que chacun reçoive équitablement son salaire social, suivant son œuvre, et ne soit plus exploité par des individus qui, sans capacité, font travailler *tous* au profit d'*un* seul; de là, la doctrine.

— Que faites-vous des domestiques? demanda Margaritis.

— Ils restent domestiques, monsieur, s'ils n'ont que la capacité d'être domestiques.

— Hé bien, à quoi bon la doctrine?

— Oh, pour en juger, monsieur, il faut vous

mettre au point de vue très-élevé d'où vous pouvez embrasser clairement un aspect général de l'humanité. Ici, nous entrons en plein Ballanche! Connaissez-vous monsieur Ballanche?

— Nous ne faisons que de ça, dit le fou qui entendit *de la planche*.

— Bon, reprit Gaudissart. Eh bien, si le spectacle palingénésique des transformations successives du Globe spiritualisé vous touche, vous transporte, vous émeut; eh bien, mon cher monsieur, le journal le *Globe*, bon nom qui en exprime nettement la mission, le Globe est le *cicérone* qui vous expliquera tous les matins les conditions nouvelles dans lesquelles s'accomplira, dans peu de temps, le changement politique et moral du monde. Si, enfans, nos bonnes nous ont menés chez Séraphin, ne nous faut-il pas à nous, vieillards, les tableaux de l'avenir? Ces messieurs...

— Boivent-ils du vin?

— Oui, monsieur. Leur maison est montée, je puis le dire, sur un excellent pied, un pied prophétique, beaux salons, toutes les sommités, grandes réceptions.

— Eh bien, dit le fou, les ouvriers qui démolissent ont bien autant besoin de vin que ceux qui bâtissent.

— A plus forte raison, monsieur, quand on démolit d'une main et qu'on reconstruit de l'autre, comme le font les apôtres du Globe.

— Alors il leur faut du vin, du vin de Vouvray,

les deux pièces qui me restent, deux cent soixante-dix bouteilles, pour cent francs, bagatelle.

— A combien cela met-il la bouteille ? dit Gaudissart en calculant. Voyons, sept sous et demi, il y a le port, l'entrée, nous n'arrivons pas à dix sous, mais ce serait une bonne affaire. Ils paient tous les autres vins plus cher. (Bon, je tiens mon homme, se dit Gaudissart; tu veux me vendre du vin dont j'ai besoin, je vais te dominer.)

— Eh bien, monsieur, reprit Gaudissart, des hommes qui disputent sont bien près de s'entendre. Parlons franchement, vous avez une grande influence sur ce canton ?

— Je le crois, dit le fou. Je suis *la tête* de Vouvray.

— Hé bien, vous avez parfaitement compris l'entreprise des capitaux intellectuels.

— Parfaitement.

— Vous avez saisi toute la portée du Globe.

— Deux fois à pied.

Gaudissart n'entendit pas, parce qu'il restait dans le milieu de ses pensées et s'écoutait lui-même en homme sûr de triompher.

— Or, eu égard à la situation où vous êtes, je comprends que vous n'ayez rien à assurer dans une existence toute venue, et à l'âge où vous êtes arrivé. Mais, monsieur, vous pouvez faire assurer les personnes qui, dans le canton, soit par leur valeur personnelle, soit par la position précaire de leurs familles, voudraient se faire un sort. Donc,

en prenant un abonnement au Globe, et en m'appuyant de votre autorité dans le canton pour le placement des capitaux en rente viagère, car on affectionne le viager en province; eh bien, nous pourrons nous entendre relativement aux deux pièces de vin. Prenez-vous le Globe?

— Je vais sur le Globe.

— M'appuyez-vous près des personnes influentes du canton.

— Je m'y appuie...

— Et...

— Et...

— Et je... Mais vous prenez un abonnement au Globe...

— Le Globe, bon journal, dit le fou, journal, viager.

— Oui, monsieur, un journal plein de vie, de force, de science, bourré de science, bien conditionné, bien imprimé, bon teint, feutré. Ah! ce n'est pas de la *camelote*, du *colifichet*, du *papillotage*, de la soie qui se déchire quand on la regarde, c'est foncé, ce sont des raisonnemens que l'on peut méditer à son aise et qui font passer le temps très-agréablement au fond d'une campagne.

— Cela me va, répondit le fou.

— Le Globe coûte une bagatelle, quatre-vingt francs.

— Cela ne me va plus, dit le bonhomme.

— Monsieur, dit Gaudissart, vous avez nécessairement des petits enfans.

— Beaucoup, répondit Margaritis qui entendit, vous *aimez* au lieu de vous *avez*.

— Hé bien, le journal des Enfans, sept francs par an.

— Prenez mes deux pièces de vin, je vous prends un abonnement d'enfant, ça me va, belle idée. Exploitation intellectuelle, l'enfant n'est-ce pas l'homme par l'homme, hein?

— Vous y êtes, monsieur, dit Gaudissart.

— J'y suis.

— Vous consentez donc à me piloter dans le canton?

— Dans le canton.

— J'ai votre approbation?

— Vous l'avez.

— Hé bien, monsieur, je prends vos deux pièces de vin, à cent francs...

— Non, non; cent dix.

— Monsieur, cent dix francs soit; mais pour les capacités de la doctrine; et cent francs pour moi. Je vous fais opérer une vente, vous me devez une commission.

— Portez-leur cent vingt. (*Sans vin.*)

— Joli calembour. Il est non-seulement très-fort, mais encore très-spirituel.

— Non, spiritueux, monsieur.

— De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

— Je suis comme cela, dit le fou. Venez voir mon clos.

— Volontiers, dit Gaudissart, ce vin porte à la tête.

Et l'illustre Gaudissart sortit avec monsieur Margaritis qui le promena de provin en provin, de cep en cep dans ses vignes. Les trois dames et monsieur Vernier purent alors rire à leur aise, en les voyant de loin, discutant, gesticulant, s'arrêtant, reprenant leur marche, parlant avec feu.

— Pourquoi le bonhomme l'a-t-il donc emmené? dit Vernier.

Enfin Margaritis revint avec le commis-voyageur, en marchant tous deux d'un pas accéléré comme des gens empressés de terminer une affaire.

— Il l'a fistre bien enfoncé! dit monsieur Vernier.

Et, de fait, l'illustre Gaudissart écrivit sur le bout d'une table à jouer, à la grande joie du bonhomme, une demande de livraison des deux pièces de vin. Puis, après avoir lu l'engagement du voyageur, monsieur Margaritis lui donna sept francs pour un abonnement au journal des Enfans.

— A demain donc, monsieur, dit l'illustre Gaudissart en faisant tourner sa clef de montre, j'aurai l'honneur de venir vous prendre demain. Vous pourrez expédier directement le vin à Paris, à l'adresse indiquée, vous ferez suivre en remboursement.

Gaudissart était Normand, et il n'y avait jamais pour lui d'engagement qui ne dût être bilatéral : il voulut un engagement de monsieur Margaritis qui, content comme l'est un fou de satisfaire son idée fa-

vorite, signa, non sans lire, un bon à livrer de deux pièces de vin du clos Margaritis. Et l'illustre Gaudissart s'en alla sautillant, chanteronnant à l'auberge du Soleil d'Or, où il causa naturellement avec l'hôte en attendant le dîner.

Mitouflet était un vieux soldat naïvement rusé comme le sont les paysans, mais ne riant jamais d'une plaisanterie, en homme accoutumé à entendre le canon, et à plaisanter sous les armes.

— Vous avez des gens très-forts ici, lui dit Gaudissart en s'appuyant sur le chambranle de la porte, et allumant son cigare à la pipe de Mitouflet.

— Comment l'entendez-vous? demanda Mitouflet.

— Mais des gens ferrés à glace sur les idées politiques et financières.

— De chez qui venez-vous donc, sans indiscrétion, demanda naïvement l'aubergiste en faisant savamment jaillir d'entre ses lèvres la sputation périodiquement expectorée par les fumeurs.

— De chez un lapin nommé Margaritis.

Mitouflet lui jeta successivement deux regards pleins d'une froide ironie.

— C'est juste, le bonhomme en sait long! Il en sait trop pour les autres, ils ne peuvent pas toujours le comprendre...

— Je le crois, il entend fichuement bien les hautes questions de finance.

— Oui, dit l'aubergiste. Aussi, pour mon compte, j'ai toujours regretté qu'il soit fou.

— Comment fou!

— Fou comme on est fou quand on est fou, répéta Mitouflet, mais il n'est pas dangereux, sa femme le garde. Vous vous êtes donc entendus? dit du plus grand sang-froid l'impitoyable Mitouflet. C'est drôle.

— Drôle! s'écria Gaudissart! drôle, mais votre monsieur Vernier s'est donc moqué de moi?

— Il vous y a envoyé? demanda Mitouflet.

— Oui.

— Ma femme, cria l'aubergiste, écoute donc. Monsieur Vernier n'a-t-il pas eu l'idée d'envoyer monsieur chez le bonhomme Margaritis?...

— Et quoi donc avez-vous pu vous dire tous deux, mon cher mignon monsieur, demanda la femme, puisqu'il est fou?

— Il m'a vendu deux pièces de vin.

— Et vous les avez achetées?

— Oui.

— Mais c'est sa folie de vouloir vendre du vin. Il n'en a pas.

— Bon, dit le voyageur. Je vais d'abord aller remercier monsieur Vernier.

Et Gaudissart se rendit bouillant de colère chez l'ancien teinturier qu'il trouva dans sa salle, riant avec des voisins auxquels il racontait déjà l'histoire.

— Monsieur, dit le prince des voyageurs en lui jetant des regards enflammés, vous êtes un drôle et un polisson, qui, sous peine d'être le dernier des argousins, lesquels je place au-dessous des forçats;

devez me rendre raison de l'insulte que vous venez de me faire en me mettant en rapport avec un homme que vous saviez fou. M'entendez-vous, monsieur Vernier, le teinturier?

Telle était la harangue que Gaudissart avait préparée comme un tragédien prépare son entrée en scène.

— Comment, répondit Vernier, que la présence de ses voisins anima, croyez-vous que nous n'avons pas le droit de nous moquer d'un monsieur qui débarque en quatre bateaux dans Vouvray, pour nous demander nos capitaux, sous prétexte que nous sommes des grands hommes, des peintres, des poëtriaux, et qui, par ainsi, nous assimile gratuitement à des gens sans le sou, sans aveu, sans feu, ni lieu! Qu'avons-nous fait pour cela, nous pères de famille; un drôle qui vient nous proposer des abonnemens au Globe, journal qui prêche une religion, dont le premier commandement de Dieu ordonne, s'il vous plaît, de ne pas succéder à ses père et mère. Ma parole d'honneur la plus sacrée, le père Margaritis dit des choses plus sensées. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Vous vous êtes parfaitement entendus tous les deux, monsieur. Ces messieurs peuvent vous attester que, quand vous auriez parlé à tous les gens du canton, vous n'auriez pas été si bien compris.

— Tout cela peut vous sembler excellent à dire, mais je me tiens pour insulté, monsieur, et vous me rendrez raison.

— Hé bien, monsieur, je vous tiens pour insulté, si cela peut vous être agréable, et je ne vous rendrai pas raison. Il n'y a pas assez de raison dans cette affaire-là pour que je vous en rende. Est-il farceur donc !

A ce mot, Gaudissart fondit sur le teinturier, pour lui appliquer un soufflet; mais les Vouvrillons attentifs se jetèrent entre eux, et l'illustre Gaudissart ne souffleta que la perruque du teinturier, laquelle alla tomber sur la tête de mademoiselle Claire Vernier.

— Si vous n'êtes pas content, dit-il, monsieur, je reste jusqu'à demain matin à l'hôtel du Soleil d'or, vous m'y trouverez prêt à vous expliquer ce que veut dire rendre raison d'une offense ! Je me suis battu en juillet, monsieur.

— Hé bien, vous vous battrez à Vouvray, répondit le teinturier, et vous y resterez plus longtemps que vous ne croyez.

Gaudissart s'en alla, commentant cette réponse qu'il trouvait pleine de mauvais présages. Pour la première fois de sa vie, il ne dîna pas joyeusement.

Le bourg de Vouvray fut mis en émoi par l'aventure de Gaudissart et de monsieur Vernier. Il n'avait jamais été question de duel dans ce bénin pays.

— Monsieur Mitouflet, je dois me battre demain avec monsieur Vernier, je ne connais personne ici, voulez-vous me servir de témoin? dit Gaudissart à son hôte.

— Volontiers, répondit l'aubergiste.

A peine Gaudissart eut-il achevé de dîner, que madame Fontanieu et l'adjoint de Vouvray vinrent au Soleil d'or, prirent à part Mitouflet, et lui représentèrent combien il serait affligeant pour le canton qu'il y eût une mort violente. Ils lui peignirent l'affreuse situation de la bonne madame Vernier, en le conjurant d'arranger cette affaire, de manière à sauver l'honneur du pays.

— Je m'en charge, dit le malin aubergiste.

Le soir, il monta chez le voyageur des plumes, de l'encre et du papier.

— Que m'apportez-vous là ? demanda Gaudissart.

— Mais vous vous battez demain, dit Mitouflet, j'ai pensé que vous seriez bien aise de faire quelques petites dispositions; enfin que vous pourriez avoir à écrire, car on a des êtres qui vous sont chers. Oh, cela ne tue pas. Êtes-vous fort aux armes ? voulez-vous vous rafraîchir la main ? j'ai des fleurets.

— Mais volontiers.

Mitouflet revint avec des fleurets et deux masques.

— Voyons !

Ils se mirent tous deux en garde, et Mitouflet, en sa qualité d'ancien prévôt des grenadiers, poussa soixante-huit bottes à Gaudissart, en le bousculant et l'adossant à la muraille.

— Diable ! vous êtes fort, dit Gaudissart essoufflé.

— Monsieur Vernier est plus fort que je ne le suis.

— Diable! diable! je me battrai donc au pistolet.

— Je vous le conseille, parce que, voyez-vous, en prenant de gros pistolets d'arçon, les chargeant jusqu'à la gueule, on ne risque jamais rien, et chacun se retire en homme d'honneur. Laissez-moi arranger cela. Hein! sapristi, deux braves gens seraient bien bêtes de se tuer pour un geste!

— Êtes-vous bien sûr que les pistolets écarteront bien? Je serais fâché de tuer cet homme, après tout.

— Dormez en paix.

Le lendemain matin, les deux adversaires se rencontrèrent un peu blêmes au bas du pont de la Cise. Le brave Vernier faillit tuer une vache qui paissait à dix pas de lui, sur le bord d'un chemin.

— Vous avez tiré en l'air, s'écria Gaudissart.

A ces mots, les deux ennemis s'embrassèrent.

— Monsieur, dit le voyageur, votre plaisanterie était un peu forte, mais elle était drôle. Je suis fâché de vous avoir apostrophé, j'étais hors de moi, je vous tiens pour homme d'honneur.

— Monsieur, nous vous ferons vingt abonnements au journal des Enfants, répliqua le teinturier encore pâle.

— Cela étant, dit Gaudissart, pourquoi ne déjeunerions-nous pas ensemble? les hommes qui se battent ne sont-ils pas bien près de s'entendre?

— Monsieur Mitouflet, dit Gaudissart, en revenant à Vouvray, vous devez avoir un huissier ici.....

— Pourquoi?

— Mais je vais envoyer une assignation à mon cher petit monsieur Margaritis, pour qu'il ait à me fournir deux pièces de son clos.

— Mais il ne les a pas, dit Vernier.

— Hé bien, monsieur, l'affaire pourra s'arranger, moyennant soixante francs d'indemnité. Je ne veux pas qu'il soit dit que votre bourg ait *fait le poil* à l'illustre Gaudissart.

Madame Margaritis, effrayée par un procès dans lequel le demandeur devait avoir raison, apporta les soixante francs au clément voyageur, auquel on évita d'ailleurs la peine de s'engager dans le canton le plus joyeux de la France, mais le plus récalcitrant aux idées nouvelles.

Au retour de son voyage dans les contrées méridionales, l'illustre Gaudissart était dans la diligence de monsieur Caillard, et y occupait la première place du coupé, où il n'avait pour voisin qu'un jeune homme auquel il daignait, depuis Angoulême, expliquer les mystères de la vie, en le prenant sans doute pour un enfant.

En arrivant à Vouvray, cedit jeune homme s'écria : — Voilà un beau site!

— Oui, monsieur, dit Gaudissart, mais le pays

n'est pas tenable, à cause des habitants. Vous y auriez un duel tous les jours.

Tenez, il y a trois mois, je me suis battu là, dit-il en montrant le pont de la Cise, au pistolet, avec un maudit teinturier ; mais... je l'ai *roulé!*...

Novembre 1833.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE.

La vieille Fille 1
La Grenadière..... 201
Le Message..... 239
La grande Bretêche 261
L'illustre Gaudissart..... 335

bat en chantant

ins *la Henriade*
a peut-être trop
e en décadence
e portrait n'est
es beautés sans

[1] « Comme le médecin qui, pour sauver
breuvages flatteurs les remèdes propres à
contraire des drogues amères dans les alin
sibles, etc. » PLAT., *de Leg.*, lib. I. *Ac velut
medentes, etc.* LUCRET., lib. V.

[2] Si l'on disoit que le Tasse a aussi invoc
pondrions qu'il ne l'a pas fait comme Volta
est une muse, un ange, je ne sais quoi jet
que chose qui n'a pas de nom, *un être chréti
directement personnifiée*, comme celle de *la*

Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENT

LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIe et XVIIe siècles.

[illegible] Louis XI	100 Nouvelles nouv...	1
[illegible]	Rabelais	1
[illegible] Marguerite.	Lett. d'un Cath. Calviniste	1
[illegible]	CALVIN Ch. Lettres	1
[illegible]	Théâtre complet	1
[illegible]	Œuvres complètes	1
[illegible] (P. et T.)	Œuvres	2
	Œuvres poétiques	1
	Poésies, nouv. édit.	1
	Lettres provinciales	1
[illegible]	Pensées	1
[illegible]	Caractères	1
[illegible]	[V. Bibliothèque choisie]	
[illegible]	Le Rhin	1
[illegible] (Mme)	Marie Leczinska	1
[illegible]	Marianne	1
[illegible]	Siècle de Louis XIV.	1
[illegible]	Emile	1
	Nouvelle Héloïse	1
	Confessions	1
[illegible] Corneille.	Poésies complètes	1
Corneille.	Œuvres	2

XVIIIe siècle.

[illegible] Martin.	Education des mères	2
[illegible]	Lettres à Sophie	2
[illegible] (H. de).	Physiol. du mariage	1
[illegible]	Scènes, vie privée	2
[illegible]	— de province	2
[illegible]	— parisienne	2
[illegible]	Lambert-Seraphita	1
[illegible]	Eugénie Grandet	1
[illegible]	Histoire des Treize	1
[illegible]	Peau de chagrin	1
[illegible]	Cesar Birotteau	1
[illegible]	Médecin de campag.	1
[illegible]	Lys dans la vallée	1
[illegible]	Rech. de l'Absolu	1
[illegible]	Le père Goriot	1
[illegible] (de).	Tabl. de la littérat.	1
[illegible] (Henri).	Poésies	1
[illegible]-Sauvage.	Physiologie du Goût	1
[illegible]	Hiacynthe Capel	2
[illegible]	Philippe-Auguste	2
[illegible]	Philippe d'Orléans	1
[illegible]	Hist. de la Restaur.	4
[illegible]. Constant.	Adolphe	1
[illegible]. Delavigne.	Messéniennes	1
[illegible]	Théâtre	3
[illegible] (Mme).	Calista	1
[illegible]	Romans, contes, etc.	1
[illegible] (A.).	Les Poètes vivants	1
[illegible]	Voyage au Mexique	1
[illegible] (Théophr.)	Poésies complètes	1
[illegible]	Voyage en Espagne	1
[illegible]	Nouvelles	1
[illegible] (Mme de).	Mademoiselle Mariquita	1
[illegible]	Poésies complètes	1
[illegible]	Lettres parisiennes	1
[illegible]	Essais sur l'histoire	1
[illegible] (A.).	Paris, du XVIIIe siècle	1
[illegible]	La 2e vol. se vend sep.	
[illegible]	N.-Dame de Paris	2
[illegible] (Victor).	Han d'Islande	1
[illegible]	Le Dernier Jour	1
[illegible]	Bug Jargal	1
[illegible]	Odes et ballades	1
[illegible]	Orientales	1
[illegible]	Feuill. d'automn.	1
[illegible]	Chants du crepus.	1
[illegible]	Voix intérieures	1
[illegible]	Rayons et Ombr.	1
[illegible]	Théâtre complet	3
[illegible]	Cromwell	1
[illegible]	Littérature et philo.	1
[illegible]	Le Rhin	3
[illegible]	Guerres maritimes	2
[illegible] (Mme de).	Valérie	1
[illegible] (Victor).	Hist. des Français	1
[illegible]	Géographie	1
[illegible]	Du Pape	1
[illegible]	Œuvres complètes	1
[illegible]	[illegible] de Voltaire	1

[illegible]	Poésies	1
[illegible]	Chevalier, Charles IX.	1
[illegible]	Colomba, etc., etc.	1
[illegible]	Clara Gazul	1
[illegible]	Pensées	1
[illegible]	Poésies complètes	1
[illegible]	Comédies et prov.	1
[illegible]	Contes d'un Enfant	1
[illegible]	Nouvelles	1
[illegible] (Pam.)	Origin. du XVIIIe s.	1
[illegible]	Femmes de la Bég.	1
[illegible]	Mémoires de Gonn.	1
[illegible] (Gonzav.)	Portraits et critiques	1
[illegible] (Jean)	Poésies nouvelles	1
[illegible] (Mme)	Educ. des femmes	1
[illegible]-Marc-Girardin.	Cours de littérature	2
[illegible]	Le 2e vol. se vend sep.	
[illegible]	Essais de littérature	2
[illegible]-Beuve.	Tabl. de la poésie	1
[illegible]	Volupté	1
[illegible]	Poésies complètes	1
[illegible].	Piccinola	1
[illegible] (George).	Consuelo	1
[illegible]	Comtesse Rudolstadt	2
[illegible] (Jules).	Mollebeins, n. édit.	1
[illegible]	Mlle de la Seiglière	1
[illegible]	Oberman	1
[illegible] (Mme de).	Romans choisis	1
[illegible] (Mme de).	Corinne	1
[illegible]	Delphine	1
[illegible]	De l'Allemagne	1
[illegible]	Révolution française	1
[illegible]	Mémoires	1
[illegible]	De la littérature	1
[illegible]	Nouvell. generations	1
[illegible] (Mme).	Poésies	1
[illegible] (Alfred).	Cinq-Mars	1
[illegible]	Stello	1
[illegible]	Servit. et Grandeur	1
[illegible]	Théâtre	1
[illegible]	Poésies	1
[illegible].	Elude sur les beaux-arts	2

Philosophie et Sciences.

Descartes.	Œuvres, éd. Simon	1
Malebranche.	Œuvres, éd. Simon	2
Leibnitz.	Œuv., éd. Jacques	2
Bacon.	Œuv., édit. Riaut	2
Bossuet.	Œuv. phil. (V. Bibl. chrétienne)	2
Fénelon.	Œuv. Philosop., éd.	1
Buffier.	Œuv., éd. Bouillier	1
Bolbe.	Lettres à une prince	1
Arnauld.	Œuv., édit. Simon	1
Charma.	Œuv., éd. Jacques	1
Spinoza.	Œuv., trad. Saisset	1
Le père André.	Œuv., édit. Cousin	1
Victor Cousin.	Philos. cartésienne	1
Emile Saisset.	Philos. et Religion	1
Dug. Stewart.	Elem. de Philosoph.	3
Hutcheson.	Œuv. t. d'Arembourg	1
Cabanis.	Physique et moral	1
Bichat.	Vie et Mort	1
Zimmermann.	De la Solitude	1
Rousset.	Syst. de la Femme	1
J. Lefèvre.	Lettres s. la Chimie	1
F. Klein.	Le Déluge	1
Mahomet.	Le Koran	1
Confucius.	Les 4 liv. de la Chine	6

bibliothèque latine-française.

Tacite.	Œuvres compl., trad. Lemaistre	2
(Sous presse) Plaute	Horace, César, Virgile, Terence, Suetone, etc.	

Bibliothèque grecque-française.

Xénophon.	Comédies, t. Artaud	2
Aristote.	Politique, éd. Scheb.	1
Démosthènes.	Chefs-d'œuvre	1
Diodore de Sicile.	Bibliothe. historique	1
Diogène de Laerte.	Vies des Philosophes	1
Eschyle.	Théâtre, t. Pierron	1
	Théâtre, t. Artaud	1

Bescherelle.
Bibliothèque choisie.
Lettres choisies.
Platon.
Plutarque.
Poétique.
Sophocle.
Théocrite.
Xénophon.

Bibliothèque [illegible]

Walter-Scott.
Lesage.
Florian.
Milton.
Sterne.
Robert Burns.
Goldsmith.
Fielding.
Miss Edgeworth.
Miss Burney.

Biblioth. alle[illegible]

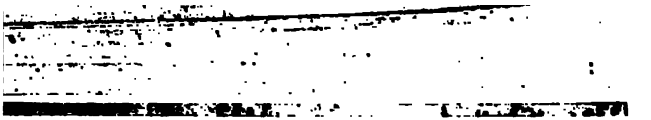
Goethe.
Schiller.
Klopstock.
Hoffmann.
Poètes du Nord.
Contes allem.

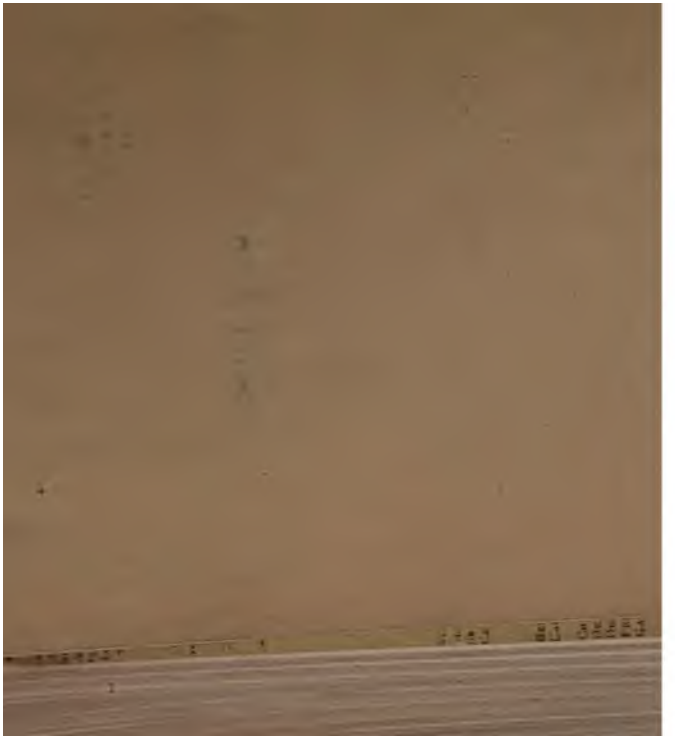
Biblioth. ital.,[illegible]

Le Dante.
Le Tasse.
Manzoni.
Silvio Pellico.
Alfieri.
Machiavel.
Rosaccio.
Cervantes.
Calderon.
Lope de Vega.
Camoens.

Bibliothèq[illegible]

Saint-Augustin.
Bossuet.

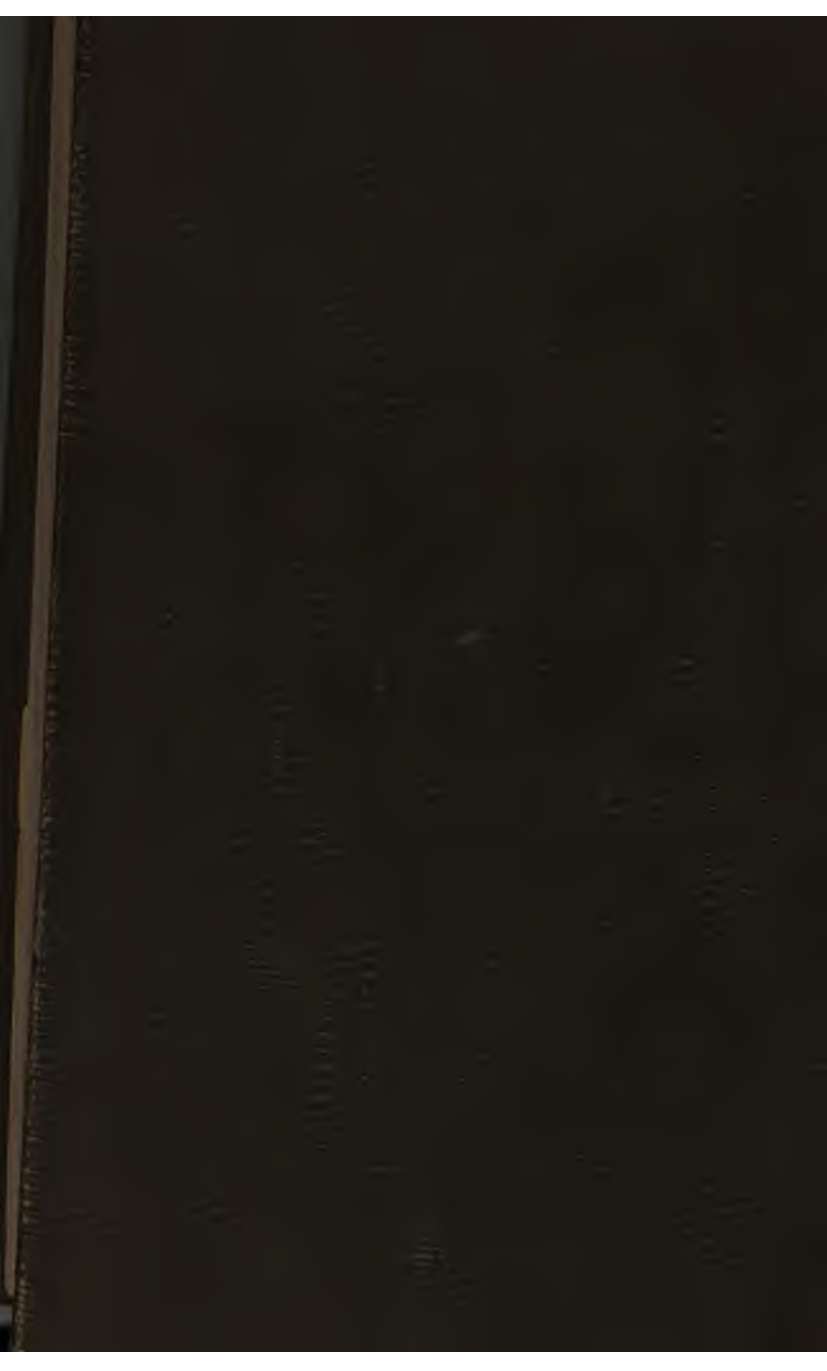




F56

3 2044 005 030 358

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
SEP 10 1998
BOOK DUE
CANCELLED